



JUAN

IDAD
CCIÓN

NOMA DE NUEV
AL DE BIBLIOTE



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CONFÉRENCES

MUSICA ET

DISCOURS INÉDITS.

UANL

®

CONFÉRENCES
ET
DISCOURS INÉDITS

PAR

DENIS FRAYSSINOUS,
ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME ÉDITION.



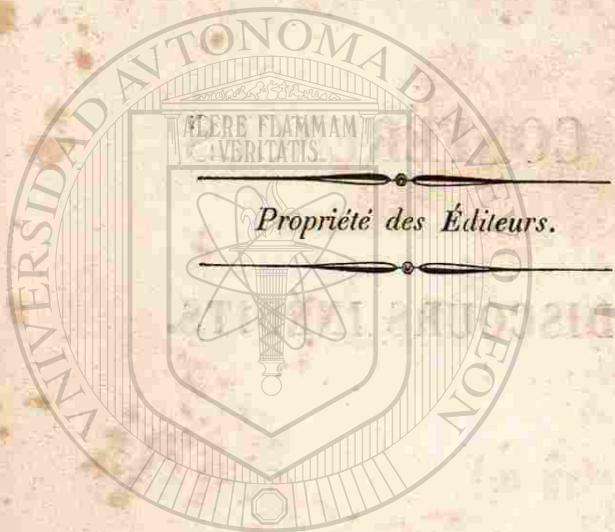
Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

PARIS.

LIRRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^o,
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE,
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1851.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Distrito de San Antonio y Toluca
GIRO 45190
AV. DE LOS REYES



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^o,
rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

BX1530
F 7
1861



Capilla Alfonso

Biblioteca



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

PRÉFACE.

On n'a point encore oublié, et on se rappellera longtemps avec intérêt la sensation profonde que produisit M. Frayssinous en montant dans la chaire chrétienne pour rappeler ses contemporains à l'étude, à la connaissance et à la pratique d'une religion dont l'oubli momentané avait été suivi en France des plus effroyables calamités. C'était en présence de l'impiété triomphante, au milieu des joies sanglantes de toutes les passions déchainées, au bruit des temples et des autels qui tombaient sous la hache et le marteau, que le nouvel apologiste se préparait par des études graves et sérieuses à combattre les fausses doctrines, et à venger la foi de ses pères. Doué d'un esprit éminemment juste, profondément versé dans la science de la controverse, familiarisé avec les écrits de ses adversaires, toujours naturel, facile, nerveux, clair, précis, élégant, il était merveilleusement propre au genre qu'il avait créé, et dans lequel il n'a pas été encore surpassé. A peine fit-il entendre sa voix, que l'élite de la jeunesse française accourut pour recueillir un enseignement si nouveau pour elle, et si conforme à ses besoins. Quelques vieux débris de la philosophie du dix-huitième siècle se mêlaient aussi à la génération nouvelle, et quand ils ne quittaient pas l'assemblée désabusés de leurs fausses théories, leur douleur était grande de voir qu'une jeunesse nombreuse désertait leur camp pour se rallier au-

968561



FRAYSSINOUS

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS

INÉDITS.

ÓNOMA
BX1530
F7
1851
c. 1
ERAL DE





1080020912

EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis

facilité. Il est vrai, les paroles de ces cantiques sont plus d'une fois vives, ardentes, affectueuses ; mais pourrait-il en être autrement, quand il s'agit d'exprimer les gémissements d'une âme pénitente, les élans de l'amour divin, l'impatience d'un cœur qui soupire pour la céleste patrie ? Étaient-elles froides, inanimées, les paroles du prophète royal, quand il s'écriait : Comme le cerf altéré soupire après les eaux rafraîchissantes, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu ! O ! qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour m'envoler et me reposer dans le sein du Seigneur !... Il est vrai aussi que ces cantiques sont quelquefois chantés sur des airs profanes ; hé bien, c'est faire servir le vice au triomphe de la vertu. Des temples d'idoles ont été convertis en temples du vrai Dieu ; et serait-il défendu d'orner nos tabernacles de pierres précieuses dont voudrait se dépouiller, pour les parer, la vanité mondaine ? Que sont ici quelques inconvénients, d'ailleurs exagérés, à côté de tant de précieux avantages ?

Vous le voyez donc, Messieurs, rien n'est plus extravagant que de présenter les Missions comme nuisibles.

On nous dit enfin qu'elles ne laissent point après elles de traces durables, et qu'elles sont à peu près infructueuses. Croyez-moi, si elles étaient moins utiles, elles seraient moins haïes. Mais n'exagérons rien, et tâchons de voir les choses comme elles sont dans la réalité. Sans doute, dans le peuple évangélisé il n'en est que trop qui se montrent sourds à la voix des missionnaires ; sans doute il en est aussi beaucoup trop pour qui le torrent des passions et des habitudes n'a été que suspendu : et qui donc a jamais prétendu que la Mission élevât entre l'homme et le vice une barrière éternelle, insurmontable ? Mais croyons bien aussi que la parole de Dieu n'a pas été annoncée en vain, et que par elle, aujourd'hui comme autrefois, le ciel opère des prodiges de miséricorde. Oui, plusieurs de ces enfants prodiges dont parle l'Évangile,

rentrés dans la maison paternelle, des chrétiens ranimés dans la foi, et fidèles aux devoirs qu'elle impose, des incrédules abaissés au pied de la croix, des scandales abolis, des familles réconciliées, des mariages entièrement profanes sanctifiés par la religion, des aumônes versées dans le sein des pauvres, des associations de charité pour les malades, les prisonniers, les enfants délaissés ; un amour mieux senti pour l'autorité légitime, un zèle plus vif pour la bonne éducation des enfants, un respect plus sincère pour la religion, pour ses devoirs et ses pratiques ; une croix, gage d'espérance et de consolation, mémorial salutaire de la mission, auprès de laquelle viennent gémir longtemps après la piété et le repentir : voilà certainement les fruits que les Missions laissent après elles ; et certes c'est bien quelque chose pour la génération présente, et pour les générations à venir.

Cependant la mission est terminée ; les hommes de Dieu vont s'éloigner des lieux qu'ils viennent d'évangéliser, toute une cité en éprouve un sentiment de douleur ; le moment redouté de la séparation est arrivé, c'est le moment des regrets, des larmes, peut-être des vœux exprimés hautement en faveur des missionnaires. Ah ! ne leur enviez pas ces témoignages de respect et d'affection qu'ils reçoivent en échange de tant de travaux et de fatigues ! La reconnaissance n'est-elle pas une vertu, et n'est-ce donc qu'envers les ministres de la religion que les hommes en seraient dispensés ? L'esprit de la religion est toujours le même ; ce qui se passe de nos jours se passait il y a dix-huit siècles ; écoutez ce que rapporte un historien sacré. Dans ses courses évangéliques, saint Paul s'arrête à Milet (1), port de mer fameux dans l'antiquité ; là il appelle auprès de lui les prêtres de la ville d'Ephèse ; il leur annonce qu'il part pour Jérusalem, qu'il ne doit

(1) Act. xx, 23. et seq.

l'Eglise, et sembla faire renouveler à tous les habitants de cette cité le pacte d'alliance, trop longtemps violé, avec le divin législateur. Ainsi la révolution française a passé avec ses crimes et ses conquêtes. Que de choses ont disparu pour toujours ! que de grandeurs éclipsées à jamais ! Et voilà que, du milieu de tant de débris et de ruines, où les autels étaient naguère ensevelis, la vierge de Nanterre est sortie triomphante à nos yeux. Ainsi Dieu a fait briller la victoire de ce qu'il y a de plus faible sur ce qu'il y a de plus fort, d'une simple bergère sur la puissance et la sagesse du siècle ; ainsi Jésus-Christ a triomphé dans son humble servante. Bientôt sur le faite de son temple, le signe du salut va s'élever, qui, aperçu de tous les points de la capitale, et de toutes les avenues qui y conduisent, semblera dire que c'est par la croix, que c'est par l'Evangile que la France chrétienne et monarchique a dompté les efforts de la rébellion et de l'impiété.

SUR LA FOI PRATIQUE

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciatis.

Mes frères, travaillez de plus en plus à assurer, par les bonnes œuvres, votre vocation et votre salut. 2 Petr. 1, 10.

L'EGLISE chrétienne était encore à sa naissance ; elle était toute pénétrée de l'esprit de son divin fondateur, embrasée du feu qu'il était venu allumer sur la terre ; elle voyait naître dans son sein un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité, prêts à tout sacrifier pour la foi qu'ils avaient reçue, et même, s'il le fallait, à voler au martyre. Et cependant c'est aux chrétiens généreux et fervents de l'Eglise primitive que saint Pierre dit : Mes frères, ayez soin d'entretenir, de fortifier votre foi par la pratique des vertus, par la tempérance, la patience, la charité, et travaillez de plus en plus à assurer votre vocation et votre salut. *Fratres, magis satagite.* Sans doute, Messieurs, que sur les traces des premiers chrétiens vous marchez dans les voies de Dieu avec zèle et fidélité ; que, dans ce pieux asile, vous êtes à votre Dieu comme il est à vous ; que par la méditation de sa loi sainte, et plus encore par la participation aux saints mystères, vous fortifiez les nœuds qui vous attachent à lui, et que votre conduite est pure comme votre foi. Mais le juste sommeil quelquefois, sa piété peut se refroidir, il a besoin d'être excité, ranimé dans la pratique des vertus chrétiennes. Nous ne sommes ni plus détachés des choses de la terre, ni plus fervents dans nos prières ; ni plus maîtres

plus les revoir, et il leur adresse des instructions touchantes qu'il termine par ces paroles : « Maintenant je » je vous recommande à Dieu, à celui qui peut achever » l'édifice que nous avons commencé, et vous donner » part à son héritage avec tous les Saints. Je n'ai désiré » de recevoir de personne ni argent, ni or, ni vêtement. » Je vous ai montré qu'en toutes choses il faut se souvenir de ces paroles que le Seigneur Jésus a dites lui-même : qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Après leur avoir ainsi parlé, il se met à genoux et prie avec eux ; ils commencèrent aussitôt à fondre en larmes, et se jetèrent à son cou ; ils l'embrassaient, étant principalement affligés de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne le reverraient plus jamais, et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau sur lequel il devait s'embarquer. »

Messieurs, l'histoire de saint Paul s'arrachant aux regrets, aux larmes de ses frères, sera toujours celle des héritiers de son apostolat ; il se forme entre le missionnaire et le peuple un lien plein de force et de douceur tout à la fois, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'empêcher ; c'est le lien d'une paternité toute spirituelle, que le christianisme seul a connue ; et voilà ce qui excite la basse jalousie de nos ennemis. Ils savent bien que le missionnaire ne s'est pas enrichi des biens de la terre, qu'il ne se retire pas comme un conquérant chargé des dépouilles d'un peuple vaincu, que ses seuls trophées sont des vices détruits et des vertus pratiquées, qu'il ne doit plus revoir le peuple qui le regrette ; n'importe, on ne lui pardonne pas l'empire que la religion lui donne sur les âmes : comme si cet empire n'était pas nécessaire pour opérer le bien, comme s'il ne tournait pas à l'avantage de tous, des familles et de l'Etat, puisqu'il a pour unique but de rendre les hommes justes, modérés, bien-faisants, et de les conduire au bonheur par le véritable chemin, celui de la vertu.

Je viens, Messieurs, de discuter devant vous tout ce qui sert de prétexte à la haine contre les missions ; je l'ai fait librement. Et certes, quand nos ennemis mettent tant de fureur et d'effronterie dans leurs attaques, nous avons bien le droit de mettre quelque liberté dans la défense. Oui, j'aime les missions, et je les aime, c'est beaucoup dire, de toute la haine que leur portent les ennemis de la religion. Le jour qui les verrait détruire serait pour eux un jour de triomphe, et la joie de l'impie doit être la tristesse du chrétien.

Mais écartons ici de sinistres pensées qui ne doivent jamais se réaliser, pour ne voir que le spectacle d'édification qu'a donné récemment la capitale. Sur la partie la plus élevée de son enceinte, à la voix de quelques missionnaires, qu'est-il arrivé ? Une population de quatre-vingt mille âmes s'est ébranlée tout entière ; et les temples se sont remplis d'une foule d'hommes qui, jusquelà, n'avaient eu de chrétien que le nom, qui connaissaient à peine la forme des autels de Jésus-Christ. La parole sainte a été écoutée par le peuple avec une grande avidité. Tous n'ont pas été changés, mais tous, plus ou moins, ont été frappés par des impressions salutaires. Vous savez comment cette mission s'est terminée par la dédicace de ce temple magnifique, élevé par la piété de nos rois en l'honneur de la patronne de Paris. Pendant dix jours entiers, quelle affluence de tous les points de cette immense cité ! des flots toujours croissants de fidèles n'ont cessé d'inonder sa vaste enceinte. Quelle assemblée ! Pontifes, magistrats, guerriers, et aussi les augustes descendants de saint Louis, sont accourus pour mêler leurs hommages à ceux de la multitude.

J'étais présent, Messieurs, et je parle comme témoin oculaire. Là, debout, à côté de l'autel de Jésus-Christ, dominant toute la multitude des fidèles, l'homme apostolique proclama à haute voix la loi de Dieu et la loi de

l'Eglise, et sembla faire renouveler à tous les habitants de cette cité le pacte d'alliance, trop longtemps violé, avec le divin législateur. Ainsi la révolution française a passé avec ses crimes et ses conquêtes. Que de choses ont disparu pour toujours ! que de grandeurs éclipsées à jamais ! Et voilà que, du milieu de tant de débris et de ruines, où les autels étaient naguère ensevelis, la vierge de Nanterre est sortie triomphante à nos yeux. Ainsi Dieu a fait briller la victoire de ce qu'il y a de plus faible sur ce qu'il y a de plus fort, d'une simple bergère sur la puissance et la sagesse du siècle ; ainsi Jésus-Christ a triomphé dans son humble servante. Bientôt sur le faite de son temple, le signe du salut va s'élever, qui, aperçu de tous les points de la capitale, et de toutes les avenues qui y conduisent, semblera dire que c'est par la croix, que c'est par l'Evangile que la France chrétienne et monarchique a dompté les efforts de la rébellion et de l'impiété.

SUR LA FOI PRATIQUE

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, et electionem faciatis.

Mes frères, travaillez de plus en plus à assurer, par les bonnes œuvres, votre vocation et votre salut. 2 Petr. 1, 10.

L'EGLISE chrétienne était encore à sa naissance ; elle était toute pénétrée de l'esprit de son divin fondateur, embrasée du feu qu'il était venu allumer sur la terre ; elle voyait naître dans son sein un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité, prêts à tout sacrifier pour la foi qu'ils avaient reçue, et même, s'il le fallait, à voler au martyre. Et cependant c'est aux chrétiens généreux et fervents de l'Eglise primitive que saint Pierre dit : Mes frères, ayez soin d'entretenir, de fortifier votre foi par la pratique des vertus, par la tempérance, la patience, la charité, et travaillez de plus en plus à assurer votre vocation et votre salut. *Fratres, magis satagite.* Sans doute, Messieurs, que sur les traces des premiers chrétiens vous marchez dans les voies de Dieu avec zèle et fidélité ; que, dans ce pieux asile, vous êtes à votre Dieu comme il est à vous ; que par la méditation de sa loi sainte, et plus encore par la participation aux saints mystères, vous fortifiez les nœuds qui vous attachent à lui, et que votre conduite est pure comme votre foi. Mais le juste sommeil quelquefois, sa piété peut se refroidir, il a besoin d'être excité, ranimé dans la pratique des vertus chrétiennes. Nous ne sommes ni plus détachés des choses de la terre, ni plus fervents dans nos prières ; ni plus maîtres

qu'au trône de Dieu pour en faire descendre la grâce et la miséricorde. Avec une foi commune nous assistons aux saints mystères; mais présents de corps nous ne le sommes pas d'esprit; notre maintien n'est pas grave et décent, nos yeux ne sont pas recueillis, notre cœur n'est pas humilié, et loin de nous immoler, de nous offrir avec la victime sainte, nous sortons de nos sanctuaires, aussi froids, aussi insensibles que nous y étions entrés. Avec une foi commune nous entendons la parole de Dieu; mais c'est moins par le désir d'en profiter que par un esprit de curiosité. On y voit des paroles qui nous sont étrangères, une belle théorie qui n'oblige pas dans la pratique, et l'on est toujours tenté de croire que l'orateur chrétien, outrant la vérité, donne quelque chose à l'ornement du discours, et qu'il est permis de rabattre de la morale qu'il prêche. Avec une foi commune on fréquente la table sainte; mais les dispositions sont ordinaires, les sentiments ne sont pas affectueux et tendres, la reconnaissance pour un don si excellent semble finir avec le moment où il est départi, et pour avoir reçu le Saint des saints on n'en devient pas meilleur. Enfin, avec une foi commune on évite les scandales et les fautes grossières aux yeux des hommes; mais l'amour désordonné de soi-même, les paroles indiscrettes, les airs dissipés, une vie molle et oisive, les fautes vénielles mais très-réfléchies, les négligences qui affaiblissent l'âme et la préparent aux grandes chutes, voilà ce qu'on n'évitera pas. Ainsi on aura cette foi qui distingue de l'impie déclaré, qui conserve les dehors de la religion, qui en fait pratiquer quelques œuvres, qui même, si l'on veut, n'est pas sans mérite devant Dieu; mais on n'a pas cette foi vive qui épure les intentions, fait accomplir avec zèle toute la loi, anime les pensées et les désirs d'une sainte ardeur, cherche les intérêts et la gloire de Dieu seul, prémunit contre les fautes graves en inspirant de l'horreur pour les

plus légères. Ainsi on se traîne plutôt qu'on ne marche dans les voies de Dieu, semblable à ces valétudinaires qui, sans force et sans vigueur, ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Au temps du prophète Isaïe, les Juifs, sectateurs fidèles du culte mosaïque, immolaient des victimes, brûlaient des parfums, offraient des holocaustes, observaient les fêtes et les solennités ordonnées par la loi; mais avec cet appareil imposant de religion, si leur langue était à Dieu, leur cœur était loin de lui. Ecoutez, s'écrie à ce sujet le Prophète, prêtez l'oreille à la parole de Dieu. Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes? vous dit le Seigneur; votre encens m'est en abomination; je hais vos fêtes et vos solennités; lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes regards. Purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin; et après cela présentez-vous devant Dieu. Messieurs, le reproche que le Seigneur faisait aux Juifs, ne peut-on pas nous le faire? Ne peut-on pas nous dire: La religion, il est vrai, vous dirige; la foi vous conduit dans nos temples, vous fait fléchir les genoux devant les saints autels, assister à la célébration des mystères redoutables, chanter les cantiques sacrés, asseoir à la table sainte, pratiquer les exercices d'une vie chrétienne; mais où sont ces désirs purs qui vont à Dieu seul? où est ce zèle ardent qui embrasse tous les détails de la loi? où est cette sainte ferveur pour un Dieu qui veut être aimé sans partage? où est cette foi vive qui anime tout, qui donne du prix à nos œuvres? et, sans cela, de quoi sert tout le reste devant celui qui veut être adoré en esprit et en vérité?

Le troisième et dernier caractère de la foi chrétienne, c'est d'être courageuse. Je ne dois pas le dissimuler, parce qu'ici même l'illusion serait funeste, et que le mi-

nistre de la vérité doit présenter la religion telle qu'elle est, avec ses rigueurs et ses consolations, ses travaux et ses espérances. Si la piété a des douceurs bien plus réelles et plus touchantes que celles du vice, elle a aussi ses combats et ses peines, et l'on devrait se défier d'une vertu qui ne coûterait aucun effort à la nature. Combattre et vaincre n'est pas la perfection, mais le premier devoir du christianisme ; et ce qui fait la gloire de la religion, c'est que des vertus qui chez les païens auraient passé pour le prodige de l'héroïsme, sont devenues familières au sein de l'Eglise chrétienne. Il est dit que la vie de l'homme est un combat continuel sur la terre. Ce n'est pas un seul triomphe que la foi demande, c'est une suite de combats et de victoires qui seule peut mériter la couronne. La carrière est courte devant vous ; c'est au courage que le prix est offert ; le lâche ne peut rapporter ici que de la honte et de l'ignominie. Oui, nous avons à lutter et contre le démon qui tourne autour de nous comme un lion rugissant, pour nous perdre et nous dévorer, et contre le monde qui nous éblouit et nous enchante par ses plaisirs, et contre nos semblables dont l'exemple nous séduit et nous entraîne, et contre nous-mêmes, qu'un poids de corruption et de misère tient sans cesse courbés vers la terre. Notre propre cœur est notre plus constant ennemi ; tous les autres seraient renversés que celui-là est encore debout : ennemi secret et domestique, aussi cher qu'il est implacable, et qui ne mourra qu'avec nous. Peut-être, à la vue de tant d'ennemis conjurés, sommes-nous tentés quelquefois de nous livrer au découragement, et de chercher dans leur nombre et leur force un prétexte pour ne pas combattre. Mais pourquoi sommes-nous chrétiens ? pourquoi avons-nous été enrôlés dans la milice sainte ? Quelles furent nos engagements sur les fonts baptismaux ? quels furent nos promesses ? Avons-nous reçu dans le baptême un esprit de crainte et de servitude ; ou plutôt

n'avons-nous pas reçu l'Esprit de force et d'amour, et ce principe d'une foi courageuse qui fait triompher du monde et du péché ? *Hæc est victoria que vincit mundum, fides nostra* (1).

Si quelquefois, plus touché de la grâce dans des moments plus heureux, on forme le dessein de rompre la chaîne de ses habitudes, de se porter à la piété avec plus d'ardeur, combien n'est-on pas effrayé par la multitude des obstacles qui se présentent ! Le démon les grossit encore à l'imagination épouvantée ; on désespère de pouvoir les surmonter. Si l'on fait quelques efforts, bientôt on se laisse abattre ; on éprouve quelque chose de ces combats qu'éprouvait saint Augustin se débattant encore dans les liens de ses habitudes invétérées. Attiré tour à tour par la grâce et par le péché, s'il fixe ses regards sur la vertu qui se présente à lui avec ses chastes attraits, il lui semble que le plaisir le tire par la robe de la chair, et lui dit : Comment pourras-tu vivre sans les douceurs que je fais goûter ? Il soulève ses chaînes en soupirant, mais il n'a pas la force de les rompre. Cependant la foi qui sera couronnée, c'est la foi qui sait vaincre. L'Apôtre nous représente le chrétien comme un soldat toujours armé, tenant d'une main le glaive spirituel pour combattre les vices, et de l'autre le bouclier de la foi pour repousser les traits enflammés de l'ennemi de nos âmes. Il n'est point de couronne sans victoire, ni de victoire sans combats et sans efforts.

Et que voudrions-nous alléguer pour couvrir notre lâcheté ? Il est pénible, il est vrai, de soumettre sa chair à la loi de l'esprit, de fuir un monde séduisant mais corrupteur, de s'arracher à des sociétés douces mais funestes, de plier une volonté toujours rebelle sous le joug austère des devoirs : tout cela est pénible, j'y consens ; mais sans

(1) I Joan, v, 4.

parler du témoignage d'une bonne conscience, de cette paix de l'âme, le seul bien véritable et sans lequel tous les autres ne sont rien, je vous le demande, Messieurs, dans le monde, parvient-on aux honneurs, aux richesses, à la gloire, sans de longs et pénibles travaux? Les plaisirs mêmes ont leurs amertumes, leurs ennuis, leurs fatigues; et si l'acquisition des biens fragiles de la terre exige de pénibles sacrifices, est-il donc étonnant que la foi en exige de plus grands encore, pour nous assurer la possession des biens immortels? Instruisons-nous ici à l'école du monde. Jésus-Christ lui-même, dans son Évangile, nous renvoie plus d'une fois aux enfants du siècle pour recevoir des leçons de sagesse. Voyez ce guerrier qui s'élançait dans les hasards des combats; il brave les périls et la mort; ses forces sont épuisées par ses blessures, que son bras est encore armé du glaive de la bataille. Pourquoi tant de courage? c'est pour une fumée de gloire, qui certes ne doit pas descendre avec lui dans le tombeau, et dont il n'aura pas la triste consolation de jouir pendant sa vie. Ainsi l'amour de la gloire humaine fait des héros, et le désir de la gloire céleste n'en ferait pas! et les lauriers périssables de la victoire auraient pour un guerrier des appas que n'auraient pas pour le chrétien des couronnes immortelles! où est donc notre foi? Que veut ce marchand avide, qui, sous nos yeux, quitte ses amis, ses parents, son épouse, ses enfants, sa patrie, comptant pour rien la fatigue des plus longs voyages et les tempêtes des mers orageuses? Il prétend s'enrichir. Mais quoi! les biens de ce nouveau monde où il court sont-ils plus solides et plus durables que ceux de cet ancien monde que nous habitons? Non, ils sont également fragiles et périssables; et cependant voilà comme l'amour des richesses est plus fort que tous les liens du sang et de la nature. Hélas! et peut-être ne nous faut-il rompre que des attaches secrètes, nous faire quelque

legère violence, pour priver des douceurs d'une vie trop commode, souffrir avec résignation les peines ordinaires de la vie pour acquérir des biens dont la possession est aussi certaine que durable; et nous n'avons pas le courage de l'entreprendre! Que prétend ce savant avec ses laborieuses recherches, ses longues et pénibles veilles? pourquoi fuit-il souvent le commerce des hommes, se prive-t-il même plus d'une fois des plaisirs les plus innocents? C'est qu'il veut s'élever au-dessus de ses semblables, et fixer les regards du public par l'éclat de sa renommée. Mais est-il bien assuré d'obtenir enfin cette estime et ces éloges dont il est si avide? Ah, les hommes sont si méchants et si capricieux, que si les uns lui paient le tribut qu'il mérite, les autres le lui refuseront. Voilà comme le désir d'une renommée aussi incertaine que vaine fait sacrifier les penchants les plus doux. Et nous qui sommes au service d'un maître aussi juste que magnifique, qui récompense d'un royaume éternel le verre d'eau froide donné en son nom, s'il faut donner quelques moments à la prière, à la méditation des choses saintes, à un retour salutaire sur soi-même, aux œuvres de la pénitence chrétienne, nous sommes lâches et paresseux! où est donc la sagesse et la raison?

De l'école du monde qui vient de nous instruire, passons à celle de la religion. Nous lisons dans les livres saints, qu'un juste de l'ancienne loi s'encourageait à la vertu par le souvenir de ses pères. Nous sommes les enfants des saints, s'écriait-il: *Filii sanctorum sumus*. Et nous, ne devons-nous pas, à plus forte raison, tenir le même langage? Parcourez cette suite de saints personnages qui depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours forment comme une chaîne immense; et vous trouverez que depuis le juste Abel, qui mérita par l'ardeur de sa foi de voir agréer son sacrifice, les saints de l'ancienne et

de nos passions que les fidèles de l'Eglise naissante; et dès lors c'est à nous qu'il convient de rappeler l'avertissement que leur donnait le prince des apôtres, de travailler tous les jours avec un zèle nouveau à assurer leur salut. *Fratres, magis satagite.* C'est même une remarque de saint Chrysostôme, dans une de ses homélies, que les âmes les plus avancées ont quelquefois besoin d'une plus grande vigilance, parce qu'elles sont exposées à de plus rudes attaques de la part du démon. Ce n'est pas, dit ce Père, aux vaisseaux nouvellement sortis du port qu'en veulent les pirates, mais à ceux qui reviennent chargés de richesses. Telle est la conduite du démon; il attaque une âme quand elle a amassé des richesses spirituelles par le jeûne, la prière, l'aumône, la charité et les autres vertus: c'est alors qu'il se jette sur notre vaisseau pour en piller les trésors. Ainsi, même les plus justes ne sont pas étrangers à l'avertissement que donne saint Pierre, de ne pas laisser leur foi stérile, mais de la rendre féconde en bonnes œuvres pour assurer tous les jours davantage leur salut. *Fratres, magis satagite, etc.*

Ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer. Sans parler ici de cette déplorable incrédulité d'esprit qui rejette en même temps et la foi et les œuvres, combien qui bornent leur religion à l'attachement qu'ils conservent pour la foi de leurs pères! A ceux-là il faut rappeler que la foi doit être effective, c'est-à-dire se produire au dehors par les œuvres que la loi commande. Il en est qui, sans vivre étrangers aux pratiques du christianisme, sont loin de les accomplir avec zèle et avec amour; et il faut leur rappeler que le second caractère de la foi chrétienne, c'est d'être ardente dans le bien. Enfin, il en est qui, après avoir marché quelque temps dans les voies de Dieu, sont rebutés par les dégoûts et les obstacles; et il faut leur faire comprendre que le caractère distinctif de la foi chrétienne, c'est d'être courageuse. Effective, ardente, coura-

geuse, telle est la foi du vrai chrétien; et c'est ce que nous allons développer dans ce discours.

Un Dieu créateur, qui d'une parole a tiré du néant le ciel et la terre; un Dieu puissant et sage, qui gouverne et règle tout dans les conseils de sa providence; un Dieu juge suprême des vivants et des morts, qui, dans la vie future, doit rendre à chacun selon ses œuvres; enfin, un Dieu rédempteur nous réconciliant par son sang avec son Père irrité contre nos crimes, et nous sanctifiant par l'Esprit qu'il répand dans nos âmes: voilà, Messieurs, les vérités élémentaires du christianisme, l'abrégé de la religion sainte que nous avons le bonheur de connaître et de professer, la substance de cette foi divine dont nous avons reçu dans le baptême le caractère sacré. Lorsque parmi nous l'enfant nouveau-né est porté dans nos temples, pour y être marqué du sceau des enfants de Dieu, le prêtre, suivant le Rituel Romain, s'avance sur le seuil de la porte, et lui dit: « Que demandez-vous de l'Eglise de Dieu? *Quid petis ab Ecclesia Dei?* » Et l'on répond pour lui: « La foi, *fidem.* » Ensuite, régénéré dans les eaux salutaires, il reçoit comme le principe et le germe de cette foi, qui, développée avec le secours de la grâce par l'instruction de ses parents et de ses pasteurs, par l'exemple de ses frères et par ses propres réflexions, croît en quelque sorte et se fortifie avec les années. Sans doute, Messieurs, nous l'avons conservée précieusement cette foi que nous avons reçue, et nous ferons toujours gloire d'être les enfants dociles de ce Dieu, et de son Eglise qui nous parle en son nom. Mais prenons garde ici; ne nous bornons pas à cette docilité qui soumet l'esprit à la vérité de la divine parole. Dans le chrétien, la foi ne doit pas être oisive; c'est le talent confié par le maître à son serviteur, pour que celui-ci le fasse valoir par son industrie; il faut que la foi épure nos sentiments, élève nos pensées,

conduise notre langue, règle nos actions, se manifeste clairement au dehors par la pratique des œuvres, et soit ainsi cette foi vraiment sanctifiante dont parle l'Apôtre, qui opère par la charité.

Vous croyez, peut-on nous dire, en un Dieu créateur des cieux et de la terre, et vous ne concevez pas le délire de ces impies sourds à la voix de la nature, dont toutes les parties semblent lui crier de concert : C'est Dieu qui nous a faits. Dans votre foi, vous êtes louable, sans doute : *Tu credis quoniam unus est Deus, benè facis* (1). Mais on peut nous demander si nous portons dans notre cœur le sentiment de la présence de Dieu, si nous nous abaissons en esprit devant sa majesté sainte; si nous craignons, par le désordre de nos actions ou celui de nos pensées, de blesser la sainteté de ses regards; si nous l'adorons comme notre maître, le redoutons comme notre juge, et l'aimons comme notre père; car voilà la véritable manière de croire en Dieu. Nous croyons à la Providence; et certes, à la vue de cet enchaînement de merveilles que présente la nature, comment ne pas reconnaître celui dont la sagesse se joue dans cet univers? Mais on peut nous demander si, pour ce qui nous concerne, nous adorons en tout les desseins de cette éternelle Providence, si nous plions sans murmure sous ses ordres souverains, si nous recevons avec une soumission égale les biens et les maux qu'elle nous envoie, baisant avec respect la main qui nous frappe comme celle qui nous élève, et, dans la disgrâce comme dans la prospérité, disant dans notre cœur : Qu'il soit fait comme vous voulez, et non comme je veux : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. Car voilà la véritable manière de croire à la Providence. Nous croyons en un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du vice, dans une vie qui ne doit jamais finir; mais avons-

(1) Jac. ob. II, 19

nous présentes à l'esprit les années éternelles? nos espérances sont-elles pleines d'immortalité? notre cœur est-il là où est notre trésor? et travaillons-nous à nous détacher d'une vie qui passe, pour nous élever vers celle qui ne passe point? Car, sans cela, que sert-il de croire à la vie future? Enfin, nous croyons en Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, homme pour souffrir, et Dieu pour donner à ses souffrances un prix bien au-dessus de la malice du péché; nous gémissons sur l'égarément de l'incrédule, qui, n'ayant pas le courage de pratiquer la loi de Jésus-Christ, se révolte contre sa mission divine, et veut se faire de son audace sacrilège un appui à ses désordres; mais je vous demande si vous portez à Jésus-Christ ce respect profond et cet amour tendre que commandent sa grandeur et sa miséricorde, si vous vous affligez des outrages qu'il reçoit, si vous l'honorez dans votre personne par la sainteté de vos œuvres, si dans vos actions vous êtes le sectateur de sa doctrine et l'imitateur de ses exemples; car voilà la véritable foi en Jésus-Christ.

Nous le récitons tous les jours, mes Frères, ce Symbole aussi ancien que le christianisme, fondement de notre croyance, et que s'honorent de professer tous ceux qui font gloire de suivre la religion de Jésus-Christ. A peine savions-nous articuler quelques mots, qu'on nous apprit à bégayer les grandeurs de Dieu notre créateur et notre père, les miséricordes de Jésus-Christ son Fils et notre Sauveur, les promesses et les menaces de la vie éternelle. Mais avons-nous bien compris que le Symbole des Apôtres n'était la règle de notre croyance que pour l'être de notre conduite? Nous avons été assez pénétrés de la doctrine qu'il énonce pour pratiquer les devoirs qui en sont la suite nécessaire. En vain nous serions en état d'expliquer au peuple les mystères qu'il renferme, en vain connaîtrions-nous en détail, sur cette matière, les ensei-

gnements de la plus haute et de la plus profonde théologie, si nous n'avions les vertus qu'il doit inspirer : avec toute notre science, nous serions moins avancés que le simple villageois qui pratique avec ferveur ce qu'il croit avec simplicité ; et nous pouvons dire de toutes les vertus chrétiennes ce que dit en particulier, de l'humilité, le pieux auteur de l'*Imitation* : De quoi vous servirait-il de vous élever jusqu'à la plus sublime théologie, si vous n'avez pas cette humilité sans laquelle vous ne pouvez que déplaire à la Trinité ? *Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare, si careas humilitate unde displiceas Trinitati* (1) ?

Non, ce n'est pas assez de croire, il faut pratiquer ; ce n'est pas assez de captiver son esprit sous le joug de la foi, si l'on ne captive son cœur et sa conduite sous le joug des devoirs qu'elle impose. Eussions-nous une foi capable d'opérer des prodiges et de transporter les montagnes, comme parle l'Apôtre, nous ne sommes rien sans la charité qui accomplit la loi. Voyez cet arbre agréable à la vue : il se charge tous les ans de feuilles et de fleurs ; mais trompant l'espoir de son maître, il ne porte jamais de fruits ; à quoi est-il bon ? pas à autre chose qu'à être coupé et mis au feu. Or, voilà notre image. Si notre foi est stérile, nous n'entrerons pas avec le serviteur fidèle dans les joies du Seigneur ; nous serons condamnés à être jetés dans les ténèbres extérieures. Voyez encore une personne qui vient de mourir : ce que vous avez devant les yeux conserve toutes les formes et les apparences d'un corps humain ; toutefois ce n'est plus qu'une masse de chair aussi froide, aussi insensible que le marbre. Et que lui manque-t-il donc ? cet esprit qui l'animaient, et qui était en lui le principe du mouvement et de la vie. Et cependant, si notre foi n'est point animée par nos œuvres,

(1) Lib. I, cap. I.

c'est encore notre image ; nous paraissions vivants, et nous sommes morts, notre religion n'est plus qu'un simulacre, qu'un cadavre du christianisme. *Fides sine operibus mortua est.*

Surtout n'oublions pas que les premiers devoirs que nous inspire cette foi vraiment chrétienne, cette foi pratique dont nous parlons, ce sont les devoirs particuliers de notre état. Certes, ce serait une bien funeste illusion que de se porter avec ardeur à des choses excellentes, si l'on veut, mais qui nous seraient étrangères, pour abandonner ce qui doit être notre première occupation. Il n'est qu'une foi, qu'une religion pour tous ; mais cette foi diversifie ses commandements suivant les diverses conditions de la vie, et nous fait embrasser à chacun tous les devoirs de notre état dans toute leur étendue. Le pasteur des âmes ne se borne pas à cette régularité, qui fait éviter les scandales, fait annoncer la parole sainte, assister avec décence aux divins offices ; mais, plein de la plus tendre et de la plus vive sollicitude, il embrasse dans son zèle tous les besoins temporels et spirituels de son troupeau. Les pauvres, il les assiste ; les malades, il les visite ; les affligés, il les console ; les pécheurs, il cherche à les ramener à Dieu ; il est faible avec les faibles ; il pleure avec ceux qui pleurent ; il se fait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. La voilà, pour le prêtre, cette foi pratique dont nous parlons, fondée sur les enseignements et les exemples de l'apôtre, qui nous avertit de nous montrer en toutes choses dignes ministres de Jésus-Christ, de compter pour rien nos sueurs, nos travaux, et même la vie, pourvu que nous remplissions avec une constante fidélité le ministère divin qui nous est confié par Jésus-Christ ; *quomodo consummamur cursum meum, et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu* (1). Ce jeune élève

(1) Act. xx, 24.

du sanctuaire ne se contente pas d'éviter les fautes qui le rendraient manifestement indigne de l'état saint auquel il aspire ; mais, dans la maison de retraite qu'il habite, il se montre plein de zèle pour avancer à la fois dans la science et dans la piété ; il ne néglige rien de ce qui peut faire de lui, dans la maison de Dieu, une lampe ardente et luisante par le feu de la charité et l'éclat de la doctrine. La voilà, pour ce jeune élève du sanctuaire, cette foi pratique qui seule en fera un ouvrier évangélique orné de toutes les vertus que saint Paul exige. Dans le christianisme tout mène à la pratique : aimer Dieu et le prochain, voilà la loi et les prophètes ; tout le reste n'est que pour faire naître et pour entretenir ce double amour, et toute piété qui n'atteint pas ce double but n'est qu'une pure illusion.

Sans doute, dans un siècle de blasphème et d'apostasie universelle, c'est un mérite particulier devant Dieu que d'avoir conservé la foi ; nous pouvons croire que Dieu répand ses grâces avec plus d'abondance que jamais sur ceux qui, aidés de son secours tout-puissant, ont eu le courage de demeurer fermes au milieu des orages qui ont abattu un si grand nombre de chrétiens. Oui, les grâces que les impies rejettent, le Seigneur les fera retomber sur les âmes fidèles ; l'indigence des uns devient la richesse des autres. Mais n'allons pas nous rassurer dans nos négligences et nos péchés par la pureté de notre foi : Messieurs, si, croyant comme le juste, nous vivons comme le pécheur, nous ne devons pas espérer de jouir du sort des saints. Un jour notre foi même s'élèverait contre nous, nos lumières accuseraient nos œuvres. Tandis que l'infidèle peut, au tribunal de Dieu, alléguer son ignorance, non pour sa justification entière, mais du moins comme une sorte d'excuse qui doit diminuer la rigueur de sa sentence, le chrétien trouverait dans sa croyance même sa plus sévère condamnation ; son éternel

désespoir, son plus affreux supplice serait d'avoir trahi sa foi par ses œuvres, et d'avoir profané le don de Dieu par des mœurs toutes païennes.

J'ai dit, en second lieu, que notre foi devait être ardente. Saint Augustin a remarqué que les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, sans être chrétiens de nom, l'étaient toutefois d'effet et d'action ; c'est que réellement ils avaient l'esprit de la loi de grâce, étant animés par la foi la plus vive dans les promesses du Seigneur, se portant avec une sainte ardeur à toutes les œuvres que le ciel leur commandait, et dans une espérance pleine d'immortalité, vivant comme étrangers sur la terre. Combien de chrétiens, au contraire, dont la foi, sans être éteinte, est faible et languissante, et qui opèrent l'œuvre de Dieu négligemment ! Ce n'est pas que quelques œuvres extérieures ne manifestent notre foi, que quelques prières, quelques pratiques de piété n'attestent que nous sommes chrétiens de profession ; mais si les apparences sont d'un chrétien, en avons-nous la réalité ? Nos œuvres ont-elles le mérite et le prix qu'elles doivent emprunter de la foi ? Dans notre cœur, notre foi devrait être comme une flamme qui éclaire, qui chauffe, et qui cherche à se répandre ; et peut-être n'est-elle qu'un feu mourant et caché sous la cendre, qui ne fait sentir sa présence ni par sa chaleur, ni par son éclat. Pour expliquer notre pensée, mettons en opposition la foi commune de tous les chrétiens négligents, avec la foi vive et ardente qui éclaire les cœurs fidèles et fervents.

Avec une foi commune nous prions, mais nos prières sont languissantes et faibles ; elles sont l'effet de l'usage et de l'habitude ; elles ne sont pas accompagnées d'un sentiment profond d'humilité et de confiance ; elles n'ont rien de ces gémissements ineffables que produit l'Esprit saint, et elles sont loin d'être comme la prière du juste dont parle le Sage, qui pénètre les cieux, et monte jus-

de la nouvelle alliance ne sont parvenus à la gloire que par les efforts et les combats d'une foi ferme et courageuse. C'est Abraham, ami de Dieu, que je vois errant sur la terre, comme dans un lieu d'exil et de pèlerinage, et que le Seigneur lui-même met à une épreuve si cruelle pour son cœur et sa fidélité. C'est l'innocent et chaste Joseph, vendu par ses frères, poursuivi par la calomnie, et précipité dans les horreurs des cachots. C'est Moïse, que l'Écriture appelle le plus doux des hommes, condamné à périr dès son berceau, et qui dans la suite est appelé à marcher tous les jours au milieu des contradictions, des murmures, des révoltes, des extravagances du peuple le plus indocile et le plus intractable. C'est Job frappé dans ses biens, frappé dans sa famille, frappé dans sa personne. Ce sont les Prophètes, ces hommes dévorés du zèle de la maison de Dieu, qui sont cruellement mis à mort, ou chargés de chaînes, ou forcés de fuir dans les antres et les forêts. Ce sont les Apôtres, ces ambassadeurs de Jésus-Christ, qui sont foulés aux pieds comme les balayures du monde, et qui ne reçoivent pour prix de leurs immenses travaux que des mépris, des opprobres, des tourments et la mort. Ce sont des millions de martyrs confessant la foi au milieu des bûchers et sur les échafauds. Ce sont tous les saints, en un mot, de toutes les nations et de tous les siècles, qui souffrent persécution pour la justice. Oui, il n'en est pas un seul qui n'ait marché sur les traces sanglantes de Jésus-Christ, pas un qui n'ait trouvé une ample matière de combats et de triomphes ou dans la violence même de ses passions, ou dans la ruse et la malice du démon, ou dans l'injustice et la haine des hommes, ou dans les inquiétudes et les perplexités de la piété, ou dans les événements malheureux ménagés par une providence miséricordieusement sévère, ou dans des maladies et des infirmités corporelles; pas un seul qui

n'ait vérifié d'une manière ou d'une autre cette parole rigoureusement vraie de l'apôtre saint Paul: Ceux qui veulent vivre dans la piété selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ souffriront persécution: *Qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (1). Ainsi je me représente l'Église chrétienne comme un camp formidable au démon et à l'enfer. Au milieu est Jésus-Christ élevant la voix pour rallier ses disciples, et autour de lui sont rangés tous les chrétiens généreux formant des bataillons armés toujours prêts à combattre le démon et le vice, et à l'exemple de leur chef divin ne sachant que vaincre et mourir. C'est donc ici qu'il faut s'écrier avec l'apôtre: En voyant devant nous cette multitude de combattants magnanimes, sachons nous débarrasser des liens du péché, rejetons loin de nous ce qui peut retarder notre course, élançons-nous dans la carrière ouverte devant nous: *Curramus ad propositum nobis certamen* (2). Fixons nos regards sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui n'est entré dans sa gloire que par les souffrances et les ignominies de la croix; *sustinuit crucem confusione contempta* (3).

C'est à nous surtout, Messieurs, qu'il convient d'être pénétrés des vérités que nous venons de rappeler, à nous qui sommes appelés à répandre la foi parmi les peuples, et à la faire fructifier par la pratique des vertus chrétiennes, à nous qui ne pouvons éviter le malheur de nous familiariser avec les choses saintes que par une foi vive et profonde qui nous rende comme sensibles les mystères que nous ne voyons pas, à nous à qui un peuple impie prépare les mêmes contradictions que faisaient essayer autrefois aux apôtres les nations idolâtres. Si les sacrifices que la foi demande effraient notre faiblesse, n'oublions

(1) II Tim. III, 12. — (2) Hebr. XII, 1. — (3) *Ibid.* 2,

pas que nous avons pour nous Jésus-Christ et ses grâces ; si le travail nous étonne, que la récompense nous anime ! Si la carrière nous paraît longue à parcourir, pensons que le ciel l'abrègera peut-être plus que nous ne pensons, et que lorsque nous toucherons au terme, nous trouverons notre consolation, non pas précisément dans l'intégrité de notre croyance, mais dans l'union d'une foi pure à des œuvres saintes. Il viendra ce jour où dans les bras de la mort nous semblerons lutter contre elle pour lui disputer un reste de vie près de nous échapper. L'Eglise alors, comme une mère alarmée, redoublera pour nous de sollicitude et de tendresse ; elle nous fera porter par ses ministres toutes les consolations et toutes les grâces dont elle est la dépositaire. Arrivent ces derniers instants, qui sont comme le passage du temps à l'éternité : le chrétien ne tient plus à la vie que par un fil qui va se rompre, et son âme va quitter la terre. Cependant le prêtre est debout auprès du lit du malade, il élève la voix, et, comme pour donner le signal du départ à cette âme immortelle, il lui adresse ces paroles également simples et sublimes, qu'il est difficile de prononcer sans sentir son cœur ému, et ses yeux se remplir de larmes : Partez, âme chrétienne, partez : *Proficiscere, anima christiana*. Partez au nom de Dieu le Père qui vous a créée, au nom de Dieu le Fils qui vous a rachetée, au nom de Dieu le Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. Partez, *proficiscere* : au nom de Dieu votre créateur ! Mais, ô Père céleste, si, quoique croyant en vous, je ne vous ai pas aimé, et si je n'ai eu pour vous que les sentiments d'un enfant ingrat et rebelle !..... Au nom du Fils votre rédempteur ! Mais, ô Sauveur de mon âme, si j'ai foulé aux pieds votre sang divin, et si je n'ai pas suivi la loi que vous m'avez donnée !..... Au nom de l'Esprit sanctificateur des âmes ! Mais, ô Esprit saint, si j'ai méprisé vos grâces, vos inspirations et vos lumières !...

Adorable Trinité, je m'abaisse et m'anéantis devant votre incompréhensible majesté ; je vous crois sans vous comprendre ; mais je crains de n'avoir qu'une foi stérile et que vous ne récompensez pas. Vous seul vous pouvez, par votre divin secours, la rendre féconde en fruits de salut, et digne de la couronne immortelle, réservée à la foi qui opère par la charité. Ainsi soit-il.

SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

POUR LE JOUR DE NOËL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodie Salvator.

Je vous annonce un grand sujet de joie, c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur.
Luc. II, 10.

IL est né ce fils de David, le Messie promis, le Désiré, l'attente des nations, cet enfant qu'Isaïe, dans un saint transport, appelait l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix : *natus est*. Il est né, et ce n'est pas pour un peuple qui nous soit étranger, ou pour une classe d'hommes privilégiés : il est venu pour toutes les nations et pour tous les siècles, pour le Juif et le Gentil, pour le Grec et le Barbare, pour les rois et les sujets, pour les riches et les pauvres, pour les savants et les ignorants, pour nous tous ici rassemblés, et pour chacun de nous en particulier : *natus est nobis*. Il est né; et déjà les anges, en publiant sa naissance, ont fait retentir les airs de ce cantique touchant et sublime : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Non, il ne sera pas un conquérant, qui, selon les idées d'un peuple charnel, doit rendre tous les peuples tributaires de la Judée; il ne combattra point les puissances de la terre, mais celles de l'enfer; il ne brisera pas les sceptres et les couronnes, mais les portes de la mort. Son nom sera Jésus; et il réconciliera le ciel avec la terre, et toute son ambition sera d'éclairer les hommes par sa doctrine, de les sanctifier par ses exemples, et de les sauver par son sang : *natus est vobis hodie Salvator*. Peuple fidèle, accourez autour du berceau de Jésus naissant; entendez ses premiers sou-

pirs, et voyez couler ses premières larmes; c'est l'amour qui l'a fait naître dans une crèche, comme l'amour le fera mourir sur une croix. Ici tout inspire la plus grande confiance; ne craignez donc ni les éclats de la foudre, ni les fracas des tempêtes; c'est bien toujours le Dieu de terreur et de majesté, mais que son amour a revêtu de la faiblesse et des grâces ingénues de l'enfance. Venez avec la simplicité des bergers; avec la foi des Mages, avec le respectueux amour de Joseph et de Marie, venez lui offrir vos cœurs comme il s'offre lui-même en holocauste pour vous. Et nous, ministres de la religion, que ferons-nous pour aider votre piété? Ce ne serait point assez d'exciter dans vos âmes comme les sentiments d'une stérile tendresse; nous vous devons des instructions solides, qui, en éclairant vos esprits, allument dans vos cœurs un feu qui brûle toujours. Sous quel rapport envisagerons-nous l'incarnation du Verbe, dont nous célébrons le mystère? Il en est un auquel je m'arrête, et qui seul peut fournir une ample matière de leçons touchantes. Je considère que le Verbe ne s'est pas moins incarné pour être notre modèle que pour être notre rédempteur; ainsi, pour exposer mon sujet, sans aller plus loin, voici mon dessein : Nous devons imiter Jésus-Christ, premier point. Que devons-nous faire pour réussir dans cette imitation? deuxième point.

O vous, Reine des vierges, par qui le ciel donna à la terre cet enfant de merveilles, obtenez-nous la grâce d'imiter votre fils comme vous l'avez imité vous-même.
Ave, Maria.

QUE le Verbe, en s'incarnant, ait eu sur nous des desseins de miséricorde et d'amour, qu'il soit venu sur la terre pour nous sauver, et qu'il nous ait fait naître dans le sein même du christianisme pour nous faciliter les moyens d'opérer notre salut; voilà ce que nous confes-

Si j'ai fait naître ou du moins si j'ai fortifié dans vos cœurs le désir d'imiter Jésus-Christ, votre vœu le plus empressé doit être maintenant de connaître les moyens de réussir à l'imiter. Je les réduis à un seul qui les renferme tous : étudier Jésus-Christ. En l'étudiant, on le connaît ; en le connaissant, on l'aime ; en l'aimant, on se pénètre de son esprit, et dès lors on l'imité. Donnons à ces idées le développement qu'elles demandent. Il n'est pas de fidèle, instruit des premiers principes de la religion, qui ne connaisse Jésus-Christ et ses mystères. Tout dans le christianisme sert à les lui rappeler, et la vue de nos temples, et les croix élevées de toutes parts, et les prières publiques, et les instructions chrétiennes, et la récitation journalière du symbole, et les fêtes de l'Eglise. Qui ne sait parmi nous que le Fils de Dieu s'est fait homme en s'unissant à notre nature, qu'il est né dans une crèche, qu'il a vécu dans la pauvreté, qu'il a quitté sa retraite pour évangéliser les peuples de la Judée, qu'il les a instruits par sa doctrine, édifiés par ses exemples, frappés par l'éclat de ses miracles, laissant partout des traces de ses bienfaits, guérissant les malades, soulageant les malheureux, secourant le peuple dans ses besoins, accueillant les pécheurs avec bonté ; qu'il s'est associé douze pauvres dont il a supporté l'ignorance et les mœurs grossières ; que ses vertus excitèrent la haine des hypocrites Phariséens, qui le persécutèrent ; que, trahi par l'un de ses disciples, il est livré entre les mains de ses ennemis, condamné à la mort comme un scélérat, lui qui était le seul vraiment juste ; qu'il se laisse conduire au supplice comme une brebis à la boucherie ; qu'il meurt sur une croix pour expier nos péchés, ressuscite le troisième jour, et retourne enfin dans le sein de son Père, où sans cesse il intercède pour nous en lui montrant ses plaies et ses mérites ? Qui ne sait toutes ces choses ? Peut-être même, à force de les entendre, nos cœurs y sont-ils in-

sensibles ; peut-être, à force de voir exposée à nos regards l'image d'un Dieu crucifié, n'y voyons-nous qu'un objet ordinaire, qui n'est pas capable de ranimer notre foi, et d'enflammer notre amour. Voilà la connaissance de Jésus-Christ, qui est commune à tous, aux bons et aux méchants. Ce n'est point cette connaissance vague et superficielle que je demande, on la trouve dans les ennemis mêmes de la religion ; et sans doute il ne doit pas nous suffire de connaître Jésus-Christ, ses maximes, sa vie, comme on se pique de connaître l'histoire d'un personnage fameux, mais qui après tout nous intéresse bien peu. Etudier en détail les circonstances de sa vie et les sentiments qui l'animaient, se remplir l'esprit de ses exemples, pénétrer, nourrir son cœur de sa doctrine, méditer dans le recueillement et le silence l'abondance de ses miséricordes, les richesses de son amour, demander à Dieu ces lumières de l'esprit et du cœur qui nous les fassent comprendre et goûter, acquérir cette connaissance de Jésus-Christ, vive, profonde, lumineuse, qui nous rende ses vertus comme sensibles, ses leçons familières, son souvenir toujours agréable : voilà ce que j'appelle chercher et connaître Jésus-Christ, voilà la science dans laquelle les chrétiens doivent se perfectionner ; c'est celle dont parle saint Paul, quand il dit aux Ephésiens : Je me souviens de vous dans toutes mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, l'auteur et le dispensateur de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de lumière pour le connaître de plus en plus (1). Et pourquoi faut-il donc que les enfants du siècle se montrent plus éclairés que les enfants de lumière ? Soyons raisonnables, mes Frères ; que voyons-nous dans les sciences profanes ? C'est que les disciples des savants étudient leur doctrine, souvent remplie d'erreurs, avec une

(1) Ephes. 1, 16, 17.

application qui ferait croire que de là dépend le bonheur de leur vie ; et nous qui faisons profession d'être les disciples d'un maître dont toutes les paroles sont vérité, et sont écrites pour notre consolation et pour notre salut, nous ne cherchons pas à nous y affecter par la prière et la méditation ! Que font les artistes qui veulent exceller dans leur profession ? Ils étudient les ouvrages des grands maîtres, que souvent ils vont chercher dans des contrées éloignées : et nous, nous ne jetterons qu'un coup d'œil incertain et rapide sur ce modèle parfait dont nous devons être les imitateurs ! C'est une pensée aussi ingénieuse que solide de saint Grégoire de Nysse, que chacun doit être le peintre de sa vie. La volonté est comme la main qui tient le pinceau, les vertus sont les couleurs, et Jésus-Christ est le modèle. Or, que fait un peintre ? il étudie son objet, il s'en pénètre tout entier, pour le reproduire et comme pour le créer de nouveau, sur la toile, dans ses couleurs les plus vraies et les plus naturelles. Avons-nous donc oublié que nous devons faire naître et croître Jésus-Christ dans nos âmes, jusqu'à ce qu'il soit formé tout entier en nous ? Vous me demanderez peut-être comment un homme du peuple, à qui son éducation et ses lumières ne fournissent aucune ressource, peut s'instruire pour connaître Jésus-Christ ? Je vous répondrai que les plus savants ne sont pas toujours ceux qui goûtent le mieux les choses de Dieu, parce qu'elles demandent moins un esprit cultivé qu'une âme pure. Ils n'étaient pas tous philosophes et savants les premiers chrétiens ; et cependant saint Pierre les avertisse tous de croître dans la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ : *Crescite in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi* (1). Fermons les divines Ecritures, j'y consens ; et même, si vous voulez, laissons tous les raisonnements ; avons-nous un

(1) II Petr. III, 18.

cœur droit et docile, nous en savons assez pour connaître Jésus-Christ. Il est deux grands livres ouverts à tous les yeux, où le Saint-Esprit apprend à lire aux plus ignorants, je veux dire la crèche et la croix. Chrétiens, entourons le berceau de Jésus-Christ, et demandons-nous à nous-mêmes : Quel est celui qui vient de naître ? C'est le Fils de Dieu. Pour qui est-il né ? Pour moi. Pourquoi s'est-il revêtu de la faiblesse de l'enfance ? C'est que sachant qu'il n'est pas d'homme assez barbare, dit saint Chrysostôme, pour résister aux manières simples et aimables d'un petit enfant, celui qui voulait être aimé, et ne voulut point être craint, a voulu naître avec tous les agréments de l'enfance. Chrétiens, prenons en main la croix, et disons-nous à nous-mêmes : Quel est celui qui meurt ainsi au milieu des plus affreuses douleurs ? C'est un homme Dieu. Pourquoi ces souffrances ? Ah ! c'est son amour pour moi qui le sacrifie, et voilà comme il m'a aimé ! Vous le voyez, il ne faut pas être bien savant pour se pénétrer de cette idée : Dieu m'a aimé jusqu'à naître, vivre, souffrir et mourir pour moi. Or, c'est connaître Jésus-Christ que de sentir l'excès de son amour pour les hommes.

Mais avançons, et tâchons de pénétrer plus avant dans cette connaissance, pour faire voir combien aisément elle conduit à l'amour du Sauveur. Comment peut-on connaître Jésus-Christ et savoir ce que nous lui devons, en faire son étude ainsi que saint Paul, jusqu'à regarder tout le reste comme de la boue ; comment être pénétré de cette idée, que nous ne sommes rien et ne pouvons rien que par lui, qu'en lui seul est la source de notre grandeur, de nos mérites et de nos espérances, sans être en même temps pénétrés de reconnaissance et d'amour pour lui ? Que n'ai-je en ce moment quelque chose de cette onction, de cette force et de cette abondance de lumières avec laquelle, dans son Épître aux Ephésiens, l'Apôtre

sons hautement, en chantant avec l'Eglise que c'est pour nous et pour notre salut que le Verbe est descendu des cieux : *propter nos et propter nostram salutem descendit de caelis*. Mais pouvons-nous nous flatter de répondre aux desseins que Dieu a eus sur nous en nous envoyant son Fils, d'honorer par nos œuvres le glorieux titre de chrétien dont nous sommes revêtus, et d'être du nombre de ces élus dont Jésus-Christ lui-même est le chef? Voilà ce que ne peuvent affirmer des hommes qui ne savent pas s'ils sont dignes d'amour ou de haine. Si vous me demandez par quelles marques moins équivoques on peut se rassurer dans cette incertitude, je vous demanderai à mon tour si vous imitez ou n'imitiez pas Jésus-Christ. L'imitons-nous? nous pouvons nous réjouir; ne l'imitons-nous pas? tremblons; et pourquoi? parce que, sans cette imitation, nous rendons inutile pour nous l'incarnation du Verbe, que nous sommes indignes du titre de chrétien, et que nous ne pouvons être du nombre des prédestinés.

Je dis d'abord que si nous n'imitons pas Jésus-Christ, nous rendons inutile pour nous l'incarnation du Verbe. La plaie que le péché avait faite dans le cœur de l'homme était si profonde, que la révolution de plusieurs siècles, loin d'y apporter du remède, ne la rendait que plus incurable. La succession des âges avait bien amené des changements dans les sciences, les lois et les usages; mais les hommes n'en étaient pas devenus meilleurs. Les nations avaient succédé aux nations, les empires aux empires; tout passait, excepté le péché, et les siècles qui se ressemblaient le moins, se ressemblaient tous par leurs excès et leurs désordres. Au milieu des affreuses ténèbres qui couvrent la terre, quelle ressource reste-t-il à l'homme? Toute chair a corrompu ses voies. Les hommes ont quitté les routes de la vertu pour s'égarer dans celles du mensonge; les esprits sont facinés de mille erreurs, les cœurs

sont dépravés par toutes les passions ensemble. Comment extirper le vice, et ramener les hommes à la pratique de toutes les vertus? L'homme ignore ses devoirs, et avant tout il doit les connaître. Mais si la vérité se fait entendre à lui, sera-t-elle écoutée? ou bien, en parlant à ses oreilles, parlera-t-elle à son cœur? et s'il est éclairé, sera-t-il converti? Qu'il connaisse la route qu'il faut suivre, aura-t-il le courage de s'y engager, s'il ne la voit frayée devant lui? Comme il se laisse bien plus conduire par la force des exemples que par l'autorité des préceptes, il lui faut un modèle qu'il puisse suivre. Mais où le trouver? Ce modèle doit être assez grand pour qu'on ne rougisse pas de l'imiter, assez puissant pour entraîner tout après lui, assez parfait pour être proposé avec confiance à toutes les nations de la terre, aux hommes de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions. Mais, encore une fois, où le trouver? S'il est le modèle des grands, le sera-t-il des petits? S'il est le modèle des pauvres, le sera-t-il des riches? S'il est le modèle des savants, le sera-t-il des ignorants? Ne sera-t-il qu'un homme? il pourra nous égarer; est-il plus qu'un homme? comment pourrons-nous le suivre? C'est en vain que je le cherche ce modèle parmi les mortels; et si le ciel ne s'unit à la terre pour faire aux hommes ce présent magnifique, ils en seront éternellement privés. Cieux, laissez tomber votre rosée pour féconder la terre, et que la terre enfante son Sauveur! Qu'il sorte du sein de son Père, le Verbe, la sagesse de Dieu, Dieu comme lui; que revêtu d'une chair mortelle, il vienne converser familièrement avec les hommes; qu'il les instruisse plus encore par ses exemples que par ses leçons; qu'il rende comme sensible, par sa conduite, la morale sublime de ses discours, et qu'il remette ainsi les hommes dans la voie, en y marchant le premier! Non, mes frères, ce n'est pas nous qui avons inventé qu'une des fins principales de l'incarnation divine a été de donner

aux hommes un modèle de toutes les vertus; nous l'apprenons de la bouche même de Jésus-Christ, qui nous dit expressément qu'il n'est pas seulement la vérité et la vie. la vérité par sa doctrine, et la vie par sa mort, mais qu'il est encore la voie par ses exemples : *Ego sum via*. En vain je croirais à ses mystères et je reconnaitrais le prix infini de son sang, si je ne m'appliquais ses mérites en imitant ses vertus. Croire en un Dieu sauveur, c'est la première condition, pour avoir part à la rédemption que le Verbe vient opérer; mais ce n'est pas assez. Celui-là seul entre dans l'esprit de tout le mystère, qui croit et qui pratique à la fois, en marchant sur les traces de Jésus-Christ, la seule voie qu'il faut suivre : *Ego sum via* (1). Le péché répand ses ténèbres sur l'esprit et sur le cœur; sur l'esprit, en l'empêchant de voir la vérité; sur le cœur, en l'empêchant de goûter la vérité connue; et le Verbe est venu pour dissiper les unes et les autres. Il nous dit lui-même qu'il est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi*, et qu'il faut le suivre si l'on ne veut marcher dans les ténèbres : *qui sequitur me non ambulat in tenebris* (2).

Et je vous le demande, Chrétiens, pourquoi croyez-vous que Jésus-Christ ait voulu passer par tous les états de la vie humaine? Pourquoi ne s'est-il pas contenté de paraître et de s'abaisser quelques moments devant son Père irrité, afin de demander grâce pour nous; de faire publier sa doctrine par ses envoyés, tandis qu'il serait retourné dans le sein de la gloire? Pourquoi a-t-il voulu naître, vivre, souffrir et mourir comme le reste des hommes? sinon pour nous instruire par chacune de ses actions, et pour nous apprendre par sa conduite à vaincre nos ennemis. C'est le chef d'une milice sainte, qui ne se contente pas d'exhorter à bien faire, mais qui le premier donne l'exemple du courage, et vole le premier au com-

(1) Joan. xiv, 8. — (2) *Ibid.* viii, 12.

bat pour entraîner tout après lui. Oui, dans le dessein de Dieu, chacune de ses œuvres est un trait à imiter pour nous; sa vie est un miroir fidèle où chacun peut voir tracée l'image de la sienne; et il n'est aucune de ses actions dont il n'ait pu dire ce qu'il dit après s'être abaissé jusqu'à laver les pieds à ses disciples pour leur donner une leçon d'humilité et d'abjection : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* (1). Admirez-vous dans Jésus-Christ et son amour pour les hommes qu'il l'a fait descendre sur la terre, et sa tendre sollicitude pour les pécheurs, et cette douceur qui le rend accessible à des petits enfants que repoussent ses disciples, et sa condescendance pour un peuple ignorant et grossier qui le suit et se jette en foule sur lui, en sorte qu'il en est accablé, et cette humilité qui se rassasie d'opprobres, et cette patience qui les lui fait souffrir sans se plaindre, et cette magnanimité qui pardonne à ses bourreaux; je vous louerai, sans doute, d'être touchés de l'assemblage de tant de vertus sublimes. Mais prenez garde, Chrétiens, de vous arrêter à une admiration stérile, qui ne ferait que vous rendre plus coupables, si vous ne travailliez à devenir doux, humbles, affables, patients, charitables comme Jésus. Pénétrons encore davantage les desseins de l'amour incarné sur les hommes. Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il s'est donné en spectacle à la terre; bien différent de tous ces faux sages, qui, par des actions éclatantes, cherchaient leur gloire et non l'instruction de leurs semblables. Dans sa crèche, au jardin des Oliviers, sur sa croix, partout il nous crie : Voyez ce que j'ai fait; je vous ai donné l'exemple, afin que vous m'imitiez : *Exemplum dedi vobis, etc.*

(1) Joan. xiii, 15.

Qui n'admirerait ici l'amour de notre Dieu ? Le démon, ce tyran de nos âmes, et dont les passions sont les ministres, tenait l'univers captif sous son empire. Il dominait les uns par l'orgueil, les autres par l'avarice ; ceux-ci par la vaine gloire, ceux-là par la volupté ; tous par quelque penchant favori de leur cœur corrompu. Ce n'était pas assez de briser nos fers, il fallait nous apprendre à faire usage de notre liberté, à vaincre ou à régler les passions qui nous avaient égarés, à dompter notre ambition, notre sensualité, notre orgueil ; il fallait nous inspirer le mépris de nous-mêmes, du monde, des honneurs et des richesses. Sans doute, il eût suffi que Dieu nous révélât dans sa doctrine les moyens d'acquiescer ces vertus, pour que l'homme fût inexcusable de ne pas les pratiquer ; mais ce n'était pas assez pour l'amour d'un Dieu qui voulait se proportionner à toute notre faiblesse. Il ne s'est pas contenté de nous indiquer la voie par son Fils, il a voulu que son Fils fût lui-même la voie, comme parle saint Augustin. Il savait combien nous sommes dominés par les choses sensibles, et combien aussi la vérité, soutenue par les exemples, fait sur nous une impression profonde dont on ne peut se défendre ; il viendra donc sur la terre pour pratiquer ce qu'il doit enseigner : et voilà comme le Seigneur s'est montré le meilleur de tous les pères, en épuisant pour ses enfants tous les moyens de les rendre meilleurs. Si je vous disais, Chrétiens, de vous détacher des biens de ce monde, parce que nous ne sommes pas faits pour la terre, mais pour le ciel, cette raison vous convaincrerait sans doute ; mais combien ce détachement vous paraîtra moins pénible si je vous dis que Jésus-Christ, qui pouvait posséder tous les trônes de l'univers, n'avait pas où reposer sa tête : *Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (1) ! Si je vous disais qu'il

(1) Matth. VIII, 20.

faut souffrir pour Dieu les peines qu'il nous envoie, parce que la créature doit se soumettre en tout aux volontés toujours adorables du Créateur, cette raison pourrait vous frapper ; mais combien cette résignation vous paraîtra plus praticable, si je vous rappelle que Jésus-Christ, pour plaire à son Père, s'est soumis à toutes les humiliations et à tous les opprobres ; *factus obediens usque ad mortem* (1) ! Si je vous disais que nous devons nous dépouiller de nous-mêmes pour chercher Dieu uniquement dans nos actions, parce que notre cœur n'est pas à nous, mais à celui qui l'a fait, vous en conviendriez avec moi ; mais combien cette mort à soi-même vous paraîtra moins dure si je vous rappelle que Jésus-Christ ne cherchait que la gloire de son Père : *Non quaero gloriam meam* (2) ! Si je vous disais que nous devons aimer nos semblables, parce que ce sont les enfants du même Dieu que nous, ce motif vous toucherait ; mais combien plus vous seriez touchés si je vous rappelais l'exemple de Jésus-Christ qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux ! Si je vous disais que nous devons pardonner à nos ennemis pour engager Dieu à nous pardonner à nous-mêmes, cette considération vous paraîtrait puissante ; mais quelle force ne tirera-t-elle pas de l'exemple de Jésus-Christ, qui sur la croix prie pour les bourreaux qui le sacrifient : *Pater, dimitte illis* (3) ! Hommes de tous les états, qui que vous soyez, fixez vos regards sur Jésus, l'auteur de notre salut ; il est le modèle de tous, et cependant vous croiriez en quelque sorte qu'il n'est venu que pour vous seuls, tant vous trouverez en lui l'expression vraie et parfaite de tous vos devoirs : semblable au soleil, qui, en remplissant l'univers de ses rayons, éclaire chaque partie de l'espace comme s'il n'éclairait que cette seule partie. Regardez ce divin modèle, vous, grands de la terre, pour apprendre à

(1) Philip. II, 8. — (2) Joan. VIII, 50. — (3) Luc. XXIII, 34.

user de votre grandeur, à l'école de celui qui n'emploie sa puissance suprême qu'à faire du bien aux hommes; et vous, riches, pour apprendre à craindre vos richesses mêmes, à l'école de celui qui a toujours montré de la prédilection pour les pauvres et les petits; et vous, indigents, pour apprendre à supporter les rigueurs de votre état, à l'école de celui qui, pouvant naître dans le sein de l'opulence, a voulu naître et vivre dans la pauvreté; et vous, savants, pour apprendre à faire usage de vos lumières, à l'école de celui qui, possédant tous les trésors de la science, ne les employa jamais que pour l'instruction des hommes; et vous, pasteurs des âmes, pour apprendre les devoirs de votre ministère, à l'école de celui qui a essuyé tant de fatigues pour courir après les brebis égarées d'Israël; et vous, solitaires, pour apprendre à oublier le monde et à vous passer de son souvenir, à l'école de celui qui, pouvant paraître sur la terre avec tant d'éclat et de gloire, a passé trente ans de sa vie dans la plus obscure retraite; et vous enfin, Chrétiens, qui que vous soyez, le Seigneur peut vous dire à tous : *Exemplum dedi vobis*; je suis venu sur la terre pour vous donner l'exemple; suivez-moi. C'en est assez, mes Frères, pour nous persuader que nous ne pouvons entrer dans les desseins du Dieu incarné sur nous, sans imiter ses vertus; j'ajoute que sans cette imitation nous ne saurions être de vrais chrétiens.

Rien de plus répandu que le nom de chrétien, mais rien aussi n'est plus rare qu'un chrétien véritable, quoique Jésus-Christ ait partout des serviteurs fidèles. L'oracle qui lui promettait pour héritage toutes les nations du monde s'est bien plutôt accompli par les hommages extérieurs des peuples, qui l'ont reconnu pour le Messie, que par le nombre des adorateurs en esprit et en vérité. Qui de nous ne se glorifie du titre de chrétien? mais qui se met en peine d'en soutenir la grandeur? Ce n'est point

assez d'avoir reçu ce caractère sacré, d'être marqué du sceau de Jésus-Christ, si on ne lui appartient véritablement par les œuvres. Tâchons, avec la lumière des divines Ecritures, d'approfondir les divers rapports qui se trouvent entre le Sauveur et nous, rapports qui nous font un devoir de suivre ses exemples. Je pourrais vous dire d'abord que les premiers chrétiens ne reçurent ce nom des gentils que parce qu'ils faisaient profession de suivre le Christ et sa doctrine; en sorte que nommer un chrétien, c'était nommer un disciple de Jésus-Christ. Or, n'est-il pas vrai que le Sauveur est venu pour être la règle de nos mœurs comme de notre foi? et dès lors peut-on être son disciple sans suivre sa morale en imitant ses vertus? Aussi sa parole est expresse : Que celui qui veut être à moi, me suive. *Qui mihi ministrat, me sequatur* (1). J'apprends de saint Paul, qu'en devenant chrétiens nous devenons en Jésus-Christ enfants adoptifs de Dieu, comme il l'est lui-même par nature : *Omnes enim filii Dei estis per fidem, quæ est in Christo Jesu* (2). Dès lors nous devons être l'image de Dieu notre père céleste, comme les enfants, dans l'ordre de la nature, sont l'image de leur père. Mais comment exprimer en nous l'image de Dieu que nous ne voyons pas? c'est en devenant semblables à son Fils, son image substantielle, qui s'est rendu visible pour nous. De même que nous tenons d'Adam le germe de la vie corporelle, qui, en se développant, nous fait passer par les diverses périodes de la vie humaine, jusqu'à ce que nous soyons des hommes parfaits semblables à notre premier père; de même nous avons reçu dans notre baptême un germe de vie spirituelle, qui doit croître et se fortifier jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous; en sorte qu'animés de ses sentiments, ornés de ses vertus, nous soyons un autre lui-même, et que sa vie soit manifestée

(1) Joan. XII, 26. — (2) Galat. III, 6.

par la nôtre : *ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (1). Ce ne sont pas ici de vaines subtilités, c'est la théologie de saint Paul, que je continue à développer. Il m'apprend encore que par le baptême les fidèles sont transformés en Jésus-Christ, et ne font qu'une même chose avec lui : *Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu* (2); en sorte qu'ils sont les membres vivants d'un corps dont il est lui-même le chef. Or, comme dans ce chef-d'œuvre admirable de la sagesse divine tout doit être proportionné, il faut bien que la sainteté du chef relise dans les membres, de même que dans le corps humain c'est le même principe divin qui anime et lie entre elles toutes les parties. Et comment les fidèles seraient-ils une même chose avec Jésus-Christ aux yeux de son Père, s'il ne les voyait se confondre dans cette unité par leur ressemblance avec lui? L'Apôtre, au même endroit, se sert d'une expression bien énergique, quand il dit : Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ : *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis* (3); paroles qu'il répète en plus d'un endroit. Or, que signifie ce langage, sinon que les vertus de Jésus-Christ, sa charité, sa patience, sa chasteté, son humilité, doivent nous servir comme de vêtement? en sorte que Jésus-Christ, qui maintenant est couronné dans le ciel, soit encore sensible sur la terre dans ses membres. On peut donc dire avec vérité, que le Christ tout entier est formé de l'Homme-Dieu et des fidèles qui lui sont incorporés; comme les branches attachées au tronc, portées par la même racine, et nourries de la même sève, ne font avec lui qu'un seul et même arbre. Voilà la comparaison dont le Seigneur a voulu se servir en nous disant à tous : Je suis la vigne, et vous êtes les branches : *Ego sum vitis, vos palmites* (4). Ah! Chrétiens, ne vous re-

(1) II Cor. iv, 10. — (2) Galat. iii, 28. — (3) *Ibid.* 27. — (4) Joan. xv, 5.

posez pas sur le caractère que vous avez reçu; où sont vos vertus? Ne vous flattez pas d'être à Jésus-Christ parce que vous êtes marqués de son sceau; où est votre ressemblance avec lui? Qui de nous peut se glorifier d'être la copie vivante de ce divin modèle? ou plutôt, sans parler ici des grands pécheurs, quel contraste frappant entre la vie de Jésus-Christ et celle d'un grand nombre de fidèles qui croient être à lui! Ne peut-on pas opposer son humilité à notre envie de paraître, sa charité à nos froideurs, son courage à notre mollesse, sa douceur à nos emportements, son recueillement à notre dissipation, la sagesse de ses discours à l'intempérance de notre langue, sa condescendance pour les pécheurs à l'amertume de nos censures? Nos yeux sont-ils purs comme les siens, notre bouche discrète comme la sienne? Nos oreilles sont-elles fermées comme les siennes à tous les discours de la vanité, de la malignité, du mensonge? Qui n'aura pas à rougir du parallèle? Prenons garde, mes Frères; au grand jour de la manifestation, ce n'est pas le titre de chrétien qui nous fera trouver grâce aux yeux du souverain juge. Le Seigneur viendra pour couronner ses membres vivants par la grâce, et il condamnera ses membres morts par le péché. Il paraîtra avec sa croix; heureux qui sera trouvé semblable à Jésus-Christ, il entendra ces consolantes paroles : Venez, les bénis de mon Père! Malheureux celui qui ne sera pas trouvé semblable à Jésus-Christ, il entendra ces paroles fondroyantes : Allez, maudits, au feu éternel! Oui, le ciel conquis par la croix qu'on embrasse, ou l'enfer mérité par la croix qu'on méprise; voilà votre partage : voilà comme l'univers sera jugé par la croix, comme il a été sauvé par la croix; et c'est le degré d'opposition ou de ressemblance avec Jésus-Christ qui sera la mesure de notre récompense ou de notre châtement. Quels motifs pour nous faire sentir la nécessité d'imiter Jésus-Christ! Mais comment réussir dans cette imitation?

leur découvre tous les trésors cachés pour nous en Jésus-Christ, et qui, bien connus, devraient lui gagner tous les cœurs! Bénissons continuellement Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en nous donnant son Fils par l'incarnation, et nous unissant à lui par sa grâce, nous a comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles, dont nous recevons ici-bas le commencement, et dont la consommation se fera dans le ciel : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo* (1). Telles sont les expressions de saint Paul dès le début de son Epître; elles nous promettent qu'il va nous dévoiler bien des richesses dont nous sommes faits participants en Jésus-Christ. Il est vrai que Dieu a aimé tous les hommes d'un amour éternel, puisque dans le plan de sa providence il préparait à tous des moyens de salut, mais en même temps, Chrétiens, nous confessons qu'il nous a aimés d'un amour privilégié, puisque de toute éternité il nous réservait dans ses trésors la grâce de naître dans le christianisme, et que par là il nous procurait de toutes parts les plus abondantes ressources pour le salut. D'où nous vient à nous cette tendresse ineffable, que notre Dieu n'a pas eue pour tant d'autres? Ce n'est pas à nos mérites que nous la devons, et le hasard n'est qu'un vain nom. Saint Paul m'en découvre la source quand il me dit que Dieu, en vue de Jésus-Christ, nous a élus de toute éternité, afin que par la charité qui est répandue dans nos âmes par le baptême, nous fussions saints et sans tache non-seulement aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu qui pénètre les replis du cœur : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate* (2). Il est vrai que Dieu est le père de tous les hommes, puisqu'il les

(1) Ephes. 1, 3. — (2) *Ibid.* 4.

embrasse tous dans le sein de sa providence toute paternelle; mais nous, Chrétiens, nous reconnaissons que nous lui devons une vie toute céleste, qui nous rend, par un prodige incompréhensible, ses enfants adoptifs et les héritiers de sa gloire, comme dans l'ordre naturel les enfants ont des droits à l'héritage de leur père. Et d'où me vient cette adoption glorieuse qui me fait participer à la nature de Dieu? Je la dois à la pure miséricorde de Dieu, qui l'a voulu ainsi en vue des mérites de Jésus-Christ, son Fils consubstantiel : *Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum, secundum propositum voluntatis suæ* (1). Il est vrai que nous devons à Dieu le Père une reconnaissance éternelle, pour nous avoir pardonné des iniquités dont il pouvait tirer une vengeance terrible. Maître de punir l'homme coupable, il pouvait refuser toute expiation qui serait offerte à sa gloire; et c'est par une bonté toute gratuite qu'il a voulu oublier nos crimes, à condition qu'ils seraient rachetés par une expiation digne de son infinie majesté. Mais où trouver une victime d'un plus grand prix, qui se charge de nos péchés et de notre rançon? Il faut que l'homme périsse si Jésus-Christ ne vient à son secours. Il viendra donc ce tendre Sauveur; il brisera nos fers, et il achètera notre délivrance au prix de son sang : *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus* (2). Il est vrai que nos vœux et nos prières pénètrent les cieux, montent jusqu'au trône de Dieu, et en font descendre une rosée de grâces et de bénédictions; mais d'où vient cette puissance des prières d'une faible créature? Oh! c'est que Jésus-Christ prie en nous, et que ses mérites couvrent notre indigence. Oui, c'est par lui que nous avons accès auprès de son Père et du nôtre; *Per ipsum habemus accessum ad*

(1) Ephes. 1, 5. — (2) *Ibid.* 1, 17.

prit. Où sont-ils donc ces chrétiens pénétrés de l'esprit du divin Maître dont ils prétendent être les disciples? Si je faisais ici le tableau des désordres qui règnent dans le monde, quelle monstrueuse opposition ne trouverais-je pas entre Jésus-Christ et le plus grand nombre des chrétiens? Oui, s'il fallait juger de leur croyance par leur conduite, de la pureté de la morale évangélique par leurs mœurs, de la sainteté de leur législateur par leurs œuvres, vous ne sauriez s'ils adorent les dieux des païens, ou celui qui est venu renverser leur empire. Si comme autrefois il existait des idolâtres parmi nous, ils pourraient bien tenir le langage que Salvien leur mettait autrefois à la bouche en s'élevant avec force contre les désordres des chrétiens de son temps. Si la religion des chrétiens était bonne, diraient les infidèles, ils seraient bons eux-mêmes; leurs mœurs corrompues font assez voir que leurs prophètes leur prêchent le libertinage et la dissolution; que leurs apôtres n'ont qu'une méchante doctrine, et que l'Évangile qu'ils lisent enseigne les crimes qu'ils font. Ils vivraient saintement si Jésus-Christ leur avait donné des règles de sainteté; car comment un maître qui serait saint pourrait-il avoir des disciples si vicieux! Voilà comme notre vie est l'opprobre du Dieu que nous faisons profession d'adorer; mais voilà aussi comment les chrétiens sont d'autant plus méchants qu'ils devraient être meilleurs.

Seigneur, qui êtes descendu sur la terre pour nous sauver, pour nous instruire, et nous tracer la route que nous devons suivre, ne permettez pas que vous soyez déshonoré en nous qui sommes vos membres, et que nous allions grossir la foule de ces chrétiens de nom qui font les œuvres de l'impie. Nous ne vous demandons pas seulement de nous préserver de ces excès scandaleux que la seule raison condamne, mais nous vous conjurons de faire de nous de vrais imitateurs de vos vertus. Parmi

les chrétiens, le plus grand nombre court évidemment à sa perdition; beaucoup sont faibles et languissants; et ce n'est que le petit nombre qui marche dans vos voies avec courage et fidélité. C'est à ce sentier étroit, rude pour la nature, mais aplani par la grâce, que nous vous demandons de nous conduire, afin qu'après avoir marché sur vos traces ici-bas, nous méritions d'être couronnés avec vous dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

AL DE BIBLIOTECAS

Patrem (1). Ainsi Jésus-Christ est notre grandeur, notre espérance, notre salut, notre refuge, notre vie ; il est tout en nous. Si je suis chrétien, c'est par Jésus-Christ ; si j'ai des droits au royaume des cieux, c'est par Jésus-Christ ; si mes péchés me sont remis, c'est par Jésus-Christ ; si mes désirs sont exaucés du Père céleste, c'est par Jésus-Christ. Voilà des vérités que la reconnaissance devrait graver dans nos cœurs ; vérités qui, bien méditées et bien senties, allumeraient dans nos cœurs l'amour du Sauveur, et dans lesquelles saint Paul puisait cette céleste ardeur qui lui faisait dire anathème à celui qui n'aime pas Jésus-Christ (2). Oui, adorable Sauveur, si l'on vous aime si peu, c'est qu'on ne vous connaît point. Vous êtes le Dieu des chrétiens, et néanmoins vous leur êtes comme étranger. Où sont les âmes fidèles qui mettent à vous connaître leur étude et leur gloire ? A peine se souvient-on que nous avons en vous un ami, mais si tendre, qu'il fait ses délices d'habiter avec nous ; un frère, mais si généreux, qu'il veut partager avec nous un royaume auquel il a seul des droits ; un pasteur, mais si affectionné, qu'il nourrit ses brebis de sa propre chair. Chrétiens, comme saint Paul, étudions Jésus-Christ. Vous avez vu qu'en le connaissant, on l'aime ; j'ajoute qu'en l'aimant on se pénètre de son esprit, et que dès lors on l'imité.

Que voit-on dans le commerce de la vie ? On rencontre quelquefois des personnes en qui les pensées, les sentiments, le goût, le ton et les manières, tout se ressemblent. L'habitude qu'elles ont de vivre familièrement entre elles, l'amitié intime qui les unit, les confond et les identifie en quelque sorte, de manière qu'elles n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Aimons Jésus-Christ, et bientôt ses sentiments, ses affections, sa conduite seront les nôtres.

(1) Ephes. II, 18. — (2) I Cor. XVI, 22.

En vain nous nous flatterions de l'aimer, si nous n'étions pénétrés de son esprit. Saint Paul dit expressément, que celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas véritablement à Jésus-Christ : *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (1). On ne peut aimer Jésus-Christ, sans le faire vivre dans son cœur ; et comment cette union ne ferait-elle pas passer en nous ses sentiments, ses affections, sa vie en un mot ? Ici, interrogeons nos cœurs sans nous flatter ; voyons quel est l'esprit qui nous domine, quelle la nature de nos affections, quel le principe de nos œuvres ? Egarés par l'esprit et l'imagination, nous croyons peut-être que ceux-là sont heureux, qui possèdent les richesses de la terre, qui goûtent tous les agréments de la vie, qui n'ont point d'humiliation à souffrir, et qui jouissent de l'estime des hommes. Peut-être envions-nous leur sort, et murmurons-nous contre la Providence qui nous traite avec plus de rigueur. Jésus-Christ nous apprend, au contraire, que le bonheur des chrétiens consiste dans le renoncement, qu'il faut se haïr pour se sauver, et que ce qui est grand aux yeux des hommes, est une abomination à ses yeux ; nous n'avons donc pas les sentiments de Jésus-Christ ni son esprit. Entraînés par les désirs de notre cœur, nous recherchons peut-être les richesses, les honneurs, les plaisirs ; nous supportons avec impatience tout ce qui gêne la nature : nous sommes surtout avides de la gloire humaine : ainsi nous aimons ce que Dieu haïssait, et nous laissons ce qu'il aimait ; nous n'avons donc pas son esprit. Nous ne pouvons nous résoudre à rendre le bien pour le mal, nous ne prions pas pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, nous n'imitons pas Jésus-Christ sur le Calvaire ; nous n'avons donc pas son es-

(1) Rom. VIII, 9.

SUR L'EXCELLENCE
DES
FONCTIONS DU SAINT MINISTÈRE.

PRÊCHE AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

*Misereor turbæ, quia triduo jam
perseverant mecum, et non habent
quod manducent.*

J'ai compassion de ce peuple, parce
qu'il y a trois jours qu'il ne me
quitte point, et ils n'ont rien à
manger. MATTH. XV, 32.

Il n'est point de province dans ce royaume, où, dans toutes les saisons de l'année, un certain nombre d'hommes choisis, et déjà distingués de la foule par un caractère sacré, ne soient promus au sacerdoce. Partout il est des maisons saintes, où, dans le silence et la retraite, on les prépare à recevoir cette dignité sublime; partout l'Église ordonne à ses enfants des jeûnes et des prières, pour attirer sur les nouveaux oints du Seigneur des grâces abondantes. On croirait que la vigne du père de famille est remplie d'ouvriers infatigables, et cependant partout on se plaint qu'on manque de bons prêtres. Au milieu de cette abondance de ministres qui se jettent en foule dans le sanctuaire, d'où vient donc cette disette de pasteurs vraiment zélés pour le salut des peuples, rompant avec soin le pain de la parole de vie pour soutenir leur faiblesse dans cette terre d'exil et de pèlerinage? N'en doutons pas, Messieurs, ce désordre a la même cause que tous les autres, et le Saint-Esprit nous l'a indiqué, quand il a dit que la désolation couvre la terre, parce qu'il n'est personne qui veuille réfléchir : *Desola-*

tione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde (1). On perd de vue les grandes vérités de la religion; on n'a d'autres règle que ses désirs; on se fait illusion sur les devoirs de son état. D'abord on les néglige, bientôt on les viole sans remords; et c'est ainsi que les hommes ne veulent pas descendre au fond de leur cœur, pour y étudier en silence la loi de Dieu : *Desolatione, etc.* L'esprit ne se porte avec force que vers les objets qu'il aime avec vivacité; et comment aimer des objets auxquels on ne pense même pas? Aussi, Messieurs, en méditant sur l'Évangile, si l'on peut insensiblement en goûter les leçons, les exprimer dans sa conduite, et passer ainsi d'une croyance stérile à cette foi agissante et vraie qui opère par la charité; de même, en se livrant aux choses sensibles, le cœur s'y affectionne, et ne conserve plus de goût pour les choses de Dieu. La vérité n'ébranle, ne frappe, n'entraîne que les esprits attentifs; et il est vrai à la lettre, que si de la réflexion naissent tous les biens, le défaut de réflexion enfante tous les maux : *Desolatione, etc.* Or, Messieurs, telle est la situation du plus grand nombre des prêtres ou de ceux qui aspirent à l'être : ils ne pensent jamais ou presque jamais ni à la grandeur, ni au mérite, ni à l'obligation des devoirs que leur impose le sacerdoce. Ceux-ci, se faisant des idées basses de l'état le plus auguste qu'il puisse y avoir sur la terre, sont tentés de regarder comme viles des fonctions qui les rapprocheraient du commun des hommes; ceux-là ne sentent pas assez de quel mérite ces fonctions sont devant Dieu, et de combien de bénédictions pour eux elles peuvent être la source. D'autres enfin, s'autorisant de leur naissance, de leurs talents ou de leurs richesses, s'imaginent que les travaux apostoliques ne sont pas faits pour eux, et que, sans risquer leur

(1) Jerem. XII, 11.

soyez, jetez les yeux sur ce divin modèle; vous croiriez qu'il n'est venu que pour vous seuls, tant sa vie est l'expression parfaite de tous vos devoirs: voyez, et faites selon ce qui vous est montré: *inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est* (1). Sommes-nous semblables à Jésus-Christ, réjouissons-nous, nous sommes dans l'amour de Dieu; sommes-nous opposés à Jésus-Christ, tremblons, nous sommes dans la haine de Dieu; car Dieu le Père ne saurait aimer en nous autre chose que les traits de ressemblance que nous avons avec son Fils, l'objet unique de ses complaisances éternelles. La justice suprême ne peut approuver que ce qui est bien; et que peut-il y avoir de bien dans la créature, si elle n'a aucun rapport avec celui qui est la source de tous les biens, et l'image parfaite de toutes les perfections divines? Il faut ou se sauver en marchant sur les traces du Sauveur, ou se perdre si on s'en écarte. Prenons garde, Messieurs: quand même, libres de changer notre destinée, nous pourrions nous anéantir à la mort après avoir mal vécu, ce serait encore la plus grande de toutes les folies de préférer le plaisir d'un moment à une éternité de gloire; cependant, en se privant d'un bonheur éternel, on ne se précipiterait pas dans un malheur sans terme et sans mesure. Mais non, la miséricorde divine n'a pas même laissé cette misérable ressource à nos passions. Le ciel conquis par la croix qu'on embrasse, ou l'enfer mérité par la croix qu'on méprise, voilà notre partage. Au grand jour de la manifestation, le Seigneur paraîtra avec sa croix pour juger les nations. Heureux alors qui ressemblera à Jésus crucifié! il entendra ces consolantes paroles: Venez, les bénis de mon Père, dans le royaume qui vous est préparé! Malheureux ceux qui ne ressembleront pas à Jésus crucifié! ils entendront ces paroles foudroyantes:

(1) Exod. xxv, 40; Hebr. viii, 5.

Allez, maudits, aux flammes éternelles! C'est ainsi que le monde sera jugé par la croix comme il a été sauvé par la croix, et que le degré de ressemblance ou d'opposition que nous aurons avec Jésus-Christ sera la mesure de notre récompense ou de notre châtement. Nous devons donc imiter Jésus-Christ pour mériter le ciel, et j'ajoute que le plus sûr moyen de l'imiter, c'est de travailler à la sanctification des âmes.

Le péché, par sa nature, renferme deux grands maux, l'injure qu'il fait à Dieu, et le tort qu'il fait au pécheur; c'est une révolte contre les droits inaliénables d'un maître jaloux de sa gloire, révolte qui mériterait d'entraîner toujours après elle la perte du coupable. Dieu aime sa créature, mais il veut qu'elle l'honore, et le péché tend à rompre ce commerce sacré qui unit Dieu à l'homme et l'homme à son Dieu. L'homme, parce qu'il est raisonnable, veut être heureux, mais par le péché il se précipite dans un abîme de malheurs; et voilà les deux grands désordres qu'est venu réparer le Sauveur du monde. Les hommages réunis de tous les peuples ne pouvaient réparer l'outrage fait à Dieu par un seul péché. Jésus-Christ vient; il s'anéantit devant la majesté souveraine, et la moindre de ses actions la dédommage au centuple des outrages que pourraient faire à sa gloire les iniquités de toute la terre ensemble. Les bonnes œuvres réunies de tous les peuples étaient incapables de satisfaire pleinement à la justice divine pour un seul péché; Jésus-Christ vient, il meurt, et une goutte de son sang est plus que suffisante pour laver toutes les souillures de la terre. S'il n'y avait point eu à venger la gloire Dieu, et les pécheurs à sauver, jamais le Verbe ne serait sorti du sein de son Père, et nous n'aurions pas connu cet ordre de choses admirable qui rend l'homme plus grand après sa chute, qu'il ne l'avait été dans son innocence. Ainsi, vous le voyez, Messieurs, le double objet de la mission du Sau-

veur a été de réparer la gloire de son Père outragé, et de satisfaire pour nos péchés. Mais à qui est-il donné de se rapprocher davantage de ce double ministère que Jésus-Christ est venu accomplir sur la terre? n'est-ce pas aux prêtres? Ne sont-ils pas, s'ils veulent, d'autres Jésus-Christ ici-bas? ne sont-ils pas les continuateurs de sa mission, ses coopérateurs dans le grand ouvrage de la rédemption des hommes, et ne doivent-ils pas après lui continuer à élever cet édifice de salut dont il a jeté les fondements, et qu'il a cimenté de son propre sang? *Ad consummationem sanctorum in opus ministerii* (1). Si Jésus-Christ a laissé à son Eglise un trésor de mérites acquis par sa mort, les prêtres doivent en être les dispensateurs, et les distribuer aux fidèles. Si Jésus-Christ a été le Sauveur du monde en donnant sa vie pour nous, les prêtres peuvent à leur manière être les sauveurs des hommes, en faisant fructifier le sang de leur divin Maître; et voilà comme ils consomment cette grande œuvre dont Jésus-Christ est le premier auteur: *ad consummationem sanctorum in opus ministerii*. Le chrétien a oublié son Dieu, il l'insulte, il provoque sa colère, il devient pour ses frères un sujet de scandale; le prêtre par sa charité le rappelle à son Dieu, il le change, le convertit lui fait réparer ses scandales, et par là Dieu est, ce semble, plus glorifié qu'il n'avait été offensé. Ce chrétien, s'il eût continué à vivre dans le péché, fût tombé dans l'abîme, où, pendant toute l'éternité, il eût maudit l'auteur de ses tourments; le prêtre par sa charité le gagne à Jésus-Christ, il lui fait prévenir le châtement terrible qui l'attend; par là il lui prépare une éternité de gloire, et cette même bouche qui aurait vomi contre Dieu les plus affreux blasphèmes, chantera éternellement les miséricordes et les grandeurs de Dieu. C'est ainsi qu'à l'exem-

(1) Ephes. iv, 12.

ple de Jésus-Christ, le prêtre travaille à procurer la gloire de Dieu et le salut des pécheurs. Suivez-le dans toutes ses fonctions, partout vous retrouverez Jésus-Christ lui-même. Dans la chaire de vérité, c'est Jésus-Christ instruisant les peuples de la Judée. Au tribunal de la réconciliation, c'est Jésus-Christ guérissant les lépreux et ressuscitant les morts. S'il est prosterné au pied du sanctuaire, c'est Jésus-Christ au jardin des Olives, priant pour les péchés des hommes. S'il distribue l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ faisant la Pâque avec ses disciples. Enfin, s'il a le bonheur d'être la victime de son zèle, c'est Jésus-Christ mourant sur la croix, victime de son amour pour nous.

Je ne parle point ici de ces hommes extraordinaires que le Seigneur suscite dans son Eglise pour annoncer la foi parmi les nations étrangères. Sans doute, s'il est sur la terre un spectacle digne des regards du ciel, c'est celui d'un apôtre, qui, chargé de fers, souffre pour la foi au milieu d'une troupe de néophytes fervents qu'il a engendrés à Jésus-Christ. Que le monde vante tant qu'il voudra le prétendu mérite des héros qu'il admire; je lui demanderai ce qu'ils ont de comparable avec ces héros de la religion, qui, sans avoir d'autres armes que la croix, d'autre secours que le bras de Dieu, d'autre ambition que de conquérir des âmes à Jésus-Christ, quittent leurs parents, leurs amis, leur patrie, et volent aux extrémités de la terre, se sacrifier pour le salut des hommes. Partez, âmes fortes et courageuses que le ciel appelle à cette vocation sublime; allez éclairer les nations assises encore aux ombres de la mort; allez arracher à l'enfer des milliers de victimes que l'idolâtrie devait y précipiter. Les travaux, les fatigues, les longues persécutions, peut-être même une mort cruelle, vous attendent; mais pourquoi trembler? le Dieu fort est avec vous, et il n'est rien qui tienne contre la puissance de son bras. Qu'ils sont beaux

les pas de ces hommes divins qui évangélisent les peuples! Quelle sera brillante la couronne qui les attend! Faut-il s'étonner que, dans l'impuissance où il est de parler dignement de la gloire qui leur est préparée, le Prophète se serve de ces expressions magnifiques qui semblent leur promettre plusieurs éternités de bonheur? *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stelle in perpetuas aeternitates* (1). Qu'ils entendent donc bien mal les intérêts de leur âme, ces prêtres qui négligent de s'amasser des trésors pour le ciel en travaillant à la sanctification des autres! Ah! Messieurs, si nous proposons de mener une vie tranquille à l'ombre des autels; si, résolu, il est vrai, de ne pas être ce voleur dont parle l'Écriture, qui n'entre dans le bercail que pour égorgé les brebis, nous ne voulons pas être ce bon pasteur toujours prêt à donner sa vie pour elles; si, sans consentir à imiter les excès et les scandales des mondains, nous refusons d'imiter les travaux des apôtres, fuyons, fuyons loin du sanctuaire, et n'aspirons plus à un état dont le premier devoir est la charité pour ses frères. Lorsque autrefois le Seigneur alla sur les rives du Jourdain, se faire baptiser par son saint précurseur, les airs retentirent d'une voix qui disait: C'est ici mon Fils bien-aimé. Et voilà comme le ciel rendit un témoignage éclatant à la divinité de Jésus-Christ. Hé bien, Messieurs, si, dans l'auguste cérémonie de la consécration des prêtres, au moment où le pontife leur impose les mains, le ciel se plaisait à manifester quelle doit être la destinée de chacun d'eux, y en aurait-il beaucoup dont il annoncerait qu'ils seront le salut des peuples? Quelquefois même, il n'y en aurait peut-être pas un seul dont on pût dire avec vérité: Voici le pasteur que le Seigneur s'est choisi lui-même pour paître ses brebis; peuples, écoutez ce qu'il vous prê-

(1) Daniel. xii. 3.

chera par ses œuvres et par ses paroles. Mais chose plus déplorable! on voit des prêtres qui croient pouvoir se dispenser de ce qu'il y a pour eux de plus indispensable; illusion que je vais combattre dans ma troisième réflexion.

UN bon prêtre, dit quelqu'un, n'est pas seulement un homme qui prie Dieu, et qui mène une vie innocente; ce serait tout au plus un fervent solitaire: il est prêtre pour assister les autres; et comme on ne nomme bon médecin que celui qui guérit beaucoup de malades, on ne devrait nommer bon prêtre que celui qui convertit beaucoup de pécheurs. Telle est la réflexion simple et naturelle du plus judicieux de tous nos écrivains. N'est-ce là qu'une exagération pieuse, une de ces maximes dont la haute perfection semble être une raison de ne pas les pratiquer? Il est facile de vous répondre, et je me contenterai, Messieurs, de faire quelques réflexions qui n'auront besoin, pour être senties, que d'être exposées, parce que vos cœurs sont disposés d'avance à les goûter et à les suivre. Je demande d'abord: Un prêtre est-il prêtre pour lui ou pour les fidèles? Vous le voyez, il n'est pas permis de balancer; et si à cette demande quelqu'un restait en suspens, ne donnerait-il pas lieu de soupçonner qu'il n'est pas fait pour l'état auquel il aspire? Pourquoi est-il écrit que les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, qu'un prêtre doit être un homme puissant en œuvres et en paroles? S'il lui était permis de mener une vie tranquille au milieu du monde, faut-il donc tant de science pour ne rien faire? Pourquoi, toujours guidée par l'Esprit saint, l'Église a-t-elle établi des maisons de retraite pour les élèves du sanctuaire? N'est-ce pas pour nous y faire puiser à la fois et la piété et les lumières qui nous disposent à remplir les fonctions du sacerdoce? Ces asiles ne sont-ils pas cette tour d'où pendent mille bou-

salut, ils peuvent s'en décharger sur des ministres subalternes. Pensées criminelles, qui peut-être ne sont que trop communes! Pour les combattre, nous établirons qu'il n'est rien de plus noble, rien de plus méritoire, rien de plus indispensable pour un prêtre, que de remplir les fonctions du saint ministère; trois réflexions qui feront tout mon sujet.

Si je voulais me représenter un homme qui remplit sur la terre les fonctions les plus nobles et les plus augustes, je me représenterais un chrétien charitable, qui, voyant dans les autres autant de frères, ne penserait, ne vivrait, n'agirait que pour eux; qui, se faisant tout à tous pour les porter tous au bien, saurait pleurer avec ceux qui pleurent, bégayer avec les enfants, et parler le langage de la sagesse avec les hommes parfaits. Je me représenterais un chrétien éclairé, qui, se pliant à toutes les circonstances et à tous les caractères, intimidant les uns par les menaces d'un Dieu terrible dans ses vengeances, encourageant les autres par les promesses d'un Dieu magnifique dans ses récompenses, travaillerait ainsi sans cesse à détruire partout l'empire du vice pour établir celui de la vertu. Je me figurerais un chrétien désintéressé, qui, ne cherchant pas sa récompense ici-bas et ne l'attendant que du ciel, n'envisagerait que la gloire de Dieu et le bonheur de ses frères; qui, ne prostituant jamais son ministère à des vues d'intérêt et d'élévation, servirait avec la même ardeur les pauvres et les riches, les grands et les petits; et même, s'il le fallait, il s'attacherait de préférence à ces hommes, qui, pour être plus simples et plus grossiers, ne sont pas les moins sensibles au bien qu'on leur fait, et qui souvent sont les plus abandonnés, parce qu'ils ne peuvent payer les secours qu'on leur rend que par leur amour et leur reconnaissance, et non par des richesses. Je me retracerais un chrétien

patient et courageux, qui, trouvant les méchants indociles à sa voix, redoublerait de zèle et d'activité; toujours sans inquiétude, il attendrait les moments marqués par la Providence, sans rien omettre de ce qui peut seconder ses desseins; et sa charité, enflammée plutôt que vaincue par les obstacles, n'en deviendrait que plus féconde en ressources pour toucher, attendrir les pécheurs, et les ramener enfin de leurs égarements. Ce serait un chrétien généreux, toujours prêt, dans son dévouement héroïque, à sacrifier pour ses semblables sa santé, son repos, sa vie; s'exposant aux mépris, aux insultes du monde le plus pervers, plutôt que de négliger son œuvre; désirant être anathème pour ses frères, consentant à être couvert d'opprobre et d'ignominie pourvu qu'il les sauvât, et mourant avec joie s'il mourait victime de ses travaux pour eux. Vous le verriez se refuser tous les plaisirs frivoles et dispendieux des mondains, regarder ses biens comme le patrimoine de l'indigence, retrancher toutes ces vaines superfluités que demande une vie douce et commode, se faire lui-même pauvre pour secourir les pauvres véritables, et, dans ces temps de calamité que le ciel envoie quelquefois dans sa colère, se priver, pour le soulagement des malheureux, des choses même les plus nécessaires à la vie. Enfin ce serait un chrétien sage et prudent, qui, vivant dans le silence et le recueillement, ne s'exposerait jamais témérairement à l'air contagieux du monde, ne sortirait de sa retraite que pour répandre partout la bonne odeur de toutes les vertus; et qui, au milieu des embarras du siècle, se faisant une solitude dans son cœur, paraîtrait toujours l'homme de Dieu envoyé sur la terre pour faire du bien aux hommes. Tel est le ministère qui me semblerait le plus noble et le plus sublime. Et ne devons-nous pas en demeurer convaincus, par l'impuissance où nous sommes de nous en figurer un plus grand et plus relevé? Mais peut-être que

j'ai fait un portrait imaginaire ? Non, Messieurs, j'ai tracé le tableau d'un bon prêtre. Que dis-je ? j'ai plutôt affaibli les traits épars dans les Epîtres de saint Paul, quand il nous dépeint les vrais ministres de la religion de Jésus-Christ. Elevons donc nos pensées ; concevons des sentiments dignes de notre vocation, convaincus qu'il n'y aura jamais qu'une âme vile et rampante qui ne trouve pas quelque chose de grand jusque dans les plus petites fonctions d'un ministère dont tous les devoirs se rapportent à secourir nos frères et à les rendre meilleurs.

Dans ce siècle, qui nécessairement doit être frivole parce qu'il est impie, on demande quelquefois pourquoi les prêtres n'ont pas d'emploi dans la société civile ; et parce qu'on compte la religion pour rien, on est tenté de regarder comme des citoyens inutiles ceux qui ne travaillent que pour la religion : comme si celui qui s'emploie tout entier à rendre les citoyens vertueux, ne servait pas utilement sa patrie. Que cherchons-nous sur la terre, et que prétend nous procurer la société ? Le bonheur. Qu'est-ce qui fait notre malheur ? Nos passions. Le citoyen le plus utile est donc ce saint prêtre, qui, poursuivant sans relâche les passions des hommes, voudrait déraciner de leurs cœurs cette semence féconde de troubles et de désordres. On estime avec raison le sage magistrat qui veille avec vigueur à l'exécution des lois, qui assure le repos des familles, qui maintient la tranquillité publique en réprimant l'audace des méchants, et en protégeant l'innocence contre ses oppresseurs ; mais ces fonctions, toutes nobles qu'elles sont, peuvent-elles entrer en parallèle avec les fonctions sacerdotales ? Quel est le pasteur chéri de son troupeau qui n'arrête pas plus de désordres que toute la sévérité des lois ? Si le magistrat, par l'empire qu'il a sur les actions, punit le crime, le prêtre, par l'empire qu'il a sur les cœurs, empêche le crime de se commettre. Si le magistrat termine les dis-

sensions des familles, le prêtre les étouffe dans leur naissance. Si l'un oppose une digue au torrent des vices, l'autre sait en tarir la source. Bien plus, Messieurs, quand le glaive de la justice ne serait jamais confié qu'à des mains dignes de le porter, on ne pourrait pas se passer de la religion et de ses ministres ; mais si tous les prêtres étaient des saints, comme ils devraient l'être, on pourrait presque se passer de tout l'appareil de la justice humaine, parce qu'il n'y aurait plus de crimes sur la terre. Aussi le plus terrible fléau dont Dieu puisse affliger une nation, c'est de lui envoyer de mauvais prêtres, ou de permettre qu'elle méprise les bons. Voilà pourquoi le prophète Osée, parlant au Seigneur des excès de son peuple, ne trouve rien de plus fort que ces paroles : Votre peuple est semblable à ceux qui contredisent les prêtres ; *Populus tuus sicut hi qui contradicunt sacerdoti* (1).

Accoutumé à vivre au milieu des fêtes et des spectacles, le monde n'admire que ce qui a de l'éclat et de l'apparence, et il ne connaît pas toute la grandeur d'un ministère qui souvent opère les plus grandes choses dans le silence et l'obscurité. Mais s'il était capable de réflexion et de jugement, qu'il serait aisé de le faire revenir de son erreur ! Dieu seul est vraiment grand, et l'homme n'est rien ; ou s'il est quelque chose, il ne l'est que par la ressemblance qu'il peut avoir avec la divinité. Or, comme c'est la bonté qui semble faire le caractère propre du Seigneur, il ne peut y avoir rien de plus grand sur la terre que ce saint prêtre, dont on peut dire ce que l'Écriture nous a dit du Fils de Dieu : *Pertransiit benefaciendo* (2). Suivez-le dans tout le cours de ses fonctions saintes. S'il paraît dans les chaires chrétiennes, ses instructions graves et solides, à la portée des plus simples, sont remplies de je sais quelle onction qui va pénétrer, amollir les âmes

(1) Osée, iv, 4. — (2) Act. x, 38.

les plus dures, si bien que les pécheurs sortent de ses discours quelquefois convertis, souvent ébranlés, et toujours moins hardis à commettre le péché. Dans le tribunal de la pénitence, comme un médecin charitable, il sonde avec bonté les plaies des malades qui s'abandonnent à lui; touché de leurs maux, il cherche le remède convenable à la lèpre spirituelle qu'on lui découvre, et les paroles qui découlent de sa bouche sont comme un baume salutaire qui va fortifier les âmes faibles et languissantes, ou ressusciter à la grâce celles qui étaient dans un état de mort. S'il catéchise les enfants, il sait s'abaisser jusqu'à eux pour leur faire goûter le lait de la saine doctrine, en attendant qu'il puisse leur donner une nourriture plus solide; sa patience triomphe de leur inconstance et de leur légèreté; et comme une mère tendre se console des douleurs de l'enfement, par la joie qu'elle éprouve d'avoir mis un homme au monde, ainsi le prêtre se console des soins rebutants qu'exige l'instruction de l'enfance, par l'espoir qu'il a de voir ces jeunes plantes qu'il arrose de ses sueurs, porter un jour des fruits de salut et de vie. S'il visite les malades, voyez comme il les soulage et les fortifie; en leur rappelant les souffrances du Sauveur, il leur fait aimer les maux qu'ils endurent. Tandis qu'autour d'eux tout s'empresse à leur dérober l'image de la mort, qu'on les entretient encore d'un monde qui commence à ne plus exister pour eux, le prêtre, portant plus haut ses pensées, a le courage de leur parler de l'éternité qui commence à s'ouvrir devant eux; et quand il est appelé pour leur donner le saint Viatique, que ne fera-t-il pas pour engager ces mourants à consacrer au Seigneur tous les derniers instants d'une vie qui leur échappe? La croix à la main, il les conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne voir en Dieu qu'un père qui pardonne; et c'est ainsi qu'il travaille à leur bonheur jusqu'à leur dernier soupir. Enfin, faut-il vous représenter

cet ange de paix dans ces asiles que la charité chrétienne a élevés à la misère publique? Voyez-le dans ces réduits empestés où languissent des malheureux, qui peut-être ne sont pas moins en proie aux remords d'une conscience agitée qu'aux tourments d'une maladie cruelle, et qui déjà ressemblent moins à des hommes vivants qu'à des cadavres affreux d'où s'exhalent la corruption et la mort. Victimes infortunées, vous mourrez, il est vrai, loin des objets qui vous étaient les plus chers sur la terre; des parents ne recueilleront pas vos derniers soupirs: mais à quoi servirait leur présence? hélas! elle ne ferait qu'aggraver vos douleurs. La religion vous prépare des consolations plus solides; elle vous envoie des ministres, qui, par d'autres moyens que les moyens humains, sauront adoucir vos maux, fortifier vos âmes abattues, et vous remplir même de l'espérance et de la joie la plus douce.

Qu'elle est grande! disons plus, elle est divine la religion qui forme de tels ministres; et d'où vient que la philosophie moderne, qui ne prêche que fraternité, qu'humanité, que bienfaisance, n'a pu encore produire d'hommes charitables, tels que les vrais ministres de la religion de Jésus-Christ, sinon parce que la sagesse philosophique est l'ouvrage des hommes, et que la sagesse de l'Évangile est l'ouvrage de Dieu?

Laissons donc le monde n'avoir pour nous que des yeux de mépris; que peuvent ses sarcasmes impies contre la grandeur du sacerdoce? c'est un insensé, qui dans ses jugements n'a d'autre guide que sa folie. Il est un certain propos des mondains qui ne semble pas devoir trouver place dans un discours, mais que vous me permettez pourtant de citer pour le combattre. Que dans le monde, et dans ce qu'on appelle le grand monde, paraisse un de ces jeunes élèves du sanctuaire, qui, par la modestie et la simplicité de ses habits, annonce qu'un jour il fera l'ornement de l'Église, on le raille avec malignité, on rougit

de sa compagnie, et l'on croit l'humilier en lui disant : Vous ressemblez à un curé. Monde corrupteur, que tu es vain ! que tu es frivole ! que tu rougirais de toi-même, si jamais tu pouvais connaître tes petitesse ! D'où te vient ce mépris pour les pasteurs des âmes ? Je t'abandonne tous ces prêtres, la honte de leur état, qui vivent au milieu de tes plaisirs ; tu peux les couvrir d'opprobre et d'ignominie : mais respecte du moins ces hommes vénérables, qui, par leurs exemples autant que par leurs discours, sont le plus ferme soutien de la religion et de la patrie. Mais non, Messieurs, je me trompe, dans le monde tout est imposture ; au fond, il méprise ces prêtres qui recherchent ses divertissements et ses fêtes, tandis qu'il honore ceux qui le fuient pour les travaux du ministère ; et si au dehors il honore les premiers et méprise les seconds, c'est parce que dans ceux-là il trouve l'apologie de ses vices, et que les autres en sont la censure.

Pour nous, Messieurs, persuadés qu'il n'y a rien de plus noble et de plus grand que les fonctions du ministère, nous les remplirons avec joie ; et surtout, si nous avons quelque zèle pour notre salut, jamais nous ne négligerons ce qu'il y a ici bas de plus méritoire pour le ciel.

QUEL est le moyen de se rendre agréable aux yeux du Seigneur ? C'est d'imiter Jésus-Christ. Quel est le plus sûr moyen d'imiter Jésus-Christ ? C'est de travailler à la sanctification des âmes. Développons ces deux idées, qui suffiront pour nous faire comprendre de quel mérite doivent être devant Dieu les œuvres du ministère évangélique, et de quelle couronne elles doivent être récompensées. La plaie que le péché avait faite au cœur de l'homme était si profonde, que la révolution de plusieurs siècles, loin d'y apporter du remède, ne la rendait que

plus incurable. La succession des âges avait bien amené des changements dans les sciences, les lois et les usages ; mais les hommes n'en étaient pas devenus meilleurs. Les nations avaient succédé aux nations, les empires aux empires ; tout passait, excepté le péché, et les siècles qui se ressemblaient le moins, se ressemblaient tous par leurs excès et leurs désordres. Au milieu de ces affreuses ténèbres qui couvrent la face de la terre, quelle ressource reste-t-il à l'homme ? Si la vérité se fait entendre à lui, sera-t-elle écoutée ? en parlant à ses oreilles, parlera-t-elle à son cœur ? et s'il est éclairé, sera-t-il converti ? Non, ce n'est pas assez qu'il connaisse la route qu'il faut suivre ; s'il ne la voit frayée devant lui, il n'aura pas le courage de s'y engager. Comme les hommes se laissent persuader plus par la force des exemples que par l'autorité des préceptes, il leur faut un modèle ; mais où le trouver ? Le modèle doit être assez grand pour qu'on ne rougisse pas de l'imiter, assez puissant pour entraîner tout après lui, assez parfait pour être propre à toutes les nations de la terre, aux hommes de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions ; mais, encore une fois, où le trouver ? Modèle des riches, le sera-t-il des pauvres ? modèle des grands, le sera-t-il des petits ? et modèle des savants, le sera-t-il des ignorants ? En vain le chercherons-nous sur la terre, et si le ciel ne nous fait ce magnifique présent, nous en serons éternellement privés. Il faut qu'il quitte le sein de son Père, ce Verbe, la Sagesse de Dieu, Dieu comme lui ; il faut que, revêtu d'une chair mortelle, il vienne converser familièrement avec les hommes, qu'il les instruisse plus encore par ses exemples que par ses leçons, à vaincre les passions qui les avaient égarés, qu'il rende comme sensible par sa conduite la parole sublime qu'il prêche dans ses discours, et qu'il remette ainsi les hommes dans la voie en y marchant le premier : *Ego sum via*. Hommes de tous les états, qui que vous

chiers, où nous devons prendre les armes, pour veiller autour du camp d'Israël, et défendre avec courage le dépôt des mœurs et de la saine doctrine? Pourquoi les chefs de ces maisons saintes sont-ils obligés d'éloigner du sanctuaire ceux dont l'indolence et la légèreté feraient augurer raisonnablement que l'étude ne sera jamais une de leurs occupations? sinon parce que la science d'un prêtre est un trésor auquel il doit ajouter sans cesse pour travailler avec plus de succès à la sanctification des âmes. Hé! Messieurs, sans aller chercher si loin, croyez-vous qu'on puisse allier l'amour de Dieu avec l'indifférence pour les intérêts de sa gloire? Un prêtre qui serait rempli de l'Esprit de Dieu, et qui cependant ne serait pas zélé pour le salut de ses frères, est un de ces prodiges auxquels, sans être incrédule, il est permis de ne pas croire. Quoi! un prêtre serait embrasé de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et il ne chercherait pas à le répandre! Il serait touché des scandales qui affligent l'Eglise, et il ne chercherait pas à consoler cette mère désolée! Il aimerait Jésus-Christ, et il ne travaillerait pas à diminuer le nombre des outrages qu'il reçoit tous les jours! Il aimerait ses frères, et de sang-froid, et sans leur tendre une main secourable, il en verrait des milliers tomber dans l'abîme! Autant vaudrait-il dire qu'on peut aimer tendrement son père, et cependant, sans être ému, lui voir enfoncer un poignard dans le sein. Y a-t-il dans le ciel des prêtres qui ayant pu sur la terre prêcher, confesser, catéchiser, ne l'ont cependant pas fait? Dieu le sait, Messieurs; mais ce que nous savons, c'est qu'un prêtre ne sera pas sauvé sans avoir aimé Dieu, c'est qu'il n'aime pas Dieu s'il n'aime pas le prochain, c'est que sa charité pour le prochain ne doit pas être commune, et que sa charité est bien commune, lorsqu'elle ne se manifeste pas au dehors par les œuvres du saint ministère.

Ici, Messieurs, se présente encore une réflexion dont la

vérité se fait sentir d'autant plus aisément, qu'il suffit pour cela de se consulter soi-même. Que dans ce moment chacun descende au fond de son cœur; qu'il interroge la voix de sa conscience, et qu'il me réponde. Si nous avons à citer un prêtre qui fût un modèle de vertu et l'ornement de l'Eglise, irions-nous le chercher avec confiance parmi ceux qui négligent les devoirs du ministère? ou plutôt, soyons de bonne foi, toutes nos pensées ne se fixeraient-elles pas sur un prêtre qui, dans l'état où l'aurait placé la Providence, remplirait toutes les fonctions du sacerdoce? Un prêtre qui les néglige n'est donc pas dans l'ordre: c'est le cri de la conscience, qui n'égare jamais quand on la consulte sans passion.

Ministres, qui, revêtus des dignités de l'Eglise, n'en prenez pour vous que les titres, et qui laissez porter à d'autres le fardeau, si cette conduite à vos yeux n'a rien de criminel, dites-le; sur quoi vous rassurez-vous? Les livres sacrés, l'exemple des saints parlent-ils pour vous, ou plutôt, si vous n'êtes aveugles, n'y lisez-vous pas votre condamnation? Ce ne serait point assez pour vous de gémir sur les iniquités des peuples; si vous vouliez borner là tous vos services, que n'alliez-vous vous ensevelir dans une solitude? ou plutôt, que n'y allez-vous encore pour y pleurer autant sur vous que sur vos frères? Et que pourront-ils alléguer, Messieurs, pour se justifier? Les uns, environnés de richesses, s'imaginent qu'il faut laisser travailler pour l'autel ceux qui sont obligés de vivre de l'autel: comme si les prêtres devaient chercher autre chose dans leurs travaux que la gloire de Dieu; comme s'ils n'étaient que de vils mercenaires qui vendissent au poids de l'argent Jésus-Christ et ses mystères. Il en est qui, d'une naissance au-dessus du vulgaire, ou, si vous aimez mieux, illustre, croient qu'ils doivent laisser les pénibles fonctions du sacerdoce aux ministres d'un rang plus inférieur. Mais le sang le plus illustre de l'univers ne

sentera devant son maître au milieu des peuples de l'Asie; Thomas, au milieu des peuples de l'Inde; là paraîtront tous les chefs des brebis de Jésus-Christ, au milieu de leur troupeau qu'ils auront sauvé par leurs soins et leur vigilance. Lorsque tant de pasteurs s'offriront aux yeux de leur juge avec leurs troupeaux, misérables, qu'aurons-nous à lui dire, si nous n'avons pas à lui présenter les fruits de notre ministère? Ici nous sommes appelés pasteurs, et là nous n'aurons point de troupeau: *Hic pastores vocati sumus, et ibi gregem non ducimus* (1). Fasse le ciel, Messieurs, que ce ne soit pas là notre destinée! Pussions-nous, en travaillant à la sanctification des autres, nous sanctifier nous-mêmes, et mériter ainsi d'entrer dans le séjour de la gloire, au milieu de nos frères que nous aurons sauvés! Ainsi soit-il.

(1) Hom. xvii in Ev. n. 17.

SUR L'ESPRIT DE PIÉTÉ.

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Spiritus est qui vivificat.
C'est l'Esprit qui vivifie.

Joan. vi, 34.

Qu'il est puissant, qu'il est fécond en merveilles l'Esprit de Dieu! C'est l'Esprit sanctificateur qui depuis l'origine des choses jusqu'à la consommation des siècles devait imprimer à tout le mouvement et la vie. C'est l'Esprit de Dieu qui au commencement porté sur les eaux, les fécondait de sa chaleur immortelle, pour leur faire enfanter les miracles de la création. C'est l'Esprit de Dieu qui était avec Jacob, avec Moïse, avec tous les prophètes de l'ancienne loi, pour les remplir d'un saint transport, et leur faire annoncer le règne et la gloire du libérateur promis. C'est l'Esprit de Dieu qui couvrit la vierge Marie de son ombre, et lui communiqua une fécondité miraculeuse, qui devait en faire la mère du Sauveur. C'est l'Esprit de Dieu qui était avec les apôtres pour enflammer leur zèle, avec les martyrs pour soutenir leur courage, avec les solitaires pour les armer des instruments de la pénitence. C'est lui qui est encore avec l'Eglise pour la conduire et la diriger; lui qui répand la charité dans l'âme fidèle, et pousse dans le cœur fervent les gémissements de la prière. C'est lui enfin qui vivifie le saint ministère, qui en assure le succès, fait fructifier la parole sainte au milieu des peuples; et comme dans la nature le soleil qui nous éclaire devait, jusqu'à la fin des siècles, verser dans l'univers la lumière et la chaleur; ainsi dans l'ordre de la grâce, tout devait vivre et respirer par le souffle et l'amour de l'Esprit de Dieu. *Spiritus est qui vivificat.* Oui,

coulait-il pas dans les veines du chef de tous les pasteurs, de Jésus-Christ, issu selon la chair des antiques rois de Juda? Mais les Charles Borromée, les François de Borgia, les François-Xavier, les François de Sales, n'ont-ils pas été des grands selon le monde, et n'ont-ils pas été des apôtres? Mais est-il donc plus glorieux de porter un beau nom que d'être revêtu d'un sacerdoce presque aussi ancien que le monde? Quel est le titre qui doit faire oublier celui de prêtre! Fût-il du sang le plus élevé, un prêtre, dès lors qu'il a reçu l'onction sacerdotale, s'est dévoué par-là même au ministère évangélique. De même qu'un chrétien, fût-il roi, ne peut manquer aux engagements de son baptême sans être un apostat, de même un prêtre, fût-il né à côté du trône, ne peut se dispenser de travailler pour l'Eglise, sans violer ses promesses les plus sacrées.

Enfin, Messieurs, il est encore un point sur lequel je voudrais m'éclairer avec vous. Si un prêtre a reçu de la nature une mesure de talents plus qu'ordinaire, est-ce assez pour lui qu'il consacre son temps à enrichir le public d'ouvrages utiles, ou qu'il soit par ses lumières l'oracle, le guide de ceux mêmes qui sont maîtres en Israël! Est-il bien vrai, Messieurs, qu'un prêtre a rempli toute l'étendue de sa vocation quand il a passé toute sa vie à faire des livres, ou à être par ses décisions l'interprète de la loi? La grâce de l'ordination n'est-elle pas donnée principalement pour faire fructifier les travaux du ministère? La conduite des âmes n'est-elle pas de tous les arts le plus difficile, et celui qui demande le plus de connaissances? Les Pères de l'Eglise n'ont-ils été qu'écrivains ou casuistes? Leurs travaux apostoliques sont-ils moins l'objet de notre admiration que leurs ouvrages immortels? Et n'est-ce pas autant à cause de l'éclat de leurs vertus pastorales que de leurs lumières, que nous pouvons les appeler, avec un concile général, des lampes placées de

distance en distance pour éclairer les fidèles : *Lampades semper lucentes, et illuminantes gressus nostros*. Sans remonter jusqu'aux premiers âges du christianisme, dans le dernier siècle, cet homme incomparable dont le nom fait encore trembler l'hérésie, et qui sera éternellement la gloire de l'Eglise de France, ce sublime pontife dont la théologie et les chaires chrétiennes peuvent citer les pensées, comme elles citent les pensées des saints Pères, Bossuet, car ce nom seul vous en dit plus que tous mes éloges, Bossuet dédaignait-il d'abaisser à la portée des simples toute la hauteur de son génie? Ne sait-on pas qu'avant d'être placé sur le chandelier de l'Eglise, il avait évangélisé les peuples des campagnes avec un zèle qui lui mérita de faire des conversions innombrables? Et dans la suite honora-t-il moins l'épiscopat par son zèle pour son troupeau, que par l'étonnante profondeur de ses lumières?

J'en ai dit assez, Messieurs, pour vous convaincre qu'il n'y a rien de plus noble, de plus méritoire, de plus indispensable pour un prêtre, que de se livrer aux travaux du saint ministère. Qu'il me soit permis d'observer que, dans l'ancienne Eglise, on ne distinguait pas entre prêtres et pasteurs; et j'emprunte ici, en finissant, le langage d'un des plus éloquents pontifes qu'ait eus l'Eglise romaine. Transportons-nous, dit saint Grégoire-le-Grand dans une homélie qui s'adresse à tous les prêtres, transportons-nous au grand jour de la manifestation, où le souverain juge viendra dans sa puissance, entrer en compte avec ses serviteurs sur les talents qu'il leur aura confiés. Dans ce jour, de tous les jours le plus redoutable, seront assemblés tous les hommes, les élus comme les réprouvés, et on mettra devant les yeux de chacun ce qu'il aura fait. Là, paraîtra Pierre, environné de la Judée qu'il aura fait. Là, paraîtra Paul, avancera traînant pour ainsi dire après lui tout l'univers qu'il aura conquis; Jean se pré-

sentera devant son maître au milieu des peuples de l'Asie; Thomas, au milieu des peuples de l'Inde; là paraîtront tous les chefs des brebis de Jésus-Christ, au milieu de leur troupeau qu'ils auront sauvé par leurs soins et leur vigilance. Lorsque tant de pasteurs s'offriront aux yeux de leur juge avec leurs troupeaux, misérables, qu'aurons-nous à lui dire, si nous n'avons pas à lui présenter les fruits de notre ministère? Ici nous sommes appelés pasteurs, et là nous n'aurons point de troupeau: *Hic pastores vocati sumus, et ibi gregem non ducimus* (1). Fasse le ciel, Messieurs, que ce ne soit pas là notre destinée! Pussions-nous, en travaillant à la sanctification des autres, nous sanctifier nous-mêmes, et mériter ainsi d'entrer dans le séjour de la gloire, au milieu de nos frères que nous aurons sauvés! Ainsi soit-il.

(1) Hom. xvii in Ev. n. 17.

SUR L'ESPRIT DE PIÉTÉ.

PRÊCHÉ AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Spiritus est qui vivificat.
C'est l'Esprit qui vivifie.

Joan. vi, 34.

Qu'il est puissant, qu'il est fécond en merveilles l'Esprit de Dieu! C'est l'Esprit sanctificateur qui depuis l'origine des choses jusqu'à la consommation des siècles devait imprimer à tout le mouvement et la vie. C'est l'Esprit de Dieu qui au commencement porté sur les eaux, les fécondait de sa chaleur immortelle, pour leur faire enfanter les miracles de la création. C'est l'Esprit de Dieu qui était avec Jacob, avec Moïse, avec tous les prophètes de l'ancienne loi, pour les remplir d'un saint transport, et leur faire annoncer le règne et la gloire du libérateur promis. C'est l'Esprit de Dieu qui couvrit la vierge Marie de son ombre, et lui communiqua une fécondité miraculeuse, qui devait en faire la mère du Sauveur. C'est l'Esprit de Dieu qui était avec les apôtres pour enflammer leur zèle, avec les martyrs pour soutenir leur courage, avec les solitaires pour les armer des instruments de la pénitence. C'est lui qui est encore avec l'Eglise pour la conduire et la diriger; lui qui répand la charité dans l'âme fidèle, et pousse dans le cœur fervent les gémissements de la prière. C'est lui enfin qui vivifie le saint ministère, qui en assure le succès, fait fructifier la parole sainte au milieu des peuples; et comme dans la nature le soleil qui nous éclaire devait, jusqu'à la fin des siècles, verser dans l'univers la lumière et la chaleur; ainsi dans l'ordre de la grâce, tout devait vivre et respirer par le souffle et l'amour de l'Esprit de Dieu. *Spiritus est qui vivificat.* Oui,

pour attirer leurs cœurs ; déployant toute la terreur de la justice, et toutes les richesses de la miséricorde ; distribuant le lait aux faibles et la nourriture aux forts, catéchisant les ignorants, et parlant le langage de la plus haute sagesse avec les parfaits ; ne négligeant rien de ce qui peut faire pénétrer dans les âmes la parole de Dieu, y établir le règne du Seigneur, et se faisant ainsi tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il faut que le peuple sorte de ses instructions avec plus de lumières dans l'esprit et plus de sentiments dans le cœur, plus d'horreur pour le vice et plus d'ardeur pour le bien, plus de regret sur le passé, de courage pour le présent, de crainte ou d'espérance pour l'avenir ; qu'il en rapporte de bons desirs, s'il n'en vient pas avec d'heureux effets ; qu'il soit ébranlé s'il n'est pas changé, édifié s'il n'est pas converti. Or, ces fruits, merveille de la parole sainte, qui les produira ? Faites ici le parallèle d'un prêtre qui soit l'homme de Dieu avec un prêtre qui ne l'est pas ; donnez à celui-ci bien des avantages naturels que vous refuserez à l'autre ; et vous verrez que si l'arbre doit se juger par ses fruits, la solide gloire reste encore au premier.

En effet, Messieurs, représentez-vous dans la tribune sacrée un de ces ministres que leur vertu, leur piété, leur zèle, leur désintéressement, leurs travaux rendent vénérables aux yeux des fidèles, et dont le cœur est vivement ému des grandes vérités qu'ils viennent enseigner aux autres. Je veux pour un moment que le ciel ne lui ait départi que des talents médiocres, qu'il ne soit remarquable ni par la beauté de son organe, ni par celle de sa composition, ni par les grâces du corps, ni par la noblesse de ses manières : n'importe, s'il a un esprit solide, si aux qualités ordinaires, aux connaissances suffisantes, nourries par l'étude et éclairées par l'expérience, il joint une haute piété, le succès de son ministère n'est pas douteux. Dans toute sa personne, dans ses regards, dans

son ton, dans son maintien, les fidèles apercevront je ne sais quoi de vrai, de sincère, d'édifiant ; ils en recevront des impressions dont il leur sera impossible de se défendre. Sa diction pourra bien n'être pas assez châtiée, mais souvent elle sera pleine de sentiment et d'énergie ; il pourra ne pas avoir tout l'appareil des formes oratoires, mais il aura des mouvements affectueux que la piété seule inspire, des pensées et des expressions qui décèlent le véritable zèle, des sentiments impétueux et tendres qui s'échappent de son cœur pour aller pénétrer celui de son auditoire. Le Seigneur est avec lui, il parle par sa bouche ; il donne l'accroissement, tandis que son ministre plante et arrose. Quand vous serez cités devant les tribunaux, ne vous inquiétez pas de ce que vous devez répondre, dit Jésus-Christ à ses disciples ; ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de Dieu qui parlera en vous (1) ; promesse qui s'est accomplie pour un grand nombre de martyrs, dont les réponses divines à leurs tyrans, parvenues jusqu'à nous, sont, après les livres saints, ce qu'il y a de plus sacré pour les chrétiens. Ministres du Seigneur, vous aussi vous avez quelque part à cette promesse ; comme les martyrs, vous devez servir de témoins au Seigneur devant le peuple ; quand vous paraissez devant lui, que ce soit avec une profonde défiance de vous-mêmes et une grande confiance en Dieu ; et si vous êtes remplis de l'esprit qui fait les saints, le ciel saura bien mettre sur vos lèvres des paroles capables d'opérer des merveilles de grâce et de salut.

Et qu'étaient-ils autrefois au milieu de nous, ces hommes qui se dévouaient d'une manière plus spéciale à la prédication de l'Évangile, que nous appellions missionnaires, et qui étaient dans l'Église ce que sont, dans les armées, ces troupes légères toujours prêtes à voler où le

(1) Matth. x, 18, 19.

danger les appelle? Que de bénédictions répandues sur leur passage dans leurs courses évangéliques! que de scandales arrêtés par eux, ou du moins suspendus! que de paroisses renouvelées par leur zèle, ou du moins changées pour un temps! Je ne prétends pas autoriser ce que le zèle de quelques-uns d'entre eux semblait avoir de singulier, leur diction de bizarre ou de trop négligé: c'était là, si l'on veut, des taches, mais qu'ils rachetaient abondamment par un zèle apostolique; et lors même que l'oreille était moins flattée, l'esprit moins satisfait, le cœur était si pénétré, que volontiers on leur pardonnait ce qu'en d'autres on eût repris avec sévérité. Et d'où venait donc leur succès? C'est, Messieurs, qu'avant de monter dans la chaire chrétienne, leur prière, comme celle du juste dont parle le Sage (1), avait pénétré les cieux pour en faire descendre la rosée de la bénédiction; c'est qu'avant de se présenter devant le peuple en portant dans leurs mains les tables de la loi, ils étaient comme Moïse, montés sur la montagne pour converser avec le Seigneur; c'est que par le jeûne ils avaient commencé de fléchir la colère divine, avant d'invoquer comme Élie le feu du ciel sur les idoles des passions; c'est qu'à l'exemple des apôtres, ils s'étaient renfermés dans le cénacle pour y attendre l'Esprit sanctificateur; c'est enfin que nouveaux Étienne, ils étaient pleins de cet esprit d'unction et de force auquel rien ne résiste (2).

Et à côté d'eux, qu'étaient certains prédicateurs renommés qui paraissaient avec éclat dans les chaires de nos grandes villes? Ils n'étaient, à la lettre, dans l'assemblée des fidèles, qu'un airain sonnante, pour parler avec l'Apôtre. On les écoutait peut-être avec plaisir; mais si dans l'auditoire il se trouvait des âmes affligées qui cherchassent une consolation dans leurs peines, des âmes

(1) Eccli. xxxv, 21. — (2) Act. vi, 10.

pieuses qui sentissent le besoin d'être dirigées par un guide pieux et éclairé, des pécheurs qui déjà piqués de l'aiguillon du remords éprouvassent le désir de retourner au Seigneur: oh! ce n'était point pour l'ordinaire à ces prédicateurs que les fidèles s'adressaient. On louait leur esprit, leur imagination, leur éloquence même; mais on ne rapportait pas de leurs discours de vives impressions de respect pour leurs personnes, ni le saint désir de commencer sous leur direction et par leurs conseils une vie meilleure. Toutefois, parmi eux, il en était qui avaient de grands talens; leur manière de raisonner et de présenter leurs idées ne permettait pas d'en douter. Il en était qui avaient fait une étude sérieuse des livres saints, et l'on voyait qu'ils savaient en tirer de grands tableaux et de beaux traits de morale; il en était de versés dans la tradition ecclésiastique, et souvent ils embellissaient leurs discours d'ornements empruntés aux Pères de l'Église; mais ils plaçaient trop leur confiance dans la force de l'éloquence humaine, ils ne s'appuyaient pas assez sur la vertu de la croix, ils oubliaient trop cette maxime de saint Augustin: En vain l'ouvrier travaille au dehors, si le Créateur n'opère secrètement dans les cœurs; ils n'étaient pas remplis de cette piété qui est utile à tout, qui supplée à bien des choses que la nature peut-être a refusées, mais sans laquelle les plus beaux dons de la nature sont presque inutiles.

J'aime à croire, Messieurs, qu'on ne verra plus parmi nous de ces discoureurs qui dégradent la parole sainte par un langage affecté, remplaçant la noblesse et la dignité du style évangélique par une diction entièrement profane, la chaleur du zèle par les écarts d'une imagination déréglée, et les émotions véritables d'un cœur touché par l'ostentation d'une fausse et puérile sensibilité. Mais ce n'est pas tout: combien d'autres défauts qui n'étaient que trop communs, et qu'eût fait éviter l'Esprit de Dieu!

Permettez-moi ici des détails qui pourront avoir leur utilité. Celui-ci, se déguisant à lui-même sa paresse ou sa présomption, sous prétexte de mettre sa confiance en Dieu et de s'abandonner à ses impressions, se permettait d'annoncer la parole sainte sans y apporter presque aucune préparation; et l'Esprit de Dieu doit nous faire sentir que se conduire ainsi c'est tenter le Seigneur; que pour recueillir dans la bénédiction il faut avoir semé dans la peine, et que si le ciel ne commande pas le succès, il commande le travail. Celui-là disait des choses si relevées ou si vagues, que le peuple n'y pouvait atteindre, ou que pas un des auditeurs ne devait, ce semble, se les appliquer; et l'Esprit de Dieu doit nous faire comprendre que nous sommes redevables à tous, que nous devons proportionner l'instruction aux besoins, les pensées et le langage à la capacité de ceux qui écoutent, devenant simple avec les simples, enfant avec les enfants; supportant les ignorants et les faibles comme Jésus-Christ supportait ses apôtres, et comme lui renvoyant à un autre temps les vérités que le peuple ne pouvait porter. L'un se permettait des détails bas et rampants, avilissait l'Evangile par des comparaisons grossières, et quelquefois par des paroles indécentes et bouffonnes; et l'Esprit de Dieu doit nous faire comprendre que nous devons traiter saintement les choses saintes, éviter avec soin tout ce qui peut rendre la piété vile et méprisable; qu'on doit être simple sans être bas, populaire sans être grossier, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui s'exprimait avec une tendre et touchante simplicité, et qui faisait dire néanmoins que jamais homme n'avait parlé comme lui (1). Cet autre semblait craindre pour les mystères et la morale du christianisme les vains jugements des hommes, déguisant, affaiblissant la vérité au lieu de la présenter

(1) Joan. vii, 46.

dans toute sa force; et l'Esprit de Dieu doit nous apprendre que nous devons prêcher la parole sainte, comme l'Apôtre (1), sans l'altérer, avec sincérité, comme venant de Dieu, en présence de Dieu; que s'il est défendu d'aggraver le joug de la vérité, il n'est pas permis de l'alléger, et qu'un jour le Seigneur rougira devant ses anges de ces lâches ministres qui auront rougi de lui et de sa parole devant les hommes. Combien surtout qui, dans les campagnes, paraissaient dans la chaire chrétienne avec un air d'indolence, un désordre dans leur extérieur, une familiarité de manières qui inspirait l'ennui, le dégoût ou le mépris! Combien qui se permettaient de ces reproches où il entraient plus d'amertume que de zèle, qui disaient plutôt des vérités offensantes que des vérités fortes, qui outrageaient au lieu de corriger; s'oubliaient jusqu'à dire des personnalités, et semblaient poursuivre le pécheur bien plus que son péché! Combien qui en catéchant l'enfance s'en montraient plutôt les tyrans que les pères; qui, bien loin de ressembler à Jésus-Christ embrassant et bénissant les enfants, les traitaient jusque dans le lieu saint d'une manière aussi brutale que scandaleuse! Je ne dis rien ici que je n'aie été quelquefois dans le cas d'observer, et vous-mêmes vous pourriez peut-être en citer des exemples. Voulons-nous éviter ces défauts dans lesquels on peut tomber insensiblement? il est pour cela un moyen puissant, infaillible, c'est de nourrir en nous l'esprit de foi et de piété. Oui, si par la mortification des sens, le recueillement de l'esprit, la méditation des choses saintes, la prière assidue, la pureté de nos intentions, nous attirons sur nous les bénédictions du Seigneur, alors nous serons ce que nous devons être, puissants en doctrine, zélés, édifiants; alors la parole sortira du cœur, et le cœur sera la source d'eau vive d'où jailliront des

(1) II Cor. iv, 2.

Messieurs, c'est de la participation plus ou moins abondante à l'Esprit même de Dieu, qui est un esprit de lumière, de sagesse et d'amour, que dépend le succès de nos fonctions. Par lui, le pasteur au milieu de son peuple est l'arbre de vie qui porte des fruits sans cesse renaissants de grâce et de salut ; comme sans lui il est à craindre qu'il ne soit un arbre de malédiction et de mort, ou du moins l'arbre infructueux qui se couvre de feuilles et de fleurs inutiles. Ce n'est pas assez pour un prêtre d'avoir des talents distingués, des connaissances étendues et variées, une conduite régulière en apparence : s'il n'est pas animé de l'Esprit de Dieu, il peut dire malgré ces avantages : Je ne suis rien ; *nihil sum*. Je pourrais examiner ici combien l'esprit de piété lui est nécessaire pour se sanctifier lui-même, et pour ne pas trouver sa perte, pour ainsi dire, dans le salut des autres. Mais en examinant la chose par rapport aux fidèles et à l'édification publique, je me borne à faire voir combien il importe aux ministres des autels d'être animés de l'Esprit de Dieu, s'ils veulent être véritablement édifiants et utiles aux âmes. Voilà, Messieurs, tout le sujet de cet entretien.

Implorons d'abord pour vous et pour moi, mais sincèrement, mais humblement, mais ardemment, les lumières de l'Esprit divin par l'entremise de celle qui fut son épouse. *Ave, Maria.*

Si je vous parlais ici, Messieurs, d'un prêtre plus jaloux de plaire aux hommes que de plaire à Dieu, délicat sur le point d'honneur, recherché dans ses habits et dans ses meubles, amateur de jeux et de fêtes, léger dans ses discours, sensible aux choses de la terre, peu touché de celles de la religion : à ces traits vous reconnaîtrez non l'esprit de Dieu, mais l'esprit du monde. Si je vous parlais encore d'un prêtre qui fût plutôt régulier que fervent, plutôt exempt de vices scandaleux que riche en vertus ;

qui, sans omettre l'œuvre de Dieu, la fit négligemment ; qui, sans être un prévaricateur manifeste, ne serait pas un dispensateur fidèle ; qui prierait sans attention, célébrerait les saints mystères sans amour, administrerait les choses saintes sans onctions et sans piété : à ces marques vous ne reconnaîtrez pas l'homme de Dieu, mais le prêtre tiède et le pasteur indolent. Mais, si je mets devant vos yeux un prêtre qui aime le silence et la retraite, qui marche tous les jours en la présence de Dieu, qui nourrit l'esprit de piété par la méditation et la prière, qui, ne craignant rien que le péché, travaille tous les jours à se purifier des moindres souillures, et s'applique constamment à faire mourir l'homme terrestre et charnel pour ne laisser vivre et croître que l'homme céleste dont nous avons été revêtus en Jésus-Christ : à ce tableau vous reconnaissez l'esprit de Dieu, l'esprit de foi, l'esprit de piété, l'esprit intérieur, car ces mots seront synonymes dans mon langage. Or, tel est l'esprit dont un prêtre doit vivre sans cesse, s'il veut être vraiment édifiant, et utile au salut de ses frères.

Et d'abord, considérant le prêtre sous un point de vue général, voyez-le dans la maison de Dieu, au milieu des fonctions même de son ministère. Il faudrait, Messieurs, qu'un prêtre parût dans la maison du Seigneur, et devant l'assemblée des fidèles, comme un ange envoyé du ciel pour édifier la terre. Il faudrait que la gravité de sa démarche, la sérénité de son front, la modestie de ses regards, l'humilité de son maintien au pied des autels, que sa présence, en un mot, imprimât dans le peuple un sentiment de profond respect et de piété ; que, durant le cours de ses fonctions, le peuple vit constamment en lui le modèle qu'il doit imiter, en sorte qu'on eût le droit de lui dire : Regardez, et faites selon qu'il vous est montré : *Inspice, et fac secundum exemplar*. Or, cette sainteté extérieure, ces dehors d'une piété touchante, ce je ne

sais quoi qui part du cœur, qui éclate sans effort et sans ostentation, qui pénètre et touche ceux qui en sont les témoins, ne l'attendez guère de celui qui n'est pas rempli de l'Esprit du Seigneur. La bouche parle de l'abondance du cœur, et la conduite n'est en général que l'expression des sentiments qui nous animent. Ce n'est pas que, dans quelques circonstances d'apparat, où l'on est exposé aux regards d'un peuple nombreux, un prêtre sans piété ne puisse se composer un extérieur grave et décent; mais tout ce qui n'est que d'emprunt ne se soutient pas longtemps; il est une modestie habituelle que l'art n'imitera jamais; elle prend sa source dans les sentiments du cœur, on ne peut pas plus la contrefaire que la vertu même.

Quel spectacle ne présenta point autrefois l'assemblée des fidèles à l'empereur Valens, persécuteur de la foi! Un jour de fête de l'Épiphanie, il affecte d'entrer dans l'église catholique, escorté de ses gardes. Quand il entend le chant des psaumes, qu'il voit un peuple immense dans le recueillement et le respect, des prêtres plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile au pied de l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, il est saisi d'une religieuse terreur. Le moment arrive où il s'approche du sanctuaire, pour présenter le pain qu'il était d'usage d'offrir; aucun prêtre ne s'avance pour le recevoir; alors il se trouble, il chancelle, et si on ne l'eût soutenu, il allait tomber honteusement: tant l'esprit de piété qui brillait dans l'assemblée, et surtout dans les ministres de la religion, avait porté l'effroi et éveillé le remords dans cette âme coupable! Mais au lieu de ce spectacle, hélas! que voyait-on trop souvent parmi nous, et que ne peut-on pas voir encore, si l'expérience ne nous a pas rendus meilleurs? Des prêtres, dans le lieu saint, avec l'air aussi distrait, un maintien aussi indolent, des manières aussi familières, une conduite aussi désor-

donnée que s'ils avaient été dans l'intérieur de leurs occupations domestiques. Que voyait-on encore? Des prêtres dissipés et scandaleux, précipités dans leurs démarches, inconsidérés dans leurs mouvements. Le rire était sur leurs lèvres; l'égarément dans leurs yeux; le silence n'était pas plus dans leur bouche que le recueillement dans leur cœur; ils balbutiaient plutôt qu'ils ne chantaient les louanges de Dieu, ils omettaient sans scrupule les rites sacrés, ils défiguraient, tronquaient les cérémonies saintes, selon leurs goûts et leurs caprices; sans dignité, sans règle, sans recueillement, tout portait en eux le caractère de la dissipation et d'une légèreté téméraire, et l'on eût dit qu'ils cherchaient plutôt à répandre le trouble et la confusion dans l'assemblée des fidèles, qu'à y maintenir la décence et la paix. Et d'où venait donc ce désordre? Ces prêtres étaient-ils entièrement corrompus, impies, et se jouaient-ils par système des choses saintes? On eût été tenté de le penser; mais souvent il n'en était pas ainsi: ils croyaient à la religion, et plus d'une fois il leur arrivait de la défendre avec une sorte de zèle et de courage. Mais peut-être que, hors de l'enceinte du temple, ils étaient étrangers à la prière, à la lecture, à la récitation de l'Office divin, à toutes les bien-séances de la vie cléricale; on eût été tenté de le croire; mais souvent il n'en était pas ainsi: il existait certains devoirs qui leur étaient chers, il était une certaine régularité apparente de laquelle ils n'eussent pas voulu s'écarter. Mais ces prêtres ne se présentaient donc jamais au tribunal de la pénitence, où l'aveu de leurs fautes, les avis d'un directeur, ses tendres reproches, eussent pu les tirer de leur aveuglement et de leurs excès? on eût été tenté de le croire, mais souvent il n'en était pas ainsi. Que leur manquait-il donc? Cet esprit intérieur, qui, en réglant le dedans, règle par là même le dehors; cet esprit de foi vive, qui, en nous pénétrant de l'auguste

majesté de notre Dieu, écarte la familiarité criminelle; cet esprit de renoncement et de vigilance qui met un frein aux sens indociles; cette sagesse d'en haut, qui vient du Père des lumières, qui est persuasive, modeste, et que le ciel accorde à ceux qui la demandent dans une fervente et continuelle prière. Que le Seigneur, Messieurs, nous donne des prêtres de ce caractère, et le sanctuaire ne sera jamais déshonoré par la dissipation de ses ministres!

Entrons ici dans le détail des fonctions saintes. Si jamais le prêtre est donné en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes, c'est surtout à l'autel: c'est là qu'il doit s'anéantir devant la majesté suprême, et s'offrir lui-même en holocauste avec la victime sainte; c'est là qu'il doit avoir la modestie des anges. Prosterné devant le trône de l'Agneau, c'est là que par ses tendres et respectueux hommages il doit rendre comme sensible au peuple chrétien la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; et sans doute que les fidèles ne cherchent pas moins ce qu'il doivent croire dans la conduite de leurs pasteurs, que dans leurs discours. Que des instructions vives et touchantes sur la présence de Dieu dans nos tabernacles puissent les frapper, j'en conviens; mais combien l'exemple d'un saint prêtre fait sur leur cœur une impression plus vive et plus profonde! Peu accoutumé à réfléchir, peu capable souvent de se pénétrer, par la méditation, de la grandeur et de l'excellence des divins mystères, le peuple a besoin de l'autorité de l'exemple pour être soutenu et affermi dans la foi; mais aussi quelle n'est pas la force et l'impression des exemples d'un saint prêtre! Pour en juger, nous faut-il autre chose que notre propre expérience? Qui de nous n'a pas vu à l'autel de ces prêtres dont la piété touchante est mille fois plus éloquente que tous les discours? L'esprit qui les anime se répand dans toute leur personne; leur recueillement profond, la douce majesté de leur maintien, de leur voix, de leurs

manières, ont je ne sais quoi de ravissant et de divin qui frappe et attendrit les cœurs les plus indévots et les esprits les plus dissipés. Nous lisons dans la vie de saint Vincent de Paul, qu'il célébrait les saints mystères d'une manière si tendre et si respectueuse, qu'il inspirait de la dévotion aux assistants; et plus d'une fois on les entendit se dire entre eux ces paroles naïves, que rapporte son premier historien, et que je répéterai ici dans toute leur simplicité: «Mon Dieu! que voilà un prêtre qui dit bien la messe! il faut que ce soit un saint homme.» Ah! Messieurs! si la piété qui animait ce grand saint ne brille pas en nous avec un éclat aussi vif, du moins faut-il que nous ayons cette décence, cette gravité, cette attention, cette dignité de ton et de manières, qui atteste notre foi, et qui soutienne celle des fidèles.

Suivez le prêtre dans les diverses parties du saint sacrifice. Le prêtre, au bas de l'autel, implore la miséricorde du Seigneur; il se reconnaît indigne d'entrer dans les saints tabernacles, et s'avouant coupable, en son nom comme en celui de l'Eglise, il fait la confession publique de ses fautes et de celles des fidèles. Quelle indécence, si au lieu d'avoir en ce moment la posture et l'humiliation d'un criminel, il prenait l'assurance et la légèreté d'un égal qui traite avec son égal! Le prêtre baise l'autel, qui représente Jésus-Christ, et ensuite il se tourne vers le peuple, étend ses bras, les rapproche comme pour embrasser les fidèles dans les affections de son cœur; il leur souhaite la bénédiction et la paix, par ces paroles qui renferment tous les biens ensemble; Que le Seigneur soit avec vous. Quelle indécence, si, par des mouvements brusques et précipités, il semblait faire de cette cérémonie touchante une sorte de salutation dérisoire! Le prêtre présente au Seigneur les dons offerts sur l'autel; il élève devant sa face le pain et le vin; il appelle l'Esprit sanctificateur; il bénit les dons mystiques par la croix de Jé-

sus-Christ. Quelle indécence, si, par l'extrême mobilité de sa langue, de ses actions et de ses mains, le peuple avait à peine le temps de s'apercevoir de ce qu'il fait ou de ce qu'il ne fait pas? Le moment arrive où le prêtre s'adresse à haute voix au roi immortel qui règne dans les siècles des siècles; il élève ses bras, il porte son cœur dans les cieux; il s'associe aux chœurs des anges et de tous les esprits bienheureux; il chante avec eux le cantique de la louange immortelle. Ensuite, il se recueille, on ne l'entend plus; autour de lui règne un silence mystérieux, qui prépare aux plus étonnantes merveilles. Les cieux s'ouvrent enfin; le Saint des saints est sur l'autel; il est élevé, comme autrefois sur le Calvaire, entre le ciel et la terre qu'il doit réconcilier; il est présenté à l'adoration publique. Quelle indécence, si des choses aussi saintes que terribles se passaient au milieu des agitations sensibles d'un esprit qui semble courir sur la liturgie sacrée, et chercher avec une secrète ardeur la fin d'une action qui l'importune! Le prêtre fait entendre ces paroles: Seigneur, je ne suis pas digne; il répète jusqu'à trois fois l'expression de son indignité, ensuite il consomme l'holocauste. Quelle indécence, s'il paraît répéter ces paroles comme une formule vaine, et s'il participe aux choses saintes avec la même familiarité qu'il prendrait une nourriture ordinaire! Ainsi, les fidèles rapporteraient de l'action la plus auguste et la plus redoutable de la religion, non pas des sentiments de respect et de piété, mais d'indévation, de mépris et d'impiété peut-être. Ici, dans la retraite, quand l'esprit est recueilli et pénétré de saintes pensées, ces excès scandaleux paraissent impossibles; mais autrefois ils n'étaient que trop communs, et trop souvent ils faisaient gémir l'Eglise, trop souvent le sanctuaire était souillé par ceux qui devaient faire toute sa gloire. Prêtres du Seigneur, qu'aviez-vous fait? on cherchait en vous votre ferveur première, et on ne la trouvait

plus. Qu'était devenue cette piété, qui, dans les commencements de votre sacerdoce, réjouissait le ciel en édifiant la terre? Elle s'était évanouie. Vous étiez d'abord si graves, si décents, si recueillis; d'où a pu venir la dissipation, la familiarité, la précipitation criminelle? N'en doutons pas, c'est qu'on a laissé éteindre ce feu qui doit durer toujours. On se flatte que le respect humain, les bienséances, un certain éloignement naturel des excès, un fond de religion qui n'abandonne pas, peuvent suffire; on se trompe: ce sont là de faibles barrières contre les penchants déréglés du cœur humain. Le seul garant de la piété extérieure, c'est la piété du cœur; et toujours il faut en revenir à la maxime du Sauveur: C'est l'Esprit qui vivifie: *Spiritus est qui vivificat.*

De l'autel suivez le prêtre dans la chaire chrétienne. Je ne dirai pas combien le ministère de la parole a de dangers pour ceux qui s'y livrent sans être remplis de l'Esprit de Dieu; combien il est à craindre qu'ils ne se prêchent eux-mêmes au lieu de prêcher Jésus-Christ, qu'ils ne soient plus jaloux d'une réputation éclatante que du salut des âmes, et qu'à l'égard de la parole sainte, ils ne se rendent coupables d'une espèce d'adultère spirituel, pour parler avec saint Grégoire-le-Grand, prêchant, dit ce Père (1), bien moins pour engendrer des enfants à Dieu que pour contenter le désir de leur sensuelle vanité. Je me renferme dans mon sujet, pour n'envisager cet honorable et précieux ministère que par rapport aux fidèles et à l'édification publique.

Qu'est-ce qu'un prêtre dans la chaire chrétienne? C'est le ministre de Dieu parlant non pas en son nom, mais au nom de celui qui l'envoie; c'est l'ambassadeur du ciel, chargé d'intimer au peuple ses volontés saintes, usant tour à tour de menace pour ébranler, et de tendresse

(1) Moral, in Job. lib. xxii, n. 39.

flots de grâce et de salut sur les fidèles confiés à notre ministère.

Maintenant, Messieurs, considérons le prêtre au tribunal de la pénitence. Là il est à la fois juge, médecin et guide dans les voies du salut. Comme juge il doit prononcer entre la lèpre et la lèpre, entre la faute grave et la faute légère, entre la fragilité et la malice; il faut qu'il sache discerner les chutes qui viennent de l'empire des circonstances imprévues, de celles qui viennent des affections du cœur, les dispositions réelles des dispositions apparentes, et la ferveur passagère de la piété véritable et solide. Comme médecin, il doit sonder les plaies de l'âme, y appliquer des remèdes avec un sage tempérament de douceur et de force, sachant verser à propos l'huile et le vin, tantôt usant de condescendance, avançant avec lenteur, exigeant moins pour obtenir davantage, et tantôt appliquant sans pitié le fer et le feu, arrachant l'œil qui scandalise, sans être touché des cris du malade qu'une fausse compassion pourrait conduire à sa perte. Comme guide, il doit montrer le chemin, éclairer le pénitent dans ses démarches, lui découvrir les écueils et les pièges, l'empêcher de décroître dans la piété, lui faire faire sans cesse des progrès nouveaux, en le tenant soumis aux volontés du Seigneur, dont les voies sur les âmes sont aussi variées que merveilleuses. C'est là, Messieurs, comme un triple ministère, aussi pénible, aussi difficile que redoutable, qui demanderait plutôt un ange qu'un homme, qui exige une science, une capacité plus grandes qu'on ne le croit communément, pour lequel sans doute la piété, car il faut le dire hautement, est bien loin de suffire toute seule, mais pour lequel aussi elle est indispensable afin de le rendre aussi utile qu'il doit l'être.

En effet, Messieurs, avec la science le prêtre sera bien capable de peser dans la balance du sanctuaire le pécheur

et sa conscience, de prononcer sur la gravité et le nombre des fautes, de se décider pour le refus ou le bienfait de la réconciliation; mais sans l'esprit de piété, il court risque de ne pas faire de ses lumières un saint usage, d'être inattentif, inappliqué, précipité dans ses jugements, de distribuer comme au hasard les trésors dont il est le dépositaire. Ainsi, le défaut de piété, la dissipation d'esprit sont trop souvent les funestes effets de l'ignorance; et qu'importe à l'innocence que le magistrat qui va la juger ait des lumières, s'il va la condamner par inapplication ou par légèreté? Avec la science, le prêtre sera capable de connaître la profondeur du mal, de choisir entre les remèdes, de les appliquer avec sagesse; mais sans l'esprit de piété, esprit de force et de courage qui élève au-dessus des considérations humaines pour ne laisser apercevoir que la gloire de Dieu et le salut du pénitent, trop souvent il écouterait des préjugés et des préventions, le respect humain arrêterait son zèle; la crainte de contrister une personne connue, le désir peut-être de s'insinuer dans son esprit, une certaine faiblesse dont il est difficile de se défendre envers les personnes qui nous donnent leur confiance, tout cela fait trahir la vérité, inspire une condescendance molle ou criminelle. Et qu'importe au bien du malade la science du médecin, si celui-ci, au lieu d'employer des remèdes douloureux mais salutaires, n'emploie que des palliatifs doux, il est vrai, mais dangereux ou mortels? Avec la science, le prêtre connaîtra bien en général les règles de la piété chrétienne, la manière de la diriger dans ses commencements, dans ses progrès et sa perfection même; mais sans la piété aura-t-il ces lumières vives est sûres qui font pénétrer si avant dans les consciences, ce discernement exquis qui fait apprécier les âmes et les divines opérations de la grâce en elles; cet utile talent d'approprier les paroles, les avis, les remèdes aux besoins, aux dispositions, aux caractères;

cette juste mesure de douceur et de sévérité qui se tient toujours entre le relâchement qui amollit et le rigorisme qui décourage; ce don surnaturel de faire goûter Dieu et sa loi sainte, Jésus-Christ et sa croix? O heureux les peuples à qui le ciel, dans sa miséricorde, envoie de dignes ministres qui joignent la science à la piété, et qui, pasteurs aussi éclairés que charitables, répandent sur leurs brebis cet Esprit dont ils ont eux-mêmes la plénitude! Les fruits de leur ministère ne tarderont pas à se produire au dehors; car ce n'est pas en vain qu'ils ont reçu la clef de la vie et de la mort. Les tribunaux de la pénitence où ils siègent deviennent véritablement la piscine salutaire où un peuple entier vient se purifier de ses souillures. A leur voix, le démon et les vices prennent la fuite, les maladies les plus invétérées sont guéries, et en signe de leur apostolat ils pourront dire ce que Jésus-Christ disait en preuve de sa mission divine : Allez dire que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les muets parlent, que les morts mêmes sont rendus à la vie.

Que si le prêtre n'est pas rempli de l'Esprit de Dieu, combien de défauts sensibles qui nuisent au succès de son ministère! Encore des détails qui sont plus instructifs que de simples maximes. C'est un fidèle ignorant et grossier qui attend de son directeur l'instruction et la lumière; et le prêtre impatient abrégé, ou s'épargne entièrement la pénible fonction de lui apprendre les vérités du christianisme. C'est un fidèle timide, qui ne sait pas s'expliquer, et qui attend qu'on daigne l'aider et lui faciliter les moyens de débrouiller sa conscience; et le prêtre brusque et léger le traite avec une précipitation, avec une dureté qui le trouble et le déconcerte. C'est un fidèle pieux et pusillanime livré à des peines intérieures, et qui attend un consolateur dans ses peines; et le prêtre sans douceur et sans pitié, loin de compatir à ses maux, le repousse,

l'outrage peut-être, et accroît l'abattement d'une âme déjà trop abattue. C'est un fidèle lâche et tiède, dont il faudrait ranimer les langueurs; et le prêtre tout de glace ne dit pas une parole qui aille réchauffer le cœur de son pénitent. Enfin, c'est un pécheur endurci, dont le cœur semble fermé pour toujours au repentir; et le prêtre insouciant ne s'embarrasse guère des moyens de parvenir jusqu'à son âme, pour la toucher, la remuer, la convertir : bien différent du grand saint Ambroise, dont il est dit qu'il pleurait en écoutant ceux qui lui découvraient le mauvais état de leur conscience. Ce n'est pas tout, Messieurs : qu'arrive-t-il encore? Sans la piété, le prêtre, curieux, entre dans des détails domestiques et profanes, étrangers à son ministère, et fait dégénérer la confession en conversations familières et puérides; indiscret, il fait des questions dangereuses, soulève un voile qu'il fallait tenir abaissé, découvre ou fait soupçonner des mystères d'iniquité qu'il devait laisser inconnus, et devient peut-être le meurtrier de l'âme qu'il avait à sauver; indolent, il écoute sans attention et comme par grâce, témoigne du dégoût et de l'ennui, et fait sentir que le ministère qu'il remplit est pour lui un fardeau insupportable. Froid et languissant, après avoir prêté une oreille inattentive, sa langue reste muette; il impose une pénitence quelconque, et renvoie le pénitent sans aucune parole d'édification et de vie. Insouciant, il ne témoigne aucun intérêt, aucun zèle pour l'avancement des âmes, qui, dirigées par une main habile, auraient fait dans la piété les progrès les plus rapides. Enfin, plein d'humeur et de fiel, il fait quelquefois des reproches accablants, donne hautement des signes de dépit et d'aigreur, semble faire du tribunal de la pénitence le siège de ses vengeances personnelles, parle toujours en père irrité et jamais en père compatissant; et les fidèles le quittent, non pas édifiés, mais scandalisés de sa conduite et de ses discours. Ce sont là des

excès déplorables, mais non certes imaginaires. Puisse le Ciel les éloigner de nous, en nous remplissant de cet esprit qui corrige les vices, affaiblit les défauts, nourrit toutes les vertus, et rend ainsi le ministère aussi édifiant pour les peuples que méritoire pour celui qui l'exerce!

Je viens de relever les défauts qui peuvent déparer ou rendre inutile, quelquefois scandaleux, l'exercice des fonctions du sacerdoce, et nous en avons trouvé la source dans le défaut de l'esprit de piété. Ici se présente une question propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous inspirer une juste défiance, à nous rendre vigilants et précautionnés pour l'avenir. Comment des prêtres en viennent-ils aux excès que nous avons remarqués? Comme nous ils avaient vécu dans des maisons de recueillement et de retraite; comme nous, ils avaient eu sous les yeux des exemples édifiants: alors ils gémissaient sur la conduite de ceux qui n'honoraient pas leur ministère, ils sentaient la nécessité de le rendre vénérable aux yeux des fidèles, ils se promettaient bien d'éviter toutes ces déplorables extrémités. Comment donc sont-ils tombés, et par quels degrés sont-ils descendus, peut-être, d'une haute piété? N'en doutons pas; ils avaient abandonné les saintes pratiques qui seules pouvaient nourrir l'esprit de piété, comme seules elles l'avaient fait naître; on a dédaigné des exercices qui paraissaient superflus et minutieux; on a voulu être plus sage et plus savant que les saints, qui avaient mis leur religion et leur piété à y être fidèles. Bientôt plus de méditation des vérités chrétiennes, plus de lecture journalière, plus d'étude de la science ecclésiastique, plus de cet esprit de séparation et d'éloignement du monde et de ses profanes divertissements. On était sorti de la maison de retraite, homme de Dieu, et avant longtemps on est devenu un homme, avec toutes les faiblesses et toutes les misères ordinaires de la nature. Écoutons, Messieurs, écoutons saint Paul, ce grand

docteur des prêtres comme des nations, instruisant le plus cher de ses disciples, et nous disant à tous en parlant à Timothée: Exercez-vous à la piété, appliquez-vous-y avec plus d'ardeur encore que n'en montrent les athlètes dans leurs combats. Tous ces exercices corporels sont peu de chose; ils n'aboutissent qu'à une récompense fragile et périssable; mais la piété est utile à tout, c'est à elle que sont attachées les promesses et les bénédictions soit de la vie présente, soit de la vie future. Conservez précieusement la grâce et les dons que vous avez reçus par l'imposition des mains; faites-les fructifier; que les effets en soient sensibles; que votre avancement dans la vie spirituelle frappe tous les regards, et édifie tout le peuple chrétien: *Ut profectus tuus manifestus sit omnibus*. Veillez sur vous-même, demeurez dans tous les exercices de la piété; en faisant cela, vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez les autres; *Hoc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt* (1).

(1) I Tim. iv, 7, 8, 15, 16.

SUR L'ESPRIT D'EXPIATION (1).

PLACÉS dans des circonstances extraordinaires, au milieu de conjonctures menaçantes pour notre patrie comme pour la religion, nous avons cru devoir vous réunir, Mesdames, pour nous entretenir quelques moments avec vous de nos craintes et de nos espérances, de nos maux et des remèdes qu'il est en notre pouvoir d'y apporter. Sans doute il ne peut être question ici d'affaires publiques ; nous devons en abandonner le soin à ceux que la Providence, tantôt dans sa justice, tantôt dans sa miséricorde, appelle à régler les destinées des nations. Notre politique à nous, c'est de conjurer celui de qui émane toute sagesse de leur envoyer de salutaires pensées, de présider à leurs conseils, d'en écarter les vues incertaines et timides, l'esprit d'illusion et d'erreur, et de bénir leurs efforts pour le bonheur de tous. Notre grande affaire à nous, c'est de nous sanctifier, c'est d'adorer la Providence, soit qu'elle frappe, soit qu'elle guérisse ; c'est de puiser dans les malheurs publics, comme dans les infortunes privées, de nouveaux motifs de nous attacher à ce qui ne passe point. Et certes, au milieu des vicissitudes des temps et des tempêtes de la vie humaine, que pouvons-nous faire de plus salulaire que de porter plus haut nos espérances, et de jeter l'ancre de salut dans l'immobilité éternité ?

Peut-être, depuis le jour d'exécrable mémoire qui est venu augmenter le nombre des funestes jours, qui a rou-

(1) Ce discours fut prononcé en 1820, dans une assemblée d'élite, quelques jours après la mort du Duc de Berri.

vert tant de plaies, renouvelé tant de douleurs, peut-être une tristesse décourageante s'est-elle emparée de vos âmes. Peut-être ce grand forfait a-t-il, à vos yeux, quelque chose de sinistre qui vous porte à croire que la France est abandonnée de Dieu, qu'elle a comblé la mesure de ses iniquités, que rien ne saurait arrêter les fléaux de la vengeance céleste, et qu'après avoir été si longtemps une terre de blasphème, elle a mérité d'être à jamais une terre de malédiction. Je conçois aisément ces craintes et ces alarmes. Même, je l'avoue, je ne suis pas du nombre de ceux qui se plaisent à ne voir dans cet immense forfait que la seule main qui l'a commis. La France a le droit de s'honorer de ses grands hommes. Si les vertus d'un Vincent de Paul, le génie d'un Fénelon, les victoires d'un Turenne, sont pour elle des titres de gloire, il est dans l'ordre qu'elle se sente humiliée ; et rougissant des monstres qu'elle a nourris dans son sein, il faut qu'elle porte la honte d'un crime fruit amer des doctrines qu'elle a trop longtemps accueillies. Mais prenez garde de vous livrer à une terreur excessive ; si Dieu pour récompenser la foi de tant de martyrs et de tant de justes, a remué l'Europe entière pour rendre à la France les enfants de saint Louis, que savons-nous si, touché de nos gémissements et de nos œuvres expiatoires, il ne sera pas disposé à faire de nouveaux miracles en notre faveur ? Trop présumer de sa miséricorde serait une témérité ; ne plus y croire, une défiance injurieuse. Que faut-il donc faire ? Nous abaisser sous la main de celui qui nous frappe et nous humilie, mais en même temps travailler de plus en plus à la désarmer. Croyons bien que les méchants, toujours incorrigibles, toujours ennemis de l'autel et du trône, ne cesseront de se liguier pour faire le mal : il faut donc que les bons continuent à s'unir pour faire le bien, et qu'autant ceux-là provoquent la justice divine, autant ceux-ci travaillent à l'apaiser. C'est à vous, Mesdames, à

Ce n'était pas assez que l'impiété se fût souillée du sang de tant d'augustes victimes, il lui en fallait une nouvelle; et quel épouvantable raffinement n'a-t-elle pas mis dans le choix qu'elle a fait? Il existe donc au milieu de nous une race impie et perverse qui est altérée du sang de nos rois, et qui a tressailli d'une joie féroce le jour où elle a cru le voir tarir jusque dans sa source! Il lui a donc été donné encore une fois de plonger les cœurs français dans un abîme d'amertume et de désolation! O! comme la cruelle mort, secondant ses desseins, est venue tout à coup se jouer de nos pensées; comme elle a su anéantir toutes nos espérances! comme elle se plaît quelquefois à convertir les joies les plus bruyantes en d'inconsolables douleurs! Quelle victime elle immole! dans quelle circonstance! dans quel moment! dans quel lieu! C'est bien le cas de s'écrier avec Jérémie: Qui donnera à mes yeux une fontaine intarissable de larmes, et je pleurerai la nuit et le jour? *Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum; et plorabo die ac nocte* (1)?

Ayons le courage de contempler le prince mourant. Aussi bien, ses derniers moments nous ont révélé son âme tout entière, et le trésor des qualités héroïques qu'elle renfermait. Vous verrez tout ce qu'ils ont d'instructif et de consolant. A peine est-il frappé du coup mortel, qu'il demande un ministre de Jésus-Christ. Accourez, religion sainte, avec les ineffables consolations et le courage surnaturel que seule vous pouvez donner; venez remplir les saints désirs de celui qui vous appelle, et rendez-le digne d'être présenté en spectacle aux anges et aux hommes. Quelles expressions de repentir sortent de son âme! quels élans de vive componction pour implorer les divines miséricordes! comme il s'accuse lui-même! qui voudrait maintenant lui reprocher ce qu'il s'est coura-

(1) Jerem. ix, 1.

geusement reproché lui-même? Non, je ne vois plus de taches dans sa vie, elles ont disparu dans la lumière immortelle de la grâce et de la charité. Un miracle s'est visiblement opéré dans l'âme du prince; pas un murmure, pas un regret donné à la vie, pas une réflexion amère sur sa déplorable destinée. Calme dans les bras de la mort, il est tout entier à son Dieu, à sa famille, à ses amis, à ses serviteurs. Plein d'affection pour sa jeune épouse, il souffre de ses soupirs et de ses gémissements plus encore que de ses propres douleurs; père tendre, il lève des mains défaillantes sur son enfant au berceau. Chère enfant, dit-il, puisses-tu être moins malheureuse que ta famille! O Dieu! n'aurez-vous pas exaucé ce vœu d'un père mourant? Que j'aime à lui entendre dire ces paroles aussi déchirantes qu'honorables pour celui qui en est l'objet (1): Venez, mon vieil ami, que je vous embrasse avant de mourir.

Que si, dans les âmes naturellement élevées, l'humanité peut aller jusque-là, voici un point où seule elle ne saurait atteindre; voici un homme tout divin. Jésus-Christ sur la croix demande grâce pour ses bourreaux, et semble vouloir les excuser par leur ignorance: Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Hé bien, à l'exemple du Sauveur du monde, notre prince demande grâce pour le meurtrier, et il tâche d'atténuer son crime, en disant: C'est peut-être quelqu'un que j'aurai offensé; parole d'une bonté céleste, qui seule eût été capable de fléchir celui qui a dit: Pardonnez, et il vous sera pardonné.

O France! malheureuse France! ô nation dégradée, abrutie par l'impiété; non, tu n'es pas digne d'être gouvernée par de tels princes. Et toi en particulier, ville insensée, toi qui aujourd'hui t'élèves au milieu de l'Europe

(1) M. de Nantouillet.

comme la capitale du monde impie ; toi qui, dans ton fol orgueil, portes ta tête jusque dans le ciel pour braver son courroux ; tremble d'être abaissée jusqu'aux enfers. Tu as voulu briser dans la main des Bourbons le sceptre paternel, et tu mérites d'être régie comme l'esclave par une verge de fer ; il te faut des maîtres impitoyables, des tyrans qui te dévorent ; et quand tu seras foulée aux pieds, broyée comme la paille, alors peut-être tu sentiras l'énormité de ton crime et la folie de ton impiété, et tu seras forcée de rendre hommage à ces royales vertus que tu as maintenant la basse fureur de méconnaître et d'outrager. Mais non, je me trompe, l'indignation égare ma pensée ; cette capitale déteste un crime qui n'est pas le sien ; j'en atteste le morne silence de ses habitants, leur sombre tristesse, la cessation des jeux et des travaux, et l'immense concours du peuple consterné autour de la dépouille mortelle du prince infortuné.

Maintenant, me demanderez-vous ce qui a pu attirer à notre prince la grâce du changement surnaturel qui s'est opéré dans son âme ; pourquoi, au lieu de succomber au moment même, la vie lui a été comme miraculeusement conservée pendant plusieurs heures ; je n'hésiterai pas à répondre que Dieu a voulu, par cette merveille, récompenser son inépuisable charité. Le prince miséricordieux a obtenu miséricorde. O Mesdames, quel encouragement pour vous ! quel motif de vous livrer avec un zèle tout nouveau aux œuvres de charité qui vous occupent ! Telle est la puissance de cette céleste vertu, qu'elle désarme la justice, qu'elle force en quelque sorte la miséricorde divine. Il est écrit, que Dieu visite l'homme charitable sur le lit de sa douleur (1) ; que l'aumône expie les péchés, qu'elle est une grande protection auprès de Dieu, qu'elle délivre de la mort et ne laisse pas tomber l'âme dans les

(1) Ps. xl, 4.

ténèbres (1). Telles sont les propres paroles de la sainte Écriture.

Poursuivez donc avec courage la carrière de charité dans laquelle vous êtes entrées ; mais que ce soit avec cette intention plus particulière, plus souvent renouvelée, d'offrir vos œuvres en expiation du crime nouveau qui fait le deuil de la France entière. Quand le moment sera venu pour vous, comme il est venu pour notre prince, de quitter la terre, comme lui vous entendrez, avec une sainte confiance, ces paroles si sublimes dans leur simplicité, que le prêtre adresse au chrétien mourant : Partez, âme chrétienne : *Proficiscere, anima christiana!*

O mon Dieu, vous ne voyez ici que des cœurs français et des cœurs chrétiens, et je me sens pressé d'être leur interprète en vous disant au nom de tous : Dieu de Clotilde et de saint Louis, couvrez du bouclier de votre puissance une race qui vous est si chère, et rallumez ce flambeau près de s'éteindre ! Environnez de vos anges tutélaires cette princesse que vous venez de condamner si jeune encore à tant de regrets et à tant de larmes ; épargnez des jours si précieux, consolez son veuvage, consolez sa famille ; consolez-nous en ne cessant de jeter un regard de prédilection sur celle qui est pour ce royaume la dépositaire de tant d'espérance. Ainsi soit-il.

(1) Tob. iv, 11, 12.

donner d'illustres exemples. Je souhaite plus que jamais que votre courage croisse avec le péril, que vous restiez attachées aux saintes œuvres qui vous occupent, que vous y voyiez un moyen puissant de conjurer l'orage qui gronde sur nos têtes, et dont la foudre pourrait partir encore, et que sur la tombe du prince que vous pleurez, vous vous offriez en quelque sorte comme victimes pour le crime qui lui a arraché la vie.

Dans cette pensée, je viens vous proposer les trois réflexions suivantes : L'esprit de dévouement et d'expiation doit être celui de tout chrétien ; il doit l'être surtout de tout chrétien français ; il doit plus particulièrement encore animer notre association.

C'est une chose bien remarquable dans l'histoire du genre humain, que dans tous les temps l'homme a senti qu'il était coupable, et que, vivant sous un ciel irrité, il avait besoin d'apaiser la colère divine. C'est de ce sentiment profond que tous les peuples de l'univers ont conçu l'usage des offrandes et des cérémonies expiatoires. Chez les Hébreux, en particulier, que de sacrifices figuratifs de celui qui devait être offert pour la rédemption de la terre coupable ! Oui, le christianisme tout entier n'est qu'une grande expiation commencée au Calvaire, continuée sur nos autels, et qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des temps. L'Eglise chrétienne est une société spirituelle, au sein de laquelle le pontife et le prêtre ne cessent d'immoler la victime de propitiation pour le salut du monde. Si d'un côté les iniquités de la terre montent jusqu'au ciel pour y allumer la foudre, de l'autre le sang divin qui coule sur l'autel, plus puissant et plus efficace, ne cesse d'implorer la miséricorde divine. Tout chrétien est un adorateur du vrai Dieu, qui, se partageant entre des actions de grâces pour les bienfaits reçus, et des œuvres satisfactoires pour les fautes commises, ne cessent de s'offrir lui-même

en holocauste, et d'immoler son corps par la mortification, son cœur par le détachement, et son esprit par l'humilité.

Et voyez comme l'Eglise, affligée par de grandes calamités, ou par des outrages faits à la religion, a toujours cherché à pénétrer ses vrais enfants de cet esprit d'expiation. Que de cérémonies pieuses, que de saints pèlerinages, que de vœux pénibles, que d'aumônes abondantes, que de salutaires fondations, que de prières publiques, que de mortifications corporelles, que d'abstinences et de jeûnes ont dû leur origine au désir, au besoin de satisfaire à la justice divine ! L'histoire nous en présente une foule d'exemples.

Vers la fin du cinquième siècle, des tremblements de terre et des bêtes féroces répandaient l'effroi dans une de nos provinces. Que fait son saint évêque (1) ? Il ordonne, pendant trois jours, des prières solennelles et des œuvres de pénitence ; et c'est à lui que nous devons les supplications touchantes qu'on appelle les Rogations.

Dans des temps plus rapprochés de nous, l'hérésie attaque, persécute, outrage la personne adorable de Jésus-Christ dans le plus saint de nos mystères. Que fait l'Eglise ? Elle établit une fête où la sainte hostie est portée en triomphe, et trouve dans des hommages solennels une éclatante réparation des insultes de ses ennemis.

Vous le savez, et vous ne le savez que trop, il est une époque dans le cours de l'année, plus particulièrement marquée par la licence du plaisir, par de bizarres travestissements, par des divertissements nocturnes, et l'indécence des costumes. Il est certains jours où le peuple entier semble quitter le christianisme pour retourner aux mœurs païennes ; jours, hélas ! marqués naguère par toutes les noirceurs du crime et par les pompes lugubres de la

(1) S. Mamert, évêque de Vienne.

mort. Hé bien, durant ces jours de licence et de folie, que fait l'Eglise chrétienne? Semblable à cet oiseau domestique, qui appelle autour d'elle ses petits dispersés que menace le milan cruel, et qui les cache sous ses ailes jusqu'à ce que l'ennemi ne soit plus à craindre, l'Eglise, mère tendre et désolée, appelle autour de ses tabernacles ses enfants dociles, pour les mettre à l'abri des pièges de la séduction; elle gémit avec eux sur les excès de ses enfants égarés, et offre ainsi les gémissements et les supplications des uns pour expier les crimes des autres. Et comment un vrai chrétien serait-il étranger à ces sentiments? Quel est le fils qui ne serait profondément ému à la vue de son père bafoué, maltraité, mis à mort? Non, il n'est pas d'adorateur de Jésus-Christ qui ne doive s'affliger des insultes faites à sa doctrine par des opinions téméraires, à ses préceptes par les scandales, à ses grâces par le mépris, à sa mort par l'indifférence, à sa divinité par le blasphème, et qui ne doive s'écrier comme le Prophète : Seigneur, le zèle de la gloire de votre saint nom dévore mon cœur, et tous les outrages qu'il reçoit retombent sur moi comme un poids qui l'opprime : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (1).

Mais j'ajoute, et malheureusement sans crainte de me tromper, que c'est surtout à nous, chrétiens français, à être pénétrés de cet esprit de componction et de gémissement. Sans doute que, depuis l'origine du christianisme, il n'est point de peuple chrétien qui ne se soit rendu coupable envers Jésus-Christ par ses ingratitude et ses scandales, qui n'ait plus ou moins outragé ses mystères, sa doctrine : mais si nous voulons rapprocher les nations et les siècles, nous trouverons que les âges passés ne présentent rien de comparable à nos temps modernes; que la France en particulier a l'horrible avantage d'avoir sur-

(1) Ps. LXVIII, 10.

passé tous les autres peuples en impiété, en sorte que l'effrayant éclat de ses égarements demande un plus grand éclat dans ses expiations.

Au milieu de l'Eglise chrétienne, l'histoire nous montrera bien des schismes qui ont déchiré son sein, des hérésies qui ont corrompu sa doctrine, des vices qui ont flétri sa beauté; mais alors, du moins, on respectait quelque chose; il était certaines barrières, sacrées pour les plus audacieux. Jésus-Christ n'était pas insulté, les livres saints étaient révévés, le fond du christianisme n'était point attaqué; si les branches étaient mutilées, coupées, arrachées, le tronc de l'arbre était du moins épargné. Mais depuis deux cents ans, une secte ennemie du Seigneur et de son Christ s'est élevée parmi nous. D'abord timide, ensuite plus déclarée, enfin tout-à-fait audacieuse, elle a voulu détruire le christianisme tout entier, en effacer, s'il était possible, le souvenir sur la terre; et d'erreurs en erreurs, d'excès en excès, elle a fini par se précipiter dans l'indifférence et l'athéisme. Or, dans cette guerre impie, c'est la France qui a fourni le plus grand nombre de combattants.

Qu'avons-nous vu de nos jours? Les temples démolis, les autels renversés, les signes du salut indignement brisés, les prêtres et les pontifes égorgés, les chrétiens fidèles mis à mort, les animaux immondes revêtus par dérision des vêtements sacrés, les tombeaux violés, les dépouilles des saints profanées, les jours consacrés au culte de la Divinité abolis, l'impiété hautement professée. Voilà ce qu'on a vu; et si l'on observait que l'histoire de l'Eglise présente, en d'autres temps, de semblables excès, je remarquerais, à mon tour, que jamais, à aucune époque, ces abominations n'ont été si universelles ni si multipliées.

Ce n'est pas tout, Mesdames, car il ne s'agit pas de détourner ses regards pour ne pas voir, ce serait trop de faiblesse : plongeons dans l'abîme pour en sonder toutes

les profondeurs. Chez quel peuple cette parole exécrationnelle, Je suis athée, proférée du haut d'une tribune politique, a-t-elle excité les acclamations d'une multitude en délire? Chez quel peuple a-t-on vu tous les temples, sans une seule exception, fermés à la fois sur la surface d'un vaste royaume, et tous les signes extérieurs de la religion complètement anéantis? Chez quel peuple a-t-on osé présenter sur les autels mêmes de Dieu une courtisane vivante? Chez quel peuple a-t-on poussé la démence jusqu'à nier, je ne dis pas la divinité de Jésus-Christ, mais son existence même? Chez quel peuple trouve-t-on un code de lois qui ne met aucune différence entre le simple vol et le vol le plus horriblement sacrilège? Quel peuple a osé dire jusque dans le sanctuaire de la justice : La loi est athée, et doit l'être, parole qui eût fait frémir Athènes païenne? Mesdames, ce peuple, je n'ai pas besoin de le nommer; mais, s'il existe, il est littéralement vrai de dire que nous avons vu quelque chose de nouveau sous le soleil, et qu'il faudrait ici, s'il était possible, des expiations nouvelles comme les insultes.

Je veux qu'il y ait des villes où se trouve un aussi grand nombre d'hommes sans Dieu, sans religion, sans foi, sans vertu, que dans l'immense cité que nous habitons; mais il n'en est pas une seule où l'impiété soit si hautement, si solennellement, si impunément professée qu'elle l'est parmi nous. Qu'on me cite une autre capitale d'où partent tous les jours des milliers de feuilles empestées, qui vont porter dans les villes, les bourgs et les villages, la haine de la religion, le mépris de sa doctrine, de son culte et de ses ministres; et si d'un côté notre capitale a l'affreuse gloire d'être la première en impiété, de l'autre, il faut, pour qu'elle ne soit pas condamnée à périr, qu'elle ait le mérite d'être la première en piété, en bonnes œuvres capables d'apaiser le ciel irrité. C'est donc à nous surtout qu'il convient de nous

abaisser devant le Très-Haut, d'humilier nos fronts dans la cendre et la poussière. Soyons pénétrés de la douleur du Prophète, et disons avec lui : Pardonnez, Seigneur, pardonnez : *Parce, Domine, parce*; ce n'est pas un peuple étranger qui vous prie, c'est le peuple de saint Louis pour lequel vous avez tant de fois signalé votre puissance, c'est votre peuple, *parce populo tuo*; non, vous ne livrez point à l'opprobre, à la dérision de vos ennemis, le royaume très-chrétien, cette portion si belle de l'héritage de Jésus-Christ : *ne des hæreditatem tuam in opprobrium* (1).

Vous sentirez, Mesdames, que cet esprit de foi et d'expiation doit être plus particulièrement le vôtre; pourquoi? C'est que par votre condition et votre fortune, vous êtes mieux en état de sentir combien il importe d'honorer la religion, et de la dédommager des outrages qu'elle reçoit; c'est que, malheureusement, la contagion de l'impiété s'étant répandue dans le dernier siècle par la faiblesse ou la connivence des classes élevées de la société, c'est à elles surtout qu'il appartient d'en réparer les ravages; c'est que votre rang donne à vos pieux hommages un éclat, une publicité, un empire qui tournent puissamment à l'édification des peuples; c'est que votre condition, par ses goûts, ses usages, ses habitudes, s'éloignant davantage de l'esprit de la sévérité chrétienne, il faut vous en rapprocher par de bonnes œuvres, et offrir ainsi à la justice divine une sorte de compensation; c'est enfin que les œuvres saintes auxquelles vous vous livrez ont été établies par leurs pieux fondateurs dans la pensée particulière d'expiation des crimes de la France, et de faire descendre sur elle les bénédictions de la miséricorde.

Eh! Mesdames, qui plus que vous doit voir un nouveau et lamentable sujet d'expiation dans cette catastrophe dont la mémoire est encore si vive dans vos cœurs?

(1) Joel. II, 17.

BX1530
F 7
1861



Capilla Alfonso

Biblioteca



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

PRÉFACE.

On n'a point encore oublié, et on se rappellera longtemps avec intérêt la sensation profonde que produisit M. Frayssinous en montant dans la chaire chrétienne pour rappeler ses contemporains à l'étude, à la connaissance et à la pratique d'une religion dont l'oubli momentané avait été suivi en France des plus effroyables calamités. C'était en présence de l'impiété triomphante, au milieu des joies sanglantes de toutes les passions déchainées, au bruit des temples et des autels qui tombaient sous la hache et le marteau, que le nouvel apologiste se préparait par des études graves et sérieuses à combattre les fausses doctrines, et à venger la foi de ses pères. Doué d'un esprit éminemment juste, profondément versé dans la science de la controverse, familiarisé avec les écrits de ses adversaires, toujours naturel, facile, nerveux, clair, précis, élégant, il était merveilleusement propre au genre qu'il avait créé, et dans lequel il n'a pas été encore surpassé. A peine fit-il entendre sa voix, que l'élite de la jeunesse française accourut pour recueillir un enseignement si nouveau pour elle, et si conforme à ses besoins. Quelques vieux débris de la philosophie du dix-huitième siècle se mêlaient aussi à la génération nouvelle, et quand ils ne quittaient pas l'assemblée désabusés de leurs fausses théories, leur douleur était grande de voir qu'une jeunesse nombreuse désertait leur camp pour se rallier au-

968561

Bourdaloue, dont on peut saisir à la lecture la vigueur, l'enchaînement et la déduction logique, devait lui-même gagner à être entendu. C'est en chaire que madame de Sévigné le trouvait d'une force à faire trembler les courtisans, et qu'elle s'écriait dans son admiration, que jamais prédicateur évangélique n'avait prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes. Qui ne sait que le mot d'Eschine en parlant de Démosthènes, s'applique à tous les orateurs ?

Ainsi, si l'on veut, les discours de M. Frayssinous ont perdu à l'impression ; mais, quoique dépouillés du prestige de l'action oratoire, ils n'en forment pas moins un cours complet d'instructions solides sur les fondements du christianisme. La sagesse des plans, la judicieuse distribution des preuves, la beauté des pensées, l'élégante simplicité du style leur assurent les suffrages du public éclairé, et les défendent contre les assertions tranchantes de la légèreté. Plus nous nous éloignons de ce goût exquis si cher aux écrivains du grand siècle, de ce bon sens dont ils ne se sont jamais départis, plus nous devons applaudir à l'orateur sacré, qui, suivant leurs glorieuses traces, a su obtenir après eux de beaux succès, et ce qui vaut mieux, d'utiles et édifiants résultats. Il n'a pas toujours choisi les raisons les plus fortes, mais les meilleures ; et en cela il a fait preuve de sagesse et de génie.

On ne manquera pas non plus de reprocher à M. Frayssinous, et sûrement le reproche lui sera adressé par ceux qui n'ont jamais lu ses sermons, d'avoir été au-dessous de lui-même quand il a traité des sujets de morale. Il est

difficile de convaincre certains critiques, qui tiennent d'autant plus à leurs idées qu'elles ne sont jamais le fruit de la réflexion. Les sermons de M. Frayssinous paraissent aujourd'hui pour la première fois ; nous les avons imprimés sur le manuscrit autographe de l'auteur, et nous pensons que leur lecture sera propre à dissiper les préventions, et à réformer des jugements trop généralement répandus. Le sermon *sur la Foi pratique* est digne de l'auteur des *Conférences*. C'est partout une vigueur entraînant de logique, relevée par de beaux mouvements oratoires. Le discours pour le jour de Noël, *sur l'Imitation de Jésus-Christ*, renferme un brillant exorde ; il présente aussi une foule de considérations élevées, un riche fonds de doctrine, des pensées sublimes et une élocution savamment variée. Le sermon *sur l'Excellence des fonctions du saint Ministère* se fera lire avec plaisir, même à côté de la célèbre conférence *sur le Sacerdoce*. Mais où l'orateur nous paraît au niveau de ses plus parfaites productions, c'est dans ses discours *sur l'Esprit de Piété* et *sur la Persévérance après la première Communion*. Justesse des divisions, grandeur dans les idées, noble d'expression, élans de piété tendre, affectueuse et insinuante, énergique peinture des dangers du monde, sagesse exquise des conseils, tout s'y trouve réuni au plus haut degré ; et l'admiration redouble quand on songe que ces discours sont l'ouvrage de la jeunesse de M. Frayssinous. Certes, si déjà il montrait toutes les richesses de l'art oratoire dans un âge où le talent n'a pas d'ordinaire acquis toute sa maturité, quels triomphes n'eût-il pas

obtenus plus tard dans la chaire chrétienne, en traitant, comme il en a eu quelquefois la pensée, des sujets qui ont fait la gloire des Bossuet, des Bourdaloue et des Massillon ! mais il crut devoir se renfermer dans un genre où l'appelait la nature de son talent, et où la Providence se plaisait à bénir sa parole.

Les panégyriques de saint Louis et de saint Vincent de Paul ont été prêchés plusieurs fois dans la capitale. Le premier discours peut soutenir le parallèle avec les meilleures compositions de nos grands orateurs sur le même sujet. Le second, plus historique, retrace avec une élégante simplicité les vertus et les travaux du saint prêtre. L'éloge de Jeanne d'Arc est écrit de verve ; il obtint le plus grand succès à Orléans où il fut prononcé : c'est l'ouvrage d'un Français ami de sa patrie, et on partage la vertueuse indignation de l'orateur contre le poète qui, au dix-huitième siècle, traîna dans la fange la libératrice de la France.

Les *Oraisons funèbres* ont déjà été imprimées, et elles sont connues du public. En peignant la valeur d'un guerrier, les vertus modestes d'un saint pontife, et la sagesse d'un roi législateur, l'orateur a varié heureusement ses couleurs, et il a fait preuve de goût.

Nous n'avons pas à expliquer ici pourquoi les quatre *Conférences* qui ouvrent ce volume n'ont jamais été imprimées du vivant de l'auteur. Les raisons qui pouvaient l'arrêter ne subsistent plus ; et nous avons pensé que le temps était venu de rappeler ces vérités, que les rois et les peuples n'oublient jamais que pour leur malheur. La

plus belle *Conférence* de M. Frayssinous est peut-être son apologie des missions. Avec quelle plénitude de raison et quelle verve d'entraînement il confond les calomnies de leurs détracteurs ! comme il fait justice de toutes ces imputations dictées par l'impiété et la mauvaise foi ! quelle sublime péroration !

On ne doit pas être étonné des répétitions que présentent quelques discours de ce volume. Il était bien permis à M. Frayssinous de faire usage des pensées et des morceaux employés ailleurs ; nos plus grands orateurs l'avaient fait avant lui. M. de Boulogne a un sermon *sur la Nativité* qui offre bien des traits de ressemblance avec sa *Passion* ; son discours *sur la Religion* a été reproduit à peu près pour l'ouverture du concile de 1811. Massillon a transporté dans son discours *sur la Bénédiction des drapeaux de Catinat* un magnifique passage sur l'instabilité des choses humaines, extrait de son sermon *sur la Mort*, et que son goût pur et difficile a encore embelli. On serait porté à croire, dit un critique distingué (1), qu'avec l'impétuosité et l'abandon de son beau génie, Bossuet n'attachait pas la même valeur que nous à ces traits de familiarité sublime qui lui échappaient en foule, qu'il en gardait à peine le souvenir, et que, dans l'occasion, il en devait moins coûter à son imagination d'en enfanter de semblables, qu'à sa mémoire de lui représenter les mêmes. Mais je me suis convaincu que, tout riche qu'il était, il sentait le prix de sa richesse, et savait l'administrer avec

(1) M. Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

économie. Il avait assez bien calculé l'effet de ces beaux mouvements, de ces expressions audacieuses qui nous frappent comme l'effet d'une inspiration soudaine et involontaire, pour ne pas dédaigner de les reproduire textuellement, lorsqu'ils étaient appelés par l'identité du sujet et de la circonstance. Je pourrais ici citer dix exemples de traits justement admirés dans les *Oraisons funèbres*, qui se trouvent dans les *Sermons* et dans d'autres ouvrages.

Ces réflexions justifient parfaitement M. Frayssinous. Nous ajouterons que, s'il eût lui-même présidé à la publication de ses œuvres, peut-être il aurait fait disparaître quelques répétitions, et qu'il les eût remplacées par d'autres morceaux frappants d'éloquence et de vérité.

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS INÉDITS.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES.

ENFIN, Messieurs, après plus de vingt années de divisions religieuses et politiques, de discordes intestines et de guerres étrangères, d'événements et de catastrophes qui ont renversé tant de trônes, bouleversé tant de nations, fait couler tant de sang et de larmes, la France respire, l'Europe est en paix, et le monde social repose de nouveau sur sa base éternelle, celle de la religion et de la morale.

Enfin la terre a cessé d'être un vaste champ de carnage, de ruines et de désolation; la majesté des rois n'est plus indignement foulée aux pieds d'un orgueil insensé, et les peuples ne sont plus la proie d'une ambition dévorante. Voyez ces antiques dynasties, qui semblaient abattues pour toujours, se relever sous nos yeux, entourées de glorieux souvenirs et des hommages des siècles. Et, pour parler ici de ce qui touche si particulièrement notre patrie, le ciel nous l'a donc rendue cette famille, objet de tant de regrets et de tant de vœux, si chère à tout ce qui porte un cœur français, rappelée par notre amour comme par la loi fondamentale du royaume;

tour de la bannière sacrée qu'avaient suivie leurs ancêtres.

Tout aidait merveilleusement aux triomphes de l'orateur. En déplorant les profonds ravages de l'impiété, il pouvait montrer à ses auditeurs attendris les ruines dont elle avait couvert le sol de la France. Fort de la bonté de sa cause, jamais il ne la trahit par une molle indulgence ou par de coupables ménagements; mais toujours modéré, parce qu'il était toujours vrai, il avait soin de s'abstenir de toutes personnalités offensantes, et il ne lui fallait qu'emprunter à ses adversaires leurs propres paroles pour les réfuter sans réplique. Si de temps en temps il quittait les armes de la dialectique pour descendre dans la conscience de ses auditeurs, il éclatait en accents sublimes ou pathétiques; alors le frémissement et les larmes de l'assemblée l'avertissaient que tous les cœurs étaient ébranlés. Cette loyauté dans le combat devait enchanter une jeunesse naturellement amie de la franchise et de tous les sentiments généreux. Plus d'une fois elle s'honora de sa défaite, et l'orateur, qui lui avait signalé les écueils et les précipices, fut le guide qu'elle choisit pour se conduire dans le chemin de la vérité et dans la voie du salut.

Quand revêtu de nouvelles dignités qui ne lui permettaient plus d'instruire la jeunesse du haut de la chaire évangélique, l'évêque d'Hermopolis se décida à faire jouer le public de ses travaux et de son éloquence, tout le monde s'empressa de lire des *Conférences* qui avaient été si universellement applaudies. En vain, la critique qui se

pique de devancer et de dicter le jugement de ses contemporains, et même de la postérité, fut sobre d'éloges, ou y mêla des restrictions malveillantes, des éditions tirées à grand nombre, qui se succédaient coup sur coup, protestèrent contre un silence affecté, ou contre la parcimonie des louanges. En même temps, il est vrai, la plupart des lecteurs proclamaient que la réputation de l'orateur avait un peu souffert de l'impression des *Conférences*. Certes, ce reproche, répété jusqu'à l'ennui, n'est point particulier à M. Frayssinous; il retombe également sur Bossuet, sur Bourdaloue, sur Massillon, sur tous les plus grands orateurs de la chaire chrétienne. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont le chef-d'œuvre de la langue française, et feront l'éternelle admiration de tous les gens de goût; il est cependant permis de croire qu'ils furent plus heureux que nous, ceux qui versèrent des larmes à la mort de Madame, ou qui virent l'Orateur agiter ses *cheveux blancs* sur le cercueil du grand Condé. Le pathétique de Massillon nous émeut encore délicieusement; nous nous arrêtons avec complaisance sur les tableaux frappants qu'il nous trace de nos misères et de nos besoins; la mélodie de son langage, si pur et si suave, retentit à nos oreilles avec un charme toujours nouveau. Mais si nous avons entendu l'éloquent orateur devant le grand Roi ou dans un des temples de la capitale, nous nous serions levés d'effroi avec l'auditoire entier, ou nous nous serions retirés mécontents de nous-mêmes. Et Bourdaloue, qu'on prétend avoir été gêné par une mémoire ingrate qui l'obligeait d'avoir les yeux sans cesse fermés;

POUR

UNE DISTRIBUTION DES PRIX

AUX ENFANTS DÉLAISSÉES DE L'OEUVRE DE

MADAME DE CARCADO (1).

Qu'il est beau, qu'il est touchant le spectacle qui frappe en ce moment nos regards, et que la religion de Jésus-Christ se montre ici sous des traits bien propres à lui concilier les esprits et les cœurs !

Nous savons que cette religion sainte n'est que charité, et que le caractère distinctif de ses vrais disciples, c'est l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. Partout où elle a pénétré, elle a su inspirer les sentiments les plus généreux, et rendre les âmes plus compatissantes aux maux de l'humanité. Il n'est pas de genre de misères qu'elle ne soulage, point de malheurs qu'elle laisse sans consolation ; elle embrasse tous les besoins comme toutes les conditions et tous les âges, l'enfant au berceau comme la vieillesse sur les bords de la tombe. Tout ce qui souffre, tout ce qui pleure sur la terre est l'objet de sa sollicitude ; le monde entier est plein de monuments qu'elle seule a préparés à l'humanité souffrante. Pour rendre le malheureux plus sacré pour nous, elle nous fait envisager en lui Jésus-Christ même. Je me rappelle qu'il existe en Europe une ville où, sur le frontispice de l'un de ces

(1) Adélaïde Raymonde de Carcado, née de Malezieu, mourut à Paris le 25 janvier 1808. Ce discours fut prononcé quelque temps après sa mort.

asiles ouverts à toutes les infirmités de la nature, on lit ces paroles : A Jésus-Christ dans la personne des pauvres ; *Christo in pauperibus*.

Et ne pensons pas que ce feu sacré soit éteint parmi nous. Malgré la dépravation du siècle présent, malgré le vil matérialisme qui flétrit les âmes, et le froid égoïsme qui les dessèche, la flamme de la charité brille et brûle encore au milieu de nous. Sans aller en chercher la preuve bien loin, je la trouve dans cette assemblée même. O combien n'est-elle pas digne des jours les plus purs du christianisme ? Comme elle rappelle ces temps de ferveur primitive où les sentiments de charité qui unissaient les petits et les grands, les riches et les pauvres, le troupeau et les pasteurs, ne faisaient de l'assemblée des chrétiens qu'un cœur et qu'une âme ! Si les ennemis de l'Evangile étaient présents en ce lieu ; s'ils voyaient tout ce que la charité inspire ici de tendresse aux uns, de reconnaissance aux autres, de précieux sentiments à tous, pourraient-ils ne pas déposer les préjugés qui les offusquent, et ne seraient-ils pas tentés de s'écrier, comme autrefois les païens témoins de l'union des premiers fidèles : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres ?

Dans les fêtes d'un monde profane, que de bruit, que d'éclat, que de magnificence pour flatter les sens et l'imagination ! Ce que les arts ont de plus rare et de plus varié, peut-être même de plus voluptueux, est mis en usage pour tenir les esprits comme dans une espèce d'enchantement : toutefois ce brillant appareil n'écarte pas le dégoût et l'ennui. Bien souvent toute cette pompe fatigue sans rien dire au cœur, ou le cœur est enivré sans être satisfait. Ici point de vaine ostentation, point de luxe profane : et pourtant le cœur y éprouve les émotions les plus douces ; la charité avec ce qu'elle a de plus tendre et de plus touchant, l'amour de Dieu et des hommes, voilà ce qui brille de toutes parts dans cette assemblée ; et cela

cès. Sans esprit de domination, elle n'est la première dans cette œuvre sainte, que pour se mettre à la dernière place par sa condescendance. Avec des vertus si pures, que ne devait-elle pas attendre de la protection du ciel! Aussi bientôt les effets surpassent ses espérances : son œuvre prend des accroissements rapides; c'est la semence dont parle l'Évangile, qu'on voit croître, se développer, s'étendre et devenir un grand arbre, sur lequel viennent se reposer les oiseaux du ciel. Parmi vous, mes enfants, il en est plusieurs qui ont eu le bonheur de voir et de connaître celle dont je me plais à vous entretenir, et qui en ce moment ne se rappellent pas sans quelque attendrissement les marques qu'elles ont reçues de sa bonté touchante. Lorsqu'il a plu au ciel de la retirer de ce monde, et de lui donner la couronne due à ses vertus, vos regrets, vos gémissements, vos prières, ont accompagné son cercueil, et vos pleurs ont fait son éloge. Heureux ceux qui meurent comme elle dans les travaux de la charité, et qui sont ensevelis dans les bénédictions et les larmes des pauvres et des malheureux! Elle n'est plus, cette femme forte, mais elle vivra dans vos cœurs, mais du haut du ciel elle vous voit et vous protège, mais son esprit repose sur la dame généreuse qui a eu le courage de lui succéder, et sur celles qui sont associées à ses fonctions toutes maternelles.

Au moment de sa mort, on sembla craindre pour la stabilité d'une œuvre dont elle était l'âme et semblait être le soutien nécessaire : vaines alarmes; son œuvre était celle de Dieu, Dieu sut bien la faire prospérer. Voilà donc quelle est la glorieuse destinée des saints; ils passent au milieu de nous en faisant le bien; mais, plus puissants après leur mort que pendant leur vie, ce qu'ils avaient commencé par leurs travaux sur la terre, ils l'achèvent dans le ciel par leur protection. Telle, mes enfants, a été, telle est encore pour vous madame de Carcado.

Tout récemment encore, mes chers enfants, la mort vous a ravi une des dignes coopératrices de madame de Carcado. Le poids de ses années n'avait pas amorti le feu de sa charité; son zèle semblait croître avec son âge, et recevoir une activité sans cesse renaissante. Dans les jours douloureux qui ont terminé sa vie, comme elle aimait à penser à vous! avec quelle confiance elle sollicitait vos prières! mais aussi avec quelle ferveur vous vous adressiez pour elle au Dieu des miséricordes; avec quelle piété vous avez accompagné sa dépouille mortelle, uni vos supplications à celles de l'Église pour conjurer le Seigneur d'abrèger pour elle les jours d'expiation! C'est ainsi que se forme un heureux échange de dettes et de reconnaissance, de soins et de prières, de biens temporels et de bénédictions spirituelles. Mais les bienfaitrices de ces enfants ont la meilleure part, et c'est sur elles que s'accomplit cette parole, qu'il est plus heureux de donner que de recevoir (1).

Que s'il était ici des personnes qui jusqu'à ce jour n'eussent pas connu cette sainte entreprise, qu'elles en conçoivent les plus nobles idées, qu'elles en contemplent les fruits salutaires dans cette troupe nombreuse d'enfants réunies, élevées par les soins d'une association qui n'a d'autres trésors que ceux de la Providence! Sans elle que seraient devenues ces enfants? que deviendraient-elles encore? Répandues dans cette capitale, placées au sein de la corruption la plus profonde, elles seraient comme des brebis errantes, exposées à toutes les fureurs des loups dévorants; l'ignorance, l'oisiveté, les vices les plus honteux flétriraient leur innocence: combien peut-être finiraient dans l'ignominie des jours qu'elles auraient passés dans le vice! La charité a prévenu tous ces malheurs; le zèle a recueilli ces enfants, et la religion dirige

(1) Act. xx, 35.

leurs premiers pas dans la route de la vie. O quel malheur, si l'impossibilité de continuer cette œuvre si sainte forçait de l'abandonner; si ces timides colombes que la charité couvre de ses ailes et réchauffe dans son sein allaient être dispersées! Il n'en sera pas ainsi. Les besoins sont grands, mais la générosité des fidèles sera plus grande encore; la froide humanité se lasse, la charité est inépuisable comme la bonté de Dieu qui en est la source. Non, ces enfants ne seront pas délaissés; elles vivront, elles se formeront à la vertu; et ces enfants et leurs mères selon la grâce, et leurs bienfaitrices généreuses seront toujours le tendre objet de celui qui est plus particulièrement le Dieu des pauvres et des petits, et qui a dit: Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (1).

(1) Matth. v, 7.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE.

LE 8 DÉCEMBRE 1819.

*Induite vos viscera misericordie,
sicut electi Dei, sancti et dilecti.
Revêtez-vous d'entrailles de miséri-
corde, comme les élus de Dieu,
saints et bien-aimés. COLOS. III, 12.*

JAMAIS la religion, Messieurs, ne paraît plus belle, plus touchante, plus digne du Père commun de tous les hommes, que dans les soins mêmes qu'elle donne à ce qu'il y a de faible, de délaissé, de pauvre et de malheureux sur la terre. C'est ici qu'elle brille d'une gloire qui n'appartient qu'à elle, et qui dès son origine l'éleva bien au-dessus des cultes aussi stériles que corrompus du paganisme. Aux yeux de l'apôtre, les disciples ne pouvaient être appelés les enfants bien-aimés de Dieu, qu'autant qu'ils étaient revêtus envers leurs frères d'entrailles de miséricorde: *viscera misericordie*. Et que nous apprend leur histoire? C'est que les vieillards, les veuves, les orphelins, surtout les enfants des martyrs, les confesseurs de la foi, devinrent l'objet de la tendre sollicitude de l'Eglise chrétienne. A ce spectacle si nouveau que donnaient les premiers fidèles, les idolâtres, au rapport de Tertullien s'écriaient: Voyez comme ils s'aiment les uns les autres! Ainsi l'Eglise chrétienne, sous le fer des bourreaux, étonna le monde Romain par des miracles de charité comme par des miracles de courage.

seul porte dans l'âme je ne sais quelles impressions de contentement et de joie.

Que voyons-nous, en effet, autour de nous? Ce sont des dames véritablement chrétiennes, qui font leurs délices de secourir l'enfance délaissée, de la garantir des pièges de la séduction, et de former à la vertu des cœurs qui, sans leurs soins, seraient trop souvent dévoués au vice et à l'iniquité.

Ce sont des personnes généreuses, qui, sans être associées à cette œuvre si précieuse par leur vigilance et leurs travaux, le sont par leurs pieuses largesses, et qui soutiennent par leur charité ce que la charité seule a fait entreprendre.

Ce sont des enfants dociles, pénétrés de reconnaissance pour les soins qu'on leur prodigue, qui se livrent à des travaux analogues à leur âge, à leur sexe, et dont le cœur ne recevant que d'heureuses impressions, croissent tous les jours dans la solide piété.

Ce sont des maîtresses habiles, dont la bonté égale la sagesse, qui se dévouent à l'éducation de ces enfants avec un zèle sans bornes, et qui ont la consolation si douce de voir leurs efforts couronnés par le succès.

Ce sont enfin des pasteurs, qui ne sont les premiers par leur caractère et leurs fonctions, que pour être aussi les premiers par leur sagesse et leur sollicitude. Ainsi tout est pur, tout est saint dans cette assemblée; tout y porte dans l'âme des sentiments de paix et de vertu. O charité chrétienne, voilà tes pompes et tes fêtes! des ignorants instruits, des pauvres assistés, des malheureux consolés, des enfants arrachés au vice, des cœurs égarés ramenés à la vertu, voilà tes conquêtes et tes trophées! O charité, les hommes auront beau faire, ils ne remplaceront jamais ni ton nom ni tes œuvres! Tu ne fais que des heureux par tes bienfaits, tu ne règnes que sur les cœurs; tes victoires sont douces au vaincu comme au vainqueur; et si

quelquefois tu fais couler des larmes, ce sont toujours des larmes de consolation et de joie.

Que vous dirai-je, et à vous, Mesdames, pour encourager votre zèle; et à vous, enfants chéries de la Providence, pour enflammer votre reconnaissance? Ici vos cœurs vous parleront bien mieux que nous ne pourrions le faire dans nos discours. Tout notre ministère doit se borner à faire des vœux pour la continuation d'une œuvre si méritoire pour celles qui en sont les auteurs, si salutaire pour les enfants qui en sont le tendre objet, si glorieuse à la religion qui seule a pu l'inspirer, et qui seule peut la perpétuer.

Il est écrit dans nos livres saints : O qu'ils sont beaux les pas de ceux qui évangélisent la paix, qui répandent la bonne doctrine, et avec elle les vertus qu'elle fait germer de toutes parts! paroles qui regardent particulièrement les pasteurs des âmes et les propagateurs de la foi, mais qui ne sont pas étrangères aux dames chrétiennes qui remplissent envers ces enfants une espèce d'apostolat. Oui, nous pouvons dire avec confiance : Qu'ils sont beaux, qu'ils sont précieux devant Dieu et devant les hommes, les pas de celles qui vont chercher l'enfant délaissé, l'enfant orphelin, le fils du malheur, pour couvrir leur nudité, réchauffer leurs membres glacés, jeter dans leurs âmes des semences de vertu, leur donner une éducation chrétienne, et former leurs mains à des travaux utiles qui puissent éloigner d'eux les désordres qu'entraînent la misère et l'oisiveté. O véritables mères des pauvres, vous que le ciel a revêtues d'entrailles de miséricorde, vous trouvez dans votre cœur, dans la bénédiction de ces enfants, une bien douce récompense! Surtout vous vivez dans l'attente que les malheureux qui vous devront l'éducation, et peut-être la vie, vous introduiront eux-mêmes dans les tabernacles éternels. Vous savez combien est magnifique celui qui ne doit pas laisser sans

récompense le verre d'eau froide donné en son nom, et ces hautes espérances sont bien faites pour animer votre charité ; mais croyez aussi que les vœux de tous les vrais chrétiens vous accompagnent en tous lieux, et que la Providence, qui jusqu'ici a visiblement protégé votre entreprise, ne vous abandonnera pas. Poursuivez, femmes chrétiennes, votre carrière avec cette foi qui opère des prodiges ; et, s'il le faut, le ciel saura enfanter de nouveaux miracles en votre faveur.

Pour vous, mes enfants, consultez ici votre cœur, et dites-nous ce que vous sentez de respect et d'amour pour celles qui prennent un si tendre soin de vos premières années. Pourriez-vous ne pas répondre à leur zèle, ne pas les consoler par la sagesse de votre conduite ? Oui, toujours vous serez leur couronne et leur joie par des mœurs pures, par votre application au travail, par les sentiments et les œuvres d'une piété sincère. Tout ce qu'elles vous demandent, c'est que vous ne trompiez pas leur attente, c'est que vous soyez fidèles aux sentiments qu'elles cherchent à vous inspirer. Si elles sont vos mères par leur tendresse, soyez leurs enfants par votre docilité ; tous les jours élevez des mains innocentes vers le ciel, pour conjurer le Seigneur de bénir celles à qui vous devez le plus précieux de tous les biens, celui d'une éducation chrétienne. Voyez comme en ce jour elles cherchent à encourager vos efforts naissants en vous distribuant des récompenses ; recevez-les comme un nouveau gage de leur tendresse pour vous, et sachez y voir un motif nouveau de les honorer, de les chérir toujours davantage.

Sans doute vous aimerez à vous joindre à nous en ce moment pour payer un tribut d'hommages à celle qui posa les fondements de cette précieuse institution, et dont la mémoire ne doit jamais s'effacer de vos cœurs.

Douée d'une imagination ardente, d'une sensibilité profonde, d'une élocution abondante et facile, de manières

insinuant et douces, madame de Carcado consacra à l'auteur de tous les biens les dons qu'elle avait reçus de lui, et les fit servir utilement à l'une de ces œuvres que le christianisme seul fait voir à la terre. Après avoir vu sa fortune dissipée au milieu de nos orages politiques, presque indigente elle-même, ses propres malheurs ne font que la rendre plus sensible à ceux de ses semblables. Elle est surtout vivement touchée de cet état d'abandon où se trouvent ces enfants qu'une destinée cruelle a privées de leurs parents ; elle ne pense pas sans frémir aux dangers sans nombre qui environnent leurs tendres années ; elle tremble sur le sort de leur âme, en même temps qu'elle s'attendrit sur leurs besoins corporels ; son zèle s'enflamme à la vue des maux de ces innocentes créatures, et lui inspire le dessein généreux d'aller à leur secours. Mais où trouvera-t-elle des ressources ? O ! les amis de Dieu ont des secrets ignorés du reste des hommes ; faibles de leur propre nature, mais forts de la force de Dieu même, ils savent triompher de ces obstacles où viendraient échouer la prudence et même la puissance humaine. Madame de Carcado a besoin de coopératrices : le ciel lui en suscitera qui seront dignes d'elle ; elle ne peut se passer de ressources pécuniaires : hé bien, la Providence aura pour elle des trésors toujours ouverts. Les premiers dons qu'elle reçoit pour commencer son œuvre lui sont faits par des personnes qui étaient elles-mêmes presque dans l'indigence, et cette aumône faite par des pauvres, elle la regarde comme un gage de la bénédiction céleste sur son entreprise. Sans présomption, elle se compte pour rien elle-même ; mais aussi, sans pusillanimité, elle ne se refuse pas à devenir l'instrument docile de la divine miséricorde ; elle a une humilité courageuse, pour me servir du langage de saint François de Sales. Sans impatience comme sans orgueil, elle n'est ni rebutée par les contradictions ni enorgueillie par le suc-

leurs premiers pas dans la route de la vie. O quel malheur, si l'impossibilité de continuer cette œuvre si sainte forçait de l'abandonner ; si ces timides colombes que la charité couvre de ses ailes et réchauffe dans son sein allaient être dispersées ! Il n'en sera pas ainsi. Les besoins sont grands, mais la générosité des fidèles sera plus grande encore ; la froide humanité se lasse, la charité est inépuisable comme la bonté de Dieu qui en est la source. Non, ces enfants ne seront pas délaissés ; elles vivront, elles se formeront à la vertu ; et ces enfants et leurs mères selon la grâce, et leurs bienfaitrices généreuses seront toujours le tendre objet de celui qui est plus particulièrement le Dieu des pauvres et des petits, et qui a dit : Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (1).

(1) Matth. v, 7.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE.

LE 8 DÉCEMBRE 1819.

*Induite vos viscera misericordie,
sicut electi Dei, sancti et dilecti.
Revêtez-vous d'entrailles de miséri-
corde, comme les élus de Dieu,
saints et bien-aimés. COLOS. III, 12.*

JAMAIS la religion, Messieurs, ne paraît plus belle, plus touchante, plus digne du Père commun de tous les hommes, que dans les soins mêmes qu'elle donne à ce qu'il y a de faible, de délaissé, de pauvre et de malheureux sur la terre. C'est ici qu'elle brille d'une gloire qui n'appartient qu'à elle, et qui dès son origine l'éleva bien au-dessus des cultes aussi stériles que corrompus du paganisme. Aux yeux de l'apôtre, les disciples ne pouvaient être appelés les enfants bien-aimés de Dieu, qu'autant qu'ils étaient revêtus envers leurs frères d'entrailles de miséricorde : *viscera misericordie*. Et que nous apprend leur histoire ? C'est que les vieillards, les veuves, les orphelins, surtout les enfants des martyrs, les confesseurs de la foi, devinrent l'objet de la tendre sollicitude de l'Eglise chrétienne. A ce spectacle si nouveau que donnaient les premiers fidèles, les idolâtres, au rapport de Tertullien s'écriaient : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres ! Ainsi l'Eglise chrétienne, sous le fer des bourreaux, étonna le monde Romain par des miracles de charité comme par des miracles de courage.

rappeler à jamais une héroïne de courage comme de bonté (1). Ce sont encore les vertus du prince de l'Eglise (2) qui se trouve le chef spirituel de cette maison, de ce Pontife révééré, qui aux jours de l'infortune a su honorer un grand nom par de grands sentiments, de ce Néhémie de l'Eglise Gallicane, qui tout en gémissant sur les ruines de l'ancien temple, travaille avec zèle à édifier le nouveau, et dont la prévoyante sagesse a légué d'avance à son troupeau un pasteur sur qui reposera son esprit. Ce qui doit rassurer aussi, c'est la liste même de ceux qui doivent soutenir cette maison naissante de leurs sages conseils. Là se trouvent inscrits les plus beaux noms de la France, les noms des héritiers de la foi comme de l'honneur antique, qui mettent avant tout Dieu et le Roi, et qui, comme leurs aïeux, élèvent des asiles au malheur de la même main dont ils sauraient tenir le fer des combats pour la défense du trône.

Quel nouveau motif d'espérance n'avons-nous pas dans le dévouement de celles qui doivent consacrer leurs services à l'établissement, des Filles de saint Vincent de Paul ? Pourrait-on trouver ailleurs plus de zèle, plus de bonté, plus de tendre sollicitude ? L'innocence est dans leur cœur, la modestie sur leur front, la patience dans leurs yeux, la douceur et la paix sur leurs lèvres ; leurs mains ne sont actives et industrieuses que pour le soulagement de l'humanité ; elles ont pour les malheureux des entraillies maternelles ; elles disent comme l'Apôtre : Qui de vous souffre sans que je souffre avec lui ? On peut affirmer que le nom qu'elles portent exprime avec autant de simplicité que d'énergie leurs sentiments non moins que leurs devoirs ; elles sont Filles de la Charité.

Elle s'élève donc sous les plus heureux auspices, l'in-

(1) Madame, duchesse d'Angoulême.

(2) Le cardinal de Périgord, archevêque de Paris.

firmerie de Marie-Thérèse ; elle se perpétuera, Chrétiens, par vos pieuses largesses. Mes regards tombent ici sur l'élite de cette capitale, accourue à la voix de l'humanité et de la religion, pour s'associer au mérite des fondateurs. Je le dirai ici, pour donner à votre zèle un nouveau soutien ; je me plais à voir dans cette maison non-seulement un asile de plus contre le malheur, mais un nouveau gage de sécurité pour cette ville, une nouvelle sauvegarde pour elle contre la colère divine. Car il ne faut pas se le dissimuler, Chrétiens, le ciel dont nous sommes enveloppés est chargé de vapeurs qui peuvent devenir des tempêtes, et Dieu seul connaît tout ce que recèlent de biens ou de maux les profondeurs de l'avenir.

Je l'avoue ; quand je considère que deux fois entourée d'armées puissantes qui pouvaient porter dans son sein le fer et la flamme, cette capitale a deux fois échappé comme miraculeusement à une ruine entière, et que néanmoins, au lieu de s'abaisser devant la majesté du Très-Haut, et de se répandre par reconnaissance en actions de grâces, elle n'en est devenue, ce semble, que plus insolente et plus audacieuse contre le ciel, que ses murs mêmes étalent aux yeux des passants l'irréligion et le scandale, que ses ateliers et ses presses se prostituent indignement à la reproduction du vice et du mensonge, que c'est du milieu d'elle que partent tous les jours ces feuilles empestées qui font circuler dans la France entière la corruption et la mort ; qu'elle est comme un volcan inépuisable d'imprécations et de blasphèmes contre Dieu et contre son Christ, qui ne cesse de couvrir nos provinces de ses laves impies et brûlantes : quand je considère ces choses, l'effroi, je l'avoue, s'empare de mon âme ; je tremble que le ciel ne se lasse enfin, que la clémence ne cède à la vengeance, que tous les fléaux ensemble ne tombent sur nos têtes, et que la ville impie et réicide n'éprouve toute la désolation de l'ingrate et perfide Jérusalem. Tel est le

sujet de nos alarmes ; et qui serait sans crainte serait sans prévoyance.

Mais en même temps je me rappelle que, suivant nos livres saints, Dieu est charité ; qu'en lui la miséricorde semble surpasser la justice, qu'il doit être plus apaisé par les gémissements d'un seul juste qu'il n'est irrité par les excès de cent coupables ; que si les ennemis de la vérité sont infatigables dans leurs attaques, rien ne peut aussi laisser le courage de ses illustres défenseurs ; que dans cette ville, toute criminelle qu'elle est, à côté de chaque désordre je trouve quelque grande vertu ; qu'elle est remplie d'associations de charité pour tous les genres de besoins et d'infortunes, associations qui se maintiennent non par des fondations anciennes, mais par les largesses de la génération présente ; qu'ainsi la charité y est toujours vivante, toujours féconde en prodiges, comme nous en sommes les témoins en ce moment. Quand je me rappelle tant de choses consolantes, alors l'espérance revient dans mon âme, et je me dis : Non, elle ne périra pas, la cité des Geneviève et des Denis ; Dieu fera surabonder la grâce là où abonde l'iniquité. Si la verge frappe encore, ce sera pour corriger et non pour détruire, et la France verra le triomphe complet de ce que désirent tous les cœurs français et tous les cœurs chrétiens, le triomphe de la race et de la religion de saint Louis. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA NOUVELLE CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE,

LE 19 DÉCEMBRE 1821.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur.

Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

MATTH. V, 7.

LES écrivains sacrés sont remplis de consolantes et magnifiques promesses pour ceux qui auront exercé envers leurs semblables les œuvres de miséricorde. C'est le Prophète-roi qui s'écrie dans un saint transport : Heureux celui qui a les yeux ouverts sur les besoins du pauvre et de l'indigent ; le Seigneur le délivrera lui-même au jour mauvais : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus* (1). C'est le Sage qui nous a laissé cette énergique sentence : Celui qui donne au pauvre prête à Dieu ; son aumône est une dette que le Seigneur lui-même s'est chargé d'acquitter : *Faeneratur Domino qui miseretur pauperis ; et vicissitudinem suam reddet ei* (2). C'est l'auteur du livre de Tobie qui nous dit que l'aumône sera un jour une protection puissante auprès du Seigneur, pour tous ceux qui l'auront pratiquée : *Fiducia magna erit coram Deo elemosyna omnibus facientibus eam* (3). Enfin Jésus-Christ est venu comme apposer le sceau de la divinité aux discours de ceux qui n'avaient été que ses précurseurs,

(1) Ps. xl, 1. — (2) Prov. xxix, 17. — (3) Tob. iv, 12.

Cet esprit de bonté compatissante s'est perpétué d'âge en âge. Partout où l'Évangile a pénétré, il a suscité des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui ont conçu les plus utiles desseins pour le bien de leurs semblables, et il a fini par couvrir le monde entier d'asiles publics pour l'indigence et l'infortune. Le christianisme a fait plus encore; il a élevé la nature au-dessus d'elle-même, il a inspiré au sexe le plus faible et le plus délicat le courage magnanime de consumer ses jours auprès du lit des malades et des infirmes pour leur prodiguer les soins les plus tendres. Héroïsme de la charité chrétienne, qui la sépare de l'humanité autant que le ciel est séparé de la terre! Car pour le dire en passant, dans l'expression la plus simple, si l'humanité peut quelquefois élever des hospices, la charité seule peut former des Sœurs hospitalières.

Heureusement, ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre y brûle encore, et les froides erreurs de l'indifférence et de l'égoïsme du siècle n'ont pu l'éteindre parmi nous : *Aque multa non potuerunt extinguere caritatem* (1). Oui, plus d'un monument apprendra à la postérité que la flamme divine, même durant nos jours mauvais, animait dans notre patrie des cœurs généreux, d'autant plus français qu'ils étaient plus chrétiens.

Pour en avoir une preuve bien sensible, je n'ai pas besoin de sortir de cette pieuse enceinte. Quelle heureuse pensée que celle de fonder une maison de services et de consolations pour les infortunés de l'ordre le plus touchant, pour ceux dont l'abandon est d'autant plus digne de commisération qu'il est plus éloigné de leur condition première, et qu'il paraît avoir été moins mérité! Que de familles ont vu leur fortune et leurs espérances emportées au milieu des tempêtes qui ont battu si longtemps la

(1) Cant. VIII, 7.

France et l'Europe entière! Que de personnes victimes des calamités publiques, peut-être de leur dévouement personnel, après être nées, ce semble, pour les douceurs et les commodités de la vie, se sont vues condamnées à toutes les rigueurs de l'indigence! Sont-elles frappées de maladie, languissent-elles dans de longues infirmités, combien triste alors est leur destinée! D'un côté, les maux qu'elles souffrent réclament des secours que la pauvreté leur refuse, et de l'autre, le souvenir de leur situation passée les écarte des asiles ordinaires de la misère publique. Hé bien, c'est pour elles que cette maison est préparée; elles y trouveront le soulagement de leurs maux sans y rien éprouver de ce qui pourrait les leur rendre pénibles. Ici règne la charité avec toute sa générosité et toutes ses délicatesses. Ils sont aussi destinés à en ressentir les consolations, quelques ministres de la religion qui peut-être n'ont recueilli de leurs travaux que l'exil et les persécutions, qui sont bien appelés par les promesses divines à être grands dans le royaume des cieux, pour avoir pratiqué et enseigné tout ensemble, mais qui n'ont pour partage sur la terre que l'indigence et les infirmités. Si, aux yeux du chrétien, le malheur a quelque dignité, quelque chose de sacré, n'est-ce pas en particulier lorsque dans la même personne il se trouve uni à l'âge, à la vertu, aux services, à la sainteté du caractère?

Gloire aux âmes généreuses qui ont appris dans leurs propres malheurs à compatir aux malheurs d'autrui, et qui cherchent à se consoler noblement de leurs infortunes en soulageant celles de leurs semblables! Le ciel pourrait-il ne pas verser toute l'abondance de ses bénédictions sur ce précieux établissement? Tout fait concevoir les plus douces espérances pour sa sûreté et sa prospérité. Quels gages, en effet, n'en avons-nous pas? C'est d'abord le nom même de son auguste protectrice, nom si cher à tout ce qui porte un cœur français, et qui doit

sujet de nos alarmes ; et qui serait sans crainte serait sans prévoyance.

Mais en même temps je me rappelle que, suivant nos livres saints, Dieu est charité ; qu'en lui la miséricorde semble surpasser la justice, qu'il doit être plus apaisé par les gémissements d'un seul juste qu'il n'est irrité par les excès de cent coupables ; que si les ennemis de la vérité sont infatigables dans leurs attaques, rien ne peut aussi laisser le courage de ses illustres défenseurs ; que dans cette ville, toute criminelle qu'elle est, à côté de chaque désordre je trouve quelque grande vertu ; qu'elle est remplie d'associations de charité pour tous les genres de besoins et d'infortunes, associations qui se maintiennent non par des fondations anciennes, mais par les largesses de la génération présente ; qu'ainsi la charité y est toujours vivante, toujours féconde en prodiges, comme nous en sommes les témoins en ce moment. Quand je me rappelle tant de choses consolantes, alors l'espérance revient dans mon âme, et je me dis : Non, elle ne périra pas, la cité des Geneviève et des Denis ; Dieu fera surabonder la grâce là où abonde l'iniquité. Si la verge frappe encore, ce sera pour corriger et non pour détruire, et la France verra le triomphe complet de ce que désirent tous les cœurs français et tous les cœurs chrétiens, le triomphe de la race et de la religion de saint Louis. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA NOUVELLE CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE,

LE 19 DÉCEMBRE 1821.

*Beati misericordes, quoniam ipsi
misericordiam consequuntur.*

Heureux les miséricordieux, parce
qu'ils obtiendront miséricorde.

MATTH. V, 7.

LES écrivains sacrés sont remplis de consolantes et magnifiques promesses pour ceux qui auront exercé envers leurs semblables les œuvres de miséricorde. C'est le Prophète-roi qui s'écrie dans un saint transport : Heureux celui qui a les yeux ouverts sur les besoins du pauvre et de l'indigent ; le Seigneur le délivrera lui-même au jour mauvais : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus* (1). C'est le Sage qui nous a laissé cette énergique sentence : Celui qui donne au pauvre prête à Dieu ; son aumône est une dette que le Seigneur lui-même s'est chargé d'acquitter : *Faeneratur Domino qui miseretur pauperis ; et vicissitudinem suam reddet ei* (2). C'est l'auteur du livre de Tobie qui nous dit que l'aumône sera un jour une protection puissante auprès du Seigneur, pour tous ceux qui l'auront pratiquée : *Fiducia magna erit coram Deo elemosyna omnibus facientibus eam* (3). Enfin Jésus-Christ est venu comme apposer le sceau de la divinité aux discours de ceux qui n'avaient été que ses précurseurs,

(1) Ps. XL, 1. — (2) Prov. XXIX, 17. — (3) Tob. IV, 12.

On ne peut se dissimuler l'influence qu'exerce cette immense cité sur la France ; ce n'est pas assez dire, sur l'Europe entière. Non, les autres peuples, en secouant le joug de notre domination, n'ont pas secoué celui de nos doctrines ; nous régnons encore par nos opinions et par nos mœurs là où nous ne régnons plus par les armes. Un sceptre plus ancien que celui qui pesait naguère sur l'Europe est encore étendu sur elle, et ce sceptre c'est le sceptre de Louis XIV : c'est depuis ce grand roi, qu'en recevant et parlant notre langue, l'Europe est devenue Française. Nous pouvons bien dire que Paris est l'Athènes des temps modernes. O Athéniens, disait Alexandre, qu'il m'en coûte pour être loué de vous ! Et quel est, chez les étrangers, le capitaine, le politique, le prince, l'homme de lettres, le savant, qui ne tourne ses pensées vers la France, mais en particulier ne les fixe sur la capitale, comme sur le premier organe de la renommée, de la louange ou du blâme, et qui ne soit jaloux de son suffrage ? Les autres peuples semblent en quelque sorte attendre de nous leur salut ou leur ruine. Je le dirai, non par enthousiasme, mais par conviction : Paris est le centre de l'Europe ; sauvons Paris, et l'Europe est sauvée.

Honneur donc à tout ce qui peut attirer sur cette capitale les bénédictions du ciel. Rendons grâces au Père des miséricordes d'avoir inspiré à des âmes généreuses la pensée d'ajouter à tant de saintes entreprises de charité celle qui nous réunit en ce moment, et de nous donner ainsi un nouveau gage de sécurité pour l'avenir.

Pourrait-il ne pas prospérer un si précieux établissement ? Tout ici inspire la confiance. Il a été élevé par les soins de ce que cette capitale a de plus illustre et de plus généreux ; il est confié aux soins de ces Filles de saint Vincent de Paul, qui sont en même temps des anges de piété devant Dieu, et d'humanité auprès des malades ; il

porte un nom qui seul est pour lui le gage des bénédictions du ciel, puisqu'il rappelle ce que la bonté a de plus touchant et le caractère de plus élevé ; il attire les regards de tout ce que la France a de plus cher : et ne voyons-nous pas ici cette autre princesse (1) à qui nous devons le gage miraculeux de nos espérances, et qui si jeune encore a su se montrer si forte dans des circonstances où tant d'autres succombent ?

Pontife du Seigneur, hâtez-vous d'appeler de votre voix sainte et pure toutes les faveurs célestes, et soyez consolé dans les commencements de votre épiscopat par une œuvre de votre charité paternelle, comme vous êtes honoré d'un peuple fidèle aux yeux duquel vous réalisez les douces et grandes espérances qu'il a conçues de vous (2).

Cet établissement est placé sous les auspices de la Vierge protectrice, dont l'image offerte à nos yeux rappelle quelque chose du céleste pinceau de Raphaël (3). Une administration gratuite et vigilante préside à tout.

Il s'agit de l'agrandir pour le rendre plus utile, comme aussi pour en assurer la durée. Encore quelques efforts, et l'œuvre sera couronnée.

Par le but même qu'elle se propose, l'Infirmierie de Marie-Thérèse est consacrée au soulagement de malheurs d'autant plus respectables qu'ils ont été moins mérités, d'infortunés qui peut-être sont pour cela dans un plus grand dénuement, ou de ministres des autels qui succombent sous le poids des années et des infirmités, et qui de nos jours ne voient au bout de leur carrière que l'abandon et la misère...

(1) Madame la duchesse de Berri.

(2) M. de Quelen était devenu archevêque de Paris par la mort du cardinal de Périgord, arrivée le 20 octobre précédent.

(3) Ce tableau est de Guérin, qui en avait fait don à la chapelle.

lorsqu'il a proféré de sa bouche adorable ces paroles qui ne passeront pas : Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. *Beati misericordes, etc.*

Aussi, Chrétiens, si au milieu des ravages et des menaces d'une impiété féconde en révoltes comme en insultes, en désastres comme en blasphèmes, quelque chose permet de ne pas désespérer du salut de la religion et de notre patrie, c'est bien selon moi cet esprit de charité qui s'est manifesté de toutes parts : esprit qui est le caractère propre du christianisme, d'après cette parole : On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres (1); esprit de régénération et de vie qui embrasse tous les besoins spirituels et temporels de l'humanité, qui fortifie tout ce qui est faible, ranime tout ce qui est languissant, qui a des secours pour toutes les nécessités comme des consolations pour toutes les douleurs, qui donne des mères à l'orphelin comme des instituteurs à l'enfance, et prépare des asiles au repentir comme à l'infortune. Témoins des prodiges qu'il a déjà opérés, nous nous persuadons qu'ils ne sont pas arrivés pour la France, ces jours de malédiction qui doivent être universel de la charité (2); et nous aimons à croire que le peuple de saint Louis a trouvé grâce devant celui qui fait miséricorde à ceux qui auront fait miséricorde : *Beati misericordes*. Oui, que les politiques développent avec peine, combinent avec effort, mettent en œuvre les moyens humains de salut, nous sommes loin de blâmer tous ces soins de la sagesse de la terre; et sainte Thérèse, cette femme sublime par son génie comme par sa piété, avait pour maxime qu'il fallait se confier à la Providence comme si elle faisait tout, et employer les moyens humains comme s'ils devaient seuls nous sauver. Mais aussi

(1) Joan. xiii, 35. — (2) Matth. xxiv, 12.

nous avons appris de la sagesse du ciel que les pensées des hommes sont timides, et que leurs desseins les mieux concertés sont bien incertains : *Cogitationes mortalium timida, et incertæ providentiæ nostræ* (1). Dieu n'entend pas que les affaires humaines marchent au hasard, sans conseil et sans prévoyance : enfants de la Providence, c'est vers elle que nous devons tourner nos regards; nous nous plaisons à nous jeter dans le sein de celui qui semble toujours garder dans les trésors de sa puissance un miracle en réserve pour nous sauver, qui tient dans ses mains le cœur des peuples et des rois, qui dispose les esprits, prépare les événements, fait naître en leur temps les hommes nécessaires, et nous nous abandonnons à cette douce pensée, que vaincu par la charité de la France chrétienne, le ciel épargnera ou changera la France coupable. Heureux donc les miséricordieux, parce que même sur la terre ils obtiendront miséricorde pour eux et pour leurs frères : *Beati misericordes*.

Mais ne sommes-nous pas ici le jouet de consolantes illusions? Avons-nous à citer des exemples de cette charité universelle, nationale pour ainsi dire, et sur laquelle nous puissions appuyer nos espérances? Oui, Chrétiens, et les voici.

La mort avait frappé des victimes sans nombre dans tous les rangs de la hiérarchie sacrée; pontifes, prêtres, lévites, toute la tribu sainte avait été en butte à des persécutions qui rappelaient et souvent surpassaient en cruauté celles des premiers temps. Un grand nombre avaient péri dans les fers, dans l'exil ou sur l'échafaud; la tombe restait toujours ouverte pour engloutir, et rien ne réparait les pertes du sanctuaire. Douze années s'étaient écoulées dans cet état de ruine et de désolation : plaie profonde, que le temps est bien loin d'avoir guérie, si

(1) Sap. ix, 14.

même, dans quelques provinces, elle n'est incurable. Enfin l'Eglise de France respire; son premier sentiment est celui de la disette des ministres des autels, et son premier besoin est celui de former des écoles pour les élèves du sanctuaire, ressource unique de la religion, depuis que les autres écoles forment si peu de sujets pour le sacerdoce. Ces premiers établissements sont nécessaires d'un bout de la France à l'autre; mais qui les a créés? qui les a soutenus? qui les soutient encore? C'est en très-grande partie la charité publique.

Au milieu de toutes nos discordes impies, des générations entières avaient été élevées comme sans religion et sans Dieu; le peuple lui-même, infecté d'impiété et de corruption, était abandonné à une espèce d'athéisme, source inépuisable de désordres et de ruines. A cet aspect le zèle s'est animé; on a vu croître, se multiplier les modestes institutions des écoles chrétiennes, pour sauver les générations naissantes; on a vu revivre ces congrégations de Filles de la Charité, qui, dans les cités et les campagnes, se dévouent à l'instruction de l'enfance; même on en a vu se former de nouvelles: mais encore ici, sans vouloir méconnaître ce qui est dû à l'autorité, voilà bien l'ouvrage de la charité.

Si vous parcourez les villes de toute grandeur dans les diverses provinces, vous y trouverez des associations qui ont pour but de préserver l'innocence, de secourir les malades, de visiter les prisonniers, de découvrir et de soulager les misères cachées. Or, si la simple humanité n'y est pas entièrement étrangère, avouons toutefois que c'est surtout la charité chrétienne qui les inspire.

Dans cette capitale, que de saintes entreprises pour le bien de la religion ou de l'humanité souffrante! A quelques pas de cette enceinte, d'un côté que trouvez-vous? Cette maison des Missions de France, d'où sortent des ouvriers évangéliques, qui, comme autrefois les apôtres

sortant du cénacle, pleins de l'Esprit de Dieu, renouvellent ces prodiges qu'opérait au milieu du dernier siècle le père Brydaine, dont l'éloquence plus qu'humaine semblait enchaîner à sa parole les villes entières. Plus loin, vous trouvez cet asile ouvert au repentir, dont le nom rappelle, inspire la miséricorde, la maison du Bon-Pasteur. Or, ici, n'est-ce pas encore la charité qui a tout fait? Enfin, je n'ai pas besoin de sortir de cette assemblée. Est-il ici une seule personne qui n'appartienne à quelque société mue par les sentiments de la foi chrétienne, dont le but est de soulager ses semblables dans les infirmités de l'âme et du corps?

O Eglise de Paris, réjouis-toi dans ta vieillesse! Le sang du glorieux martyr qui t'a fondée a été pour toi une rosée immortelle, qui, après quinze siècles, te féconde encore, et te fait porter des fruits de grâce et de salut. La foi a compté dans tes murs un grand nombre de martyrs, malgré la décadence des esprits; et la charité y compte encore des héros et des héroïnes, malgré l'égoïsme des cœurs. Voilà, Messieurs, ce qui me fait espérer pour la France. Je sais bien qu'on ne doit pas être sans alarme; qu'un corps malade, travaillé d'une fièvre brûlante d'impiété, tantôt peut se présenter comme agité de convulsions, tantôt comme assoupi dans un sommeil léthargique qui le mine et le consume; qu'après tout, nul n'a assisté aux conseils de Dieu pour nous les révéler; mais, sans vouloir pénétrer ce qui est impénétrable, il est permis d'étudier l'avenir dans le présent. Je m'approche, j'observe je trouve que son cœur, animé par la charité, qui est un feu divin, bat encore avec force. Alors je me rassure sur les symptômes sinistres. Dût-elle passer par des crises nouvelles, j'attendrais avec confiance celle qui doit la sauver.

Surtout, Messieurs, je dois le dire, je me réjouis en particulier du bien qu'inspire et que fait la charité dans cette capitale; et voici toute ma pensée à ce sujet.

I.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Egredere de terra tua.
GEN. XII, 1.

SORTEZ du pays que vous habitez, éloignez-vous de votre parenté, de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai. Ainsi parlait autrefois le Seigneur au Père des croyants, en lui promettant pour prix de sa fidélité qu'il l'établirait chef d'un grand peuple, et que même toutes les nations seraient bénies dans sa postérité. Ainsi parle encore le Seigneur à l'âme chrétienne qu'il appelle à se consacrer à lui tout entière dans la vie religieuse, en lui promettant, pour prix de sa générosité et de ses sacrifices, de la conduire dans la terre des vivants. Il s'agit pour elle de dire au monde un éternel adieu, de rompre les liens les plus chers, de quitter son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses proches, pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Quel langage ! et n'est-on pas tenté de s'écrier avec le Juif charnel : Ces paroles sont bien dures, et qui donc peut les entendre ? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (1) ?

Vous les avez entendues, mes Sœurs, et vous les avez comprises ; elles ont retenti jusqu'au fond de votre cœur, elles y ont fait une impression dont vous n'avez pu vous défendre. Vous avez obéi à la voix douce et forte qui vous appelait ; vous avez fui loin du siècle, et vous êtes venues vous réfugier dans le cœur même de Jésus-Christ, puiser dans son amour pour vous votre amour pour lui,

(1) Joan. vi, 61.

faire passer dans votre âme les sentiments qui l'animent, vivre de sa vie, et dire enfin avec l'Apôtre : Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1).

Je voudrais aujourd'hui vous attacher à votre Dieu par des liens également doux et puissants, ceux de la reconnaissance ; je voudrais vous faire bien sentir tout ce qu'il fait pour vous en vous appelant à lui, et ce que vous lui devez pour un si grand bienfait.

Chose étrange ! Le monde ne donne pas ce qu'il promet, et l'état religieux donne ce qu'il ne semble pas promettre. Le monde promet la liberté, et fait des esclaves ; il promet après quelques peines et quelques efforts les douceurs du repos dans la jouissance des biens de la terre, et le repos fuit toujours loin de lui ; il promet le plaisir, et il remplit d'amertume.

L'état religieux, au contraire, commande la renonciation à sa volonté propre, et Dieu fait trouver dans l'obéissance la véritable liberté ; il commande le renoncement aux biens de la terre, et Dieu fait trouver dans la pauvreté le véritable repos ; il commande le renoncement aux satisfactions de la chair et des sens, et Dieu fait trouver dans la virginité les véritables plaisirs : trois pensées dont la courte exposition, en vous rappelant ce que votre vocation vous impose de devoirs, vous rappellera aussi ce qu'elle vous promet de douceurs.

Les personnes irréfléchies et peu chrétiennes peuvent être tentées de regarder l'état religieux comme une terre qui dévore ses habitants, de n'y voir que des victimes d'une première imprudence qui se consomment de dégoût et d'ennui, que des esclaves qui se débattent en gémissant dans les chaînes qu'ils sont condamnés à porter, tandis que le monde est une terre où l'on jouit de toutes

(1) Galat. ii, 20.

mon joug est doux, mais il faut le porter. Aurez-vous le courage de me suivre sur le Calvaire, de vous attacher à la croix avec moi, d'immoler vos penchants à ma loi, votre volonté à la mienne, même des goûts innocents au plaisir de me plaire, et de travailler à être parfaites comme votre Père céleste? Pourrez-vous, je ne dis pas tremper vos lèvres dans ce calice d'amertume, mais l'avalier tout entier? *Potestis bibere calicem?*

Et vous, ne lui répondez-vous pas? Seigneur, de nous-mêmes nous ne sommes pas dignes de devenir les épouses de votre Cœur sacré, mais vous avez daigné regarder avec complaisance la bassesse de vos servantes; nous pouvons tout avec la grâce de celui qui éclaire et qui fortifie; faible de notre propre fonds nous serons fortes par vous et avec vous. Oui, Seigneur, en nous reposant sur vos miséricordes, nous le pouvons. *Et dicunt ei: Possumus.*

Je suis loin de condamner ces sentiments, si l'humilité les accompagne; j'y vois, non pas une criminelle présomption, mais une confiance légitime. Voyez au reste avec quelle sollicitude l'Eglise veille sur vos démarches. Si elle improuve les parents qui par une fausse tendresse disputeraient en quelque sorte leurs enfants au Seigneur qui les appelle, elle n'improuve pas moins la légèreté et la précipitation dans les enfants; elle est en garde contre les vocations précipitées, fruit d'une ferveur passagère, et non d'une sage maturité; elle demande des épreuves, et ce n'est qu'après un certain temps qu'elle admet à prendre des engagements irrévocables.

C'est aujourd'hui, mes Sœurs, que commence plus spécialement pour vous cette carrière de probation, et je ne crains pas de dire que, pendant tout le cours de sa durée, votre unique soin, votre seul désir, votre seule étude doit être de connaître la volonté de votre Dieu sur vous, disposées à poursuivre votre carrière jusqu'au bout,

s'il vous y appelle, comme aussi à la quitter s'il ne vous y appelle pas; entrant dans les dispositions où le Seigneur veut que nous soyons tous quand il nous apprend à lui dire: Seigneur, que votre volonté soit faite: *Fiat voluntas tua.*

Mais quels sont les moyens de connaître les desseins de Dieu sur vous? C'est d'abord de prier avec ferveur, de vous adresser en toute confiance et humilité au Père des lumières, à celui de qui descend tout don parfait; seul il peut éclairer vos ténèbres et éclaircir vos doutes: il sera trouvé fidèle en ses promesses, et si vous lui adressez vos humbles, vos ardentes, vos persévérantes supplications, ce n'est pas en vain pour vous qu'il aura dit: Demandez, et vous recevrez; frappez à la porte, et on vous ouvrira. C'est ensuite de servir Dieu avec une grande pureté de vues, dégageant votre cœur des affections terrestres, le tenant sans cesse tourné vers le ciel, levant les obstacles qui pourraient s'opposer aux communications divines. Et qui pourrait savoir jusqu'à quel point Dieu ferait sentir sa lumière, sa vérité, sa présence, à une âme parfaitement pure? Ce serait le soleil qui brille des clartés les plus vives lorsque tous les nuages ont disparu. Ainsi commence à s'accomplir sur la terre cette parole qui ne doit être parfaitement accomplie que dans le ciel: Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu: *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1). C'est aussi d'être exactement, perpétuellement fidèles à tous les devoirs, à tous les exercices, à toutes les pratiques du noviciat qui commence en ce moment pour vous. Ce ne serait point assez d'être fidèles aux points capitaux de la règle, si vous la violiez sans scrupule dans les détails; ni d'aimer l'oraison, si vous n'aimiez encore davantage l'obéissance; ni d'être

(1) Math. v, 8.

recueillies au pied des autels, si vous portiez dans tout le reste une dissipation habituelle; ni d'être régulières au dehors, si au dedans vous n'étiez animées de cet esprit de foi qui donne du prix à toutes les œuvres. Je demande donc une fidélité qui embrasse tout, les petites choses comme les grandes, qui s'étende à tous les moments comme à tous les lieux, qui sanctifie les pensées comme les discours, les repas comme la prière, le travail comme le repos, et qui faisant ainsi de vous des hosties vivantes et agréables au Seigneur, ne manque jamais d'attirer sur vous les regards et la complaisance du Père des miséricordes. O que Dieu est bon envers ceux qui le cherchent et le servent avec cette droiture, cette plénitude de cœur : *Quàm bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde* (1)!

Si telle est votre fidélité dans le temps de votre noviciat, je ne crains pas de vous promettre, au nom du Seigneur, que vous connaîtrez infailliblement sa sainte volonté; non qu'il s'engage à vous envoyer un ange, comme au jeune Tobie, ou à faire de vous de nouvelles Thérèses, éclairées par des révélations particulières; mais il disposera les esprits et les choses de manière qu'il vous fixera dans l'état religieux, si vous y êtes appelées par lui. Je dirai plus : si, après avoir cherché à connaître cette volonté dans toute la simplicité du cœur le plus sincère, vous vous trompiez, ce ne serait qu'une erreur innocente que Dieu ne vous imputerait pas, qui ne serait point un obstacle à votre salut; et Dieu récompenserait la droiture de votre cœur par les grâces qui vous seraient nécessaires. Ah! lorsque le moment sera venu de prononcer les vœux ordinaires de religion, qu'il sera consolant pour vous de dire : Je fais la volonté de Dieu! Quel gage pour vous alors de ses faveurs et d'une heureuse persévérance!

Le Sage, en parlant du juste que Dieu appelle à lui à

(1) Ps. LXXII, 1.

la fleur de ses années, nous dit que Dieu l'a enlevé de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice des méchants et des impies, et que les apparences trompeuses du monde ne vinssent à séduire son âme (1); car l'ensorcellement des bagatelles du siècle obscurcit les bons sentiments que Dieu a mis dans les âmes, et les passions volages renversent même ceux qui semblaient éloignés du mal; paroles, mes chères Sœurs, qu'on peut vous appliquer. Le Seigneur ne vous a pas enlevées de ce monde, mais à ce monde. Sauvées des écueils et des précipices où la jeunesse et l'inexpérience auraient pu vous faire trouver la mort de l'âme, mal bien autrement funeste que celui du corps, vous avez fui comme des colombes timides, loin des pièges qui vous étaient tendus, et vous êtes venues vous réfugier dans le Cœur de votre maître, de votre père, je ne dis pas assez, de l'époux de vos âmes. Des mains de vos mères selon la nature, vous avez passé dans les mains d'une mère selon la grâce, dont vous connaissez déjà la sagesse et la tendresse pour vous. Ici les noms de mère, de fille, de sœur, souvent répétés, vous rappelleront les affections les plus douces, la soumission à celle qui est votre mère commune, l'union fraternelle de toutes celles qui vivent sous ses lois, et l'union toute divine dans le Cœur de celui qui est votre unique espérance.

En finissant, j'emprunterai le langage de saint Paul à son disciple Timothée, je vous dirai après lui : Ne négligez pas, mais augmentez et fortifiez en vous la grâce que Dieu vous fait en ce jour. N'oubliez pas la faveur insigne que vous recevez, de vous dépouiller des livrées du siècle, pour vous revêtir du saint habit de la religion, et d'être associées à la troupe des vierges sacrées que Dieu s'est choisies, et qu'il a réservées pour lui seul dans sa

(1) Sap. iv, 11.

prédilection : *Noli negligere gratiam que in te est*. Souvenez-vous que plus votre vocation est sainte, plus vous devez être saintes vous-mêmes, que plus vous recevez de faveurs, plus vous devez y répondre avec une généreuse fidélité. Méditez ces choses, faites-en l'objet habituel de vos pensées, qu'elles soient gravées dans votre esprit et dans votre cœur : *Hæc meditare ; in his esto*. Non, vous ne pouvez rester au point où vous êtes ; votre entrée au noviciat est un engagement solennel à travailler avec plus de zèle que jamais à votre perfection ; et le plus sûr moyen de vous rassurer sur votre vocation, c'est de vivre dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la modestie, dans le renoncement à vous-mêmes, si bien que vos progrès soient sensibles et manifestes à tous : *ut profectus tuus manifestus sit omnibus* (1).

(1) I Tim. iv, 14, 15.

 III.

 SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Il est donc arrivé pour vous ce jour, qui, après avoir fait l'objet de vos désirs, fait en ce moment celui de votre joie ; jour qu'un monde léger et profane serait bien tenté d'appeler funeste, mais que la foi nous apprend à compter au nombre des jours les plus heureux ; jour d'autant plus précieux qu'il vous rapproche davantage de celui que vous êtes destinées à prendre pour votre unique partage, et du ciel votre véritable patrie où est votre cœur, parce que là est votre véritable trésor.

D'abord admises au nombre des aspirantes, cette première épreuve avait fait concevoir de vous d'heureuses espérances. L'amour des exercices de la vie régulière, la fidélité à les remplir, une piété douce, cette égalité d'humeur, cette candeur de caractère, cet esprit de fraternité qui est l'âme et le charme des communautés, tout a fait croire que Dieu vous appelait à vous consacrer à lui dans l'état religieux. Aujourd'hui vous recevez la récompense de ces pieuses dispositions ; il vous est permis de faire dans la carrière un second pas, qui, sans être décisif, doit vous remplir de consolation et d'espoir pour l'avenir. Vous allez vous dépouiller des livrées du siècle ; vous ne les portez encore que pour en faire plus solennellement le sacrifice au pied des autels ; vous allez vous revêtir d'un voile dont la blancheur est le symbole de l'innocence, et je ne doute pas des saintes dispositions de votre cœur ; vous allez donc être comme les fiancées de celui que vous voulez prendre pour votre époux, de Jésus-

les douceurs de la liberté. Toutefois, si nous voulons pénétrer dans le fond des choses, que verrons-nous? C'est que la servitude est du côté du monde, et la véritable liberté dans l'état religieux.

En quoi ferons-nous consister cette liberté dont l'homme est si jaloux? Est-ce à n'être soumis à aucune loi, à ne connaître ni bien ni mal, à suivre aveuglément les appétits d'une nature grossière et brutale? Mais à ces traits je ne reconnais que la liberté des animaux, incapables de règle parce qu'ils sont privés de raison. Est-ce à violer les lois divines et humaines, à n'écouter que les passions, à ne suivre que ses goûts les plus bizarres et ses vains caprices? Mais à ces traits je ne reconnais que l'audace des rebelles; ce n'est là qu'une licence effrénée, un libertinage d'esprit et de cœur, aussi outrageant pour le Créateur qu'il est indigne de l'être raisonnable. L'homme n'est-il pas nécessairement sous la dépendance de celui à qui il doit l'être et la vie? et ne doit-il pas voir dans le Seigneur un maître qu'il doit révéler, un juge qu'il doit craindre, un père qu'il doit aimer? Que fait l'homme en se livrant à ses penchants déréglés? Il se dégrade, il devient l'esclave de ses passions. L'orgueil avec ses folles prétentions, l'ambition avec ses inquiétudes, la vengeance avec ses fureurs, la jalousie avec ses bassesses, la volupté avec ses dégoûts, l'intempérance avec ses excès, tels sont les vrais tyrans de l'âme. Séducteurs habiles, les passions appellent l'homme à l'indépendance pour en faire leur esclave. Non, la liberté de la créature raisonnable ne saurait être dans ce qui l'avilit, dans ce qui fait son supplice, dans ce qui détruit en elle la vertu qui est comme la santé et la vie de l'âme. Il n'est de vraie liberté que pour le chrétien qui s'affranchit du joug des passions déréglées, et qui, s'élevant au-dessus des hommes et des événements, ne dépend que de Dieu et de sa conscience. Saint Louis dans les fers, se sentant irréprochable, ne

craignant que Dieu, était plus libre que le Soudan qui le tenait captif. La voilà cette liberté des enfants de Dieu, que les hommes ne donnent pas et que les hommes ne peuvent ravir. Or, c'est surtout dans l'état religieux qu'elle se trouve plus complètement. Il est vrai, la plus entière obéissance en est l'âme, et l'obéissance n'assujettit au devoir que pour mieux assurer la liberté. Comment cela? C'est que l'obéissance vous tient sans cesse dans l'ordre de Dieu, et que l'on n'est jamais plus libre que lorsqu'on se conforme à la volonté de Dieu, notre seul maître; c'est que l'obéissance, en traçant devant vous toutes les actions de la journée, prévient l'inconstance, les variations, les caprices de l'esprit toujours changeant, le jouet et l'esclave de son inquiète instabilité; c'est que l'obéissance, en mettant le frein le plus puissant aux désirs corrompus du cœur, prévient une multitude de péchés, et par là même la plus honteuse des servitudes, celle qui ne nous affranchit de Dieu que pour nous rendre esclaves du démon; c'est que l'obéissance abat l'orgueil, arrête ainsi les dérèglements de la volonté propre, source de tous les désordres. D'où naissent les impiétés, les vices, les abominations qui ont souillé le monde depuis son origine? Ils sortent de la même source; de ce que la créature a osé mettre sa volonté à la place de celle du Créateur, se préférer elle-même à Dieu: renversement monstrueux, qui fait monter le sujet rebelle sur le trône du roi légitime. C'est de là qu'est venue la chute des anges dans le ciel, de nos premiers parents dans le paradis terrestre, et de tout le genre humain, qui a hérité de leur orgueil et de leurs misères. Les livres saints ne craignent pas de dire que le commencement de tout mal, c'est l'orgueil: *Initium omnis peccati est superbia* (1). O heureux effets de l'obéissance religieuse, qui, en humiliant l'orgueil, at-

(1) Eccli. x, 15.

taque le mal dans sa racine, prévient les écarts et les excès d'un esprit livré à lui-même, délivre l'âme de toutes les servitudes, excepté de celle qui fait sa gloire, celle de Dieu! O heureuse servitude, qui fait régner Dieu seul dans l'âme, et qui l'établit dans la véritable liberté en la rendant victorieuse de ses ennemis! De là cette parole, que les enfants de l'obéissance remporteront la victoire : *Vir obediens loquetur victoriam* (1).

Laissez donc aux enfants du siècle leur fausse liberté. Trompés par une vaine image, ils se croient libres parce qu'ils sont agités, et indépendants, parce que, sans règle, ils flottent au gré de leurs mobiles désirs; semblables, dit Bossuet après saint Augustin, à cet arbre caressé par le vent qui se joue dans ses feuilles et ses branches : on dirait que l'arbre s'égaie par la liberté de ses mouvements, tandis qu'il ne fait que céder aux impressions étrangères, sans les maîtriser.

Ici, au contraire, tout est réglé, tout est ordonné, tout marche par des lois douces et fortes, que la charité tempère et que la grâce adoucit. En les suivant l'âme ne fait qu'obéir à la sagesse même; et c'est précisément sous le joug de l'obéissance qu'elle est plus maîtresse d'elle-même.

Il en est de certaines vertus chrétiennes comme de nos mystères; inconnues à la terre, il fallait que le Fils de Dieu vint les révéler aux hommes, les leur enseigner par ses exemples comme par ses leçons, et leur rendre praticable par l'effusion de sa grâce ce qui était impossible à leur faiblesse. De ce nombre était cette vertu qui fait un holocauste de l'homme tout entier, qui consacre à Dieu le corps et l'âme à la fois, et qui, en épurant toutes ses affections, le rapproché des anges, qu'on appelle esprits purs, et de Dieu, qui, ne connaissant aucun mé-

(1) Prov. xxi, 28.

lange, est la pureté même. Je veux parler de cette pureté virginale à laquelle on se voue dans la vie religieuse. Par elle on ne craint pas seulement les regards des hommes, mais bien davantage encore ceux de Dieu; on n'évite pas seulement le mal, mais les simples apparences; on ne règle pas seulement ses actions, mais jusqu'à la pensée; on sait qu'on porte cette vertu dans des vases fragiles, et l'on se précautionne contre les dangers; on met une garde de circonspection autour de ses oreilles, un voile sur ses yeux, un sceau sur sa bouche, afin que rien de ce qui n'est pas pur et saint n'entre dans l'âme. Ce n'est pas qu'on soit ici à l'abri de toute tentation. On y porte son cœur avec ses penchants. Le démon tourne aussi autour de la demeure du solitaire. Les Antoine, dans les antres sauvages, n'étaient pas hors des attaques de l'esprit séducteur; et les Jérôme, dans leur désert, retrouvaient par l'imagination Rome avec ses délices. Au reste, ce sont là des combats qui mènent à la gloire, qui affligent l'âme mais ne la corrompent pas, qui la tiennent humiliée devant celui qui en est l'invisible témoin, mais qui ne la rendent pas moins agréable à ses yeux.

Or, qui pourrait dire tout ce que cette chasteté parfaite donne à l'âme de solides plaisirs? C'est à cette âme ainsi dégagée de toute affection terrestre que Dieu se communique : joie douce et pure, paix profonde, union avec Dieu, facilité de s'élever à lui, confiance dans la prière, courage dans les résolutions, consolations intimes, tels sont les fruits de cette vertu. Le paganisme ravalait l'homme jusqu'à la brute; le christianisme l'élève jusqu'à Dieu. Il est écrit : Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Et en qui s'accomplit cette parole sur la terre en particulier, sinon dans les chrétiens vierges de corps et d'esprit dont le cœur n'étant point divisé, partagé, ne trouve plus d'obstacle entre Dieu et lui, et par là même est prêt à recevoir ses ineffables commu-

nications? Ainsi, mes Sœurs, vous n'envierez pas au monde ses plaisirs criminels, pas même ses plaisirs permis; en Dieu vous posséderez toute chose.

Et maintenant dites-moi, à mesure que je vous parlais, que se passait-il dans votre cœur? n'étiez-vous pas satisfaites? et en ce moment ne répéteriez-vous pas volontiers ce cantique, expression d'une sainte joie qui retentit de temps en temps dans cette enceinte: Je me réjouis dans les paroles que je viens d'entendre: elles sont pour moi le gage de mon futur séjour dans la maison de mon Dieu? *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus* (1). Il est vrai, je me voue à une obéissance parfaite; mais en cela je marcherai sur les traces de mon Sauveur, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, et comme lui je serai un jour exaltée par l'obéissance; je régnerai avec lui dans les tabernacles éternels: quelle pensée! *Lætatus sum*. Il est vrai, je me voue à une vie de pauvreté; mais Jésus-Christ de riche s'est fait pauvre pour moi; il n'avait pas où reposer sa tête, et en le prenant pour modèle, je trouverai des trésors de bonheur et de gloire: *Lætatus sum*. Il est vrai, je renonce aux satisfactions même permises; mais c'est pour m'attacher uniquement à Dieu; c'est pour mieux jouir de sa présence, en attendant que je le voie face à face dans sa lumière immortelle: *Lætatus sum*.

Nous voulons tous être heureux, et nous sentons que le bonheur se trouve dans je ne sais quel contentement, quelle satisfaction intérieure, et dans le repos d'un cœur dont les désirs sont accomplis. Mais ce repos, dont la plénitude ne se trouve pas sur la terre, où pourra-t-on le trouver, du moins en partie? O! s'il est quelque part, c'est dans le chrétien, qui, dans le sentiment d'une conscience pure, use des biens de ce monde comme n'en

(1) Ps. cxxi, 1.

usant pas, ne s'attache point à la figure de ce monde qui passe, et qui nourrissant des pensées immortelles, est moins troublé des accidents de la vie présente. Mais c'est surtout dans la solitude qu'habite le repos; c'est ici que Dieu fait trouver, dans le dénuement, l'abandon des biens de la terre, et la pauvreté, une paix plus profonde. Il est vrai, vous renoncez aux richesses; mais vous serez exemptes des inquiétudes et des tourments de la cupidité qui les recherche. La délicatesse de la table, l'élégance des vêtements, la richesse des parures, la beauté des ameublements, tout cela va vous être étranger; mais aussi vous ne serez pas agitées de la crainte de faire un mauvais usage des biens de la fortune, et de les faire servir à la vanité. Vous serez privées des commodités de la vie, de ces douceurs, de ces plaisirs qu'elles donnent; mais aussi vous n'éprouverez pas ces regrets, ces déchirements que leur perte fait éprouver. Vous serez bornées au nécessaire; mais aussi vous n'aurez pas les embarras des superfluités. C'est ainsi que vous trouverez le calme dans le détachement; c'est ainsi que, comptant pour rien les biens de la terre, appuyées sur l'espérance comme sur l'ancre de salut, vous serez immobiles au milieu des vicissitudes humaines, jusqu'à ce que vous vous sauviez enfin des tempêtes du temps dans le port de l'éternité.

II.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei: Possumus.
 Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Et ils lui répondent: Nous le pouvons. MATTH. xx, 22.

Nous lisons dans l'Évangile, que le Sauveur, conversant avec ses disciples sur le chemin de Jérusalem, les entretient des souffrances et des ignominies de sa fin prochaine pour les y préparer, comme aussi du triomphe glorieux qui doit les suivre, pour les consoler. Il leur annonce que le moment est venu pour lui d'être livré à ses ennemis, insulté, flagellé, mis en croix, mais aussi qu'il ressuscitera le troisième jour. A cette parole, la mère des disciples Jacques et Jean, jugeant qu'il ne tarderait pas à établir son règne sur la terre, s'approche comme pour lui parler. Que voulez-vous, lui dit le Seigneur? Ordonnez, dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite et l'autre à votre gauche, et qu'ainsi ils occupent après vous les deux premières places dans votre royaume. Mais Jésus, à qui rien n'était caché, voyant que c'étaient les enfants qui avaient suggéré à leur mère cette demande ambitieuse, se tourne vers eux, et voulant leur faire comprendre qu'il est venu fonder un empire spirituel dans lequel on ne peut entrer que par les souffrances, il leur dit: Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire le calice dont je vais moi-même être bientôt abreuvé jusqu'à la lie: *Potestis bibere calicem?* Et eux dans une confiance qui n'est pas sans témérité, comme le prouvera

leur triste défection, répondent sans hésiter: Oui, nous le pouvons; *et dicunt ei: Possumus.*

Il me semble, Chrétiens, que ce récit n'est pas étranger dans quelques-unes de ses circonstances à la pieuse cérémonie qui nous rassemble. Le même Dieu qui s'entretenait avec ses disciples sous le voile de son humanité, réside dans nos tabernacles sous les voiles eucharistiques; sa voix ne frappe point nos oreilles d'une manière sensible, mais il interroge nos consciences, il sonde nos dispositions intérieures; il vous demande, mes Sœurs, quels sont vos sentiments pour lui; et toutes les trois vous êtes prêtes à lui protester de votre dévouement et de votre fidélité.

Vous en particulier, qui, sœurs par le sang et les liens de l'amitié fraternelle, sœurs par le saint baptême et la qualité commune d'enfants adoptifs de Dieu, voulez encore être sœurs par la même vocation à la vie religieuse, elle se trouve dans cette enceinte sacrée celle à qui vous devez le jour: comme la mère des deux disciples, elle se présente devant le Seigneur avec ses deux enfants, mais dans des sentiments meilleurs. Plus éclairée par la foi, elle lui demande pour vous, non pas de vous combler des biens et des honneurs de la terre, mais de vous admettre d'abord au rang de ses enfants privilégiés, en attendant qu'il vous fasse asseoir à côté de lui dans les cieux, sur un trône d'éternelle félicité. Telle est son ambition, telle est aussi la vôtre.

Si j'ose faire parler ici le Seigneur lui-même, et si je puis ensuite être l'interprète de vos sentiments, il me semble que du fond du sanctuaire il s'adresse à toutes les trois pour vous dire: Mes enfants, vous voulez tout quitter pour me suivre et me prendre pour votre unique partage; mais connaissez-vous bien la carrière dans laquelle vous allez entrer? elle est parsemée de souffrances et de sacrifices; il faut souffrir pour entrer dans ma gloire;

prédilection : *Noli negligere gratiam que in te est*. Souvenez-vous que plus votre vocation est sainte, plus vous devez être saintes vous-mêmes, que plus vous recevez de faveurs, plus vous devez y répondre avec une généreuse fidélité. Méditez ces choses, faites-en l'objet habituel de vos pensées, qu'elles soient gravées dans votre esprit et dans votre cœur : *Hæc meditare; in his esto*. Non, vous ne pouvez rester au point où vous êtes; votre entrée au noviciat est un engagement solennel à travailler avec plus de zèle que jamais à votre perfection; et le plus sûr moyen de vous rassurer sur votre vocation, c'est de vivre dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la modestie, dans le renoncement à vous-mêmes, si bien que vos progrès soient sensibles et manifestes à tous : *ut profectus tuus manifestus sit omnibus* (1).

(1) I Tim. iv, 14, 15.

 III.

 SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Il est donc arrivé pour vous ce jour, qui, après avoir fait l'objet de vos désirs, fait en ce moment celui de votre joie; jour qu'un monde léger et profane serait bien tenté d'appeler funeste, mais que la foi nous apprend à compter au nombre des jours les plus heureux; jour d'autant plus précieux qu'il vous rapproche davantage de celui que vous êtes destinées à prendre pour votre unique partage, et du ciel votre véritable patrie où est votre cœur, parce que là est votre véritable trésor.

D'abord admises au nombre des aspirantes, cette première épreuve avait fait concevoir de vous d'heureuses espérances. L'amour des exercices de la vie régulière, la fidélité à les remplir, une piété douce, cette égalité d'humeur, cette candeur de caractère, cet esprit de fraternité qui est l'âme et le charme des communautés, tout a fait croire que Dieu vous appelait à vous consacrer à lui dans l'état religieux. Aujourd'hui vous recevez la récompense de ces pieuses dispositions; il vous est permis de faire dans la carrière un second pas, qui, sans être décisif, doit vous remplir de consolation et d'espoir pour l'avenir. Vous allez vous dépouiller des livrées du siècle; vous ne les portez encore que pour en faire plus solennellement le sacrifice au pied des autels; vous allez vous revêtir d'un voile dont la blancheur est le symbole de l'innocence, et je ne doute pas des saintes dispositions de votre cœur; vous allez donc être comme les fiancées de celui que vous voulez prendre pour votre époux, de Jésus-

s'il est peu de consolations pour l'âme négligente, Dieu se communique à l'âme fidèle et fervente dans l'onction de la grâce, qui convertit les épines en fleurs, et fait sortir la douceur du sein même de l'amertume. Vous le trouverez dans cette pensée si encourageante, que vous faites en tout la volonté de Dieu, que l'obéissance rend méritoires toutes les œuvres, et qu'il n'est rien dans votre vie qui ne soit en quelque sorte divinisé, puisqu'il n'est rien qui ne soit commandé par le Seigneur. Vous le trouverez enfin dans la sainte union des cœurs, dans les épanchements d'une confiance fraternelle, dans les sentiments sans cesse rappelés par les noms que vous vous donnez, ceux de mère et de sœur, noms de tendre amitié, noms pleins de douceur et de consolation, quand ils sont, comme ici, l'expression des sentiments du cœur.

L'orateur, en prêchant ce même discours pour une profession, y ajouta la péroraison suivante :

Deux années entières se sont écoulées depuis que vous habitez cette maison, et vos sentiments de foi et de piété n'ont fait que s'accroître de plus en plus; même on a pu voir qu'à cet esprit d'obéissance, de recueillement, de renoncement à vous-mêmes, vous unissiez cette générosité, cette élévation d'âme, ce dévouement sans bornes à la gloire de Dieu, qui fait les âmes apostoliques, et qui par lui-même est un trait caractéristique des filles du Sacré-Cœur.

Les voilà, Seigneur, ces trois filles de votre sacré Cœur, les voilà ces épouses que vous avez pris soin de vous former. Elles sont à vous, et ne veulent être qu'à vous. Pau-

vres, elles sont prêtes à toutes les privations pour votre gloire; chastes, elles porteront dans un corps mortel une âme céleste; obéissantes, elles voleront au premier signal partout où votre voix les appellera, jusqu'à ce qu'enfin elles aillent se joindre aux chœurs des vierges et des anges pour chanter à jamais vos miséricordes.

Peut-être que votre généreuse résolution, mes Sœurs, coûte à vos parents des regrets et des larmes; je ne condamne pas leur tendresse et leur douleur. Mais, si ma voix pouvait se faire entendre à eux, je leur dirais: Consolez-vous, vos enfants ne sont pas perdues pour votre bonheur. Le Seigneur, dit l'Apôtre, ne se laisse pas vaincre en générosité; il saura bien vous dédommager du sacrifice qu'il vous demande; quoique séparés, vous resterez unis. Voyez le Père des croyants: Abraham n'avait qu'un fils, l'espoir de sa race; Dieu lui en demande le sacrifice. Il obéit, et Dieu le comble de prospérités. Obéissez généreusement au Dieu qui commande de lui immoler ce que vous avez de plus cher; leurs prières, leurs mérites vous appartiendront; le ciel même sur la terre ne vous laissera pas sans consolation; vous faites le bonheur de vos enfants, vous ferez le vôtre, et un jour peut-être vous verrez que c'est à la soumission à la volonté de Dieu que vous aurez dû une éternelle félicité.

Christ même. O mes chères Sœurs, sentez bien tout ce que votre vocation a de privilégié, tout ce qu'elle exige de renoncement à vous-mêmes, et tout ce qu'elle vous promet aussi en échange de véritable bonheur.

Oui, il faut bien vous le persuader, c'est par une grâce de choix, de préférence, que le Seigneur vous appelle à la vie religieuse. Déjà vous aviez été marquées du sceau des enfants de Dieu; l'eau sainte du baptême en vous purifiant de la tache originelle, en faisant naître dans votre âme la grâce sanctifiante, vous avait rendues l'objet particulier des complaisances célestes. Ainsi vous étiez tirées de la masse de perdition; séparées, distinguées des nations infidèles, vous étiez associées à cette nation sainte dont Jésus-Christ est le chef. Mais enfin cette grâce vous était commune avec tout ce qui porte le nom de chrétien, et votre baptême n'avait pas été pour vous un trésor plus abondant de grâces que pour le reste des hommes. Ce n'était pas assez pour votre Dieu de vous avoir séparées de la masse des enfants de colère, son inépuisable bonté vous réservait une faveur singulière, qu'il n'accorde qu'à un petit nombre d'âmes privilégiées; de toute éternité il vous a aimées d'un amour de prédilection; il vous avait choisies pour être ses épouses; et de même que par le sacrement de la régénération il vous a distinguées des infidèles, par la consécration à la vie religieuse il vous a distinguées des autres chrétiens.

Dans le monde vous eussiez été comme sur une mer orageuse, au milieu des écueils et des tempêtes où votre faiblesse eût pu faire naufrage; et il vous a conduites au port salutaire, où le calme n'est jamais troublé par les vents déchaînés des passions humaines. Dans le monde, des discours de licence et d'impiété, des usages qui sont des abus, des maximes qui recèlent un poison mortel, des modes qui flattent la vanité et quelquefois outragent la vertu, des exemples séduisants, et d'autant plus entraî-

nants qu'ils sont plus communs: que de pièges pour l'innocence, pour l'infirmité humaine! Ici, tout ce qui est saint, tout ce qui est pur, tout ce qui est édifiant, voilà ce que vous voyez, ce que vous entendez; toujours soutenues par des exemples d'autant plus touchants qu'ils partent de plus haut, et dirigées par les conseils de celle qui n'est ici la première par la naissance, et même par la dignité, que pour être la première par la vertu, que pour se faire toute à tous pour vous gagner toutes à Jésus-Christ. Dans le monde, vous eussiez été partagées entre Dieu et les occupations de la vie domestique; ici vous appartenez à Dieu seul; jaloux de votre cœur, il a voulu y régner exclusivement. Ah! vous pouvez bien vous écrier comme autrefois ce peuple chéri de Dieu, témoin des merveilles opérées en sa faveur: Non, Dieu n'en a pas usé ainsi envers tant d'autres âmes qui étaient aussi dignes que moi; *non fecit taliter omni nationi* (1). Qu'ai-je fait, ô mon Dieu, pour fixer vos regards? Rien, sans doute; ici tout vient de vous, de votre bonté toute gratuite. Si je n'écoutais que mon indignité, je devrais vous dire: Retirez-vous de moi, Seigneur; mais non, ô mon Dieu, j'écouterai ma reconnaissance, et en bénissant vos faveurs, je vous bénirai d'avoir regardé la bassesse de votre servante.

Sentez bien en même temps tout ce que votre vocation exige de renoncement. Le premier devoir du chrétien, c'est de renoncer à lui-même; renoncer à sa propre volonté pour faire celle de Dieu, à ses penchants pour se soumettre au joug de l'Évangile, à la cupidité pour être détaché, au plaisir pour être tempérant, telle est la première loi de l'Évangile; c'est à ce prix qu'on est chrétien, selon la parole de Jésus-Christ: Que celui qui veut être mon disciple se renonce lui-même, qu'il porte sa

(1) Ps. CXLVII, 20.

croix et qu'il me suive. Mais ce n'est pas seulement le renoncement, c'est la perfection de ce renoncement que vous vouez au Seigneur.

Ainsi, il est bien commandé au simple fidèle d'être détaché des biens du monde par les affections de son cœur, d'en user comme n'en usant pas, de les regarder comme un dépôt dont il faudra rendre compte; mais enfin le chrétien peut sans crime les posséder, en jouir, en régler lui-même l'usage. Quant à l'âme engagée dans la religion, elle promet un dépouillement effectif, absolu, elle est pauvre non-seulement de cœur, mais en réalité; rien ne lui appartient en propre, l'usage même des choses est réglé par l'obéissance, et si des objets frivoles pouvaient trop attacher son cœur, la sollicitude maternelle qui veille au bien de tous ses enfants saurait bien rompre ce lien funeste qui la retarderait dans les voies de la perfection.

Ainsi encore, il est bien commandé au chrétien d'être humble de cœur, d'être soumis à Dieu, de ne pas vivre en suivant ses caprices; mais enfin il jouit de sa liberté, et il n'est pas esclave de la volonté d'autrui. Ici la première chose est d'immoler sa volonté propre, de faire plier ses desirs sous le joug de la plus prompte, de la plus exacte obéissance, d'être un instrument docile dans les mains de l'autorité, et d'entendre la voix de Dieu même dans la voix de celle qui a le droit de commander.

Enfin, il est bien prescrit de fuir les plaisirs criminels, de redouter ceux qui sont dangereux, d'user sobrement de ceux qui sont permis; mais c'est ici que la chair est plus particulièrement soumise à l'esprit, qu'on fait de son corps une hostie vivante par le glaive de la mortification, que les veilles, les jeûnes, les abstinences, la privation des choses d'ailleurs permises, entretiennent la plus belle comme la plus fragile des vertus; et c'est ainsi que dé-

gagée d'affections innocentes aux yeux de la religion, qui même les consacre, l'âme s'élève vers son Dieu, plus pure, plus parfaite, plus agréable à ses yeux. Ce serait donc vous abuser, que de regarder votre état comme une terre où coulent toujours le lait et le miel, où tous les jours sont sans nuages, où la vertu n'a plus de combats: non, votre état a ses peines, ses souffrances, ses humiliations; et saint Bernard a dit avec raison, que l'état religieux est un martyr, non pas de sang, mais de charité, qui, sans avoir l'appareil effrayant du premier, n'en est pas moins difficile et moins pénible par les sacrifices qu'il exige à tous les moments.

Toutefois sentez bien aussi tout ce qu'il vous procure de solide bonheur. Jésus-Christ a dit une parole étonnante: Celui qui quittera son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, pour me suivre, recevra la couronne de la vie éternelle, et le centuple dans la vie présente (1). Quel autre qu'un Dieu a le droit de faire une telle promesse, et quel autre qu'un Dieu pourrait l'accomplir? Oui, eussiez-vous renoncé à toutes les grandeurs de la terre, fussiez-vous descendues du trône, je dirai que vous trouverez le centuple de ce que vous aurez quitté.

Et où donc le trouverez-vous ici-bas ce centuple qui vous est promis? Vous le trouverez dans le repos d'un saint asile, éloigné des agitations et des embarras de la vie domestique, des dissensions, des querelles, des haines auxquelles les mondains sont en proie. Ce centuple, vous le trouverez dans la paix d'une conscience pure, paix qui surpasse tout sentiment, que le monde ne donne pas, et qu'il ne saurait vous ravir. Vous le trouverez dans les consolations intérieures que Dieu versera dans votre âme avec d'autant plus d'abondance qu'elle sera plus vide d'elle-même; car, s'il n'est pas de paix pour les méchants,

(1) Matth. xix, 29.

I.

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.

ENCORE un moment, mes chers Enfants, et tenant dans mes faibles mains l'hostie sainte, je vous adresserai ces paroles que vous avez si souvent entendues, et qui seules sont bien capables de pénétrer vos cœurs d'un respect profond et de l'amour le plus tendre ; je vous dirai en vous présentant le Saint des saints : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. Non, ce n'est pas ici une image vaine, une figure sans réalité ; mais c'est le même Jésus-Christ que les bergers et les mages ont adoré dans la crèche, qui fut attaché à la croix, qui sortit vivant du tombeau, et qui règne maintenant au plus haut des cieux. Non, ce n'est pas un simple signe de la grâce, une émanation de la chair divine du Sauveur, une petite portion quelconque de ses faveurs et de son amour ; c'est Jésus-Christ lui-même, son corps et son âme et sa divinité, aussi réellement présent dans l'Eucharistie qu'il l'était sur la terre, qu'il l'est maintenant dans le ciel, assis sur le trône de sa gloire. Je ne veux écouter ici ni mes sens trompeurs, ni ma faible raison ; Dieu, la vérité même, a parlé, et tout doit fléchir devant sa divine parole. Dans les sentiments d'une foi profonde, prosterné devant vos tabernacles éternels, je vous dirai : O mon Dieu, je ne vous vois pas, mais mon cœur vous adore ; j'aime à m'abaisser, à m'anéantir devant votre haute majesté.

Ecce, le voici ; mais sous quelle image aime-t-il à se peindre à nous ? Hélas ! sur l'autel comme sur le Calvaire,

c'est toujours l'agneau muet, immobile devant celui qui le dépouille de sa toison ; c'est la brebis innocente qui se laisse égorger sans se plaindre. Qu'on l'outrage, qu'on le blasphème, qu'on renouvelle autour de nos tabernacles toutes les insultes des Juifs déicides autour de la croix, il endure et souffre tout ; il garde le silence, et l'autel comme la croix est le trône de sa douceur et de sa miséricorde. Pour nous, mes enfants, nous ne serons pas du nombre de ceux qui abusent de sa bonté et des abaissements que lui inspire sa tendresse, pour le méconnaître et l'outrager. S'il se dépouille des splendeurs de sa gloire, ce n'est point par faiblesse, c'est par amour ; et loin d'insulter à la faiblesse apparente de ce tendre Agneau, nos cœurs seront à lui sans partage ; c'est parce que dans l'Eucharistie il est doux, patient et compatissant, que nous redoublerons pour lui de respect et d'amour.

Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, *qui tollit peccata mundi*. Il est vrai que pour le recevoir, nous devons être déjà purifiés de toute tache mortelle. Les choses saintes sont pour les saints ; et malheur au téméraire qui viendrait s'asseoir au banquet sacré sans avoir la robe de justice et de pureté ! Mais enfin le Sauveur est ici dans un état de victime ; il s'immole pour nous ; il offre encore ses plaies et son sang. Ah ! si nous avons besoin de grâces puissantes, nous sommes ici placés à la source. S'il est des fautes légères qui ternissent la beauté de notre âme ; s'il est des attaches secrètes qui nous ôtent la liberté des enfants de Dieu ; s'il est en nous de dangereux penchants, Jésus-Christ est ici pour guérir toutes nos infirmités, pour ranimer toute langueur, pour briser toutes les chaînes. Il est le pain de vie, il est la lumière véritable, le feu consumant qui va dessécher jusqu'à la racine du péché. Respect, amour, confiance, voilà ce qu'il demande ; force, lumières, consolations, voilà ce qu'il donne.

grâce, mère de miséricorde, montrez par vos faveurs que vous êtes véritablement notre mère : *Monstra te esse matrem*. Nous ne sommes pas dignes de nous présenter devant votre divin Fils ; c'est par vos mains que nous venons lui offrir nos vœux et nos hommages : *Sumat per te preces*. C'est par vous, ô Marie, que Jésus nous a été donné ; c'est dans votre sein qu'il a pris naissance ; c'est à vous qu'il a été soumis : *Sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus*.

Mais écoutez à votre tour ce que vous dit par ma bouche votre auguste patronne : Oui, je suis votre mère ; je vois en vous les membres de mon Fils ; mais c'est à vous, par votre innocence, par votre docilité, par votre ferveur, à montrer que vous êtes mes enfants ; c'est à ces traits que je les reconnais.

Dociles à cet avertissement, vous sentirez que vous n'avez choisi Marie pour patronne qu'afin de la prendre pour modèle, et de retracer en vous quelque chose de ses vertus.

Quelle ne fut pas sa pureté ! C'est une pieuse et sainte croyance, très-accréditée dans l'Eglise, chère à tous les vrais fidèles, à tous les zélés serviteurs de Marie, qu'elle a été exempte de la tache originelle ; c'est l'enseignement exprès de l'Eglise catholique, que durant le cours de sa vie elle n'a jamais commis de faute, même légère (1) ; et saint Augustin a dit qu'il était de la gloire de Dieu, que, lorsqu'il s'agissait de péché, il ne fût jamais question de sa mère (2). Sans doute, nous ne pouvons aspirer à ce privilège ; mais comprenez quels rapports nous avons avec la sainte Vierge, pour comprendre combien nous devons travailler à nous approcher d'elle. Il est vrai, nous ne voyons pas, comme Marie, Jésus-Christ des yeux du

(1) Conc. Trid. sess. VI. de Justif. c. 23.

(2) De Nat. et Grat. n. 42.

corps, nous ne recevons pas ses aimables caresses, nous n'entendons pas sa divine voix ; mais nous le voyons des yeux de la foi dans nos tabernacles ; mais nous pouvons nous entretenir avec lui, et écouter ses réponses au fond de nos cœurs ; mais nous le possédons en nous-mêmes par la sainte Eucharistie. O combien doivent être purs ces yeux qui peuvent fixer le Saint des saints ! combien pure cette langue sur laquelle repose la chair virginale de Jésus ! combien pur ce cœur où descend celui qui est la sainteté même ! qui oserait en approcher avec une conscience souillée ? Où êtes-vous, esprits célestes, chérubins redoutables, qui fûtes placés à l'entrée du paradis terrestre pour en défendre les approches ? Paraissez autour de nos tabernacles, tenant en main l'épée flamboyante pour écarter les téméraires et les profanateurs. Ou plutôt, ô mon Dieu, touchez, purifiez nos cœurs, et préparez-les à vous recevoir, comme autrefois vous préparâtes le cœur de Marie !

Quelle ne fut pas son humilité ! Ce n'est pas un homme, un prince de la terre, un prophète, c'est un envoyé du Très-Haut, c'est un ange qui vient annoncer à Marie le plus grand des mystères qui doit s'opérer par elle, l'élever à un degré de gloire incomparable, celle de la maternité divine. Hé bien, au lieu d'être éblouie de l'éclat de tant de grandeur, elle s'abaisse, s'humilie, elle se confond dans son néant, pour ne voir en elle que la dernière des servantes du Seigneur : *Ecce ancilla Domini* (1). Et nous qui sommes si faibles, si pauvres en vertu, nous qui n'avons en partage que le péché, que la corruption, comment osons-nous être vains, épris de nous-mêmes ? Et surtout comment ne pas nous abaisser devant celui qui s'est abaissé pour nous sauver ; qui, étant Fils de Dieu, égal à Dieu, s'est anéanti, comme parle l'Apôtre (2), jusqu'à la mort

(1) Luc. 1, 38. — (2) Philip. 2, 8.

de la croix, et s'est anéanti davantage encore dans le sacrement de nos autels où il disparaît tout entier, ne laissant voir ni son humanité ni sa divinité, comme l'observe saint Bernard, pour n'écouter que sa miséricorde envers nous ?

Quelle ne fut pas enfin la charité de Marie ? Sans péché, sans imperfection, croissant de vertu en vertu, de perfection en perfection, combien elle devait être élevée en grâce, combien son cœur devait être enflammé, comme il devait s'élançer vers son Dieu ! quelle devait être l'impétuosité de son amour ! Et si l'on a vu des saints tels que François Xavier, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse, ne pouvoir, en quelque sorte, soutenir les ardeurs des flammes divines, comme si leur corps allait se dissoudre et se briser, qui pourrait comprendre ce qui se passait dans l'âme de Marie ? Je ne m'étonne pas que de pieux écrivains, que de grands docteurs de l'Eglise, tels que l'évêque de Meaux, aient pensé que Marie était morte, non de faiblesse, mais par un effort d'amour ; que ses organes ne pouvant plus suffire à son ardeur, elle s'en soit détachée et se soit envolée dans le sein de Dieu, comme le parfum qui s'exhale de l'encens que le feu dissout. Tel est le modèle ; si nous ne pouvons l'égaliser, cherchons à l'imiter ; aimons un Dieu qui nous a tant aimés ; comprenons que cet amour ne consiste pas dans quelques sentiments passagers, mais dans les œuvres, mais dans la fidélité à sa loi, mais dans le désir de lui plaire ; et que c'est se moquer de Dieu, que de lui protester de son amour en paroles, si nous l'offendons en réalité.

Que celles d'entre vous qui vont avoir le bonheur de s'approcher de la table sainte, se présentent à Jésus-Christ comme les enfants de Marie. Qu'avec elle et par elle ces enfants promettent à Jésus-Christ de l'aimer toujours, en détestant le mal et en pratiquant ses commandements. Que celles qui n'auraient pas le même bonheur s'unissent

d'esprit et de cœur à leurs compagnes, et se préparent de loin à la même faveur.

Approchez donc dans ces sentiments d'inviolable pureté, d'humilité sincère, d'ardente charité, vous mes chères Filles, puisque j'ai le droit de vous appeler de ce nom, et vous mes Enfants, qui, en qualité d'élèves de cette maison, devez plus particulièrement intéresser mon zèle ; vous recevrez le gage de l'immortalité, et ce ne sera pas en vain que je vous dirai : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.*

Pleins de ces sentiments de foi, d'espérance et d'amour, vous direz donc avec moi, de cœur plus encore que de bouche : *Domine, non sum dignus* : Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; je me préparerais des années, des siècles entiers à vous recevoir, que j'aurais toujours le sentiment de mon indignité. Et quelle proportion peut-il y avoir entre votre grandeur et ma bassesse, entre votre sainteté et ma misère ? Non, jamais vous ne verriez dans mon âme rien qui fût digne de vous y attirer : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum*. Mais j'ose avancer, Seigneur, puisque c'est vous qui m'appellez, qui m'invitez, qui me pressez d'aller à vous.

Que si tels sont vos sentiments, mes enfants, approchez avec confiance du trône de la miséricorde ; vous verrez s'accomplir le vœu que forme l'Eglise, et que j'exprimerai en son nom en vous disant : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam* : Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle !

II.

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.

Vous avez donc voulu, mes Enfants, avoir pour patronne celle que nous avons coutume d'appeler si souvent la Reine des Anges, la Reine des vierges, la Reine du ciel ; vous avez désiré que la mère du Sauveur du monde fût aussi plus particulièrement la vôtre. Vous lui avez consacré votre enfance, vos premières années, espérant tout de celle qui unit à tant de puissance auprès de Dieu tant de bonté pour les hommes, et vous êtes aujourd'hui réunies pour lui payer un tribut particulier de vénération, d'amour et de confiance filiale.

Heureuses les maisons où le culte de Marie est en honneur, où l'on aime à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à rappeler ses vertus, à parer ses autels, à entrer dans les associations consacrées à sa gloire ! Rien n'est plus capable d'entretenir la paix, la douceur, la modestie, la piété, toutes ces vertus qui font l'ornement de la jeunesse, et du sexe en particulier.

Heureux les enfants qui lui consacrent les prémices de la vie, confiant en quelque sorte à sa garde le trésor de leur innocence, l'invoquant sans cesse comme leur appui, et la conjurant de couvrir leur jeunesse des ailes de sa tendresse maternelle !

Heureux moi-même de nourrir dans vos cœurs ces pieux sentiments, et de concourir, pour votre édification et pour la mienne, à l'éclat de cette solennité !

O mes Enfants, c'est surtout aujourd'hui qu'il faut adresser à Marie cette invocation touchante : O mère de

SUR LA PERSÉVÉRANCE

APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

*Hæc est dies quam fecit Dominus,
exultemus et lætemur in ea.*

C'est ici le jour que le Seigneur a
fait, réjouissons-nous et tressail-
lons d'allégresse. Ps. CXVII, 24.

QUE ce jour est beau, mes chers Enfants ! qu'il est doux, qu'il est glorieux pour vous, et que la mémoire doit vous en être chère et précieuse à jamais ! Enfin vous les avez goûtées, les douceurs célestes d'une première communion animée des sentiments d'une foi vive et d'une piété également tendre et respectueuse. Il est descendu dans vos âmes, le Roi de gloire, pour y verser l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions ; il est à vous comme vous êtes à lui ; et si l'Église appelle particulièrement le jour du Seigneur celui de sa résurrection glorieuse qui fut le triomphe de sa puissance, n'est-il pas aussi bien particulièrement pour vous le jour du Seigneur, celui où il est venu dans vos cœurs pour y consommer le triomphe de son amour ? *Hæc est dies, etc.* Que j'aime à me représenter par la pensée ce moment où vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ ! D'abord comme abimés dans la majesté du grand Dieu que vous veniez de recevoir, vos premiers sentiments ont été ceux d'une adoration profonde ; pour vous le monde n'était plus, vous étiez seuls avec votre Dieu. Bientôt l'amour enflammant votre cœur, vous vous êtes entretenus avec ce Dieu de bonté, lui exposant vos besoins, et lui témoignant votre tendre confiance avec toute la candeur d'un enfant qui parle au meilleur des pères. Ensuite la reconnaissance dilatant

votre cœur, vous auriez voulu, ce semble, publier dans le monde entier les miséricordes du Seigneur, inviter toutes les créatures à répéter avec vous que c'est vraiment ici le jour du Seigneur : *Hæc est dies, etc.*

Mais où ne m'entraînerait pas, chers Enfants, le doux plaisir de célébrer votre bonheur ? S'il m'est permis de me réjouir un moment avec vous, il ne faut pas que j'oublie les salutaires leçons que vous doit mon ministère. Le même apôtre qui nous apprend à nous réjouir dans le Seigneur, nous avertit aussi d'opérer notre salut avec crainte et avec tremblement (1). Hélas ! pourquoi faut-il que des idées d'inquiétude et d'alarme viennent se mêler aux sentiments de la joie, et que l'éclat de ce beau jour soit comme obscurci par les nuages du redoutable avenir ! Non, je ne me défie pas de vos dispositions présentes ; je crois à la sincérité des sentiments qui vous animent ; vous êtes saints et purs ; mais le serez-vous toujours ? Triste incertitude, mes chers Enfants ! Il n'en est pas un seul parmi vous qui ne soit en ce moment pénétré pour le Seigneur de l'amour le plus sincère et le plus tendre, pas un seul qui ne forme le dessein de marcher avec courage dans les sentiers de la vertu ; et ces heureux sentiments, vous les devez à votre Dieu, qui vous a prévenus de ses dons et de ses faveurs ; vous les devez encore aux dignes ministres dont le zèle aussi doux, aussi ardent qu'éclairé, ne cesse de travailler à votre sanctification ; et quel ne sera pas, à leur égard, votre respect et votre reconnaissance ! Généreux Enfants, dans l'ardeur qui vous anime, n'aimeriez-vous pas mieux expirer au pied de ces autels que d'être infidèles à votre Dieu ? Oui, volontiers empruntant les paroles du vieillard Siméon tandis qu'il tenait dans ses bras le Sauveur du monde, vous diriez : Seigneur, c'est maintenant que vous pouvez m'appeler à

(1) Philip. II, 12.

aime mieux garder au dedans de lui-même un poison qui le ronge et le dévore, que de s'en délivrer par un remède salubre qu'il fuit. Mais combien de fois faudra-t-il se présenter, dans le cours de l'année, au tribunal de la réconciliation? Je ne puis que vous conseiller de suivre les avis de ceux qui ont dirigé vos consciences. Ce qu'on peut vous dire, en général, c'est de ne pas différer la confession de vos fautes, du moment que vous vous sentez grièvement coupables; c'est que la confession est un puissant remède, même contre les fautes légères; c'est qu'il faut se défier étrangement de ces confessions qui sont si rares. Croyez-moi, on ne fait pas bien ce que l'on fait si rarement. Mères chrétiennes, je réclame en ce moment votre vigilance. C'est à vous à déployer ici une sage fermeté, à prévenir les négligences qui pourraient devenir si funestes; et quel usage plus touchant pourrez-vous faire de l'autorité que vous donnent, de concert, la nature et la religion, que de l'employer à la sanctification de vos enfants? C'est leur intérêt, c'est le vôtre. Oui, dès qu'un enfant abandonne la confession, il ne tarde pas à devenir dissipé, indocile, vicieux, jusqu'à ce qu'enfin on le voie courir à grands pas dans les voies de l'égarément et de la perdition.

Un troisième exercice de la vie chrétienne, c'est la lecture spirituelle. Je voudrais, mes Enfants, que vous eussiez assez de zèle pour ne laisser passer aucun jour sans faire quelque lecture édifiante. C'est là que les saintes maximes nourriront votre piété, et que de saints exemples encourageront votre faiblesse. Votre livre serait un ami fidèle, qui vous avertirait de vos défauts, vous aiderait à vous relever de vos chutes, vous ranimerait dans vos langueurs, vous consolait dans vos peines, et qui vous mettant sans cesse devant les yeux la couronne immortelle promise à la fidélité, vous y ferait tendre avec force et courage. Souvent, après la dissipation presque

inséparable du commerce ordinaire de la vie, on éprouve le désir de rentrer au dedans de soi-même; hé bien, votre livre viendrait vous aider à vous recueillir, à bien vous connaître. Un livre de piété est un censeur qui ne pardonne rien, et qui pourtant n'offense jamais; qui vous fait rougir de vos fautes sans blesser votre vanité, et qui, sans se rendre importun, a le privilège de vous mettre devant les yeux le tableau de toutes vos faiblesses. Si je voulais vous conseiller ici quelque lecture particulière, je conseillerais sur toutes choses celle de la Vie des Saints. C'est là que la morale évangélique est comme mise en action. Et qui ne sait pas que l'exemple a bien plus de pouvoir que le précepte? Qui n'a pas senti, par sa propre expérience, que ce genre de lecture a le double avantage de plaire à l'esprit en formant le cœur? Je sais que dans la Vie des Saints tout n'est pas également imitable, et je n'entends pas favoriser ici les excès d'un zèle indiscret; mais on y trouve toujours des choses à imiter; mais on peut se pénétrer des sentiments de foi, de charité, d'humilité, de douceur qui animaient les saints dans leur conduite; et en voyant ce qu'ils ont fait pour mériter le ciel, on apprend à rougir du peu que l'on fait soi-même. La lecture de la vie du Saint du jour est bien courte, et pourtant vous ne sauriez croire combien elle est féconde, dans les familles, en fruits de grâce et de salut. Ecoutez ce que saint Augustin nous raconte à ce sujet dans ses Confessions. Augustin était à Milan avec Alype son ami. Un jour, un de leurs compatriotes d'Afrique, nommé Ponticien, va les visiter dans leur logis. Celui-ci leur raconte comment deux officiers de la cour de l'empereur s'étaient entièrement convertis à Dieu, en lisant la vie de saint Antoine. Augustin écoute ce récit avec avidité; il est ému, il sent des agitations violentes; le trouble de son âme se peint sur son visage. Tout à coup il se tourne vers Alype d'un air enflammé: Mon ami, qu'est-

ce donc que nous venons d'entendre ? Quoi ! des ignorants ravissent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables, assez lâches pour demeurer abîmés dans la chair et le sang ! Dans le trouble qui l'agite, il s'avance vers un jardin, suivi d'Alype ; mais, son agitation croissant toujours, il s'éloigne de son ami et va seul s'asseoir par terre sous un figuier. Là il éprouve d'inexprimables angoisses ; il s'élève dans son cœur comme une tempête furieuse, il verse un torrent de larmes ; il se relève converti (1). Voilà comme l'histoire de la vie d'un saint solitaire opéra la conversion de deux officiers que des emplois considérables attachaient au monde, et comme elle contribua à consommer celle d'Augustin. Voulez-vous un autre exemple plus récent et non moins connu ? Ignace de Loyola avait porté les armes dans sa jeunesse ; il est blessé en défendant pour l'Espagne une place que les Français assiégeaient. Obligé de faire passer sa blessure, il se voit condamné à vivre quelque temps dans le repos. Pour lui c'est un supplice que d'être sans occupation ; il demande un roman pour se divertir. Heureusement, il ne s'en trouve pas dans la maison ; on lui apporte la Vie de Jésus-Christ et des Saints. D'abord, il n'y prend aucun plaisir, ensuite il la goûte ; surtout il remarque que les Saints dont il a lu la vie n'étaient pas d'une autre nature que lui. Il sent un grand combat au dedans de lui-même ; il est déchiré par les plus vives inquiétudes, attiré par la grâce, attiré par le monde. Bientôt la grâce triomphe, et Ignace aura dû à la lecture de la Vie des Saints le bonheur de devenir lui-même un des plus grands saints des derniers siècles.

Enfin, mes chers Enfants, aux pratiques que je viens de vous rappeler, joignez la vigilance sur vous-mêmes. Sans m'étendre beaucoup sur cette importante matière,

(1) Confess. lib. viii, cap. vi, et seq.

qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques détails que je crois nécessaires. Je le sens bien, mes chers Enfants, des préceptes, des leçons, des règles de conduite ont je ne sais quoi de triste et d'austère qui ne paraît pas s'accorder avec la sainte allégresse que ce jour inspire. Il semble que je ne devrais m'épancher ici avec vous qu'en sentiments de reconnaissance, d'amour et de joie ; mais, après tout, qu'importe une joie passagère ? Je voudrais qu'elle fût durable pour vous, et pour cela je ne connais qu'un moyen, c'est de ne pas laisser affaiblir la piété dont vous êtes pénétrés aujourd'hui. Être en garde contre les tentations pour ne pas y consentir, contre les mauvais discours pour en arrêter les impressions, contre les mauvais exemples pour ne pas être séduit, contre les compagnies dangereuses pour ne pas s'y laisser entraîner ; être en garde contre cet amour de l'indépendance si opposé au joug salutaire de l'Évangile, et contre ce fonds naturel d'indolence et de paresse qui nous fait préférer les douceurs d'une vie commode et facile aux sacrifices que demande la vertu ; être en garde contre de premières négligences qui en amènent de plus grandes, contre les vices naissants pour en arrêter les progrès, contre des fautes légères qui, sans donner la mort à notre âme, affaiblissent en elle la charité ; voilà en quoi je fais consister particulièrement pour vous la vigilance chrétienne. Sans elle la ferveur se ralentit insensiblement, le goût de la piété s'émousse, l'impression des vérités saintes s'efface ; on ne les voit plus que dans le lointain, et comme à travers les nuages ; on commence par la négligence, on continue par le dégoût, on finit par l'abandon de toutes les pratiques de la piété chrétienne. Rarement on débute par de grandes fautes ; on n'est pas tout à coup précipité du faite de la piété dans la boue des passions les plus viles. Le mal a ses commencements et ses progrès ; d'abord c'est une pensée à demi consentie, c'est un désir

faiblement réprimé, c'est une parole qui n'est point assez modeste, c'est un regard indiscret, c'est une liberté dangereuse, c'est une légère envie de plaire, c'est une lecture funeste, c'est une action voisine du crime : ainsi l'âme arrive par degrés à cet état d'abattement et de faiblesse qui l'expose à faire le plus triste naufrage. Vous êtes négligent dans la prière, vous l'abandonnez entièrement ; vous ne fréquentez les sacrements de l'Eglise que de loin en loin, et comme par coutume, vous vous éloignez entièrement de la table sainte ; vous souriez à des paroles dissolues, vous en souillerez votre bouche ; vous commencez par des chansons trop tendres, vous finirez par les plus voluptueuses ; vous commencez par des lectures dangereuses, vous finirez peut-être par les plus criminelles ; et tel en est venu aux désordres les plus scandaleux, qui avait commencé par des jeux peu décents. On a beau se le dissimuler ; telle est la marche ordinaire, tels sont les progrès du vice. Je le répète encore : on commence par les petites fautes, on finit par les grandes. Combien, dans le monde, de chrétiens autrefois très-pieux, aujourd'hui très-corrompus, dont je viens de faire l'histoire en abrégé ; et trop souvent l'éducation, le rang et la naissance n'ont pas mis à couvert de ce qu'il y avait de plus extrême. Mes chers Enfants, vos âmes encore neuves n'ont pas été flétries par le souffle du vice, ou si elles en ont reçu quelque atteinte, tout a été heureusement réparé ; les impressions n'ont pu être que légères. Le point capital pour vous, c'est de vous précautionner contre l'avenir, c'est d'empêcher le vice de pénétrer dans vos âmes. Dans le commencement de la passion, la résistance est facile. Alors un premier triomphe peut terrasser, quelquefois pour toujours, l'ennemi de vos âmes ; mais, s'il vient à s'emparer de votre cœur, s'il y établit son empire par de criminelles habitudes, que de peines et de travaux ne vous en coûtera-t-il pas pour le chasser ; et qui sait même

si jamais vous aurez le courage de l'entreprendre ? Voyez-vous cet arbre encore jeune et qu'on vient de planter ; il suffit des faibles efforts d'un enfant pour le renverser ; mais laissez-le croître, il étendra ses racines au loin dans les entrailles de la terre, et portera sa tête dans les nues ; il bravera les efforts de la tempête, et ce n'est que par de longs et pénibles travaux que les hommes viendront à bout de le déraciner. On ne sent pas assez, mes Enfants, la nécessité de s'opposer aux vices dès leur origine, et de ne cesser de veiller contre un ennemi toujours prêt à nous combattre. N'oublions pas que la perte d'une âme commence au moment même où sa vigilance s'affaiblit. Ne prétendons pas être plus sages que la sagesse même. Or, c'est elle qui nous dit que celui qui se néglige dans les petites choses tombera peu à peu : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (1) : maxime bien connue, mais qui n'est pas assez sentie.

Veillez donc sur vous-mêmes : veillez sur vos sens ; ce sont là comme les portes par où l'ennemi cherche à pénétrer dans vos âmes. Veillez sur vos yeux, à l'exemple du chaste Job qui nous apprend lui-même qu'il avait fait un pacte avec ses yeux, pour ne rien fixer qui pût alarmer la pudeur (2). Veillez sur vos oreilles ; qu'elles soient, pour parler avec l'Écriture (3), entourées d'une haie d'épines qui en éloigne les paroles licencieuses, et ne livre passage qu'aux paroles sages et décentes. Veillez sur votre langue, afin qu'elle ne s'échappe jamais en discours de médisance, de colère ou de libertinage ; cette langue sur laquelle a reposé la chair virginale de Jésus doit-elle se rouler dans une fange impure ? Veillez sur votre esprit, pour en écarter le tumulte, l'égarément ou le danger des folles pensées. Veillez sur votre cœur, afin que si jamais les impressions involontaires du vice arrivent jusqu'à lui,

(1) Eccli. xi, 4. — (2) Job. xxxi, 4. — (3) Eccli. xxviii, 28.

vous; votre serviteur est prêt à quitter la terre. O si vous prévoyez que je doive être infidèle à votre loi sainte; si, enfant ingrat et rebelle, je dois manquer à l'amour que mérite le meilleur des pères; ô mon Dieu, bornez ici ma carrière, et ne prolongez pas des jours qui ne seraient point employés à vous aimer; aujourd'hui mon âme est en paix, et, s'il faut mourir, je mourrai dans le sein de votre amour: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace* (1). Qu'importe de vivre pour vous offenser, ô mon Dieu? et qu'ai-je à faire encore sur la terre? Mes vœux sont remplis; je l'ai vu celui qui est le salut du monde, ou plutôt je le possède dans mon âme; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; ô mon Dieu, ou mourir ou vous aimer, c'est le vœu de mon âme. Puisse ce désir, mes chers Enfants, être aussi durable qu'il est aujourd'hui sincère! Ce que nous savons, c'est que Dieu ne vous abandonnera pas le premier, et qu'avec le secours de la grâce vous pouvez persévérer dans la piété qui vous anime aujourd'hui. Mais quels en sont les moyens, voilà ce que nous venons vous apprendre, et ce qui va faire le sujet de ce court entretien.

Vierge sainte, les voilà ces tendres Enfants qui aujourd'hui sont devenus plus particulièrement les vôtres par leur union avec Jésus-Christ leur frère, et votre fils. Montrez que vous êtes particulièrement leur mère, en demandant, en obtenant pour eux la grâce de se bien pénétrer des vérités saintes qu'ils vont entendre, et desquelles, j'ose le dire, dépend leur véritable bonheur. *Ave Maria*.

LORSQUE le Seigneur eut autrefois publié sa loi sainte sur la montagne de Sinaï, Moïse fit dresser un autel environné de douze colonnes qui représentaient les douze

(1) Luc. II, 29.

tribus d'Israël, et comme c'était la coutume de sceller les traités par le sang des victimes, il immole des hosties pacifiques. Il prend ensuite le livre de l'alliance, en fait lecture devant tout le peuple qui l'écoute en silence, et qui, après l'avoir entendu, s'écrie: Nous ferons ce que le Seigneur a dit. Alors Moïse prend du sang des animaux immolés, en fait une aspersion sur le livre de la loi et sur le peuple, en disant: C'est ici le sang de l'alliance que Dieu a faite avec nous (1). Or voilà, mes chers Enfants, une image frappante de l'auguste cérémonie à laquelle aujourd'hui vous avez tant de part. Dieu était sur son trône; vous vous êtes avancés jusqu'au pied des tabernacles où sa majesté repose; ses ministres, comme d'autres Moïse, vous ont parlé en son nom; ils vous ont fait connaître ses volontés saintes, et vous avez promis d'y être fidèles. Ce n'est point ici une promesse vaine; c'est un contrat divin, irrévocable; les anges en ont été les témoins; le ciel l'a ratifié; oui, vous avez promis à votre Dieu de le servir comme votre maître, de l'aimer comme votre père; et le Seigneur, dans sa miséricorde, s'est engagé à vous traiter comme ses serviteurs et ses enfants. Le prêtre n'a pas répandu sur vous le sang des boucs et des taureaux; mais le sang du Seigneur sans tache a coulé sur l'autel, et il a, pour ainsi dire, scellé le contrat de votre alliance avec Dieu. Fut-il jamais un engagement plus solennel et plus sacré? Vous sentez tous l'obligation d'y être fidèles; tous vous êtes empressés de connaître les moyens de persévérer avec courage dans les sentiments qui vous animent, et ces moyens je viens vous les exposer en peu de mots, m'attachant surtout à ne rien dire que vous ne puissiez aisément comprendre. Les moyens de persévérance, je les réduis à deux: la fidélité aux pratiques les plus communes de la vie chrétienne, et la vigilance sur soi-même.

(1) Exod. XXIV, 3 et seq.

Ce serait une bien funeste illusion que de prétendre se sauver par les moyens de son choix, et non par les moyens que le Seigneur a établis pour notre sanctification. Or, je remarque d'abord qu'un des moyens de salut et de persévérance dans la vertu, le plus indispensable, le plus puissant, le plus conforme aux vues de la Providence, c'est la prière. Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et l'on vous ouvrira (1); telles sont en même temps et les ordonnances et les promesses de Jésus-Christ, notre divin législateur. Qui demande reçoit; qui ne demande pas ne reçoit pas: voilà la conduite ordinaire de la Providence dans le gouvernement des âmes. Priez donc, mes chers Enfants, tous les jours, si vous voulez recevoir les grâces qui sont nécessaires à votre faiblesse pour persévérer dans la justice; priez le matin, et qu'après votre réveil, votre premier mouvement soit d'élever votre âme vers le Seigneur. Ne doit-il pas vous paraître bien juste de le remercier du repos que vous venez de prendre, du jour qu'il vous accorde encore, de le lui consacrer tout entier, de lui demander la grâce de le passer dans sa crainte et dans son amour, et de répandre sur vos parents ses plus douces bénédictions? Prenez garde ici: Dieu est jaloux des prémices de votre journée; il demande de vous que votre première action soit la prière; la différer, c'est s'exposer à l'omettre ou à ne la faire que dans le trouble et le tumulte de mille pensées diverses. Il semble que quelques moments après le réveil, l'esprit, fortifié par le repos de la nuit, ait plus de vigueur et d'agilité pour s'élever à Dieu; c'est alors que l'esprit étant plus calme, la prière semble partir d'un cœur pur comme un encens d'agréable odeur, et qu'elle est ce cri du juste qui perce les nues, comme une flamme vive qui s'élève dans les cieus,

(1) Matth, vii, 7.

pour parler avec le Sage, monte jusqu'au trône de Dieu, et en fait descendre la grâce et la miséricorde. Que j'aime à me représenter ici une mère chrétienne, pleine d'une tendre sollicitude pour le salut de ses enfants, priant au milieu d'eux et avec eux; elle prie pour ces doux objets de son amour, ils prient pour elle, et cette communication de vœux et de sentiments entretient, enflamme leur tendresse mutuelle. O parents chrétiens, priez pour vos enfants; enfants, priez pour vos parents: ce sont là des prières que le ciel exauce. Priez encore sur la fin de la journée; que la paresse, l'insouciance ou le dégoût ne vous fassent jamais négliger une pratique aussi sainte! Ne devez-vous pas remercier le Seigneur de vous avoir conservé la vie, lui offrir le sommeil que vous allez prendre, lui demander la grâce de vous endormir dans le sein de sa miséricorde? et que savez-vous si vous verrez le lendemain, et si le lit de votre repos ne sera pas votre tombeau? Priez avant et après vos repas; quoi de plus naturel que de témoigner à Dieu votre reconnaissance pour les bienfaits qu'il vous a accordés? Hélas! elle s'est donc perdue au milieu de nous, cette coutume de nos pères, si louable et si belle, de sanctifier par la prière les repas ordinaires, et d'adresser des actions de grâces au Dieu qui nous nourrit! Priez enfin au milieu de vos occupations, de vos travaux, des devoirs ordinaires de la vie domestique et civile; non qu'il faille à tout moment tomber à genoux devant le Seigneur et réciter des formules de prières, ce n'est point ainsi que je l'entends, mais ne pouvez-vous pas de temps en temps élever votre cœur vers le Seigneur? une pensée de l'esprit, un désir du cœur, un regard vers le ciel, suffisent devant celui qui n'a pas besoin de nos paroles pour nous comprendre. Vous en coûterait-il beaucoup de lui dire: Mon Dieu, donnez-moi la grâce de vous aimer; mon Dieu ne permettez pas que je vous offense; mon Dieu, préservez ma jeunesse de tout

danger; mon Dieu, ne souffrez pas que je sois assez ingrat pour oublier vos bienfaits; mon Dieu, ne laissez pas éteindre dans mon cœur ce feu que vous y avez allumé dans votre miséricorde: prières courtes et vives, qui seront pour vous une source de grâces et de consolations? Surtout dans les jours consacrés spécialement au culte du Seigneur, rendez-vous dans son temple pour y assister aux prières publiques; c'est vraiment ici la maison de Dieu; c'est ici qu'il aime à répandre ses dons et ses faveurs avec plus d'abondance. En revoyant ces autels et ce sanctuaire, vous direz: C'est là que pour la première fois je participai à la divine Eucharistie, et que je contractai à la face du ciel et de la terre l'engagement de servir le Seigneur tous les jours de ma vie. Ce que je viens de vous dire, mes chers Enfants, vous le saviez déjà; mais comprenez-vous bien qu'à votre fidélité à ces choses simples et communes est attaché en très-grande partie le don inestimable de la persévérance? Sortez de cette instruction bien convaincus que votre salut dépend beaucoup de ces pratiques usuelles et peu remarquées, et je croirai que cette instruction n'a pas été inutile au salut de vos âmes. Oui, j'ose vous le prédire, si vous abandonnez la prière, votre âme est dans le plus grand danger de se perdre; dès lors, vous vous placez hors des voies ordinaires de la Providence; vous voudrez vous soutenir dans la piété sans prendre les moyens établis pour votre sanctification, vous périrez, semblable au voyageur imprudent qui abandonne la route sûre et connue pour s'égarer en des chemins détournés et périlleux. Je vous le demande à vous-mêmes, que penseriez-vous d'un pauvre qui serait dans le dénûment le plus absolu de toutes choses, et qui refuserait de tendre la main aux passants pour solliciter leurs secours, aimant mieux, par orgueil, mourir de misère et d'inanition? Hé bien, il y a longtemps que saint Augustin a dit que nous sommes de-

vant Dieu comme des mendiants (1) dont les besoins renaissent sans cesse. Assis à la porte du père de famille qui a les yeux ouverts sur ses enfants, adressez-lui vos vœux et vos demandes, il les exaucera; les mains du Seigneur sont pleines de dons et de faveurs, mais elles demeurent fermées pour celui qui ne prie pas. Prions, et ses divines mains s'ouvriront, et la bénédiction du ciel tombera sur la terre: *Aperis tu manum tuam, et implebis omne animal benedictione* (2).

A la prière joignez la fréquentation des sacrements. Il se présente ici une réflexion bien simple et bien salutaire. Dites-moi, mes Enfants, si vous êtes aujourd'hui dans l'amitié de Dieu, si vous avez eu le bonheur de le recevoir dans une âme pure, à quoi le devez-vous principalement?

N'est-ce pas à l'usage de la confession, aux sages avis d'un directeur éclairé, aux saintes instructions que vous entendiez de sa bouche, et qui, en même temps qu'elles portaient la lumière dans votre esprit, enflammaient votre cœur? Hé bien, ces heureuses dispositions se soutiendraient par les mêmes moyens qui les ont fait naître. Mais qu'arrive-t-il? le voici. Un enfant est-il paresseux à cet âge où les passions sont plus vives et les tentations plus délicates, il se laisse aller aux attrait du plaisir; il néglige les exercices ordinaires de la vie chrétienne, sa piété s'affaiblit, il tombe dans une faute grave; sa conscience, encore timide et alarmée, sent l'aiguillon du remords, mais la honte le retient. Le démon, qui l'avait rendu hardi pour faire le mal, le rend pusillanime pour le déclarer; il ne se confesse pas; le péché est toujours vivant dans son âme, il y pousse des racines profondes, il y fait des ravages qui peut-être ne finiront jamais. Malheureux! il n'ose pas déclarer son péché, c'est-à-dire qu'il refuse de recourir au médecin quand il est malade, et qu'il

(1) Serm. LXXXIII, n. 2. — (2) Ps. CXLIV, 16.

il ait le courage de ne pas y adhérer. Veillez enfin sur toutes vos démarches, pour ne point en faire d'imprudentes, et ne pas vous engager témérairement dans des liaisons qui pourraient vous devenir funestes.

Qu'il me soit permis d'éclairer ici votre inexpérience : tôt ou tard vous trouverez des personnes de votre âge qui se permettront de qualifier votre piété de sauvage, vos pratiques de minutieuses, votre retenue de pusillanime, et qui, ne pouvant vous pervertir par leur conduite, chercheront à vous décourager par le ridicule. Elles vous inviteront à vous donner plus d'essor et de liberté, à vous dégager des liens de la timide enfance, à goûter de leurs plaisirs ; elles prétendront vous révéler le secret d'allier la sévérité chrétienne avec les maximes d'un monde corrompu. Enfants chrétiens, entendez le Sage qui vous dit : Mon fils, si les pécheurs par leurs insinuations cherchent à vous attirer à eux, *Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne les écoutez pas, ne acquiescas eis* (1). Tôt ou tard vous trouverez des personnes de votre âge qui vous inviteront à vous délasser par des lectures amusantes. Et de quels livres s'agit-il ? de ces livres où le poison de la volupté est déguisé sous mille formes différentes ; le vice y est embelli, on le pare des couleurs de la vertu ; l'amour profane s'y couvre d'un voile qui cache sa honte ; on y attache des idées de délicatesse et de sensibilité aux plus honteuses faiblesses. Enfants chrétiens, défiez-vous du serpent caché sous les fleurs ; écoutez cet oracle qui ne vous trompera point : Les mauvais discours gâtent les bonnes mœurs : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala* (2). Tôt ou tard vous trouverez des personnes de votre âge qui vous inviteront à les suivre dans ces lieux profanes où toutes les passions sont mises en jeu, où la volupté semble avoir fixé son empire, et où elle étale aux

(1) Prov. i, 10. — (2) I Cor. xv, 33.

yeux des mortels tout ce qu'elle a de pompes et de charmes pour séduire les cœurs. Enfants chrétiens, entendez cet anathème sorti de la bouche de Jésus-Christ : Malheur au monde : *Vae mundo* (1) ! et le monde que le Seigneur a maudit est au théâtre, ou il n'est nulle part. Le théâtre a bien pu corriger quelques ridicules, mais souvent il a donné des vices, et il ne les guérit jamais. Mais, direz-vous peut-être, si vous nous ôtez tous ces divertissements et tous ces plaisirs, que nous laisserez-vous donc ? Ce que je vous laisse ? le voici. Je vous laisse les amusements honnêtes et purs qui sont insipides pour le vice, mais que savent goûter les âmes innocentes ; je vous laisse les lectures solides, et dont beaucoup peuvent être pour vous aussi amusantes qu'instructives ; je vous laisse le travail, qui assaisonne les plaisirs les plus simples, et qui est si nécessaire au bonheur de l'homme, que l'oisiveté ne fait pas moins son tourment que sa honte ; je vous laisse l'estime des personnes vertueuses et de vos parents dont vous ferez la consolation et la joie ; je vous laisse le témoignage d'une bonne conscience, et certes avec cela on se passe de beaucoup de choses ; je vous laisse enfin les ressources et les douceurs de l'amitié. Parmi les personnes de votre sexe et de votre âge, en connaissez-vous une qui ait l'esprit solide, le caractère vrai, le cœur droit, délicat et généreux, soumise à ses parents, craignant Dieu, et pratiquant les devoirs ordinaires de la vie chrétienne ; rendez-vous digne d'en faire un ami, et vous aurez trouvé le plus précieux des trésors, et avec lui les plus douces consolations de la vie.

Je viens, mes enfants, d'exposer une partie des dangers dont les enfants sont menacés, mais il en est pour eux de plus redoutables encore. Jusqu'ici je n'ai pas dit quels sont ces dangers, et je crains de le dire. Mais, mon

(1) Matth. xviii, 7.

de toute sa liberté : qu'on ne lui parle pas de prières, d'office divin, de sacrements, de lois de l'Eglise, de sage réserve, de respect pour les mœurs et pour la religion ; il ne croit pas à tout cela, ou plutôt sans avoir une in-
 crédulité raisonnée, il n'a d'autre guide que son plaisir ; quel exemple ! Jeune homme, ne me dites pas que vous n'êtes pas le gardien de votre frère ; autrefois telle fut la frivole excuse du premier fratricide. Je le sais, comme Cain, vous ne tremperez pas vos mains dans le sang du juste Abel ; mais si vous êtes assez malheureux que de jeter dans l'âme de votre jeune frère le germe du vice et de la corruption ; si, par vos discours et par vos exemples, vous donnez la mort à son âme, tremblez que son innocence violée ne crie vengeance contre vous, que la colère du ciel ne vous poursuive, et qu'au grand jour de la manifestation votre propre frère ne s'élève contre vous pour vous dire : Malheureux, c'est toi qui m'as perdu !

Savez-vous d'où peut venir encore la perte de quelqu'un de ces enfants ? Elle viendra peut-être des mauvais exemples d'une jeune parente légère et volage, qui ne respire que le plaisir. Déjà ses airs, ses manières, sa démarche, ses ajustements semblent annoncer une vertu morte, ou du moins mourante, pour me servir du langage de saint Bernard. Déjà elle a un goût décidé pour ces lectures romanesques écueil de l'innocence, pour ces théâtres école de volupté, pour ces divertissements nocturnes où respire la licence, pour ces modes criminelles, qui de nos jours, et jusque dans nos temples, arrachent son voile à la pudeur, quel exemple pour un enfant ! Fille chrétienne, qui que vous soyez, et dans quel rang que la Providence vous ait fait naître, qu'il me soit permis de vous le représenter avec toute la liberté que me donne mon ministère ; aimez la prière et la retraite ; fuyez les divertissements licencieux ; montrez-vous plus jalouse de plaire à Dieu que de plaire aux hommes ; soyez soumise à votre mère par res-

pect et par amour, bien plus que par contrainte ; faites votre première parure de la décence et de la modestie, et craignez qu'il ne manque quelque chose à votre vertu, si votre présence n'inspire pas le respect.

Mes chers Enfants, je viens de vous recommander la prière et la fréquentation des sacrements, la lecture spirituelle, la vigilance sur vous-mêmes pour être en garde contre les tentations, contre les vices naissants, contre les occasions dangereuses. Si vous êtes fidèles aux règles que je viens de vous tracer, le Seigneur ne vous abandonnera pas, et vous allez devenir pour vos familles un sujet bien consolant d'édification ; car vous devez rentrer, ce soir, au sein de vos familles comme des anges descendus du ciel ; vous devez y paraître comme de nouvelles créatures, répandant autour de vous la bonne odeur de Jésus-Christ. On s'attend, et on a le droit de s'attendre à ce que vous soyez plus que jamais dociles, respectueux et tendres envers vos parents. L'arbre, dit le Sauveur, se connaît par ses fruits (1), et votre communion doit se connaître par votre conduite. Oui, il faut plus que jamais que, par votre docilité, vous soyez la consolation et la joie de ceux qui vous ont donné le jour. Ecoutez ce que saint Augustin nous apprend de lui-même. Les assurances, nous dit-il (2), que ma mère m'avait données dans sa dernière maladie, qu'elle était contente de moi, m'étaient d'une grande consolation. Elle m'appela son bon fils ; elle se plaisait à me dire de la manière du monde la plus tendre, qu'il ne m'était jamais échappé un seul mot dont elle eût à se plaindre. O Enfants chrétiens, puissiez-vous mériter, par votre conduite, d'entendre de la bouche de vos parents un si consolant témoignage ! Ainsi soit-il.

(1) Matth. vii, 20. — (2) Confess. lib. ix, cap. xii.

Dieu, il faut bien que je le dise, et pour le salut de ces enfants, et pour l'instruction de ceux qui m'écoutent. Pères et mères, j'aurais à vous révéler ici d'autres vérités; mais je craindrais que, dans la circonstance présente, on ne les attribuât aux écarts d'un zèle inconsidéré. J'aime mieux me faire, et me contenter de prier le Seigneur qu'il vous donne le courage de toujours édifier vos enfants par de saints exemples, d'être plus jaloux de les enrichir de vos vertus que des biens de la fortune, de veiller sur eux avec cette sage fermeté qui prévient le danger ou l'écarte promptement, de bannir constamment de vos maisons tout ce qui pourrait être pour vos enfants un sujet de corruption et de scandale, de vous conduire de manière à pouvoir leur dire avec quelque confiance ce que saint Paul ne craignait pas de dire aux chrétiens de son temps : Imité-nous comme nous imitons Jésus-Christ. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1). Que si, ne m'adressant plus en particulier aux parents que la cérémonie de ce jour intéresse plus spécialement, je voulais rappeler leurs devoirs à tous les parents en général, je me plaindrais avec toute la liberté que me donne mon ministère, et je leur dirais : Pourquoi faut-il que trop souvent votre autorité soit en contradiction avec vos exemples; que chez vos enfants, la conscience leur défende une imitation que semble imprimer le penchant naturel; que votre conduite démente vos discours? Que dis-je? n'arrive-t-il pas que les paroles des parents soient mauvaises comme leurs actions, en sorte que nous n'avons pas même la triste consolation de pouvoir dire : Ne faites pas ce qu'ils font, mais faites ce qu'ils disent? Oui, il arrive que des enfants trouvent leurs plus grands dangers au sein de leurs familles, et qu'ils sont pervertis par ceux qui devraient les sauver. Je veux parler de ces parents qui en

(1) I Cor. iv., 16.

présence de leurs enfants se mettent au-dessus de toutes les lois de Dieu et de son Eglise, et semblent vivre dans ce monde, sans culte, sans religion, et sans Dieu. Je veux parler de ces parents, qui se permettent devant leurs enfants ou des railleries sacrilèges contre la religion de Jésus-Christ, ou des maximes ouvertement impies, et jettent ainsi dans leur âme des semences d'incrédulité, qui un jour peut-être feront la honte et la ruine de leurs familles. Je veux parler de ces parents, qui loin d'arracher des mains de leurs enfants les livres dangereux, semblent se faire un jeu de les leur procurer, et gardent précieusement ces dépôts de corruption et de mensonge : poisons héréditaires, qui de génération en génération porteront avec eux la corruption et la mort. Je veux parler de ces parents qui font de leurs maisons des maisons ouvertes à tous les plaisirs : là se rassemble la jeunesse des deux sexes pour y célébrer des fêtes nocturnes qui rappellent celles du paganisme; là toutes les passions fermentent, s'enflamment, font naître des intrigues dont les suites peuvent être si déplorables, et dont les ressorts cachés se déroberont aux yeux les plus vigilants. Je parle enfin de ces parents qui abandonnent avec indifférence leurs enfants à des instituteurs sans principes et sans foi. Parents cruels, ne leur avez-vous donné la vie du corps que pour leur ôter celle de l'âme? Aujourd'hui vous n'y pensez pas, mais un jour le Seigneur vous en demandera un compte terrible. Enfants chrétiens, gardez-vous toutefois de vous prévaloir de ce que vous venez d'entendre, pour manquer aux devoirs que la nature inspire et que la religion consacre; du moment que vous vous permettriez de les violer, je ne croirais plus à votre vertu.

Savez-vous, en effet, mes Frères, d'où vient quelquefois la perte d'un enfant? Elle viendra peut-être des mauvais exemples d'un jeune parent dissipé, indocile, libertin. C'est un jeune homme qui se félicite de jouir enfin

POUR UNE ABJURATION.

MADAME,

IL y a trois siècles que vos pères et les nôtres, enfants du même Dieu, étaient aussi les enfants de la même Eglise, qu'ils priaient dans les mêmes temples, participaient aux mêmes mystères, obéissaient aux mêmes pasteurs, et ne formaient tous ensemble qu'une seule et même famille sous les yeux de leur Père céleste. Alors les provinces où vous avez pris naissance, unies entre elles comme avec le reste de l'Europe par une foi commune, faisaient partie de cette Eglise qui depuis son origine s'est nommée si bien catholique, c'est-à-dire universelle, parce qu'il était dans sa destinée d'embrasser les nations et les siècles. Sans doute, à l'époque que je rappelle, les scandales et les excès de tous les genres faisaient gémir les vrais disciples de Jésus-Christ; sans doute la discipline et les mœurs avaient souffert un relâchement qui appelait une réforme salutaire, et qui excitait en effet la sollicitude de ce qu'il y avait de plus zélé et de plus saint parmi les fidèles et les pasteurs. Tel est, hélas! le triste partage de la terre que nous occupons : il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes.

Mais d'après les promesses immortelles faites aux apôtres et à leurs successeurs par celui qui leur dit : Allez enseigner toutes les nations, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps, la foi des premiers âges était encore la foi du commencement du seizième siècle; si le temps avait pu altérer les mœurs, il n'avait

rien pu contre la doctrine, et la vérité régnait toujours dans l'enseignement public et universel.

Pourquoi faut-il que de téméraires novateurs soient venus rompre cette belle unité de l'Europe chrétienne, déchirer ce grand corps par des dissensions sacrilèges et cruelles, élever autel contre autel, et former des églises nouvelles dont le nom seul, qui est celui de leurs auteurs, en attestant leur origine récente, est par là même le titre de leur condamnation? Oui, toute église à laquelle on pourra dire comme Tertullien aux sectes de son temps : Vous n'étiez pas hier, ne saurait être celle que Jésus-Christ a fondée sur cette pierre contre laquelle il n'affirme pas en vain que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Par le malheur même de votre naissance, vous avez été, Madame, nourrie, élevée dans une de ces églises séparées de l'Eglise mère; vous avez, pour ainsi dire, sucé l'erreur avec le lait, et durant plusieurs années vous êtes restée dans les ténèbres comme sans le savoir. Mais le ciel, qui avait sur vous des pensées de prédilection, avait mis dans votre cœur des dispositions, et préparé des événements, qui, à travers bien des obstacles, devaient vous conduire au port de la vérité et du salut.

Unie par des nœuds honorables à un époux catholique, votre juste affection pour lui commença d'incliner votre cœur vers la foi qu'il professe; ce premier sentiment s'est fortifié par l'engagement que vous avez contracté d'élever vos enfants dans sa religion. Enfin, le ciel a permis que du sein du Nouveau-Monde vous ayez été transportée dans notre France, où la lumière devait vous envelopper de toutes parts. Ce n'est pas tout; frappée de maladie vous avez été admise dans cet asile, où les soins de la charité la plus tendre secondent si bien les vœux de celle qui a su concevoir la pensée de ce précieux établissement, et l'exécuter avec autant d'intelligence que de courage.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA CHAPELLE

DES RELIGIEUSES DU CALVAIRE.

Au milieu de tant d'événements funestes et de secousses politiques qui menacent à la fois le trône et l'autel, si tout Français se demande ce que deviendra la France, tout chrétien se demande avec non moins d'inquiétude ce que deviendra la religion. Cette monarchie de quatorze siècles, et cette foi de nos pères, plus ancienne encore dans nos contrées, doivent-elles périr ensemble dans de nouvelles tempêtes, ou en sortir plus belles et plus afferries que jamais? Ce peuple de saint Louis, si longtemps le peuple chéri de Dieu, a-t-il été mis dans la balance et trouvé trop léger, comme l'impie Balthasar? ou va-t-il être encore l'objet de nouvelles miséricordes? Question que chacun se fait au dedans de lui-même, que chacun résout aussi, bien souvent, selon ses opinions et ses désirs, ses craintes et ses espérances, mais dont la solution n'appartient qu'à Dieu seul, maître souverain des destinées des peuples et des rois. Ses pensées ne sont pas nos pensées; toutefois, sans vouloir soulever d'une main téméraire le voile qui couvre le secret de la Providence, il nous est permis d'étudier ses voies, et d'en tirer des instructions pour l'avenir.

Que de prodiges n'a-t-elle pas opérés pour relever nos autels abattus, pour rendre à nos églises désolées de légitimes pasteurs, ranimer la vocation au sacerdoce, créer des écoles pour les élèves du sanctuaire, et tirer l'Eglise de France du milieu des ruines sous lesquelles elle semblait

ensevelie pour toujours! Sans doute, en comparant ce qui a été avec ce qui est, la magnificence des anciens jours avec la simplicité des temps présents, nous sommes comme les vieillards d'Israël, qui, après la captivité de Babylone, de retour dans leur patrie, gémissaient en se rappelant la beauté de l'ancien temple; mais aussi, pour nous comme pour eux, les regrets sont tempérés par des consolations, et nous serions ingrats envers le Seigneur, si la rigueur de ses châtiments trop mérités nous faisait oublier l'étendue de ses miséricordes.

Or, je l'avoue, parmi nos sujets d'espérance, je mets au premier rang ces asiles de la piété, consacrés à la pratique des conseils évangéliques, qui avaient disparu du milieu de nous, et que nous avons vus renaître de toutes parts. Le ciel ne les aurait-il rappelés à la vie que pour les précipiter une seconde fois dans le tombeau?

Longtemps dispersées par les orages, une foule de vierges chrétiennes, jusque-là cachées devant la face du Seigneur, s'étaient répandues au milieu du monde. Presque toutes l'avaient étonné par leurs vertus, et plusieurs, comme autrefois les Agathe et les Cécile, confessant la foi jusque sur l'échafaud, avaient recueilli la double palme de la virginité et du martyre. Voyez combien leur piété était sincère, combien leur fidélité à leur vocation sainte a été inébranlable. A peine des jours plus sereins ont-ils lui sur la France, à peine leur a-t-il été permis de concevoir le dessein de rentrer dans l'obscurité des cloîtres, qu'elles se sont empressées de s'y réfugier de nouveau, de reprendre le joug de la vie religieuse, et de perpétuer leur saint institut. Ainsi, par une seconde immolation, plus difficile, peut-être plus méritoire que la première, on les a vues tout quitter pour ne chercher que Dieu seul, et par le sacrifice de leur corps et de leur esprit, s'offrir en perpétuel holocauste à Jésus-Christ.

Déjà, dans cette capitale, comme dans les provinces,

les filles de sainte Thérèse, celles de saint François de Sales, et bien d'autres encore avaient élevé de nouvelles barrières entre elles et le monde. Les religieuses Bénédictines du Calvaire, quoique animées du même esprit, n'avaient encore pu réaliser rien de semblable. Plusieurs années se sont écoulées pour elles dans une pénible incertitude qui n'excluait pas toutefois la résignation. Enfin, le ciel a exaucé leurs pieux désirs; leur jour est arrivé; et après trente ans, ces filles du Calvaire, qui habitaient autrefois une maison que Marie de Médicis leur avait bâtie à côté de son palais, ont pu se réunir dans ce modeste asile, et y reprendre, avec l'habit de leur profession, la sainte rigueur de leurs anciennes observances. Heureusement ce qu'il y a de plus pauvre aux yeux des hommes qui jugent par les apparences, est bien souvent ce qu'il y a de plus riche devant Dieu, qui juge d'après la réalité; et le grain de sénévé, qui est la plus petite de toutes les plantes, fécondé par l'esprit de vie, peut devenir un grand arbre, qui se chargera de fleurs et de fruits abondants. Nous vous dirons, mes chères Sœurs : Ne craignez pas, petit troupeau : *Nolite timere, pusillus grex* (1). Le souverain pasteur des âmes vous gardera; et comme il a su vous réunir sous sa houlette malgré tant d'obstacles, il saura bien, s'il lui plaît, vous multiplier pour la gloire de son nom et la sanctification de son Eglise.

La génération impie et perverse au milieu de laquelle nous vivons ne cesse d'outrager le ciel par des blasphèmes, et de provoquer son courroux par l'éclat de son impiété; et que deviendrions-nous s'il n'était apaisé par la piété des justes? Oui, il nous faut des victimes de douleur et de pénitence pour expier tant de scandales et de crimes. Hé bien! c'est ici qu'elles se trouveront. Les gémissements de l'innocence au pied des autels, des jeûnes pres-

(1) Luc. xii, 32.

que continuels, l'abstinence de tous les jours, la privation de toutes les douceurs de la vie, les veilles et les prières de la nuit, voilà le partage des Filles du Calvaire; voilà les œuvres expiatoires qui s'interposent entre le ciel et la terre, pour que la terre ne soit pas frappée d'un irrévo- cable anathème.

Dans un siècle de mollesse qui repousse avec horreur le joug des devoirs, qui trouve déjà si durs les simples préceptes, et qui prend sa faiblesse pour de l'indépendance, il faut de grands exemples. Alors on a le droit de dire aux pusillanimes : Regardez, et du moins marchez de loin sur les traces que vous voyez devant vous. Or, quoi de plus capable de confondre notre lâcheté, que l'exemple de ce sexe timide et délicat qui porte avec tant de courage le joug même de la perfection chrétienne? Oui, la bonne odeur des vertus pratiquées dans cet asile se répandra dans le voisinage; l'aspect de ses murs, la croix placée sur la porte de cette maison, le bruit seul de l'instrument sonore qui règle ici tous les exercices de la journée, suffiront pour éveiller de saintes pensées. Plus les Filles du Calvaire seront cachées, plus elles seront édifiantes; semblables à ces fleurs modestes que leur parfum trahit. Auprès de ces humbles filles, qu'ils sont petits tous les politiques, tous les savants, tous les beaux esprits! et qu'ils devraient bien s'écrier, comme autrefois saint Augustin : Ces filles dans leur simplicité ravissent le ciel; et nous, avec toute notre science, nous sommes si aveugles, si insensés, que nous restons toujours ensevelis dans la chair et le sang.

Qu'elles sont donc précieuses aux yeux de la foi ces retraites habitées par l'innocence ou le repentir, et qui, placées au milieu de nos cités les plus dépravées, opposent ce que la vertu a de plus héroïque à ce que le vice a de plus extrême! puissent-elles s'étendre et se fortifier au milieu de nous! Oui, nous osons l'espérer de celui qui

ne laisse pas ses ouvrages imparfaits, elle prospérera, elle croitra cette maison sainte où nous sommes réunis, formée par les prières, plus encore par les soins d'une supérieure vénérable qui avait tant soupiré après le jour qu'elle voit enfin, et qui volontiers dirait comme le saint vieillard de l'Évangile : Maintenant laissez aller mon âme en paix, mes vœux sont accomplis; je revois ce Calvaire sur lequel je m'étais consacrée à vous et sur lequel j'ai désiré mourir. Oui, elle prospérera cette maison sanctifiée par la bénédiction d'un prélat sur lequel reposent tant d'espérances, et qui, sous les yeux du pasteur que le ciel nous avait réservé dans sa miséricorde, se dispose à être comme lui le guide du troupeau par ses exemples, non moins que le père par ses bienfaits. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION
DE LA PREMIÈRE PIERRE

DE LA CHAPELLE

DU MONASTÈRE DU TEMPLE.

28 MAI 1821.

N'APPROCHEZ pas de ce lieu sans donner quelque marque de respect et de crainte. Quittez votre chaussure, car la terre où vous êtes est sainte : *Locus in quo stas, terra sancta est* (1). Ces paroles, que le ciel fit autrefois entendre à Moïse qui s'avancait vers le buisson ardent où Dieu faisait éclater sa gloire, ne pourrait-on pas les adresser avec raison à ceux qui s'avanceraient vers cette enceinte? ne pourrait-on pas leur dire : Ne portez ici vos pas qu'avec le sentiment d'une religieuse frayeur, car elle est sacrée la terre que vous aller fouler aux pieds : *terra sancta est*? Oui, elle est sacrée, et par les infortunes inouïes, et par les vertus héroïques dont elle a été le témoin au temps de nos discordes impies; comme elle l'est aussi par la sainteté de ces filles du désert, de ces anges mortels qui l'habitent maintenant. C'est en ces lieux qu'a gémi, qu'a essuyé les traitements les plus barbares, ce que la terre pouvait avoir de plus digne de sa vénération et de son amour; c'est en ces lieux qu'ont été livrées à d'inexprimables angoisses les plus augustes victimes des fureurs populaires. O jours de sang et de larmes; ô scènes déchirantes et cruelles! forfaits à jamais lamentables, que je n'ose même pas rappeler, que tout cœur français voudrait

(1) Exod. III, 5.

C'est ici que la grâce divine vous attendait pour achever son ouvrage ; ainsi elle a fait sortir de l'affliction du corps la guérison de l'âme : et voilà comme elle cache plus d'une fois sa miséricorde sous les traits de la sévérité. Le désir de connaître une religion à laquelle vous deviez des soins si touchants, s'est fait sentir vivement à votre cœur ; vous avez voulu conférer avec ses ministres ; mais si l'ouvrier évangélique plante et arrose, c'est Dieu seul qui donne l'accroissement. Aidée de sa grâce, votre candeur naturelle vous a rendue docile aux instructions qui vous ont été données ; bientôt la pénétration de votre esprit vous les a rendues familières ; et aujourd'hui c'est avec une liberté, une conviction entière, comme avec une douce joie, que vous allez, non pas quitter la foi de vos pères, mais plutôt revenir à celle qu'ils professaient autrefois, que nous professons encore, et qu'ils n'auraient jamais dû abandonner.

Désormais membre vivant de la véritable Eglise, vous y trouverez le trésor des grâces dont elle est seule dépositaire ; appuyée sur elle comme sur la colonne de la vérité, ainsi que la nomme l'Apôtre (1), vous serez invariable dans votre foi : plus heureuse que vos frères séparés, qui sans règle fixe de croyance flottent à tout vent de doctrine. Un sacerdoce, héritier de pouvoirs divins, vous fera trouver dans le sacrement de la réconciliation le repos de la conscience, dans la participation aux saints mystères la force et la vie ; et en même temps cette communauté de biens spirituels, que nous appelons la communion des saints, sera pour vous une source invariable de bénédictions.

Ainsi vous traverserez le pèlerinage du monde présent, soutenue par l'espérance du monde à venir ; vous marcherez avec courage vers la terre des vivants, où il n'y a

(1) I Tim. III, 15.

plus ni temps, ni ténèbres, ni désirs, où l'on voit ce que nous croyons, où l'on possède ce que nous attendons ; vous mériterez enfin d'entrer dans ce royaume, qui, suivant l'expression de saint Augustin, a pour roi la vérité, pour loi la charité, pour durée l'éternité (1) ; et vous pourrez dire, comme un saint docteur du quatrième siècle (2) : Chrétienne, c'est mon nom, et mon surnom c'est Catholique.

(1) Epist. cxxxviii, ad Marcell. n. 17.

(2) Saint Pacien, évêque de Barcelone.

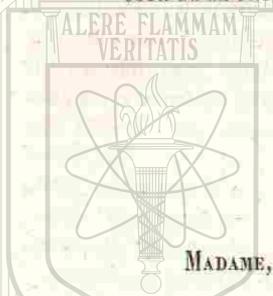
DISCOURS PRONONCÉ A VICHY,

EN PRÉSENCE

DE MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÈME,

LE 24 JUIN 1821,

JOUR DE LA PROCESSION DU SAINT-SACREMENT.



Afferre Domino, patriæ gentium, afferre Domino gloriam et honorem; afferre Domino gloriam nomini ejus.

Rendez, peuples divers, rendez au Seigneur honneur et gloire; payez à son saint nom votre tribut de louanges. Ps, xcvi, 6.

MADAME,

QUEL spectacle vient ici, Chrétiens, s'offrir à mes regards dans le temple qui nous réunit? certes, il a quelque chose de bien extraordinaire. Ne puis-je pas dire, sans me faire illusion, que la chaire modeste d'une simple bourgade est devenue pour moi comme une des chaires les plus brillantes de la capitale même de ce royaume?

Sans doute, le Dieu des plus grandes cités est aussi le Dieu des plus humbles campagnes; il n'est qu'un Dieu, comme il n'est qu'un soleil pour tous; et c'est au nom du Père commun de tous les hommes, que nous devons graver dans toutes les âmes la même foi, les consoler par les mêmes espérances, les sanctifier par la même charité. Mais, suivant le cours ordinaire des choses, qu'arrive-t-il? C'est que, dans les bourgs et les campagnes, notre ministère s'adresse presque uniquement à une seule des classes de la société, à celle des laboureurs, des artisans, des

ouvriers qui sont condamnés à porter le poids du jour et de la chaleur, et qui, trop souvent, mangent un pain détrempé de leurs sueurs et de leurs larmes. La voix du pasteur ne s'y fait entendre qu'à son seul troupeau, et ses instructions paternelles ont les mêmes limites que la famille chrétienne qui est confiée à sa sollicitude. Au contraire, dans la capitale surtout, le prédicateur de la parole sainte s'adresse non pas seulement à ses habitants, mais à un grand nombre d'étrangers qui affluent de toutes parts dans ses murs, à toutes les conditions qui partagent la vie humaine, à ce qu'il y a de plus riche comme à ce qu'il y a de plus pauvre, à ce qu'il y a de plus élevé comme à ce qu'il y a de plus obscur.

Nous en particulier, lorsque du haut de la tribune sacrée de l'un de ses temples les plus magnifiques, nous élevons la voix devant une nombreuse et florissante jeunesse accourue de toutes les provinces au sein de cette reine des cités, pour y puiser l'instruction comme dans sa source, nous croyons parler à la France dans la personne de ses enfants d'élite, précieux gage de ses espérances; et cette pensée a contribué peut-être plus d'une fois à donner plus d'essor à notre zèle, et plus de force à nos discours.

Hé bien, ce qu'il est naturel de trouver dans la capitale, nous le trouvons ici par un concours particulier de circonstances. Oui, il est dans cet auditoire des personnes de tous les rangs, de tous les âges, comme des diverses contrées de notre belle France, attirées en ce lieu par la réputation de ses bains salutaires, mais qui, en cherchant la santé du corps, ne doivent pas oublier la santé de l'âme, et auxquelles notre qualité d'ambassadeur de Jésus-Christ auprès des hommes, nous autorise à dire ce qu'il disait lui-même à la femme de Samarie, assise au bord du puits de Jacob: O! si vous connaissiez le don de Dieu, vous demanderiez, non pas cette eau qui désaltère le

corps, mais cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle (1).

Je ne puis, Chrétiens, que me réjouir de cette affluence, de ce concours extraordinaire d'étrangers, puisqu'il devait contribuer à l'éclat de ce beau jour, à l'édification publique, à la gloire de la religion, et de celui dont la majesté repose dans nos tabernacles. Tous les ans, il est vrai, l'auguste sacrement de nos autels reçoit en ces lieux de solennels hommages. Tous les ans, ici comme dans le reste du monde catholique, le Saint des saints semble quitter son sanctuaire, pour s'avancer en triomphateur sur nos places publiques; l'encens fume devant lui; des fleurs sont semées sur son passage, tout se prosterne en sa présence; des chants d'allégresse semblent porter jusqu'aux cieux le récit des victoires qu'il a remportées sur le vice et sur l'erreur depuis dix-huit siècles: mais jamais cette solennité n'avait été célébrée avec autant d'éclat; et à la vue des nombreux étrangers ici réunis, confondant en ce jour leurs vœux et leurs hommages, je me rappelle ces paroles du Prophète-roi: Peuples-divers, rendez au Seigneur honneur et gloire, payez à son saint nom votre tribut de louanges. Je sais bien qu'on a pu trouver ailleurs plus de magnificence dans les autels, plus de richesse dans les vêtements sacrés, plus de pompe dans les cérémonies; mais où a-t-on pu trouver davantage ce qui édifie, ce qui touche, ce qui pénètre un cœur chrétien et français d'une tendre et profonde émotion?

Encore que Dieu seul soit grand, mes Frères, et que toute grandeur humaine s'efface devant la sienne, toutefois nos faibles imaginations sont plus ébranlées, plus émues quand nous voyons ce que la terre a de plus auguste s'abaisser devant celui qui, dans nos livres saints, s'appelle le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs (1).

(1) Joan. iv, 10. — (2) I Tim. vi, 15.

Heureux jour que celui qui, au milieu d'un peuple pieux et fidèle, nous fait voir tant de grandeur unie à tant de bonté, aux pieds du Dieu très-grand et très-bon! Si nous voulions emprunter ici le langage du prophète au sujet de Bethléem, petite ville de Juda, ne pourrions-nous pas dire, toutes proportions gardées, du lieu que nous habitons pour un temps: Modeste cité, tu n'es pas en ce jour une des moindres villes de France, puisque pour ta gloire et ton bonheur, tu possèdes seule dans ton sein ce qui te rend rivale de la capitale elle-même!

O qu'elle est belle cette religion, qui en consacrant, pour le maintien de l'ordre public, la distinction des rangs et des fortunes, tend néanmoins à les rapprocher et à les confondre dans les sentiments d'une charité commune, et aux yeux de laquelle la vie des petits et des indigents est précieuse comme celle des riches et des puissants de la terre! O qu'ils sont aveugles ceux qui la combattent avec tant de fureur en la couvrant de tant d'injures et de dérisions! Ils ne voient pas que la religion est dans la société ce que la lumière est dans la nature; que par son influence secrète, mais si puissante, elle fait germer de toute part les plus précieuses vertus, que c'est elle surtout qui inspire aux pères la vigilance, aux enfants la piété filiale, aux magistrats l'intégrité, aux maîtres la justice, aux serviteurs la fidélité, aux riches l'humanité, aux pauvres la résignation, aux malheureux la patience; que, réprimant et consolant à la fois, elle affermit l'autorité, conserve l'ordre, et devient la meilleure sauvegarde des mœurs, comme les mœurs sont la sauvegarde des lois.

Le respect des lois et des magistrats. Nous faisons grand bruit de notre liberté; et l'on ne voit pas ou l'on ne veut pas voir, qu'avant l'Évangile, sous le paganisme, la servitude était la condition commune de l'espèce humaine, que la liberté n'était que pour quelques-uns,

et l'esclavage pour le plus grand nombre; qu'au christianisme appartient la gloire d'avoir relevé la dignité de l'homme, d'avoir adouci les mœurs, les usages, et enfin d'avoir amené dans l'ordre social ce qui en est la perfection, l'alliance auparavant inconnue de la liberté de tous avec la sécurité de tous. Et qu'importent les belles théories sur l'honneur et la liberté, si en faisant tomber devant les passions et les vices la plus forte des barrières, celle de la religion, vous nous livrez à leur tyrannie, et vous nous rendez ainsi esclaves en réalité? Oui, l'orgueil avec ses folles prétentions, l'ambition avec ses inquiétudes, la vengeance avec ses fureurs, la jalousie avec ses bassesses, la cupidité avec ses soucis, la volupté avec ses dégoûts, voilà quels sont les tyrans de nos âmes. L'homme le plus libre, c'est le chrétien, qui s'élevant par la foi au-dessus des événements, ne dépend que de Dieu et de sa conscience; et saint Louis dans les fers était plus libre que le Sarrasin qui le retenait captif. Plus on veut s'affranchir de Dieu, et plus on est esclave de soi-même et des autres. L'homme sans religion se laisse séduire par une fausse image de liberté; il se croit libre parce qu'il flotte au gré de ses inutiles désirs: semblable, dit le grand évêque de Meaux après saint Augustin, à cet arbre caressé par le vent qui se joue dans ses feuilles et ses branches; on dirait que l'arbre se balance et s'égaie en des mouvements de son choix, tandis qu'il ne fait qu'obéir aux impressions qu'il ne sait point maîtriser.

Nous faisons grand bruit de notre égalité; et l'on ne voit pas où l'on ne veut pas voir qu'elle ne se trouve nulle part aussi bien que dans le christianisme. Oui, toutes les distinctions sociales disparaissent devant le Dieu qu'il nous faut adorer. S'il nous commande, pour la conservation même des sociétés, d'être soumis aux puissances, et de rendre à César ce qui est à César, il commande aux princes la justice, non moins qu'au reste des hommes, et

les menace même d'un jugement plus rigoureux: *Judicium durissimum his qui presunt fiet* (1). Le paganisme faisait l'apothéose du vice couronné; l'Évangile ne couronne que la vertu, qu'elle soit cachée sous la chaumière, ou qu'elle brille sur le trône. Des hommes le paganisme faisait des dieux, et le christianisme rappelle à ceux qui pourraient passer pour des dieux sur la terre, qu'ils ne sont que des hommes, que Dieu les citera à son tribunal, et que là seront pesés dans la même balance les rois et les sujets. La religion, dans ses grâces, dans ses promesses, ses espérances, n'a pas de privilège pour la grandeur et l'opulence. Voyez les assemblées chrétiennes de nos temples; ce que l'ordre, la science, le pouvoir, le rang exigent, la religion le consacre, et n'approuve pas plus les éclats de l'orgueil dans le vulgaire que dans les hommes élevés en dignité. Mais c'est bien ici surtout, c'est au pied des autels, que chacun peut comprendre que nous sommes les enfants du même Père, que tous nous sommes nourris du même pain de vie, soit du haut de la chaire de vérité, soit au banquet sacré; que la même félicité est réservée à tous, et que dans le même ciel, les guerriers et les simples bergers pourront se trouver à côté du plus grand et du plus saint des rois.

Nous faisons grand bruit de nos lois nouvelles, de nos institutions, et des formes actuelles de notre gouvernement. Certes, ce sont là des choses étrangères à mon ministère; mais en ma qualité de ministre du Dieu vivant, il m'appartient de proclamer devant les sages du siècle les oracles de la sagesse éternelle. Eux et leurs systèmes pourront bien passer, mais la parole de vérité ne passera point; or, il est écrit pour tous les temps, qu'en vain l'homme élève l'édifice, si la main de Dieu n'en a posé les fondements: *Nisi Dominus edificaverit domum, in*

(1) Sap. vi, 6.

vanum laboraverunt qui edificant eam (1). La sagesse humaine pourra bien travailler, façonner la statue, lui donner toutes les formes extérieures; mais qui l'animerà? C'est dans le ciel qu'il faut aller chercher le feu divin qui doit lui donner la vie; et c'est encore un écrivain sacré qui nous dit que tout don parfait descend du Père des lumières : *descendens à Patre luminum* (2).

Enfin nous faisons grand bruit de nos sciences et de nos arts; mais je le dirai sans détour, autant j'honore, j'estime, je révère le savoir quand il se consacre au triomphe de la vertu, autant je le méprise quand il se prostitue aux doctrines d'impiété, de corruption; et j'entre volontiers dans la pensée du pieux auteur de *l'Imitation*, qui a dit à peu près (3) : Le simple villageois qui craint son Dieu et qui le sert dans la sincérité de son cœur, vaut bien mieux que le savant superbe qui ne refuse d'adorer Dieu que pour s'adorer lui-même.

Persuadé, comme je le suis, de tout ce que la religion a de vrai, de beau, d'utile, je ne puis que m'adresser à vous tous, qui, après avoir été réunis pour un temps, vous séparerez peut-être pour toujours, et je vous dirai : Pères vertueux, enfants soumis, magistrats intègres, administrateurs vigilants, guerriers valeureux, mères tendres, épouses chrétiennes, vous tous qui désirez de voir les haines cesser, les cœurs se rapprocher, les lois s'affermir, la paix se consolider, et avec elle nous venir tous les biens à la fois, ralliez-vous autour de l'autel comme du trône; devenez les apôtres de la religion, du moins par vos exemples; et si vous avez le malheur de ne pas y croire, respectez-la du moins pour ses bienfaits. Rentrés dans vos foyers, vous raconterez à vos familles ce que vos yeux ont vu, ce que vos cœurs ont senti, ce que je n'ose

(1) Ps. cxxvi, 1. — (2) Jacob. 1, 17. — (3) Lib. I, cap. II, n. 1.

dire, mais ce que je sens comme vous. Pleins de ce souvenir, vous ranimerez autour de vous un feu sacré qui ne s'éteindra que par la ruine de vos familles et de votre patrie, de la religion et de la royauté.

Conservez-la cette religion sainte, comme le plus précieux héritage que vous puissiez léguer à vos enfants; si vous ne pouvez leur laisser des richesses, laissez-leur du moins la religion avec les vertus qu'elle inspire et les consolations qu'elle donne. Par reconnaissance et par amour, vous apprendrez à la première enfance le nom de cette bienfaitrice qui n'est connue dans cette contrée que par les heureux qu'elle fait. Si c'est pour la dernière fois qu'il nous est donné de prier dans ce temple avec elle et pour elle, redoublez de vœux et de supplications; conjurez plus que jamais le ciel de lui accorder tout ce qui en faisant son bonheur ferait le nôtre, et faisons retentir à son oreille, avec une ardeur nouvelle, ce cri des cœurs français, ce chant religieux et guerrier tout ensemble, signal de l'honneur et de la fidélité : Seigneur, sauvez le Roi : *Domine, salvum fac Regem*; écoutez les vœux que nous vous adressons pour son bonheur et pour celui de son auguste famille, désormais inséparable de celui de la France; *et exaudi nos in die quâ invocaverimus te.*

ne laisse pas ses ouvrages imparfaits, elle prospérera, elle croitra cette maison sainte où nous sommes réunis, formée par les prières, plus encore par les soins d'une supérieure vénérable qui avait tant soupiré après le jour qu'elle voit enfin, et qui volontiers dirait comme le saint vieillard de l'Évangile : Maintenant laissez aller mon âme en paix, mes vœux sont accomplis; je revois ce Calvaire sur lequel je m'étais consacrée à vous et sur lequel j'ai désiré mourir. Oui, elle prospérera cette maison sanctifiée par la bénédiction d'un prélat sur lequel reposent tant d'espérances, et qui, sous les yeux du pasteur que le ciel nous avait réservé dans sa miséricorde, se dispose à être comme lui le guide du troupeau par ses exemples, non moins que le père par ses bienfaits. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION
DE LA PREMIÈRE PIERRE

DE LA CHAPELLE

DU MONASTÈRE DU TEMPLE.

28 MAI 1821.

N'APPROCHEZ pas de ce lieu sans donner quelque marque de respect et de crainte. Quittez votre chaussure, car la terre où vous êtes est sainte : *Locus in quo stas, terra sancta est* (1). Ces paroles, que le ciel fit autrefois entendre à Moïse qui s'avancait vers le buisson ardent où Dieu faisait éclater sa gloire, ne pourrait-on pas les adresser avec raison à ceux qui s'avanceraient vers cette enceinte? ne pourrait-on pas leur dire : Ne portez ici vos pas qu'avec le sentiment d'une religieuse frayeur, car elle est sacrée la terre que vous allez fouler aux pieds : *terra sancta est*? Oui, elle est sacrée, et par les infortunes inouïes, et par les vertus héroïques dont elle a été le témoin au temps de nos discordes impies; comme elle l'est aussi par la sainteté de ces filles du désert, de ces anges mortels qui l'habitent maintenant. C'est en ces lieux qu'a gémi, qu'a essuyé les traitements les plus barbares, ce que la terre pouvait avoir de plus digne de sa vénération et de son amour; c'est en ces lieux qu'ont été livrées à d'inexprimables angoisses les plus augustes victimes des fureurs populaires. O jours de sang et de larmes; ô scènes déchirantes et cruelles! forfaits à jamais lamentables, que je n'ose même pas rappeler, que tout cœur français voudrait

(1) Exod. III, 5.

I.
POUR UN MARIAGE.

LA religion, qui reçoit le chrétien à son entrée dans la carrière de la vie, qui le suit jusqu'au terme de sa course pour inspirer tous ses sentiments et diriger tous ses pas, ne pouvait abandonner ses enfants dans une circonstance solennelle qui décide de leur destinée pour le temps et pour l'éternité. Aussi se présente-t-elle à vous, aujourd'hui, riche de bénédictions et de promesses; au milieu de la joie des familles, elle déploie ses pompes sacrées; c'est le ciel même qu'elle appelle pour témoin de vos serments. Du haut de son trône éternel, un Dieu père et conservateur du genre humain les ratifie; et le sang adorable de Jésus-Christ va changer des liens terrestres et fragiles en une union toute divine.

Les lois qu'elle vous impose n'ont rien qui vous soit étranger ni qui doive alarmer votre cœur; elle vous demande de rester fidèles à Dieu, et de vous dévouer, pour lui plaire, à vous rendre mutuellement heureux. Ah! ce n'est pas vous qui pourriez l'oublier jamais, ce Dieu que la piété de vos mères, si vertueuses, si chrétiennes, vous apprit à craindre et à aimer dans les premiers jours de votre vie: toujours vous chéririez la religion comme le premier de vos devoirs et le plus doux de vos liens. N'est-ce pas elle qui seule peut vous offrir la garantie de vos principes et de vos sentiments? Elle seule rendra vos affections durables en les rendant saintes et pures; par elle, vous vous unissez aujourd'hui, pour ne cesser jamais de vous aimer, et les nœuds que vous allez former deviennent non-seulement inviolables, mais éternels.

Après le soin de plaire à Dieu, ou plutôt par ce senti-

ment même de religion que réclament toutes les affections humaines comme leur appui nécessaire, vous placerez au premier rang l'obligation de vivre l'un pour l'autre par un dévouement invariable et sans bornes à votre bonheur mutuel.

Vous, Monsieur, vous chéririez dans votre épouse la compagne que Dieu vous a donnée pour embellir votre vie, pour vous aider à en supporter les peines et à en remplir les devoirs. Fidèle à l'esprit de la religion, vous saurez tempérer une prééminence nécessaire, par la tendresse, le respect et l'honneur; vous l'aimerez, vous dit l'Apôtre, comme une portion de vous-même: *Qui suam diligit uxorem, seipsum diligit* (1). Ainsi vous comblez les vœux de ces respectables parents dont le choix remet dans vos mains leur plus précieux trésor. C'est un père vertueux que nous avons vu, fidèle aux plus touchants souvenirs, chercher dans cet unique et tendre gage la seule consolation qu'il ait voulu connaître. C'est une mère qui depuis tant d'années n'a semblé vivre que pour remplir un triste et pieux engagement dont vous recueillez tout le prix. Ah! lorsqu'ils viennent au pied des autels vous confier les vertus, le bonheur, le salut d'une enfant sur qui reposent tant d'affections et d'espérances, un noble sentiment vous associe à tous leurs vœux; dès longtemps votre cœur les avait prévenus, et il ne se démentira jamais.

Et vous, Mademoiselle, vous vous acquitterez envers votre époux, en réalisant pour son bonheur tout ce que promet votre jeunesse. Qu'il trouve toujours en vous la même modestie, la même douceur, avec cette soumission chrétienne qui envisage dans ce sacrement l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, et s'unit saintement à un époux comme à son chef et à son appui. Eh! qui mieux

(1) Ephes. v, 28.

que vous doit connaître ce que peut la piété pour le bonheur des familles ? Les modèles sont sous vos yeux , et ils ne nous laissent rien à vous apprendre. Que vos regards s'arrêtent surtout sur cette seconde mère à qui vous devez tout ce que vous êtes. Aujourd'hui, pour prix de ses soins, elle vient vous demander de lui rendre par vos vertus celle qu'elle vous rendit par sa tendresse : une double dette vous est imposée ; imitez-la l'un et l'autre, et il ne nous restera rien à vous souhaiter.

C'est maintenant enfin que vous prenez ensemble votre rang dans la société ; et quels devoirs elle vous impose ! Ici tous les souvenirs se réveillent ; à la présence des parents se joint la mémoire des aïeux. Un jour, plaise au ciel que ce soit bien tard ! vous vous trouverez à la tête d'une illustre maison , où l'élevation des sentiments, la bonté, la générosité, ont relevé d'âge en âge l'éclat du sang et de la grandeur ; d'une famille toujours plus ambitieuse de mériter les honneurs que de les obtenir, et encore plus distinguée dans nos annales par les services qu'elle a rendus que par les dignités dont elle a joui, Gloire, vertus, religion, piété, vous environnez de toutes parts ces jeunes époux !

Mais qui peut, ô mon Dieu, répondre de leur bonheur si vous ne daignez les bénir ? que serviraient les avantages dont le monde peut les flatter, s'ils devenaient jamais infidèles à votre grâce ? Oui, mon Dieu, vous les bénirez, vous les sauverez, ces enfants de tant d'amour, de tant de soins, de tant de larmes ; vous leur donnerez de continuer avec gloire la noble tradition de la religion et de l'honneur dont ils resteront dépositaires. Puissent-ils retracer eux-mêmes et voir revivre autour d'eux les grands exemples qui les entourent, et consommer dans votre amour une vie longtemps heureuse par la concorde mutuelle et par l'observation de vos lois saintes ! Ainsi soit-il.

II.

POUR UN MARIAGE.

AVANT de recevoir les promesses que vous venez renouveler au pied des autels, et de les consacrer par les bénédictions de mon ministère, je me plais à vous féliciter l'un et l'autre du choix que chacun de vous a fait dans la chose la plus sérieuse de la vie ; et je veux avec vous, avec vos familles, avec tout ce qui fait ici des vœux pour votre bonheur, me réjouir des espérances que ce jour fait naître, et que tout semble garantir.

Je vous dirai à vous, Monsieur, qu'en fixant votre choix sur celle qui va s'unir à votre sort, vous avez fait preuve d'une maturité de raison qui honore votre jeunesse. Dans l'âge même des illusions, vous avez senti que ce qui brille uniquement d'un éclat fragile ne suffit pas au sage qui regarde dans l'avenir ; et vous ne concevriez pas que, dans la femme surtout, l'amabilité pût être séparée de la vertu. Vos désirs appelaient donc une compagne dans laquelle ces grâces qui cesseraient de l'être si elles n'étaient pas décentes, ces qualités aimables qui embellissent la vie, fussent unies aux qualités solides qui en sont comme le fondement. Hé bien, Monsieur, rendez grâce au ciel qui couronne en ce moment la sagesse de vos pensées, et qui vous offre dans celle qui est à vos côtés la récompense la plus précieuse, comme la plus douce à votre cœur.

Une éducation distinguée, reçue au sein même de la capitale par les soins d'institutrices vraiment dignes de ce nom ; une délicatesse, une élévation de sentiments qu'elle a puisées dans le cœur de sa mère, et dans les souvenirs

d'un père qui mérita de recevoir au champ d'honneur le signe éclatant du plus noble courage ; une piété sincère sans être trop austère, pleine de condescendance sans faiblesse, incapable de plier devant ce qui ne s'allierait point avec le devoir : tels sont, Monsieur, les gages de bonheur que vous apporte celle qui s'associe à votre destinée ; vous serez heureux par elle, mais elle sera heureuse par vous.

Oui, Mademoiselle, je puis vous dire maintenant à vous, que celui qui va vous engager sa foi ne trompera pas vos espérances. Il a été bon fils, il a été bon frère, il sera bon époux. On le verra se montrer digne de recueillir l'héritage d'honneur et de loyauté, de vertus domestiques et chrétiennes des auteurs de ses jours et de ses aïeux. Sa famille ne vous est pas étrangère, c'est la vôtre ; vous y trouverez une seconde mère que le ciel a douée de tout ce qu'il fallait pour vous servir en tout de guide et de conseil. Celui qu'il vous sera permis d'appeler du nom de père en a déjà pour vous toute la tendresse ; et pour la mériter toujours, vous n'aurez qu'à vous montrer toujours semblable à vous-même. Bientôt, en vous adressant à des êtres chéris, vous direz pour la première fois, Mon frère, Ma sœur : et ces noms sur vos lèvres ne seront que l'expression fidèle d'une affection réciproque qui existe déjà, et qui va devenir plus vive que jamais. Ainsi donc, jeunes époux, de quelque côté que je porte mes regards, je n'aperçois que d'heureux présages pour votre avenir.

Toutefois je vous tromperais, je trahirais mon ministère si j'osais vous prédire que vous ne verrez jamais se lever sur vos têtes que des soleils sans nuages. Non, il n'est pas pour l'homme de félicité pure sur la terre. Combien de fois des accidents imprévus, des pertes douloureuses, quelques-unes de ces tribulations qui sont comme l'apanage de notre humanité, n'ont-elles pas troublé le cours de la plus belle vie ? Mais vivez en époux chré-

tiens, conservez la paix de l'union la plus inaltérable ; montrez-vous compatissants envers l'indigence et le malheur, parce qu'il est écrit que les miséricordieux obtiendront miséricorde ; soyez soumis à cette Providence qui bien souvent cache les dons de son ineffable bonté sous les traits mêmes de la justice ; et ces pieuses dispositions seront pour vous le baume salutaire qui seul peut guérir les plaies de votre âme, ou du moins les adoucir.

Jeunes époux, je suis averti par le nombre de mes années que je pourrai bien n'être pas longtemps témoin de votre heureuse carrière ; mais je puis du moins appeler de tous mes vœux une longue suite de jours prospères pour vous, qui, m'étant déjà chers par les liens de la parenté, le devenez davantage par le ministère que je remplis en ce moment.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DE BIBLIOTECAS



effacer de son souvenir, comme des pages de notre histoire! Mais non, nous sommes condamnés à en porter éternellement la honte dans la postérité. Du moins la religion a eu la gloire d'avoir fait tout ce qui était en elle pour les expier, pour réconcilier le ciel avec le peuple qui a eu le malheur de se rendre coupable.

Ce monastère, qu'est-il autre chose qu'un monument expiatoire de tous les sacrilèges excès qui ont souillé la France, de tous les noirs attentats qui ont été commis contre la majesté de Dieu et de nos rois? C'est ici que nuit et jour gémissent au pied des autels des vierges sacrées, victimes innocentes et volontaires d'iniquités qui ne sont pas les leurs; c'est ici que la prière, les jeûnes, les veilles, les austères observances, les soupirs de cœurs contrits et humiliés ne cessent de monter comme un encens d'agréable odeur, vers le trône de la justice, mais aussi de la clémence éternelle, pour en faire descendre sur la famille Royale, sur la France entière, la grâce et la miséricorde; c'est ici que se forme un essaim de jeunes chrétiennes, qui, nourries dans l'amour de leur Dieu et de leur Roi, porteront un jour dans le monde les vertus et les sentiments qu'elles auront puisés dans ce saint asile.

Ainsi la religion se venge de ses ennemis, en expiant le passé, en sanctifiant le présent, en préparant l'avenir.

Voyez comme dans cette cérémonie dont elle est l'âme, tout est noble et touchant! Au lieu d'un simple oratoire qui lui était consacré dans un espace trop étroit, un temple s'élève plus digne d'elle, sous les auspices de la Reine des cieux, de celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois; il doit être érigé sous l'invocation du saint monarque père des Bourbons, qui du haut des cieux veille encore sur ses enfants et sur son peuple. Et à qui cette capitale devra-t-elle ce

monument de piété chrétienne? A la munificence d'une servante de Jésus-Christ, illustre par sa naissance, plus illustre encore par ses vertus, qui cachant le beau nom de Condé sous l'humble dénomination de Sœur de la Miséricorde, est venue ensevelir dans la solitude tout l'éclat et toutes les grandeurs du siècle. Au nom de qui est posée la première pierre de ce saint édifice? Au nom de ce que le malheur, le courage, la bonté ont de plus touchant, comme la France de plus cher; au nom de l'auguste orpheline du Temple. Ah! sans doute, elle serait bien capable de fixer d'un œil ferme les ruines du palais de ses pères, et même les lieux qui n'auraient été que le théâtre de ses propres douleurs; mais ne demandons pas à sa piété filiale de revoir les lieux où ses bienheureux parents ont tant souffert. Qu'il nous suffise qu'elle nous console de son absence par une si fidèle et si digne dépositaire de ses sentiments et de ses pensées. Si le pasteur également chéri et révérend qu'une providence toute miséricordieuse avait réservé au siège du glorieux saint Denis, n'a pu satisfaire aux désirs de son cœur; s'il n'est point ici pour lever ses mains vénérables sur cette enceinte et pour la bénir, il est en quelque sorte présent par un autre lui-même, par ce prélat qui doit un jour hériter de son amour pour nous comme de notre amour pour lui.

Pontife du Seigneur, appelez toutes les bénédictions du ciel sur les fondements de cet édifice sacré; que par vos mains la religion lui imprime son caractère de stabilité et de durée, et que ce monument de la piété de Louise de Condé traverse les siècles, comme les monuments que la piété de saint Louis consacrait il y a six cents ans au bien de la religion et de l'humanité.

POUR LA BÉNÉDICTION
DE LA PREMIÈRE PIERRE
DE LA
CHAPELLE DE LA VISITATION.

RUE DE VAUGIRARD.

*Gloria in altissimis Deo, et in terra
pax hominibus bonæ voluntatis.*

Gloire à Dieu au plus haut des cieux,
et paix sur la terre aux hommes de
bonne volonté. LUC. II, 14.

TEL est le cantique d'allégresse que les anges firent autrefois retentir dans les airs pour célébrer la naissance de celui qui était l'attente des nations, d'un Dieu fait homme pour sauver le monde; cantique divin que l'Eglise chrétienne répète tous les jours au milieu du sacrifice adorable qui procure et tant de gloire à Dieu, par le prix infini de la victime qui s'immole, et tant de paix aux hommes par les grâces qui en découlent sur la terre; cantique qui n'est pas étranger à la cérémonie qui nous rassemble, et qu'il n'est pas déplacé de faire entendre sur les fondements mêmes d'un édifice qui doit avoir une destination sacrée.

Oui, gloire à Dieu! Pourquoi? parce qu'ici va s'élever un temple où sera offert sans cesse au Dieu trois fois saint un sacrifice d'adoration et de louange. Paix aux hommes! Pourquoi! parce qu'ici des âmes saintes et pures, loin des regards d'un monde profane, viendront pousser vers le ciel de ces pieux gémissements que le ciel exauce pour le bonheur de la terre. Gloire à Dieu! parce que chaque nouveau temple qui s'élève est un nouveau triomphe de Jésus-Christ sur l'impiété du siècle; paix aux hommes!

parce que chaque nouveau temple est un nouveau gage de paix, de prospérité pour la France, et de notre réconciliation avec le ciel.

Vous le savez, il y eut un temps où, pour punir la France, Dieu avait détourné d'elle ses regards, et l'avait comme abandonnée à la puissance des ténèbres. Et qu'avons-nous vu? Les temples démolis ou fermés, les autels brisés ou profanés, les signes du salut insultés ou mutilés. Le nom de Jésus-Christ n'était plus connu que par les blasphèmes et les imprécations que l'on vomissait contre lui; ses fêtes avaient été remplacées par d'autres fêtes, et l'enfer semblait défier le ciel de jamais relever les autels du christianisme. Mais celui qui habite dans les cieux, comme parle le Prophète, s'est moqué de ses ennemis; il a soufflé sur leur édifice d'argile, et l'édifice a disparu; ce que la main de l'impie avait abattu, une main divine l'a rétabli, et nos temples rouverts ont vu accourir dans leur enceinte une foule d'adorateurs fidèles. Que si les nouveaux autels n'ont pas la richesse et la magnificence des anciens, ils sont peut-être d'autant plus agréables au Seigneur, que bien souvent ils sont moins l'ouvrage des dons de l'opulence que des offrandes réunies des peuples fidèles.

Au milieu de nos fureurs impies, la violence avait arraché de leurs solitudes ces vierges sacrées qui s'y dévouaient à la prière et à la pénitence. L'état religieux était proscrit; il semblait anéanti, et l'impiété s'en applaudissait; mais sa joie a été aussi vaine que criminelle. Ce que la force avait séparé, la foi l'a réuni; on a vu renaître de leurs cendres ces pieuses sociétés qui semblaient éteintes. Dispersées par l'orage, les colombes timides se sont envolées du milieu des pièges du monde, et sont venues se réfugier à l'ombre du sanctuaire. Et qui ne se réjouirait en particulier de voir se perpétuer ces Filles de la Visitation, avec cet esprit d'humilité, de simplicité, d'u-

nion, de paix, et de cette douceur céleste qui, du cœur de François de Sales, a passé dans celui de ses dignes Filles ?

Le monde les dédaigne peut-être ; mais le monde est un insensé qui n'entend rien aux choses de Dieu, et qui n'entend même pas ses vrais intérêts. Dominé par l'amour effréné des biens et des richesses de la terre, amour qui est une source intarissable de querelles, de haines, d'injustices, le monde, pour être rappelé à ses devoirs, a besoin de grands exemples ; et c'est ici qu'il les trouvera dans ces filles héroïques qui savent tout quitter ; renoncer à toutes les espérances, à toutes les douceurs du siècle, pour mener une vie pauvre et obscure.

Le monde est coupable ; ses impiétés, ses débauches, ses crimes ne cessent de provoquer la vengeance divine ; il faut des victimes qui l'apaisent : et c'est ici qu'on les trouvera, dans ces vierges chrétiennes qui sont devant Dieu comme des hosties vivantes pour l'expiation des péchés de la terre.

Le monde peut aisément communiquer à l'enfance sa corruption et ses vices. Le premier âge a besoin d'asiles, où, loin de la contagion, puisse croître et se développer en lui le germe de toutes les vertus : c'est ici que se formeront de jeunes chrétiennes qui porteront un jour dans leurs familles les précieux sentiments de piété qu'elles auront puisés dans la solitude.

Puisse donc se multiplier, se perpétuer d'âge en âge cette sainte congrégation des Filles de François de Sales, pour être l'ornement de l'Eglise ! Puisse ce sanctuaire sur lequel nous avons appelé les bénédictions du ciel, être longtemps témoin de leurs prières et de leur ferveur !

Je me réjouis de voir poser cette première pierre par une de ces dames chrétiennes (1), illustres par la nais-

(1) Madame la duchesse de Duras, douairière.

sance, plus illustres par leurs vertus, et dont la vie entière peut être montrée avec confiance aux amis de la religion qu'elle réjouit, et à ses ennemis qu'elle force au respect.

Et vous qui présidez à la construction de ce saint édifice avec autant de zèle que d'intelligence, et vous qui y coopérez par votre travail, et nous tous qui sommes présents à cette cérémonie, profitons des exemples que le ciel nous met sous les yeux. A la vue de ces humbles servantes de Jésus-Christ, qui, pour lui plaire, se consacrent à la pratique de ce qu'il y a de plus parfait, ne rougirions-nous pas d'être infidèles à nos devoirs ? N'oublions pas qu'il est commandé à tous ceux qui vivent dans le siècle, comme à ceux qui sont cachés dans la solitude, au pauvre comme au riche, de respecter le saint nom de Dieu, de consacrer le travail par la prière, de sanctifier les jours consacrés au culte du Seigneur, et que c'est pour tous que l'Apôtre a écrit ces paroles (1) : Tout ce qui est juste, tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui est digne d'estime, voilà ce que vous devez aimer et pratiquer. Amen.

(1) Philip. iv, 8, 9.

économie. Il avait assez bien calculé l'effet de ces beaux mouvements, de ces expressions audacieuses qui nous frappent comme l'effet d'une inspiration soudaine et involontaire, pour ne pas dédaigner de les reproduire textuellement, lorsqu'ils étaient appelés par l'identité du sujet et de la circonstance. Je pourrais ici citer dix exemples de traits justement admirés dans les *Oraisons funèbres*, qui se trouvent dans les *Sermons* et dans d'autres ouvrages.

Ces réflexions justifient parfaitement M. Frayssinous. Nous ajouterons que, s'il eût lui-même présidé à la publication de ses œuvres, peut-être il aurait fait disparaître quelques répétitions, et qu'il les eût remplacées par d'autres morceaux frappants d'éloquence et de vérité.

CONFÉRENCES

ET

DISCOURS INÉDITS.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES.

ENFIN, Messieurs, après plus de vingt années de divisions religieuses et politiques, de discordes intestines et de guerres étrangères, d'événements et de catastrophes qui ont renversé tant de trônes, bouleversé tant de nations, fait couler tant de sang et de larmes, la France respire, l'Europe est en paix, et le monde social repose de nouveau sur sa base éternelle, celle de la religion et de la morale.

Enfin la terre a cessé d'être un vaste champ de carnage, de ruines et de désolation; la majesté des rois n'est plus indignement foulée aux pieds d'un orgueil insensé, et les peuples ne sont plus la proie d'une ambition dévorante. Voyez ces antiques dynasties, qui semblaient abattues pour toujours, se relever sous nos yeux, entourées de glorieux souvenirs et des hommages des siècles. Et, pour parler ici de ce qui touche si particulièrement notre patrie, le ciel nous l'a donc rendue cette famille, objet de tant de regrets et de tant de vœux, si chère à tout ce qui porte un cœur français, rappelée par notre amour comme par la loi fondamentale du royaume;

tenue qu'inspire une religion éclairée, ce qui n'est fait que pour prêter des armes à la vérité et des charmes à la vertu, le talent, va flatter l'esprit du siècle au lieu de le combattre. Ici, quel spectacle affligeant vont donner des écrivains qui devaient exercer sur leur siècle un si grand empire!

Dans les écarts d'une jeunesse inconsidérée, Montesquieu publie des lettres, empreintes, si l'on veut, du sceau d'un talent original, mais souillées aussi d'un libertinage qui dépasse les bornes, qui fronde ce que le sage respecte, et fait couler dans l'âme du lecteur, à l'aide d'une diction neuve et piquante, le poison des doctrines téméraires et funestes.

Né avec un esprit prodigieux, Voltaire verse le ridicule à pleines mains sur ce qu'il y a de plus sacré, assaisonne l'obscénité par le blasphème, et le blasphème par l'obscénité; travestit avec une malice réfléchie le christianisme, ses livres saints et son histoire; répand dans la nation entière cet esprit de scepticisme, de frivolité, de moquerie, qui ne croit rien, qui se joue de tout, s'amuse des vices comme des travers des hommes, affaiblit l'horreur des crimes, relâche les liens de la société, et dispose tout gaiement pour la dissolution universelle des mœurs et des lois.

Jean-Jacques paraît : malheureusement pour ses contemporains, c'est un des hommes les plus éloquents de son siècle. Pour quelques vérités qu'il défend avec force, et dont on ne profite guère, il répand avec profusion de brillants mensonges qui séduisent; avec l'audace de ses paradoxes et le feu de son imagination, il subjugué les esprits; et le siècle qui s'est appelé lui-même le siècle des lumières, se prosterne devant le sophiste étranger, qui, sur les sciences et les lettres, sur l'éducation, sur la société, débite gravement les théories les plus sauvages.

Je pourrais bien citer ici un grand nombre d'écrivains

d'un ordre inférieur, qui, sous les bannières de leurs chefs, formèrent une ligue puissante contre ce qu'ils appelaient les préjugés, c'est-à-dire contre la religion et l'autorité; mais encore qu'ils aient cessé de vivre depuis bien des années, je crois devoir, par une sorte de bienséance, ne pas les nommer dans ce discours. Ils crurent de bonne foi, ce semble, être de grands hommes, parce qu'ils s'appelèrent eux-mêmes philosophes; mais le temps, cet ennemi mortel de tout ce qui est médiocre, les a mis à leur place. Nous n'aurons pas l'injustice de méconnaître ce que les écrits de plusieurs d'entre eux peuvent avoir de mérite littéraire. Au reste, on sait bien que dans aucun genre le génie n'est chose commune, et nous n'aurons pas la simplicité d'être transportés d'admiration pour des auteurs qui eurent plus d'esprit que de sens, qui furent moins philosophes que sophistes, moins éloquents que déclamateurs.

On vit donc, dans le cours du dix-huitième siècle, s'élever une foule d'écrivains athées, matérialistes, fatalistes, déistes, indifférents, novateurs : par eux, les idées sont dénaturées; souvent, pour mieux déguiser leurs attaques, les objets de la vénération publique reçoivent des dénominations qui leur sont étrangères. Ainsi, dans leur langage, la religion se nommait fanatisme; la piété, superstition; l'autorité, tyrannie; la dépendance, servitude; les traditions les plus respectables, des préjugés. Plus souvent encore ils parlaient à découvert, et leur audace égalait leur impiété. Voulez-vous savoir quelles étaient alors les doctrines hautement professées par eux? Les voici, Messieurs. On enseignait sans détour que les vices et les vertus de l'homme, ses hommages ou son oubli, sont indifférents à la divinité; qu'il n'est pas bien prouvé que Dieu existe, et que dans tous les cas, pour ne pas donner de fausses idées, on ne doit parler de lui à la jeunesse que lorsque la raison est déjà très-développée. On enseignait

qu'après bien des transformations, l'homme était enfin arrivé à la forme qu'il a maintenant; qu'il n'est qu'une masse organisée recevant de l'esprit des objets qui l'environnent; que les affections de son cœur ne sont qu'un jeu mécanique; que tout meurt avec le corps, et même que la doctrine de l'immortalité de l'âme est aussi funeste qu'elle est absurde. On prêchait que la vertu est dans le tempérament, que le bien et le mal sont une invention humaine, que la morale vient de la politique comme les lois et les bourreaux, que celui qui trouve son bonheur dans le vice doit être vicieux, que la probité d'un particulier intéresse peu la société, et que celle-ci est bien mieux servie par des dérèglements utiles. On publiait que la nature avait fait l'homme libre, et que pourtant il était partout dans les fers; que l'homme qui médite et qui vit en société est un animal dépravé; que, dans l'ordre politique, le peuple est tout, et que les rois sont des agents révocables à sa volonté. On proclamait que les monarchies étaient établies pour asservir les peuples et les condamner à l'abrutissement; que les nations, comme de vils troupeaux, étaient courbées servilement sous la verge sacerdotale et royale, et que le genre humain ne serait heureux que lorsqu'il n'y aurait plus sur la terre ni prêtres ni rois. On s'efforçait de prouver que les mystères du christianisme étaient des absurdités, ses préceptes un rigorisme insensé, son culte un amas de superstitions, qu'on ne saurait trop se hâter de le détruire, et qu'il n'avait jamais été qu'une source de calamités pour l'espèce humaine. Je m'arrête, Messieurs, je ne veux souiller ni ma langue ni vos oreilles de l'exposition de certaines maximes qu'on ne rougissait pas de débiter sur la pudeur, sur la fidélité conjugale, sur les devoirs de la piété filiale. Que si quelqu'un était tenté de nous accuser d'exagération, il nous serait trop facile de le confondre, même de faire voir que nous avons adouci les ex-

pressions; et nous le féliciterions de l'heureuse ignorance qui le rend étranger à toutes les productions où sont consignées ces détestables doctrines.

Et voilà pourtant ce qu'on osait appeler de la philosophie. Oui, c'est à l'abri de ce beau nom que les prédicants de mauvaises doctrines les répandaient de toutes parts. Sans doute, leur manière de philosopher n'était pas la même; chacun avait ses opinions chéries qu'il cherchait à faire prévaloir. On pourrait en quelque sorte compter autant d'écoles que de docteurs, et l'on n'ignore pas que la plus étrange confusion régnait dans leurs systèmes; mais ils s'accordaient tous en un point capital: c'était à combattre ou à rendre ridicule toute religion en général, et le christianisme en particulier, à insulter avec un dédain superbe au culte, aux institutions de leur patrie; c'est en cela précisément qu'elles se regardaient comme des esprits non vulgaires, comme des hommes libres de tout préjugé, comme des philosophes. Ils voulaient bien faire au dix-septième siècle la grâce de l'appeler le siècle de l'imagination, des lettres et des arts; mais, pour le dix-huitième, c'était celui de la raison, des lumières, en un mot, de la philosophie. Je sais bien que c'était profaner un si beau nom, employé jusque-là pour exprimer ce qu'il y a de plus sage dans la conduite, comme de plus élevé dans la pensée: ce titre était une usurpation; mais enfin l'usage, ce grand arbitre du langage, l'avait consacré. Il faudrait ignorer complètement l'histoire littéraire du dernier siècle, pour ne pas savoir que le mot philosophie était sans cesse dans la bouche ou sous la plume des écrivains ennemis du christianisme, que chez eux philosophie était presque toujours synonyme d'incrédulité; et il y a bien de l'irréflexion dans les uns, et quelque ridicule dans les autres, à demander sérieusement aux défenseurs de la religion ce qu'ils entendent par la philosophie et les philosophes du dix-huitième siècle.

Qu'ils étaient imprudents, qu'ils étaient coupables, puisqu'il faut le dire, les propagateurs de ces pernicieuses nouveautés! Je le demande à tout homme de bonne foi : quelle pouvait être l'attente de tous ces écrivains sophistes? Espéraient-ils que le bonheur du genre humain naîtrait de leur théorie d'athéisme, de matérialisme, de déisme, d'indifférence, de mépris raisonné pour toutes les choses établies? Mais si telles étaient leurs prétentions, quelle n'était donc pas la pauvreté de leur esprit et leur ignorance du cœur humain! Fallait-il tant de lumières pour comprendre que la religion garde la morale, que la morale garde les lois, et que les lois gardent la société; que la révolte contre Dieu dispose à la révolte contre l'autorité publique; que détruire la religion, c'est faire tomber devant les passions humaines la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer, et qu'ainsi les doctrines impies et licencieuses ne sont pas moins ennemies des hommes que de Dieu? En vérité, pour absoudre les intentions de tous ces écrivains, il faudrait les supposer dénués d'esprit et de talent, et certes ils ne l'étaient pas.

On se plaint quelquefois de ce qu'on cherche à les flétrir, et l'on aime à rappeler à ce sujet leurs connaissances, leur bienfaisance, leurs qualités domestiques. Mais depuis quand, Messieurs, lorsque les opinions d'un écrivain sont perverses, la postérité est-elle obligée de respecter sa mémoire? Ici, loin de nous toute injustice, même ce qui en aurait seulement l'apparence; mais faudra-t-il sacrifier les intérêts de la société en nous piquant d'une molle indulgence? Eh quoi! on flétrit, avec raison, le malheureux qui, poussé par le besoin et l'infortune, dérobe le bien d'autrui, au lieu de solliciter les largesses de ses semblables; le reste de sa vie eût-il été sans reproche, la loi est inexorable; et pour de la prose et des vers où brillent l'esprit et le talent, pour quelques pages éloquents, pour quelques actes d'une vertu facile, pour quelques qualités aimables

bles dans le commerce de la vie, on exige que nous honorions des hommes dont les systèmes ne sont bons qu'à justifier tous les vices, qu'à faire naître mille désordres dans les familles et dans la société! Ne serons-nous donc jamais assez raisonnables pour n'estimer le talent que par son bon usage? Tous ces prédicants de nouveautés étaient d'autant plus coupables, qu'ils devaient être naturellement plus éclairés. Autrefois on vit des philosophes célèbres, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Marc-Aurèle, du milieu des erreurs du paganisme, faire de nobles efforts vers la vérité, tandis que les nôtres, du milieu des lumières du Christianisme, se sont tourmentés pour appeler les ténèbres. Hélas! ils n'ont que trop réussi à nous précipiter dans l'abîme.

Pour excuser tous ces faux philosophes, dira-t-on qu'avant eux les doctrines hardies étaient déjà répandues dans la nation, qu'ils ont été dominés, entraînés par l'esprit de leur siècle, plutôt qu'ils n'en ont été les créateurs? Vaine justification! n'allons pas regarder comme irrésistible une influence qui n'est que dangereuse, et introduire pour les écrivains une sorte de fatalisme aussi funeste que déraisonnable. Le devoir de tout écrivain honnête homme, c'est de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines; s'y laisser entraîner, c'est un rôle aussi facile que honteux, qui ne suppose ni talent ni vertu. L'écrivain qui a reçu de la nature tous les dons de l'esprit, méconnaît la dignité de sa vocation, trahit lâchement sa destinée, si, au lieu de travailler à ramener ses contemporains qui s'égarent, il marche sur leurs traces. Que s'il a le malheur d'être né au milieu d'une génération perverse, je conçois qu'il lui faudra plus de courage pour résister à l'esprit général; alors, s'il a la faiblesse d'y céder, il pourra bien être moins criminel, mais il le sera toujours. Il doit sentir qu'il est le défenseur né de la vérité et de la vertu. Le talent, comme l'autorité, est donné à l'homme pour le bien de ses semblables : il n'est pas

plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre que du pouvoir pour opprimer. Si les apôtres des mauvaises doctrines étaient reçus à les rejeter sur une influence étrangère, bientôt aussi les malfaiteurs prétendraient s'excuser par la force du tempérament, par la nécessité, par l'empire inévitable des circonstances.

Qu'un homme soit impie dans ses pensées, libertin dans sa conduite, sans l'approuver, je pourrais me contenter de le plaindre; mais, s'il érige en système son impiété et son libertinage, s'il fait circuler dans le public ses maximes empoisonnées, et se montre hautement jaloux de faire des prosélytes, puis-je m'empêcher de voir là un délit véritable? De tous les métiers, le plus vil et le plus funeste, n'est-ce pas celui de l'écrivain corrupteur qui appelle bien ce qui est mal, qui affaiblit toutes les idées morales et religieuses, et apprend froidement aux hommes à être méchants par système, ce qui est le dernier degré possible de la perversité? Rien ne peut donc sauver les écrivains philosophes du dernier siècle du reproche accablant pour leur mémoire, d'avoir répandu, accrédité des doctrines qui ébranlaient les fondements de la morale et de la société, et qui, par la révolution totale des idées, préparaient la révolution totale des choses. J'ajoute que cette fausse et funeste philosophie avait réellement infecté plus ou moins toutes les classes de la société.

Si les mauvaises doctrines professées dans le dernier siècle avaient été reléguées dans des ouvrages effrayants par leur volume, repoussants par leur obscurité, ou bien écrits dans une langue étrangère aux lecteurs ordinaires, sans doute que le mal eût été bien plus borné dans ses ravages; mais les choses allaient tout autrement. Il ne s'agit point ici de savants hérissés d'arguments et d'une érudition fatigante; ce sont, au contraire, de beaux esprits qui savent prendre, pour plaire, les formes les plus

agréables, et qui sont même jaloux d'occuper les loisirs de ce qu'il y a de plus léger et de plus frivole. Non-seulement ce que le raisonnement a de plus subtil, mais ce que l'éloquence et la poésie ont de charmes, l'histoire des hommes et de la nature d'intéressant et de curieux, l'épigramme et la satire de plaisant et d'amer, le conte et le roman d'ingénieux et de séduisant, la conversation de piquant et d'enjoué, tout est mis en œuvre pour combattre la religion, pour la rendre odieuse et ridicule, pour appeler sur ses ministres la haine ou le mépris. Combien d'ouvrages rédigés dans cet esprit ont été et sont encore répandus sur la France entière!

A la tête de cette espèce de conjuration qui cherchait à faire prévaloir l'impiété, était l'homme célèbre qui est regardé comme le patriarche des beaux esprits philosophes du dix-huitième siècle. Elle existe cette correspondance si volumineuse, qui atteste, il est vrai, la prodigieuse fécondité de son esprit, mais aussi son opiniâtre fureur à combattre le christianisme. C'est là qu'on apprend avec quel art il savait diriger et varier ses attaques, acheter quelquefois, par un respect affecté, le droit de parler avec audace; comme il encourageait ses nombreux disciples, se réjouissait de voir l'Europe (1) s'éclairer chaque jour, et la philosophie pénétrer chez le peuple tout ignorant qu'il était; comme il s'applaudissait enfin de ce qu'on verrait avant peu éclater une étonnante révolution.

Et que nous apprend à son sujet l'historien de sa vie, lui qui était si bien initié dans les mystères de cette moderne philosophie? Il nous apprend que Voltaire avait formé dans l'Europe entière une ligue dont il était l'âme; que son zèle contre la religion, qu'il regardait comme la

(1) Au roi de Prusse, 3 août 1775. — A Helvétius, mars et 25 août 1763. — Au marquis de Villeville, le 20 décembre 1768.

et nous l'avons vue reparaître au milieu de nous avec les douces et magnanimes vertus de ses ancêtres, avec les lumières et la maturité de l'expérience, avec ce je ne sais quoi de plus auguste, et en quelque sorte de divin, que les grandes infortunes donnent toujours aux grandes maisons. Et, lorsque nous sommes témoins de toutes ces merveilles, ne serait-il pas naturel d'emprunter les expressions du législateur des Hébreux, après la longue et dure servitude de l'Égypte, et de nous écrier avec lui : Chantons des hymnes au Seigneur, car il a fait éclater en notre faveur sa force et sa gloire ; *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est.*

Quel spectacle nouveau vient nous frapper de toutes parts ? La religion est donc affranchie d'une protection qui n'était qu'un joug déguisé, tant elle était avilissante et redoutable ! Désormais le trône et l'autel, loin de se heurter, vont s'appuyer et se soutenir mutuellement : si le Pontife se fait un devoir sacré de rendre à César ce qui est à César, le prince à son tour mettra sa gloire à rendre sincèrement à Dieu ce qui est à Dieu. La vérité ne sera plus enchaînée, et le ministre de l'Évangile, sans oublier qu'il ne doit jamais sortir des bornes de la modération et de l'indulgence chrétienne, pourra faire entendre sa voix avec cette liberté qui, dans la bouche des Bossuet et des Massillon, donnait à la parole sainte un si grand empire sur le cœur des peuples et des rois. Elles vont donc croître sous nos yeux les générations, espoir de la patrie, sans être exposées à tomber régulièrement à un âge fixe sous le fer des combats. Nos maisons d'instruction publique ne seront pas toutes des camps militaires ; et il faut espérer que l'on y verra la jeunesse, sous l'heureux empire de la religion et des mœurs, non-seulement cultiver à loisir tous les talents de l'esprit, mais se former aux douces et nobles habitudes de la vie domestique et sociale. La paix est donc rentrée dans les familles ; aux an-

goisses, aux agitations violentes ont succédé le calme et la sérénité ; le présent est sans trouble, comme l'avenir est sans inquiétude.

Partout aujourd'hui la justice va s'allier à la force, la bonté à la puissance, et la véritable liberté à la soumission. Réjouissons-nous de ce que la France n'est plus un assemblage de vingt peuples divers, rapprochés par la violence, et désunis par le langage comme par les mœurs et les intérêts : assemblage monstrueux, qui ne pouvait que corrompre notre caractère national. Telle qu'elle est, la France offre encore, sous l'influence du même ciel, des mêmes lois, des mêmes habitudes, de la même religion, de la même langue, la plus belle réunion d'hommes libres et civilisés que le soleil ait jamais éclairée. Sous un roi français nous sommes redevenus Français. Et certes, Messieurs, quand on compare ce qui a été avec ce qui est maintenant, et ce que nous avons à craindre avec ce que nous avons sous les yeux ; quand on se rappelle que ces torrents de haine et de vengeance, partis du fond du Nord, et grossis dans leur marche, après avoir inondé nos provinces et menacé d'engloutir cette capitale, sont venus expirer mollement au pied de ses faibles murailles, comme la fureur des mers irritées expire sur les sables du rivage ; quand on voit de quelle manière est tombé ce colosse, dont le poids immense écrasait l'univers, et que l'on rapproche de cet excès de puissance cet abîme d'humiliation, et de cette élévation prodigieuse cette chute plus prodigieuse encore : alors toutes les pensées humaines demeurent confondues, et volontiers l'on répète encore avec Moïse le chant de l'admiration et de la reconnaissance : Célébrons le Très-Haut, car c'est lui qui a fait éclater pour nous sa force et sa bonté avec une grande magnificence. *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est.*

Oui, Messieurs, dans tous ces événements qui ont si

bien trompé la prévoyance humaine, on sent qu'il se trouve quelque chose qui est au-dessus de l'homme. Frappés de ce qu'ils ont d'étrange et d'inattendu, nous avons compris que nos biens comme nos maux étaient partis d'une main divine, et que la France avait été miraculeusement sauvée par la même puissance qui l'avait justement punie; des sentiments religieux, plutôt assoupis qu'éteints, se sont ranimés, ce semble, de toutes parts; et les cœurs, comme par un mouvement secret dont ils n'ont pu se défendre, se sont tournés naturellement vers la Providence. Sans doute que bien souvent elle nous confond par les ténèbres dont elle s'enveloppe; mais quelquefois aussi elle se dévoile à nos yeux, comme pour justifier ses desseins, et elle daigne nous en découvrir toute la profondeur. Le moment n'est-il pas venu de considérer les opérations divines dans cette suite d'événements inouïs qui ont fait l'étonnement du monde, et dont la France surtout a été le théâtre? Il semble que nous avons maintenant assez de lumières pour les expliquer, pour en voir les causes et le but, pour bien comprendre les grandes leçons que le ciel a voulu nous donner. Nous croyons donc faire une chose appropriée aux circonstances actuelles, et utile à tous, que de présenter ici quelques considérations générales sur les causes, les effets, les suites et la fin de la révolution française, en vous faisant remarquer dans les événements la marche de cette Providence qui a tout disposé, tout dirigé dans sa bonté ou dans sa justice, pour des fins dignes de sa haute sagesse, et qui a su faire tourner les projets de ses ennemis à leur confusion et au triomphe de la vérité.

Tranquilles dans le port, après avoir erré longtemps sur des mers orageuses, nous allons repasser dans notre esprit les imprudences que nous avons commises, les dangers que nous avons courus, les écueils contre les-

quels nous pouvions nous briser pour toujours, et nous ne serons que plus pénétrés de reconnaissance pour la main puissante qui nous a sauvés du naufrage.

Pour embrasser notre sujet dans toute son étendue, trois discours vont être consacrés à considérer successivement la révolution française, premièrement dans ses causes, secondement dans ses effets, troisièmement dans ses suites et sa fin. Aujourd'hui la révolution française, considérée dans ses causes, sera la matière de ce premier discours.

Tout se lie, Messieurs, tout s'enchaîne dans le monde social : les générations entières, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sont mêlées et confondues ensemble, recevant, communiquant, transmettant des usages, des habitudes, des opinions et des doctrines ou saines ou perverses; toujours le présent a des liaisons réelles, quoique bien souvent inaperçues, avec le passé comme avec l'avenir. Aussi les dernières années du dix-huitième siècle, qui ont vu éclater la révolution française, ne doivent pas plus être détachées de celles qui ont précédé que de celles qui ont suivi; et lorsqu'on veut connaître les véritables causes de cet événement prodigieux, unique dans nos annales, si l'on ne doit pas rétrograder d'âge en âge sans fin comme sans raison, on ne doit pas non plus s'arrêter au temps même où il s'est opéré, mais il faut remonter jusqu'à une époque où les causes qui le préparaient, et devaient naturellement le produire, se sont manifestées d'une manière singulièrement remarquable. Or on a dit bien souvent, et nous croyons que c'est à la régence que se rattache le premier anneau de cette chaîne de calamités morales et politiques dont le dernier devait aboutir à la révolution; et si l'on nous disait, comme on l'a fait quelquefois, que les repas scandaleux, que les discours licencieux du régent et de ses familiers, n'étaient pas capables de bouleverser la France, nous nous permettrions de

trouver cette manière d'envisager les choses bien superficielle et bien légère. La régence, en effet, est l'époque du mépris de toute bienséance, de l'impudence dans l'irréligion comme dans le vice, de la manifestation audacieuse des idées perverses, de l'indifférence marquée pour le culte et pour les institutions de la patrie : c'est donc là qu'il faut placer le berceau du monstre révolutionnaire.

Pour développer ma pensée dans toute son étendue, j'établirai trois choses : la première, que, depuis la régence surtout, un grand nombre de coupables écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils décoraient eux-mêmes du beau nom de philosophie ; la deuxième, que cette fausse et funeste philosophie avait plus ou moins infecté dans le dernier siècle toutes les classes de la société ; la troisième, que c'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause réelle, efficace, du phénomène épouvantable connu sous le nom de révolution.

Tous les siècles ont vu des hommes impies et remuants, ennemis de la religion et de l'autorité. L'orgueil se trouve partout, il est de tous les temps : or, l'orgueil est un germe de révolte contre Dieu et contre les hommes ; seulement il arrive des époques où, par l'influence de certaines causes particulières, le levain de la corruption native fermente avec plus d'activité et fait de plus grands ravages. Je reconnais qu'à la fin du règne de Louis-le-Grand, les esprits avaient plus de penchant qu'auparavant vers les nouveautés hardies et funestes ; déjà Fénelon avait eu l'oreille frappée d'un bruit sourd d'incrédulité, comme il nous l'apprend lui-même dans un de ses discours ; et Leibnitz, qui voyait si haut et si loin, était alarmé de je ne sais quel esprit pervers qui commençait à se répandre, et qui, s'il n'était arrêté, devait, suivant lui,

amener des catastrophes. Mais, outre que l'usage des écrivains fut toujours de plaindre le présent et de vanter le passé, il est bien certain qu'à l'époque dont nous parlons, les mauvais principes étaient bien loin de former l'opinion dominante des classes supérieures et éclairées de la société. En général tout ce qu'il y eut, sous le règne de Louis XIV, de savants, de philosophes, de moralistes, de poètes, d'orateurs illustres, portait aux principes religieux le respect le plus profond ; partout leurs ouvrages, goûtés du public, entretenaient, fortifiaient l'union de l'honnête et du beau ; même les plus solides productions de l'esprit n'étaient pas étrangères au sexe le plus frivole ; et l'on sait avec quelle avidité cette femme, que ses lettres ont rendue immortelle, allait écouter le grave Bourdaloue.

Sans doute, avant la régence, des plumes licencieuses avaient trop souvent outragé les mœurs ; même l'athéisme avait osé paraître ; mais ces productions monstrueuses ne s'étaient point accréditées ; mais les maximes conservatrices de la morale et de l'ordre public étaient universellement honorées. On sait que les idées et les sentiments d'une nation et d'un siècle se retracent dans les auteurs contemporains : en ce sens, il est très-vrai que la littérature est l'expression de la société ; et s'il en est ainsi, qu'on juge, d'après les écrivains du dix-septième siècle, combien, même à la mort de Louis XIV, la France devait être encore saine et forte de principes et de croyances. Lorsque ceux qui sont faits pour dominer l'opinion, pour régler les esprits dans une nation, sont bien sincèrement religieux, il est impossible que cette nation soit impie ; alors les sources publiques sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fécondité.

Autres temps, autres mœurs. Louis XIV meurt, et il semble emporter avec lui dans la tombe le génie de son siècle. Après lui les esprits ne gardent plus cette sage re-

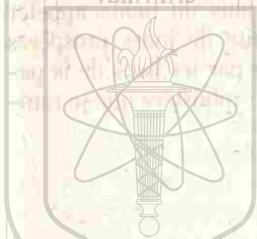
PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS,

PRÊCHÉ A SAINT-ROCH, LE 27 AOUT 1819,

EN PRÉSENCE

DE MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME,

AU SERVICE QUE FIT CÉLÉBRER L'ASSOCIATION PATERNELLE
DES CHEVALIERS DE SAINT-LOUIS.



MADAME,

In Domino Deo Israel speravit : itaque post eum non fuit similis ei de cunctis regibus Juda, sed neque in his qui ante eum fuerunt.

Il mit son espérance au Seigneur Dieu d'Israël ; c'est pourquoi il n'y en eut point après lui d'entre tous les rois de Juda qui lui fût semblable, comme il n'y en avait point eu avant lui.

IV Reg. XVIII, 5.

UN roi qui dans tout le cours de sa vie publique, comme de sa vie privée, ne connaît d'autre règle que la conscience, ni d'autre droit que la justice ; un roi qui pour entrer dans les vues de la sagesse éternelle ne se sert du pouvoir qu'elle lui a confié, que pour être l'appui des bons et l'effroi des méchants, et qui, pour le bien même de ses peuples, est aussi incapable de souffrir la plus légère atteinte à son autorité que de la porter arbitrairement au delà des bornes légitimes ; un roi qui dans la paix fait régner, autant qu'il est en lui, la religion, les mœurs, les lois, les sciences et les lettres, l'industrie et l'abondance ; qui dans la guerre n'est jamais armé par l'ambition ni par l'orgueil, et qui fait honorer ses victoires par la modération, comme ses revers par la magnanimité ;

un roi de ce caractère présente le spectacle le plus digne des regards du ciel et de la terre, des bontés du Créateur, et des hommages des mortels. Or, entre tous les rois de France, celui qui a le plus parfaitement réalisé dans sa personne tant de grandes qualités, et dont on peut dire, comme les livres saints en parlant d'Ezéchias, qu'il a mis en Dieu et en sa loi sa confiance et sa force, et qu'il n'a point eu d'égal dans ceux qui ont occupé son trône, soit avant, soit après lui ; c'est celui-là même dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, c'est le roi saint Louis.

Quelle tâche en ce moment nous est imposée ! Comment ne serions-nous pas effrayé de la beauté même de notre sujet, et ne sentirions-nous pas l'impuissance où nous sommes d'égaliser nos paroles à sa grandeur ? Et que peuvent tous nos efforts pour la gloire d'un prince, qui, grand aux yeux de ses contemporains, a été plus grand encore aux yeux de la postérité ; d'un prince que l'histoire met au premier rang des rois et des héros, que la religion a placé sur ses autels, et dont le nom en traversant les siècles est parvenu jusqu'à nous chargé de leurs hommages et de leurs bénédictions ? Surtout que pouvons-nous dire à sa louange après ce grand nombre d'orateurs renommés qui ont célébré avec tant d'éclat ses qualités politiques, guerrières et chrétiennes, dans des discours dont le public est en possession ? Aussi c'est bien moins pour la gloire de saint Louis que pour celle de la religion qui forma son cœur à toutes les vertus, que nous venons rappeler quelles furent au dedans comme au dehors les merveilles de son règne. Nous ne dirons rien qui ne soit garanti par les monuments les plus irrécusables. Se livrer ici à de pompeuses exagérations, ce serait méconnaître tout à la fois et le caractère de saint Louis qui fut grand avec simplicité, et le caractère particulier d'un auditoire chrétien qui cherche à s'édifier, non par des récits mensongers, mais par la vérité.

blit en divers lieux des conseils de conscience pour tout examiner avec la plus scrupuleuse impartialité ; et la première règle qu'il donne à ces tribunaux d'une espèce si nouvelle, c'est de prononcer contre lui toutes les fois que ses droits ne seront pas évidents.

Où est le prince qui ait respecté davantage les droits et les personnes ? Ce n'est jamais en vain que le cri de l'opprimé arriva jusqu'à lui ; toujours on le vit s'élever au-dessus de toute considération humaine, pour n'écouter que la voix de la justice. A ses yeux, la dignité, la naissance, tout s'effaçait devant le devoir. Certes, son respect pour les ministres de la religion était bien profond ; mais s'il connaît leurs droits dans les choses spirituelles, il connaît les siens dans les choses temporelles ; et s'il est jaloux qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu, il exige que l'on rende à César ce qui est à César. Ainsi, que les évêques de Beauvais, de Laon, de Metz, aient des différends temporels avec les villes dont ils sont les pasteurs, Louis fait examiner leurs prétentions, et ne les trouvant pas fondées, il prononce contre eux.

Malheur à l'oppresseur du faible ! Sous un roi tel que saint Louis, il ne restera pas impuni. L'histoire nous a conservé, à ce sujet, un trait bien remarquable. Trois jeunes gentilshommes armés d'arcs et de flèches, poursuivaient une bête fauve ; la fougue de leur âge les entraîne sur les terres d'un des plus grands seigneurs de son temps, Enguerrand de Coucy. Celui-ci, voyant une insulte dans ce qui n'était qu'une imprudence, les condamne à perdre la vie, et ces trois infortunés périssent victimes de sa brutale fureur. Leurs familles éplorées demandent vengeance à la justice de Louis. Ce prince fait citer le coupable. En vain il veut décliner ; en vain on défie, en son nom, les accusateurs à un combat singulier ; il faut se soumettre aux formes régulières de la justice. Les Etats du royaume sont convoqués ; Louis était sur son trône ; le courroux de

la justice indignée est peint sur son visage ; tout ce qu'il y a de plus illustre, de plus grand dans le royaume est dans l'effroi de ce qui va arriver, et par les supplications cherche à fléchir le monarque. « Enguerrand, lui dit le Roi, s'il m'était évident que Dieu me commandât de vous traiter comme vous avez traité ces trois malheureuses victimes de votre fureur, sachez que ni votre naissance, ni tout ce que vous avez de proches et d'amis, ni les liens même de la parenté qui vous unissent à moi, ne vous sauveraient pas du supplice que vous avez mérité. » A ces paroles vraiment royales, qui font redouter sa justice et bénir sa clémence, l'assemblée se rassure et tombe en larmes aux genoux du Roi. Cependant les réparations, les expiations, les amendes auxquelles le coupable est condamné absorbent la plus grande partie de sa fortune. Ainsi fut puni un crime, qui, sous les règnes précédents, aurait bien pu n'être pas poursuivi : exemple mémorable qui rassure les faibles contre les attentats de la puissance.

Chéri du peuple, respecté des grands, revêtu aux yeux de tous de cette puissance en quelque sorte divine que donne surtout aux grands hommes une piété sincère, saint Louis fait ce qui semblait impossible ; il vient à bout de cimenter en tous lieux la tranquillité publique, en pacifiant les querelles des grands, en les rendant moins communes ou moins sanglantes, en portant les seigneurs à terminer leurs discussions par les voies de la justice, au lieu de les terminer par les armes. Louis fut tout-puissant dès qu'il eut persuadé par sa conduite qu'il était le plus juste des hommes ; tout le monde devait craindre de l'avoir pour ennemi, nul ne craint de l'avoir pour juge. Tel fut le résultat de ses efforts et de sa sollicitude toute paternelle, pour adoucir les humeurs fières et presque farouches des barons, que durant les seize dernières années de son règne, aucune bataille livrée par eux n'ensan-

glantâ le sol français. Qu'ils sont petits les triomphes des conquérants devant celui-là !

Maintenant qui oserait reprocher à Louis sa piété ? On se joue des exercices, des pratiques qu'elle lui impose, notre délicatesse s'alarme des austérités et des privations auxquelles il se condamnait ; mais combien ne sont-elles pas propres à rendre les âmes plus maîtresses d'elles-mêmes et des corps qu'elles sont appelées à gouverner ! Notre pitoyable orgueil dédaigne les humbles et pieux exercices qui n'étaient étrangers à aucune de ses journées et auxquels se sont soumis tant de grands hommes ; mais c'est précisément dans la méditation des choses divines, dans la prière, dans le recueillement et le silence au pied des autels, qu'il puisait les consolations que réclame notre misère, et les lumières qui éclairent notre ignorance, et le courage dont il avait besoin pour porter le fardeau si pesant de l'autorité royale. Oui, sans doute, Louis était chrétien en tout, dans ses œuvres comme dans sa foi ; et par cela même il sentait qu'il devait tout faire pour Dieu et pour son peuple, protéger la religion et les bonnes mœurs, ne pas porter en vain le glaive. Louis était chrétien, et par cela même charitable envers tous ; ses aumônes furent immenses, et que d'asiles n'a-t-il pas fondés pour l'indigence et l'infortune ! Louis fut pieux, et par là même il travailla à éclairer les peuples sur la religion ; il favorisa les lettres, honora les savants, en les faisant asseoir à sa table ; il fit une collection de ce qu'il put réunir d'ouvrages les plus précieux, et en permit au public la libre jouissance ; il eut la gloire de fonder cette maison célèbre qui toujours a été dans cette capitale la dépositaire de la saine doctrine, et la source de laquelle découlaient des fleuves de science dans toutes les parties de l'Eglise Gallicane. Oui, Louis fut toujours chrétien, et c'est par cela même qu'il fut toujours roi, toujours fidèle aux devoirs du haut rang où le ciel l'avait fait naître pour

la gloire de la France ou plutôt de l'humanité tout entière. Non, les hommes ne sont jamais plus puissants pour le bien, que lorsqu'ils s'appuient sur la religion.

Après vous avoir montré saint Louis comme le modèle des rois par sa conduite au dedans, il me reste à vous le faire admirer dans sa conduite au dehors.

SECONDE PARTIE.

Lorsque vers le milieu du treizième siècle, saint Louis, ayant atteint sa majorité, prit en main les rênes de l'Etat, il se trouva dans les circonstances politiques les plus capables de développer aux yeux du monde entier tout ce qu'il y avait dans son âme d'élévation, de sagesse et de justice. L'Angleterre était le théâtre de dissensions qui mettaient le faible Henri III aux prises avec ses intraitables barons, dont l'audace était sans cesse excitée par l'ambitieux et féroce comte de Leicester. L'Allemagne et l'Italie étaient troublées par ces interminables querelles du sacerdoce et de l'empire, auxquelles nulle puissance, et la France en particulier, ne pouvait rester étrangère. L'enthousiasme des guerres saintes s'était ralenti, mais n'était pas éteint, et les affaires de l'Europe se liaient encore à celles de l'Orient. Or, que l'on considère la conduite de saint Louis, soit à l'égard de ses voisins, soit à l'égard des Pontifes Romains, soit à l'égard des ennemis du nom chrétien, nous le trouverons toujours digne de lui, toujours digne de servir de modèle à tous les rois de la terre.

La haute réputation qu'il s'était acquise chez les nations voisines, le dévouement de son peuple toujours prêt à le seconder dans ses desseins, la situation de l'Angleterre agitée par des discordes intestines, tout, ce semble, l'invitait à faire un dernier effort pour enlever au monarque anglais tout ce qu'il pouvait encore posséder en France. Henri III ne cessait de réclamer la restitution du

Saint Louis, modèle des rois par sa conduite, soit au dedans, soit au dehors de son royaume, tel est le plan et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous remontons par la pensée au commencement même du règne de saint Louis, dans quel état la France viendra-t-elle s'offrir à nos regards ? De grands feudataires de la couronne, qui en étaient bien moins les sujets que les rivaux, et qui toujours impatients du joug même le plus léger n'aspiraient qu'à le briser avec violence ; un clergé très-puissant non-seulement par les prérogatives divines du sacerdoce, mais par l'ascendant politique et les privilèges temporels qu'avaient dû naturellement lui acquérir la supériorité du savoir et des lumières ; un peuple régi par des coutumes incertaines et barbares plutôt que par des lois fixes et raisonnables, instrument et victime des querelles sanglantes des grands toujours armés les uns contre les autres ou contre leur souverain ; une espèce d'anarchie militaire, où bien souvent tout se décidait par l'épée, et qui mettait la force à la place de la justice : voilà, Messieurs, ce que présentait la France il y a six cents ans, au moment où le père de saint Louis, après un règne si court, fut enlevé par une mort prématurée.

La reine Blanche de Castille avait été appelée par Louis VIII à la régence ; elle est jeune et sans expérience ; surtout elle est étrangère, et la première femme depuis la troisième race qui se soit vue à la tête des affaires publiques : en faut-il davantage pour qu'elle soit en butte à la jalousie de ces fiers barons qui ambitionnent de tenir dans leurs mains les rênes de l'État ? Mais elle est vertueuse, sage et sévère tout ensemble, et bientôt elle fera voir combien elle est capable de dissoudre les lignes de ses enne-

mis par adresse, ou de les dissiper par la force. Le choix de ceux qu'elle appelle à ses conseils commence à faire éclater sa sagesse aux yeux de la nation ; c'est d'abord ce Montmorenci, gouverneur du jeune Louis, qui à Bouvines s'était signalé par la prise de seize bannières, et qui sous trois règnes avait exercé la charge de connétable avec autant de gloire que de fidélité. C'est encore le célèbre Guérin, évêque de Senlis, élevé à la dignité de chancelier, génie universel, dit un de nos historiens, d'une prudence et d'une fermeté sans exemple, grand homme de guerre avant qu'il parvint à l'épiscopat, évêque digne des premiers temps, lorsqu'il cessa d'être un homme de guerre. C'est enfin ce cardinal du nom de Saint-Ange, qui né avec un génie hardi, entraînant, dont il abusa quelquefois, servit si bien la cause de la régence par la vigueur de ses résolutions. Ainsi secondée, Blanche va conduire le vaisseau de l'État à travers les tempêtes et les écueils de la plus orageuse minorité. Le jeune Roi dont elle exerce la puissance n'est qu'un enfant de douze ans ; mais il a appris de sa mère, ce qu'il n'oubliera jamais, à ne craindre que Dieu, à mettre avant tout le devoir. Il croîtra, ce royal enfant qui porte dans son âme le germe des qualités les plus héroïques ; il croîtra dans les sentiments et les vertus que la religion inspire ; et toujours guidé par elle, il saura dominer les nations et son siècle jusqu'au dernier moment de sa vie. Que si nous voulons d'abord fixer nos regards sur l'administration intérieure de son royaume, nous aurons l'occasion d'admirer en lui le courage et la grandeur d'âme d'un héros, la sagesse et la justice d'un législateur, les vertus et la perfection d'un chrétien.

La Régente s'occupe avant tout de faire sacrer le jeune Roi, et ce fut dans la cité qui a été comme le berceau du royaume très-chrétien qu'il reçut cette onction sainte, qui en rappelant aux peuples comme aux rois que l'autorité vient de Dieu, apprend au peuple à révéler

dans la majesté des rois l'image de la majesté divine, et aux rois à retracer sous les yeux des peuples la justice et la liberté de celui dont ils sont les images : doctrine salutaire, qui ennoblit l'obéissance en donnant au pouvoir une origine sacrée, doctrine bien différente de ces théories séditiieuses qui ne flattent le peuple que pour le corrompre, ne le rendent maître en apparence que pour le rendre esclave en réalité, et qui le précipitent inévitablement dans la servitude par la licence.

Cependant quel orage se prépare contre l'autorité mal affermie de la Régente ! Les trois premiers seigneurs du royaume, Thibault, comte de Champagne, le duc de Bretagne et le comte de La Marche, avaient formé un triumvirat redoutable, et s'étaient engagés par serment à ne déférer à aucun ordre du gouvernement, tant que le Roi serait en si bas âge. Déjà leurs armements et leurs mouvements ne manifestent que trop leurs mauvais desseins. La Régente va leur montrer que, maîtresse d'elle-même, elle sait allier le calme au courage. Par ses bienfaits, par ses manières obligeantes, elle gagne des partisans à la cause royale, dans le clergé, dans la noblesse, et parmi le peuple. Mais persuadée qu'avec des rebelles la bonté qui attire n'est rien sans la force qui intimide, elle entre en campagne avec son fils à la tête d'une puissante armée, au milieu d'un hiver très-rude. Le chef de la ligue, l'inconstant, le romanesque Thibault est déconcerté par la marche rapide de la Régente ; il sent que tout son espoir est dans la clémence royale, et il accourt se jeter aux pieds du jeune Roi, qui lui pardonne. Le premier triomphe de la Régente est comme le gage de bien d'autres ; elle doit avoir la gloire de ne jamais plier devant les factieux, de ne jamais succomber sous leurs efforts ; et la France verra que si on peut la combattre, on ne peut la surprendre, ni la déconcerter, ni la vaincre.

Dans un temps où les grands vassaux aimaient à se con-

sidérer comme des princes indépendants, à peine le feu de la révolte était éteint d'un côté, qu'il se ranimait de l'autre. Le jeune Louis est destiné à n'arriver à sa majorité qu'à travers des périls imminents, qui, en mûrissant sa raison et son courage, en lui donnant une expérience prématurée, doivent contribuer à la sagesse comme à la gloire de son règne. Voici une nouvelle conspiration bien plus dangereuse que la première ; avides du pouvoir, et jaloux de le voir dans les mains d'une femme et d'une étrangère, les factieux n'oublient rien pour la discréditer. Satires sanglantes, calomnies infâmes, plaintes insidieuses, affectation d'un zèle hypocrite pour les intérêts du Roi et de la nation, tout est mis en œuvre pour noircir la réputation de la Régente, et pour soulever contre elle tous les esprits. Malheureusement le comte de Boulogne se déclare pour les conjurés : c'était un seigneur que sa naissance et ses grandes qualités environnaient d'estime et de confiance. Fils de Philippe-Auguste, oncle du jeune Roi, il se regardait comme frustré de la régence, et l'espoir de s'en emparer le pousse à la révolte. Son exemple entraîne un très-grand nombre de puissants seigneurs ; mais que peuvent les hommes contre celui qui se joue, quand il lui plaît, de leurs vains projets ? Dieu fait voir, ainsi que déjà le disait le peuple, que sa main puissante était avec le jeune Roi ; il ne permet pas que cette fois le comte de Champagne reste fidèle aux conjurés ; par lui tous les complots sont découverts et restent sans succès. Alors, que font les rebelles ? Irrités d'une fidélité qui les perd, ils veulent la lui faire expier par la guerre la plus furieuse ; ils entrent sur ses terres, et portent de toutes parts le feu et la flamme. Trop faible pour résister, il invoque la protection de la Régente, qui vole à son secours et s'avance rapidement jusqu'à Troyes. Le jeune Roi somme les rebelles de se soumettre ; l'incertitude et l'irrésolution se mettent dans les conseils des princes ligués.

Bientôt ils veulent entrer en négociation ; mais le jeune Roi répond lui-même à leurs envoyés, avec une dignité qui reluit sur son front, qu'il ne veut entendre à aucune négociation tant que la Champagne ne sera pas délivrée des troupes qui la ravagent. Il faut que tout fléchisse devant ce langage auquel la fierté des barons n'était pas accoutumée. Louis, dans un âge si tendre, se montre tel qu'il sera jusqu'à la fin : toujours inflexible à la révolte, il n'est indulgent qu'après la soumission ou la victoire.

Louis vient d'atteindre sa quinzième année : à cet âge, Philippe-Auguste s'était vu maître de gouverner. Si Louis n'est pas retenu par une loi fixe, il est retenu par la piété filiale, d'accord ici avec le bien du royaume ; il continue de laisser l'administration dans les mains d'une mère révérée, qui, ne faisant rien pour elle, fait tout pour lui, avec une sagesse qui n'est pas moins propre à affermir le trône de son fils qu'elle n'est glorieuse pour elle. C'est à sa tendresse éclairée que le jeune Roi devra sa jeune épouse, la douce, la modeste et naïve Marguerite, qui semble n'avoir en partage que les qualités d'un sexe timide, mais qui, formée à l'école de Blanche et de saint Louis, saura déployer un jour, dans les plus extrêmes infortunes, tout l'héroïsme des plus mâles vertus.

Le moment arrive où le Roi reçoit des mains de la Régente les rênes du gouvernement : loin de se réjouir d'avoir comme brisé les liens d'une tutelle incommode, il ne se conduira que par ses sages conseils ; et comme elle, toujours ferme, toujours vigilant, il fera tourner à l'affermissement de son autorité les efforts que l'on pourra faire encore pour l'ébranler. Une nouvelle occasion se présente pour lui de s'illustrer par de hauts faits qu'on ne peut passer sous silence.

Veuve de Jean-sans-Terre, et mère de Henri III, roi d'Angleterre, Isabelle avait épousé le comte de La Marche, Hugues de Lusignan. C'était une princesse hautaine,

vindicative, jalouse de la haute réputation de Blanche, et qui se sentait humiliée de la vassalité de son second époux. Ne roulant dans sa tête que des projets d'ambition et d'indépendance, elle le pousse à la révolte, en même temps qu'elle appelle en France son fils, le roi d'Angleterre, ébloui par de fastueuses promesses. Que fera Louis ? Il se dispose à tenir tête à l'orage, et à sauver la France d'un danger qui pourrait entraîner sa ruine entière. Dans un parlement qu'il convoque à Paris, le comte de La Marche est déclaré déchu de ses fiefs, et coupable d'une double félonie. En même temps, instruit de ce qui se passait en Angleterre, Louis se précautionne contre toute surprise. A cette nouvelle, tous les seigneurs et les barons les plus indépendants oublient leurs querelles particulières, comme leurs prétentions à l'égard de la couronne, pour se souvenir uniquement qu'ils sont Français. Tout marche à la voix de l'honneur, pour la défense commune. Louis s'avance en triomphateur jusqu'à Taillebourg, place très-forte, sur les bords de la Charente, et qui lui ouvre ses portes. Les deux armées, anglaise et française, ne sont séparées que par la rivière sur laquelle est un pont fort étroit et dont l'extrémité est défendue par quelques tours dont Henri a eu soin de se rendre maître. Louis a résolu de forcer ce passage. La première attaque se fait avec furie ; mais bientôt le Français perd ce que la fougue avait emporté. Louis voit le péril, met pied à terre, se fait jour l'épée à la main, et pendant quelque temps soutient presque seul les efforts des ennemis ; il fait voir qu'un roi de France sait être, quand il le faut, le premier soldat de sa nation. Son audace enflamme tous les cœurs ; bientôt il se voit entouré de ce qu'il y a de plus brave dans son armée, et il peut combattre avec plus d'égalité. L'ennemi cherche son salut dans la fuite la plus précipitée, mais il est poursuivi sans relâche jusque sous les murs de Saintes. Là, une nouvelle bataille s'engage : longtemps la

victoire balance ; Louis averti précipite sa marche ; à sa présence la victoire se déclare pour lui , et Saintes se donne au vainqueur. Le monarque anglais se voit forcé de repasser dans son île, où l'attendaient tant de traverses, et la fière Isabelle vient implorer toute en larmes la clémence du prince victorieux. Celui qu'elle ne voulait pas reconnaître pour roi à sa puissance, elle va le reconnaître pour roi à sa bonté. Louis aime à pardonner ; mais toujours inflexible à la révolte, il ne se montre indulgent qu'après la soumission ou la victoire. L'Europe comme la France savaient bien que Louis, dans le feu de sa jeunesse, pratiquait toutes les vertus du chrétien : la double journée de Taillebourg et de Saintes viennent leur apprendre qu'un roi de vingt-six ans possédait toutes les qualités d'un grand capitaine. Dès ce moment, Louis prend sur la nation et dans l'Europe un ascendant qui ne fera que s'accroître, son nom n'est prononcé qu'avec le sentiment du respect et de l'admiration chez l'étranger comme dans son royaume, et les vingt-huit dernières années de son règne s'écouleront sans qu'aucun péril grave vienne menacer son trône ou son peuple.

C'est assez vous le montrer déployant au dedans toutes les qualités guerrières ; il s'agit maintenant de l'envisager comme législateur, et de vous faire voir sa sagesse et sa justice.

Il faut comprendre quel était l'état civil et politique de la France, à l'avènement de saint Louis au trône de ses pères, si l'on veut bien sentir tout ce que lui ont dû son siècle et les siècles suivants. Alors la France était couverte de souverainetés indépendantes les unes des autres, qui ne reconnaissaient dans le Roi qu'une espèce de suprématie politique, dont la faiblesse ou l'ambition resserrait ou étendait tour à tour les limites. Les différends qui s'élevaient entre eux, ils les vidaient par les armes ; souvent même ils contestaient sur l'étendue et la durée de

leurs obligations envers la couronne ; et les rois ne pouvaient sûrement compter sur leur secours que lorsqu'il s'agissait d'une invasion étrangère. Alors chaque ville, chaque bourg, et, pour ainsi dire, chaque village avait ses coutumes ; nul seigneur qui ne s'enivrât de sa puissance, et qui ne fût prêt à se soulever contre tout changement, même salutaire, qu'on eût voulu introduire dans son domaine. Le Roi pouvait bien exercer une pleine puissance dans les pays du domaine royal ; là, il était maître et législateur ; mais hors de ces limites, dans les baronnies, les lois n'avaient de force que de l'agrément des barons ; il ne pouvait rien que par l'autorité de l'exemple et l'ascendant de la vertu. Encore si ces coutumes diverses eussent été raisonnables, interprétées par des juges dont l'intégrité et les lumières eussent garanti les décisions : mais non, elles étaient bizarres et barbares ; l'ignorance et l'injustice présidaient aux tribunaux civils ; souvent la solution des questions les plus graves y était abandonnée à l'adresse ou à la force ; elles se décidaient dans des combats singuliers, où le tort était toujours du côté de celui qui avait le malheur de succomber. On semblait croire que la Divinité intervenait dans ces querelles humaines, pour y faire triompher le bon droit : exagération pieuse, préférable, sans doute, à l'oubli total de la Providence, mais qui pouvait être aussi funeste à l'innocence, qu'elle était fautive et réprouvée par la saine piété. Dans ce chaos de législation, qui viendra donc porter la lumière ? ces coutumes barbares, qui osera les abolir ? ces guerres sans cesse renaissantes des grands vassaux entre eux, qui pourra les modérer, si on ne peut en étouffer le germe ? Ces prodiges étaient réservés à saint Louis. Lui seul pouvait les opérer ; rien n'est impossible à ses lumières et à ses vertus.

Depuis le pape Innocent III, qui fut le premier jurisconsulte de l'Europe, les tribunaux ecclésiastiques avaient

des règles, des formes et des officiers lettrés. Leur marche, lente peut-être, était du moins régulière et avouée de la saine raison. C'est sur ce modèle que saint Louis se propose de réformer les tribunaux civils. Proscrivant, dans les terres de son domaine, les duels judiciaires, il ordonne que les affaires seront discutées, jugées d'après des titres et des témoignages. Ces réglemens particuliers ne sont pas, il est vrai, par eux-mêmes une loi générale du royaume; mais bientôt leur sagesse les fait adopter. L'exemple du Roi entraîne les seigneurs; ce que saint Louis ne peut commander, il le persuade; ce qui n'est pas dans les droits de sa couronne, il le fait prévaloir par l'autorité de l'exemple; et c'est à son sujet que l'auteur de l'Esprit des Loix a dit: Il ôta le mal en faisant sentir le meilleur. Inviter quand il ne faut pas contraindre, conduire quand il ne faut pas commander, c'est l'habileté suprême.

Ce n'est pas tout: il établit un tribunal suprême sous le nom de Cour du Roi, pour recevoir les appels des justices royales qui ne pouvaient juger en dernier ressort. Il eut soin de la remplir d'hommes révérens par leur intégrité et leurs lumières. Bientôt la renommée porta au loin la sagesse et l'équité de ses arrêts; elle fut regardée comme la sauvegarde de l'innocence opprimée. Dans la France entière tous les regards se tournèrent vers elle. Entraînés par cet ascendant, en quelque sorte surnaturel, que la sainteté de Louis donnait à ses exemples, les barons eux-mêmes permettent qu'on appelle de leur cour de justice à celle du Roi: usage qui s'étendit rapidement, au point d'être déjà presque universel sous le successeur de saint Louis, et qui, en attachant au trône le cœur de tous les Français, devait si puissamment en étendre et en fortifier les prérogatives. Dans les biens qu'il fait, saint Louis prépare pour l'avenir des biens plus grands encore, et sème dans son siècle pour les siècles

suyvants. Ses successeurs devaient recueillir encore plus que lui les fruits de sa haute sagesse; et je suis autorisé à dire, d'après les écrivains de nos jours les plus versés dans ces sortes de matières, qu'on doit regarder ce prince comme le restaurateur de la législation en France.

Et quel n'était pas son amour de l'ordre, de la justice et de la paix! Des officiers de la cour sont chargés par lui de recevoir, à l'entrée de son palais, les plaintes de ses sujets, et de lui faire parvenir celles qui pourraient être d'une nature plus grave et plus embarrassante. De là cette espèce de tribunal de paix et de conciliation, connu sous le nom de *Plaids de la porte*. Le saint Roi va-t-il dans ses jardins chercher quelque délassement aux soins immenses de son administration, il est accessible à tous, il écoute leurs demandes, entre dans leurs démêlés, et les renvoie attendris de sa justice comme de sa bonté. O toi qui t'avances à travers les siècles pour dévorer les générations et l'ouvrage de leurs mains, ô temps destructeur! pourquoi n'as-tu pas épargné dans ton ravage le chêne auprès duquel le saint Roi, entouré des grands de sa cour, terminait les différends en père plutôt qu'en juge, et proférait ces sentences qui étaient partout révérees comme les oracles de la sagesse elle-même!

On peut bien dire qu'il était dévoré de la soif de la justice. Que de traits l'histoire nous en a conservés! S'il fait de fréquents voyages pour voir de plus près les besoins des peuples et remédier à leurs maux, il se fait suivre de quelques hommes vénérables, chargés de s'informer de tous les dommages que son passage pouvait avoir causés, et de les réparer. Chose unique peut-être dans l'histoire du monde! Avant de partir pour la Terre-Sainte, il fait publier par les ministres des autels, que tous ceux qui auront des plaintes à former contre ses agents peuvent les faire entendre; que tous les torts reconnus, de quelque nature qu'ils soient, seront redressés; et pour cela il éta-

duché de Guienne avec ses mouvances, dont Jean-sans-Terre avait été dépouillé pour cause de félonie sous Philippe-Auguste ; en même temps il affectait de se croire des droits sur plusieurs autres de nos provinces. La modération est difficile aux esprits d'un ordre supérieur, le sentiment de leur force les pousse à la domination générale ; un prince heureux et puissant se persuade que la saine politique est d'accord avec ses projets ambitieux. Saint Louis sera un prince d'autant plus modéré qu'il se sent plus fort. Par un traité solennel, blâmé par plusieurs de ses contemporains, comme il l'a été de nos jours, il consent à remettre Henri III en possession de la Guienne et des provinces qui en relevaient. Si l'on pensait avec quelques historiens que Louis s'est cru lié par une promesse de son père, il serait toujours beau de voir un roi, alors qu'il est tout-puissant, n'obéir qu'à sa conscience. Louis, en cédant la Guienne exige deux choses : la première, que Henri III renonce expressément à toutes ses prétentions sur la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Touraine : et par là même il s'assure la tranquille possession des plus belles provinces de la France ; la seconde, c'est que Henri III lui prête foi et hommage pour le duché de Guienne, et se reconnaisse ainsi vassal de la couronne de France : et par là même voyez comme Louis en relève l'éclat aux yeux de tous ses grands vassaux. Quel est celui d'entre eux, si puissant qu'il soit, qui doit rougir d'une dépendance qui lui est commune avec un roi d'Angleterre ? Louis était animé de l'espoir et du désir de cimenter la paix entre sa famille et celle du monarque anglais, déjà unies par les liens du sang ; il espère plus de sa modération que d'une conduite qui aurait pu avoir les apparences d'une usurpation : et la paix en effet entre les deux nations ne fut troublée, ni pendant le reste de son règne, ni pendant le règne de son successeur, et peut-être serait-il vrai de dire que ce

traité, qui semble le dernier effort de la modération chrétienne dans un roi, a été un chef-d'œuvre de sage et haute politique : ainsi l'ont pensé des écrivains modernes dont le témoignage n'est pas suspect.

Cependant, tandis qu'en France on accusait Louis d'une imprudente générosité, que se passait-il en Angleterre ? Par un singulier contraste, on y affectait de voir dans ce traité la honte de Henri III. On lui reprochait de s'être dégradé lui-même en s'abaissant au rang des vassaux de la couronne de France ; on le déclarait indigne de commander au peuple anglais. Les barons en deviennent plus audacieux, ils crient plus hautement à la tyrannie pour s'emparer du pouvoir, ils réforment pour détruire ; le fameux parlement d'Oxford enchaîne l'autorité royale par des mesures qui l'avilissent sans tourner au profit du peuple. Au milieu de toutes ces dissensions, que fera Louis ? Ira-t-il favoriser le monarque aux dépens des barons, ou les barons aux dépens du monarque, dans le dessein d'aigrir de plus en plus les esprits, de fomenter les divisions et les haines au sein d'une nation rivale ? Non, Messieurs, sa grande âme dédaigne cette conduite vulgaire. On a bien osé dire qu'il fallait appeler juste tout ce qui était utile, maxime si douce à l'ambition et à la cupidité ; saint Louis aimait mieux n'appeler utile que ce qui était juste, maxime qui fut celle de sa vie tout entière. Par une conduite admirable, dit Hume, et peut-être aussi politique que juste, Louis interposait continuellement ses bons offices pour pacifier les discordes civiles des Anglais ; il allait au-devant de tous les moyens qui pouvaient rassurer les deux partis, et tâchait d'adoucir par la persuasion l'ambition effrénée du comte de Leicester, et d'insinuer à ce seigneur combien il était de son devoir de se soumettre à l'autorité de son souverain.

Mais tous ses efforts sont vains, les troubles ne font que s'accroître. Les actes d'Oxford sont intolérables ;

Louis observe qu'un roi de France ne se rachète pas pour de l'argent, que pour sa personne il rendrait la ville de Damiette. Un traité est signé; mais les émirs veulent qu'il en jure l'observation par un serment dont la formule répugne à sa conscience. Son refus peut lui coûter la vie, n'importe. A Dieu ne plaise, dit-il, quoi qu'il en puisse arriver, que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France! Non, jamais roi dans le malheur n'a plus honoré la dignité royale; jamais roi de France n'a mieux soutenu, dans la disgrâce, l'honneur du nom français. Ainsi, dans cette première Croisade, Louis est toujours roi, mais comme un chrétien doit l'être; et toujours chrétien, mais comme doit l'être un roi.

Dans la seconde Croisade, je le vois descendre glorieusement sur le rivage de Tunis, malgré une formidable armée de Sarrasins qu'il taille en pièces, et se rendre aussitôt après maître d'une forteresse élevée près des ruines de l'ancienne Carthage. Mais ici que va-t-il arriver? quel sujet de deuil se prépare pour son armée et pour la France! Louis a donc quitté son royaume pour toujours! il ne doit donc plus se retrouver au milieu d'un peuple dont il est le modèle et le père! Vous êtes juste, Seigneur, ce n'est pas à nous à vouloir sonder les profondeurs de vos desseins; mais si vos jugements sont toujours adorables, qu'ils sont quelquefois terribles! *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (1).

Une maladie funeste fait des ravages effrayants dans le camp des Croisés. En peu de jours la moitié de l'armée succombe; on voit parmi les victimes le jeune comte de Nevers, un des enfants de saint Louis, digne de son père par la maturité de son esprit, par sa piété et l'innocence de sa vie. Bientôt le Roi lui-même est atteint de la contagion. Dès les premiers jours, il sent qu'il est frappé d'un

(1) Ps. cxviii, 137.

coup mortel; mais il n'en continue pas moins de remplir tous les devoirs de la royauté, plus inquiet des maux de ses sujets que de ceux qu'il souffre en sa personne. Le mal qui le dévore se manifeste par les signes les plus désespérants; tout le camp est dans les larmes et dans les gémissements. Quel Français ne voudrait racheter la vie de son roi aux dépens de la sienne! Cependant les forces l'abandonnent. Le voilà donc sur son lit de mort, ce monarque puissant, à qui de premiers succès semblaient présager tant de victoires. Mourir loin de son royaume, sur une terre ennemie, après avoir vu tomber autour de lui les plus grands capitaines, incertain du sort qui attend les restes d'une armée languissante et abattue: quelle destinée! Ainsi se trouve allié le plus extrême malheur à la plus haute vertu. Le ciel frappe de temps en temps de ces grands coups, même sur ses amis, pour nous apprendre le peu d'estime qu'il fait des biens et des grandeurs de la terre. Et qu'importe, en effet, à Louis de perdre une couronne corruptible, s'il va recevoir des mains de son Dieu une couronne immortelle? Sentant que son dernier moment est arrivé, il fait ses adieux au prince Philippe, appelé à lui succéder, et lui donne ces instructions que Louis Dauphin appelait le plus bel héritage que le saint Roi eût laissé à sa maison. Pour lui, la mort est dépouillée de toutes ses horreurs; il n'y voit que le passage à cette vie bienheureuse qui a été l'objet continué de ses desirs; et toujours calme, il ne cesse de louer le Père des miséricordes, et de le prier pour son peuple, par ces paroles: *Esto, Domine, plebi tue sanctificator et custos*: Soyez, ô mon Dieu, le gardien et le sanctificateur de votre peuple. Déjà dans le ciel par l'ardeur de ses soupirs, il lève les yeux, en disant: J'entrerais dans votre maison; je vous adorerai, ô mon Dieu, dans votre saint temple: *Introibo in domum tuam; adorabo*

ad templum sanctum tuum (1). Ce sont les dernières paroles qu'on ait recueillies de sa bouche. Il expire dans la cinquante-sixième année de son âge, laissant après lui une mémoire qui ne périra jamais.

O grand et saint Roi, si, du haut des cieux, vous jetez un regard sur la France, y reconnaissez-vous ce peuple que vous avez gouverné? Nous retrouvons vos vertus dans les héritiers de votre nom et de votre couronne; voyez-vous aussi dans les Français d'aujourd'hui les descendants de ceux qui furent vos sujets? Hélas! nous avons remplacé leurs vices par d'autres vices. Mais qu'avons-nous mis à la place de leurs vertus, de cette foi, de cette piété, de cette loyauté, qui sont comme l'âme et la vie des nations? Ange tutélaire de la France, nous aimons à penser, à publier que c'est à vos supplications que nous avons dû tant de miracles de miséricorde. C'est vous qui nous avez rendu la famille antique de nos rois, et cette princesse magnanime, qui, unissant en elle le sang de saint Louis et de Marie-Thérèse, sait, quand il le faut, déployer leur héroïque courage, comme elle retrace tous les jours leurs douces et touchantes vertus. Le peuple français sera donc toujours votre peuple; aidé de votre protection puissante, il s'empressera d'abjurer ses erreurs, de revenir à la foi de ses pères, à cette religion qui fut pour vous la source de vos vertus et de votre gloire immortelle.

Et vous, Messieurs, qui portez sur votre poitrine l'image du saint Roi, le signe et le prix de sa valeur, que votre patron soit aussi votre modèle. Puissent vos cœurs, toujours unis par la piété comme ils le sont par le courage, se confondre à jamais dans leur inviolable attachement à la religion comme au trône de saint Louis! Ainsi soit-il.

(1) Ps. v, 8.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT VINCENT DE PAUL,

PRÊCHE

DANS LA CHAPELLE DES AVEUGLES, RUE SAINT-VICTOR,

LE 22 JUILLET 1821.

*Suscitabo mihi sacerdotem fidelem,
qui iuxta cor meum et animam
meam faciet.*

Je me susciterai un prêtre fidèle, qui se conduira selon mon cœur et selon ma volonté. I Reg. II, 35.

IL est impossible de lire avec quelque attention la Vie de saint Vincent de Paul, le récit de ses œuvres de miséricorde apostolique, de ses travaux et de ses succès prodigieux, sans y reconnaître la main puissante de celui qui aime à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour exécuter les plus hauts desseins de sa sagesse, et qui, admirable dans tous ses ouvrages, fait éclater sa gloire dans la religion comme dans la nature, dans les vertus de ses fidèles adorateurs comme dans les beautés et les merveilles de cet univers. Oui, mes frères, les fastes de l'Église chrétienne nous présentent bien peu de ses ministres qui soient plus visiblement marqués que Vincent de Paul du sceau d'une mission extraordinaire et toute divine, et à qui l'on puisse avec plus de vérité appliquer ces paroles que l'Écriture met dans la bouche de Dieu même : Je me susciterai un prêtre fidèle que je remplirai de mon esprit, que je verrai marcher devant moi selon mon cœur et ma volonté. *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem.*

Henri III y voit la ruine de son autorité, cependant il a juré de les observer ; mais les serments que lui arrache la contrainte, bientôt il les révoque par politique, et il a le malheur de se présenter ainsi tour à tour avec toutes les couleurs de la faiblesse et du parjure. Mais voici que les deux partis suspendent pour un temps leurs haines et leurs dissensions ; ils s'engagent, sous la foi du serment, à soumettre leurs différends à l'arbitrage du roi de France. Certes, c'est un beau spectacle que celui d'un roi de France qui intervient, non plus comme conciliateur, mais comme juge suprême dans les différends élevés entre un peuple et son roi. Quel ascendant avait-il donc pris sur son siècle ? quelle haute idée avait-il donnée de sa justice ? C'est bien ici le plus beau triomphe de la vertu. Louis assemble les Etats du royaume dans la ville d'Amiens. Là on voit comparaître en personne le roi d'Angleterre pour plaider lui-même sa cause ; les barons y font aussi entendre leur voix par celle de leurs défenseurs. Louis pèse les droits et les prétentions réciproques dans les balances de la justice, s'éclairé des lumières de ce qu'il y avait de plus intègre et de plus habile dans son royaume, et prononce enfin la sentence. D'abord il déclare nuls les actes d'Oxford, comme le fruit de la violence, condamne les barons à remettre au Roi les places dont ils s'étaient emparés, et à reconnaître dans ses mains le droit de nommer aux grandes charges de l'Etat : ainsi le trône est vengé. Mais en même temps il déclare qu'il n'entend pas porter atteinte aux lois et chartes antérieures à l'époque des troubles : ainsi les libertés nationales sont respectées. Sentence à jamais mémorable, qui aurait dû tout pacifier, si l'esprit d'ambition et de révolte pouvait écouter les leçons de la sagesse, et si l'équité qui l'avait dictée avait présidé à son exécution !

Jamais saint Louis ne sema la division parmi ses voisins pour les affaiblir, pour profiter de leurs malheurs,

pour les accabler ; sa politique était réglée par l'Evangile. Généreuse, elle fut aussi très-glorieuse, puisqu'elle le rendit l'arbitre des peuples et des rois. Cet office de pacificateur qu'il avait exercé envers l'Angleterre, il va l'exercer dans d'autres démêlés non moins graves et plus délicats encore ; je veux parler des querelles du sacerdoce et de l'empire.

C'est une opinion bien étrange, bien opposée à l'antiquité chrétienne, toujours repoussée par la France, et que Bossuet a ruinée de fond en comble, que la suprématie, qui est purement spirituelle, des Pontifes Romains les établissait en quelque sorte rois de toute la terre, et leur permettait, pour le bien des peuples et de la religion, de disposer des couronnes. Comment donc une semblable opinion put-elle s'établir et s'accréditer ?

L'Occident était dans l'agitation la plus violente ; les peuples accablés de maux, les princes toujours armés les uns contre les autres, et fléaux de leurs sujets ; le sanctuaire souillé par des vices, fruit de l'ignorance et des malheurs du temps, lorsque, dans le cours du onzième siècle, on vit paraître sur le siège de saint Pierre un pontife doué d'un esprit vaste, ardent, inflexible. C'est Grégoire VII. En jetant un coup d'œil sur l'Europe, il juge que ses malheurs ont leur source principale dans la corruption des mœurs, dans les passions effrénées et l'abus de la puissance. Plein de cette pensée, il ose attaquer les désordres jusque dans les souverains. Un zèle sans mesure et sans règle le porta à un excès très-répréhensible, il faut le dire : au milieu de la confusion universelle, les peuples opprimés invoquaient volontiers la protection des papes ; les rois eux-mêmes, ou par faiblesse ou par ambition, recherchèrent leur appui dans les choses politiques. Ce que Grégoire VII avait commencé se continua dans les âges suivants ; et il faut convenir, dit à ce sujet le plus beau génie de l'Allemagne, Leibnitz, que la vigilance des pa-

pes agissant à temps et à contre-temps auprès des rois, soit par la voie des remontrances que l'autorité de leur rang les mettait en droit de faire, soit par la crainte des censures ecclésiastiques, arrêtaient beaucoup de désordres. Messieurs, repoussons toujours avec force une opinion si fautive, féconde en discordes, et qui au reste est aujourd'hui surannée, même au delà des Monts. Mais aussi, au lieu de censurer les âges passés avec amertume, gémissons plutôt sur la faiblesse et les égarements de la raison humaine. Hélas ! chaque siècle a ses erreurs et ses écarts. Il ne nous sied pas d'être si sévères, quand nous avons besoin pour nous-mêmes de tant d'indulgence. Dans les siècles que nous appelons barbares, une fautive et dangereuse opinion plaçait dans les mains des Pontifes Romains le droit de déposer quelquefois les souverains ; et dans les siècles qu'on appelle éclairés, où l'a-t-on placé ce droit terrible ? dans les mains du plus ignorant, du plus capricieux, du plus féroce de tous les tyrans, dans les mains de la multitude. Opinion insensée, qui a été, comme la précédente, foudroyée par l'évêque de Meaux, et avec laquelle deux grandes nations de l'Europe civilisée, malgré toutes leurs lumières, se sont souillées d'un forfait auparavant inouï dans les annales du monde.

Revenons à saint Louis. Grégoire IX ne voyait dans l'empereur Frédéric II qu'un ingrat qui devant au saint-siège le royaume des Deux-Siciles et les facilités qu'il avait eues de s'élever à l'Empire, n'avait jamais su que tromper ou persécuter l'Eglise Romaine ; un ambitieux qui, sous prétexte de reprendre ce qu'il appelait usurpation dans les papes, voulait dominer en Italie en rendant les peuples malheureux, et sacrifiait à son intérêt personnel, malgré ses promesses, les affaires de la Terre-Sainte et les intérêts de la chrétienté. Telle fut la source des querelles les plus opiniâtres. Le Pontife va jusqu'à déclarer, à la face du monde entier, Frédéric déchu de la dignité

impériale, et transporte la couronne à Robert comte d'Artois, le premier des frères de saint Louis. Ne pensez pas que le saint Roi soit ébloui de cette offre si extraordinaire ; il n'hésite point à la refuser, et les Etats du royaume consultés répondent, conformément à sa pensée, que c'est assez pour le prince Robert d'être frère du Roi de France.

Innocent IV arrive à la tiare pontificale, et signe un accord solennel avec Frédéric ; la bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Bientôt le Pontife se croit en butte aux perfidies, aux persécutions de l'Empereur ; il quitte l'Italie et va se fixer à Lyon, alors ville impériale, mais qui ne reconnaissait pour seigneur temporel que son archevêque. Là il frappe de ses anathèmes Frédéric, et le déclare déchu de sa dignité. L'Empereur fait retentir toute l'Europe de ses plaintes amères ; mais au milieu des éclats de son courroux, il offrit à saint Louis de se remettre avec confiance à ce qu'il déciderait. C'est pour essayer de tout pacifier, que le Roi eut avec le Pontife de longues conférences à Cluni ; respectueux, mais ferme, il sut concilier ce qu'il devait au chef de l'Eglise avec ce qu'il devait à l'indépendance des couronnes.

Il faut que je rappelle ici deux traits dans lesquels éclate cette courageuse sagesse de saint Louis durant le cours de ces tristes querelles. Innocent IV, forcé de quitter Rome pour mettre en sûreté sa personne menacée, demande à saint Louis un asile dans ses Etats ; jamais peut-être sa piété n'avait été mise à une épreuve si délicate : il délibère, il croit que le séjour du Pape dans son royaume pourrait être funeste au bien de ses peuples, et il a le courage de ne pas se prêter à ses desirs.

Des prélats français se rendaient à Rome pour assister à un concile que le Pape y avait convoqué ; Frédéric s'empare de leurs personnes et les retient prisonniers. Saint Louis se plaint de cette violation du droit des gens ;

alors il adresse à Frédéric une lettre que nous avons encore, pour lui représenter que ces prélats français sont incapables de rien se permettre contre la dignité impériale, quand même le Pape le traiterait avec plus de sévérité qu'il ne le doit; il l'invite à ne pas se prévaloir de sa puissance, et à ne pas trop écouter son ressentiment: car, ajoute-t-il, le royaume de France n'est pas encore si épuisé de forces qu'il ne lui en reste plus pour repousser vos injures. Frédéric comprit ce langage, et la liberté fut rendue aux prélats français. Saint Louis était bien le plus humble des chrétiens, mais il n'oublia jamais qu'il était roi; il n'employait la menace qu'après la raison, il ne faisait servir sa fermeté qu'à défendre la justice, et l'on ne voit pas que dans un règne de cinquante ans il lui soit arrivé une seule fois de menacer en vain.

Quel est donc ce prince, qui toujours supérieur à son siècle, toujours maître de lui-même, n'écoute ni les conseils timides, ni les conseils ambitieux, et qui marche invariablement dans le chemin de la sagesse et de la vérité? Où donc a-t-il puisé de si vives lumières? Ah! n'en doutez pas, c'est dans la religion, qui en perfectionnant sa droiture naturelle lui donnait un discernement admirable: il était du nombre de ces vrais disciples qui cherchent avant tout le royaume de Dieu, laissant arriver l'intérêt après la justice, et la gloire après le devoir. *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (1).

Mais que dirons-nous de ces guerres saintes auxquelles Louis prit tant de part? et n'est-ce pas ici l'écueil de notre ministère comme de sa gloire? Non, Messieurs, il n'en sera point ainsi.

Ce n'est pas saint Louis qui fut l'auteur de ces entreprises lointaines. Depuis cent cinquante ans, les Euro-

(1) Matth. vi, 33.

péens étaient une puissance en Orient, et pourquoi saint Louis n'aurait-il pas pu croire qu'il était juste et glorieux de les défendre? Maintenant, Messieurs, si j'élève ma voix en faveur des Croisades, ce n'est pas comme ministre de la religion; après tout, la religion n'est pas plus responsable des maux que les passions humaines commettent en son nom, que la société civile n'est responsable des vices raffinés qu'elle fait éclore, que les sciences et les lettres ne sont responsables des systèmes monstrueux auxquels elles ont donné naissance. Mais je suis Français et chrétien, je fais gloire de respecter la mémoire de nos pères; et je ne sache rien de plus indigne, de moins patriotique, que d'avoir les yeux toujours ouverts sur leurs vices et leurs écarts, et toujours fermés sur leurs nobles et héroïques qualités.

Les peuples chrétiens étaient en possession de visiter en paix la cité sainte, et les farouches conquérants qui en sont les maîtres les traversent par d'iniques et cruelles vexations. Des milliers d'innocents captifs gémissent dans l'oppression, et leurs plaintes appellent des vengeurs. L'empereur Alexis, alarmé des conquêtes des Musulmans, tremble pour son trône, implore le secours des Latins, et ses envoyés paraissent suppliants au concile de Plaisance. L'Occident se voit menacé dans le lointain d'une nouvelle inondation des Barbares; en fallait-il davantage dans des siècles guerriers pour armer l'Europe contre l'Asie? Depuis François I^{er} trois siècles se sont écoulés: que nous présente leur histoire? une suite non interrompue de guerres plus ou moins sanglantes. Je demande si elles étaient plus légitimes que les Croisades. On observe quelquefois que celles-ci ont coûté six millions d'hommes à l'Europe; je le veux; mais ici gémissons plutôt sur nous-mêmes que sur nos ancêtres; nous sortons d'une période de vingt-cinq années qui dans ce court espace de temps ont fait verser autant de sang que

les guerres saintes peuvent en avoir fait répandre dans l'espace de deux siècles.

Constantinople était le rempart de l'Europe; on s'en aperçut plus tard, lorsque Mahomet II, après s'en être emparé, marcha sur l'Occident, et s'avancit en vainqueur, comptant bien arborer le croissant sur les murs de Vienne et de Rome, lorsque le ciel l'arrêta devant Belgrade par les mains de l'immortel Huniade, comme il s'était servi du bras de Charles Martel pour arrêter les Maures dans les plaines de Tours. Les Croisades retardèrent peut-être de deux siècles la chute de l'Empire Grec, et par cela rendirent à l'ordre social un service immense.

Je veux que le désir de délivrer le saint sépulcre et les lieux consacrés par la piété du monde chrétien ait influé beaucoup sur cet ébranlement de l'Europe entière : c'en était là le motif populaire, comme c'en est encore le côté poétique; mais à travers l'enthousiasme qui entraîne l'Occident, on démêle aisément les raisons d'une politique aussi juste que prévoyante, raisons qui n'avaient pas échappé au pape Urbain II, quand il disait au concile de Clermont, devant les guerriers assemblés : Délivrez l'Europe et l'Asie; réprimez l'insolence des infidèles qui veulent se soumettre les royaumes et les empires, et éteindre le nom chrétien. L'Europe se sentait pressée de toutes parts; les esprits étaient disposés à recevoir une impulsion rapide contre l'ennemi commun. Guidés par un sentiment plus sûr que nos vains raisonnements, nos pères n'attendirent pas que le mal fût incurable pour y apporter remède. C'est l'instinct de sa conservation qui précipita l'Europe sur l'Asie.

Nos pères n'étaient pas des beaux esprits et des discoureurs, mais ils avaient dans l'âme de la droiture et de la force. Que si je voulais encore m'étendre sur le résultat des Croisades, parler de leur influence sur les destinées

des peuples européens, sur leur affranchissement, sur le progrès des sciences, des lettres, du commerce, de la civilisation, quel nouveau jour si glorieux pour elles!

Au lieu d'en faire un sujet de reproche à saint Louis, admirons plutôt comment, en nous le montrant malheureux, elles font éclater l'héroïsme de ses vertus. Oui, la gloire la plus véritable l'attendait en Orient, comme la plus extrême infortune. Les historiens les plus fidèles ont appris à la postérité tout ce qu'il déploya de valeur devant Damiette, à la Massoure, et dans la journée où il succomba sous le nombre de ses ennemis et devint leur prisonnier. O divine Providence, je vous adore dans les rigueurs que vous exercez envers le plus fidèle de vos serviteurs et le plus saint des rois. C'est dans le chrétien malheureux, dans sa résignation, dans son courage, que vous faites éclater toute la force, toute la beauté de notre religion sainte. Vous avez voulu que saint Louis fût donné en spectacle à l'univers; qu'il tombât de la grandeur dans l'abaissement, du plus beau des trônes dans la plus dure servitude, afin que, passant par toutes les situations de la vie humaine, il fût le modèle parfait de toutes les vertus.

Louis est donc dans les fers, au milieu d'un peuple barbare; mais ce qui aurait pu tourner à la honte d'une âme ordinaire, devient son triomphe. Rien ne trouble la sécurité de son âme; tranquille et libre dans les chaînes, les Barbares eux-mêmes, au rapport de Joinville, disaient que c'était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais connu. La fortune a bien pu tromper son courage, mais non pas le faire descendre au-dessous de son rang. Le soudan Almoadan lui fait des propositions qu'il ne doit pas entendre, en les accompagnant des menaces les plus effrayantes; il se contente de répondre : *Je suis prisonnier du Soudan, il peut faire de moi ce qu'il voudra.* S'agit-il de sa rançon et de celle des autres prisonniers?

ad templum sanctum tuum (1). Ce sont les dernières paroles qu'on ait recueillies de sa bouche. Il expire dans la cinquante-sixième année de son âge, laissant après lui une mémoire qui ne périra jamais.

O grand et saint Roi, si, du haut des cieux, vous jetez un regard sur la France, y reconnaissez-vous ce peuple que vous avez gouverné? Nous retrouvons vos vertus dans les héritiers de votre nom et de votre couronne; voyez-vous aussi dans les Français d'aujourd'hui les descendants de ceux qui furent vos sujets? Hélas! nous avons remplacé leurs vices par d'autres vices. Mais qu'avons-nous mis à la place de leurs vertus, de cette foi, de cette piété, de cette loyauté, qui sont comme l'âme et la vie des nations? Ange tutélaire de la France, nous aimons à penser, à publier que c'est à vos supplications que nous avons dû tant de miracles de miséricorde. C'est vous qui nous avez rendu la famille antique de nos rois, et cette princesse magnanime, qui, unissant en elle le sang de saint Louis et de Marie-Thérèse, sait, quand il le faut, déployer leur héroïque courage, comme elle retrace tous les jours leurs douces et touchantes vertus. Le peuple français sera donc toujours votre peuple; aidé de votre protection puissante, il s'empressera d'abjurer ses erreurs, de revenir à la foi de ses pères, à cette religion qui fut pour vous la source de vos vertus et de votre gloire immortelle.

Et vous, Messieurs, qui portez sur votre poitrine l'image du saint Roi, le signe et le prix de sa valeur, que votre patron soit aussi votre modèle. Puissent vos cœurs, toujours unis par la piété comme ils le sont par le courage, se confondre à jamais dans leur inviolable attachement à la religion comme au trône de saint Louis! Ainsi soit-il.

(1) Ps. v, 8.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT VINCENT DE PAUL,

PRÊCHE

DANS LA CHAPELLE DES AVEUGLES, RUE SAINT-VICTOR,

LE 22 JUILLET 1821.

*Suscitabo mihi sacerdotem fidelem,
qui iuxta cor meum et animam
meam faciet.*

Je me susciterai un prêtre fidèle, qui se conduira selon mon cœur et selon ma volonté. I Reg. II, 35.

IL est impossible de lire avec quelque attention la Vie de saint Vincent de Paul, le récit de ses œuvres de miséricorde apostolique, de ses travaux et de ses succès prodigieux, sans y reconnaître la main puissante de celui qui aime à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour exécuter les plus hauts desseins de sa sagesse, et qui, admirable dans tous ses ouvrages, fait éclater sa gloire dans la religion comme dans la nature, dans les vertus de ses fidèles adorateurs comme dans les beautés et les merveilles de cet univers. Oui, mes frères, les fastes de l'Église chrétienne nous présentent bien peu de ses ministres qui soient plus visiblement marqués que Vincent de Paul du sceau d'une mission extraordinaire et toute divine, et à qui l'on puisse avec plus de vérité appliquer ces paroles que l'Écriture met dans la bouche de Dieu même : Je me susciterai un prêtre fidèle que je remplirai de mon esprit, que je verrai marcher devant moi selon mon cœur et ma volonté. *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem.*

jour; rien ne sera capable d'éblouir et de distraire cette âme si profondément chrétienne. Après avoir rempli auprès du grand Henri la mission qui lui avait été confiée, il se retire loin des regards et des faveurs de la cour, au sein d'une congrégation naissante qui, fondée et gouvernée alors par le cardinal de Bérulle, un des personnages de son temps les plus éminents en piété comme en doctrine, jetait dans son origine le plus grand éclat. Il y passe deux ans dans une profonde obscurité, mais ce temps n'est pas perdu pour son affermissement et ses progrès dans les voies de Dieu.

Trop souvent, mes Frères, au milieu de la dissipation et du tumulte du siècle, les vérités sacrées s'affaiblissent, si elles ne s'effacent entièrement. La vertu y perd de son empire, et le vice de sa difformité. Avec ses maximes radoucies, ses usages commodes, ses plaisirs frivoles, le monde énerve les esprits, les polit pour les corrompre, gâte ou détruit les dons de la nature. C'est dans la solitude que se nourrissent plus d'une fois les grands talents comme les grandes vertus; c'est dans le silence, dans l'habitude des privations, dans les réflexions graves et profondes, que l'homme puise cette liberté de l'âme, cette élévation de sentiments, cette vigueur de caractère que le monde ne connaît pas; c'est du sein de la retraite qu'on vit sortir les Bernard comme les Chrysostôme, les Ximènes comme les Suger, et tant d'autres grands personnages qui ont étonné le monde par l'éclat de leurs vertus et de leurs lumières: semblables à ces sources cachées dans le sein des montagnes, qui se faisant jour à travers les obstacles, paraissent enfin en fleuves abondants, et portent au loin la vie et la fécondité.

Il est temps que Vincent de Paul sorte des ombres qui ont jusqu'ici enveloppé sa sagesse et ses vertus, et qu'il commence d'être montré à la terre pour la sanctifier. Le ciel l'appelle d'abord à exercer les fonctions pastorales au

milieu des peuples de la campagne. C'est là que par la simplicité de ses mœurs, par sa bonté toute populaire, par son zèle à instruire les ignorants, à soulager les malheureux, à consoler les affligés, il gagne à lui tous les cœurs pour les gagner tous à Jésus-Christ; c'est la que voyant de ses yeux les besoins et les vices du peuple, il fait comme l'apprentissage de cet apostolat dont il fera plus tard sentir toute l'efficacité pour la réforme de provinces entières. Sans faste, sans ambition, il vivait heureux au milieu du troupeau dont il était le modèle et le père. Mais voici que la Providence l'appelle à exercer son zèle sur un théâtre bien différent; il est nommé aumônier général des galères de France, et c'est en cette qualité qu'il visite celles de Bordeaux et de Marseille. Ici que n'éprouve pas son âme tendre et compatissante, et de combien de manières ne verra-t-on pas éclater sa charité! Parmi les merveilles qu'on en raconte, la plus grande à mes yeux, c'est le changement qu'il opère, et par ses exemples et par ses discours, dans l'âme de ces hommes criminels que la loi a condamnés à d'humiliantes et pénibles expiations. Quel spectacle que celui d'une troupe d'hommes plus chargés du poids de leur conscience que de celui de leurs chaînes, dont l'âme est avilie par le crime, dont la bouche ne s'ouvre qu'à l'imprécation et au blasphème! Qui fera pénétrer la vertu dans ces âmes dégradées? Ce sera Vincent de Paul. Par un prodige inouï, il change ces hommes féroces en chrétiens résignés; d'un séjour de rage et de désespoir il fait un lieu d'édification et de prières; et à force de douceur, de tendresse et de charité, il rend à la vertu des âmes qui semblaient dévouées pour toujours à l'iniquité. Quelle est donc cette religion si puissante sur le cœur de l'homme, et capable de faire germer les vertus les plus pures au sein de la plus basse corruption? Comment ne pas reconnaître ici la force toute divine de celui qui sait tirer la vie des abîmes de la mort

A la place de saint Vincent de Paul parlant au nom de Jésus-Christ, supposez un sage du siècle qui eût parlé au nom du destin, de la nécessité. Loin d'être consolés, ces hommes coupables eussent peut-être regardé en frémissant les fers dont ils étaient chargés, et ils auraient demandé pourquoi l'on punissait en eux ce qui n'avait été que l'effet de l'irrésistible nature. Vincent parle au nom de la justice divine, et le remords s'éveille dans ces âmes; il parle au nom de la miséricorde, et aux alarmes succède un doux espoir; il parle au nom de Jésus-Christ pardonnant sur la croix au larron pénitent, et les coupables sont changés en des hommes nouveaux. Admirez la religion chrétienne; elle place l'homme sous les yeux de Dieu qui le voit et qui doit le juger, et par-là elle prévient une foule de crimes. La faute est-elle commise; elle menace, elle fait briller les foudres des vengeances célestes aux yeux de l'endurci; mais en même temps elle offre le pardon au repentir, et par-là elle prévient le désespoir, qui serait une source de crimes nouveaux. C'est ainsi que tour à tour indulgente et sévère, elle assure toujours le triomphe de la vertu.

Cependant les desseins de Dieu sur Vincent de Paul se manifestent de plus en plus. Nous touchons à l'une des époques les plus mémorables de sa vie, celle où son zèle prenant un plus grand essor, conçoit et commence à exécuter une de ces œuvres qui embrassent les nations et les siècles. Il jette les fondements d'une société destinée, dans l'origine, à évangéliser les peuples des campagnes, et connue sous le nom de Congrégation des Prêtres de la Mission. Jamais la religion ne me paraît plus belle, plus touchante, plus divine, que dans les soins qu'elle donne aux classes les plus délaissées de la société. Tandis que la sagesse humaine ne fait entendre qu'à un petit nombre de riches et d'heureux du siècle ses doctes leçons, qu'elle est bien plus occupée à faire des hommes instruits que

des hommes vertueux, qu'elle laisse aux classes inférieures leur ignorance et leurs vices; la religion se répand dans les campagnes, visite les chaumières, s'abaisse à la portée des peuples, et leur donne des instructions qui adoucissent leurs mœurs, qui perfectionnent en eux les sentiments d'humanité, mettent un frein aux penchants d'une nature corrompue, et tempèrent le joug des plus pénibles travaux. La religion est toute l'éducation du peuple, et sans elle que seraient les habitants des campagnes? Rien autre chose que des hordes sauvages. C'est pour eux que vit et respire le cœur de Vincent, à l'exemple du modèle de tous les pasteurs, il se dévoue à l'instruction de tout ce qui semble n'avoir en partage que l'ignorance et la grossièreté. Par lui, les savants ne sont pas dans l'admiration, les politiques ne sont pas déconcertés, la terre n'est pas dans l'épouvante; mais il pourra dire comme le divin fondateur du christianisme: Par moi, les pauvres sont évangélisés *Pauperes evangelizantur*. Rien de plus faible, rien de plus obscur que les commencements de la Congrégation de ces hommes apostoliques; ils ne sont distingués ni par la naissance, ni par un vaste savoir, ni par la sublimité de leurs talents; mais s'ils n'ont pas le génie de la science, ils ont quelque chose de plus excellent encore, le génie de la charité. C'est le grain de sénévé de l'Évangile: laissez-le croître, et, fécondé par l'esprit de vie, il deviendra un grand arbre qui étendra de toutes parts ses rameaux salutaires. Bientôt, le nombre des ouvriers évangéliques de Vincent se multiplie. Leurs travaux embrassent de vastes contrées; et déjà, du nord au midi de la France, de grandes provinces les voient se livrer avec le succès le plus éclatant à leur saint apostolat.

Ah! Messieurs, au milieu des tempêtes qui pendant plus de vingt années ont battu avec tant de violence le monde politique, bouleversé de fond en comble la France

entière, et comme renversé l'édifice saint sur ses fondements, ils avaient disparu avec tant d'autres monuments de la piété de nos pères, ces collèges d'hommes apostoliques qui étaient disséminés sur le sol de notre patrie. De temps en temps sortaient de ces retraites de nouveaux prophètes qui élevaient la voix au milieu des peuples avec l'éclat de la trompette, pour leur reprocher leurs égarements et leurs vices. Enfin nous les voyons revivre au milieu de nous, et avec eux les espérances de la religion et de la patrie. Mais quoi ! à peine de nouveaux Apôtres ont commencé leurs courses évangéliques, que l'impiété verse sur eux tous les poisons de la calomnie ; elle ne leur pardonne pas, ce semble, de vouloir réparer les ravages qu'elle a faits dans les âmes. Et toutefois dans quel temps ce zèle tout divin fut-il plus nécessaire que dans le temps où nous sommes ? qui ne sait pas en quel état de désolation se trouvent les églises de France ? Des troupeaux sans pasteurs, des temples en ruines, des vices sans pudeur et sans frein, une impiété brutale, jusque parmi les peuples des campagnes, voilà le spectacle de douleur qui frappe le voyageur consterné ! La religion n'a pas seulement à gémir sur les mœurs dissolues, sur les scandales de ses enfants, mais sur leur défection et leur apostasie, sur leur mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, sur leur sacrilège indifférence : le principe même de la vie est attaqué ; les âmes sont comme mortes, travaillées par ce levain d'impiété qui fermente, et qui menace d'une dissolution universelle. Qui pourra sonder et guérir la profondeur de nos maux ? Ce n'est pas assez des secours ordinaires, il nous faudrait des prophètes et des apôtres, des Elie et des Paul, des Borromée et des Vincent. Laissez-vous donc, Seigneur, levez-vous : *Exurge, Domine, exurge* (1), non pour foudroyer dans votre justice, mais

(1) Ps. XLIII, 23.

pour sauver dans votre miséricorde. Tirez enfin des trésors de votre sagesse et de votre amour quelques-uns de ces hommes faits pour régénérer le monde. Répandez en particulier sur les élèves de votre sanctuaire cet esprit de force qui ébranle les déserts et brise les cèdres, et donnez-leur quelque chose de cette voix puissante qui ranima Lazare au fond de son tombeau.

Et quelles sont les vertus que leur commande le saint fondateur ? C'est l'humilité, qui apprend aux ministres de l'Évangile à mettre leur confiance non dans la pompe des discours, mais dans la vertu de la croix. Ne nous trompons pas, disait l'humble Vincent, si nous n'avons pas l'humilité, nous ne sommes rien. C'est le désintéressement qui apprend à courir après les âmes pour les gagner à Dieu, et non après les biens de la terre. *Voudrions-nous, ajoutait-il, être au monde sans plaire à Dieu et sans procurer sa gloire ?* O Vincent, lorsque vous et vos disciples vous parcouriez les diverses contrées de la France, pour les évangéliser, pour y ranimer la foi, la piété et les bonnes mœurs, on applaudissait à votre zèle, on se réjouissait de vos succès. Partout les bénédictions accompagnaient vos pas ; on n'avait pas alors la pensée de vous présenter comme des ennemis de la paix et de la patrie. Hélas ! et aujourd'hui si des hommes apostoliques marchent sur vos traces, le ciel, il est vrai, bénit visiblement leurs travaux, mais aussi la haine se déchaîne contre eux : ils prêchent la morale évangélique, et on les accuse de fanatisme ; ils réconcilient l'époux avec l'épouse, le père avec les enfants, et on les accuse de semer la division. O Vincent, soyez leur patron comme vous êtes leur modèle, et ils diront ce que vous eussiez dit vous-même à leur place : On nous maudit, et nous bénissons ; on nous calomnie, et nous souffrons sans nous plaindre ; on nous accable d'injures, et nous répondons par des prières : *Maledicimur, et benedicimus ; persecutionem*

patimur, et sustinemus; blasphemamur, et obsecramus (1).

C'est la charité avec ses manières insinuanes, avec son langage de douceur et de paix, avec sa tendresse pour les pécheurs, et cette piété pour les malheureux, qui fait que les apôtres de l'Evangile sont aussi les pères des pauvres. Vincent disait à ses coopérateurs : *Soyons miséricordieux, mes Enfants, exerçons la miséricorde envers tous, en sorte que nous ne trouvions jamais un pauvre sans le consoler si nous le pouvons. O Seigneur, n'ôtez pas de cette compagnie l'esprit de miséricorde.* Tel est l'esprit dont il cherchait à la pénétrer : aussi le ciel est visiblement avec elle ; on la voit prendre les accroissements les plus rapides, elle franchit les limites de la France, et le saint fondateur, avant de terminer sa carrière, aura la consolation de voir ses enfants exercer leur zèle dans le Piémont, dans l'Etat de Gènes, la Pologne, les îles Hébrides, et jusqu'à Madagascar. O ! qu'elle est admirable cette Eglise catholique, qui toujours féconde ne cesse d'enfanter au céleste époux, dans toutes les parties de la terre, des adorateurs en esprit et en vérité, et de vérifier la promesse qui lui a été faite par Jésus-Christ d'être avec elle jusqu'à la fin des temps. Nous admirons ces hardis navigateurs qui ont cherché de nouveaux mondes, ces voyageurs intrépides qui portent à des sauvages nos arts et les produits de notre industrie, mais qui plus d'une fois, pour mettre leur vie en sûreté, sont obligés d'ensanglanter la terre qu'ils visitent ; et nous n'admirons pas ces conquérants pacifiques, ces Missionnaires qui portent à des barbares l'Evangile et toutes les vertus, qui en font des hommes pour en faire des chrétiens, qui se livrent aux milieu d'eux à toutes les peines, à tous les dégoûts, à tous les périls, n'attendant d'autre récompense que le martyre, et qui reçoivent la mort sans la donner

(1) I Cor. iv 12, 13.

jamais. Hommes apostoliques, recevez ici le tribut de nos louanges sous les yeux de Dieu qui vous voit, et qui vous prépare des couronnes immortelles ; vous comptez sans doute pour rien les éloges des hommes, mais plus vous êtes magnanimes, plus nous aimons à publier, à célébrer votre zèle sans bornes.

Et que ne fait pas Vincent de Paul pour l'Eglise de France en particulier ? Les dissensions, les guerres intestines qui avaient désolé si longtemps ce beau royaume, avaient introduit jusque dans le sanctuaire les désordres qu'elles ont coutume d'entraîner après elles. Ce qu'il y avait de pontifes plus zélés sentait le besoin de faire revivre parmi les ministres des autels l'esprit sacerdotal, et de les rappeler aux vertus de leur céleste vocation. Mais quelle œuvre difficile, et qui osera l'entreprendre ? Ce sera encore Vincent, toujours l'instrument de la Providence. On comprit qu'il était de la plus haute importance d'établir, d'après les sages conseils du concile de Trente, des maisons régulières où les élèves du sanctuaire fissent comme l'essai des fonctions du ministère sacré, où par l'étude plus suivie, plus méthodique, plus approfondie de la doctrine chrétienne et des règles des mœurs, des divines Ecritures et de la discipline, ils pussent devenir avec plus de succès les conducteurs et la lumière des peuples. Plein de cette pensée, Vincent établit le premier séminaire qu'on eût encore vu en France. Sur ce modèle plusieurs autres seront formés, bientôt chaque diocèse aura le sien, et c'est à cette salutaire institution que l'Eglise Gallicane aura dû, dans ces derniers temps, de ne le céder à aucune autre en science comme en vertu. Peuples fidèles, si vous voyez au milieu de vous des pasteurs et des ministres zélés qui sont vos guides, vos consolateurs, vos pères, où pensez-vous qu'ils se sont formés à ces vertus sacerdotales dont vous êtes les témoins ? C'est dans ces maisons de retraite dont le premier établissement est dû

Nous célébrons aujourd'hui, mes Frères, la mémoire d'un saint qui doit être bien cher à tous les cœurs français comme à tous les cœurs chrétiens; parce que, né dans notre France, il a rendu à sa patrie d'inappréciables services, en même temps qu'il a honoré la religion par les plus sublimes vertus. Je veux parler de saint Vincent de Paul, qui, sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, fut le père des pauvres et des malheureux, ainsi que l'ornement du sanctuaire et le modèle du sacerdoce. Ne devant qu'une fois en passant vous annoncer la parole sainte, j'ai cru que pour en fixer dans vos âmes des traces plus durables, je devais saisir l'occasion de vous présenter le tableau des vertus d'un saint dont la vie est si instructive et si touchante tout ensemble.

Quand on parcourt en détail tout ce que Vincent de Paul a fait pour la sanctification des peuples et la propagation de l'Evangile, ce qu'il a entrepris pour la gloire de l'Eglise de France en particulier, et pour le renouvellement de l'esprit sacerdotal dans cette belle portion de l'héritage de Jésus-Christ; tout ce qu'il a exécuté pour le soulagement de l'humanité souffrante, des pauvres, des malades, des vieillards, des enfants délaissés, des captifs, des prisonniers, des insensés, des indigents et des malheureux de toutes les classes; quand on parcourt, dis-je, en détail, toutes les œuvres de son zèle et de sa charité, on ne conçoit pas comment un seul homme, fils d'un simple villageois, a pu, par des moyens aussi faibles, exécuter des choses aussi grandes, et conduire heureusement à leur fin des entreprises qu'eussent à peine osé tenter les puissants et les maîtres de la terre. On ne peut donc se défendre d'un sentiment d'admiration profonde, et l'on porte naturellement ses regards vers celui à qui tout est facile; on bénit cette divine Providence qui suscite de tels hommes au milieu de son Eglise, et l'on reconnaît qu'elle seule a pu, dans sa miséricorde toute-puissante,

enrichir la terre, en ces derniers temps, d'un si précieux trésor. *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem.*

Il est vrai, mes Frères, que dans ce discours je n'aurai pas à vous peindre ni le génie d'Augustin, ni l'éloquence de Chrysostôme, ni les ravissements de Thérèse, ni les prodiges de François-Xavier; mais une vie de quatre-vingts ans, remplie de sublimes vertus, consacrée tout entière à la gloire de Dieu et au bien de l'humanité, voilà le miracle que je viens exposer à vos regards. Qu'il est glorieux pour le christianisme de produire de tels hommes, et comme leur vie devient sa plus belle apologie! Je voudrais que ses ennemis et ses détracteurs fussent présents dans cet auditoire; je ne chercherais pas à les combattre par des raisonnements, mais je leur produirais Vincent de Paul, et je leur dirais: Voilà les hommes que forme l'Evangile pour le bien de leurs semblables, et si vous êtes assez malheureux que de ne pas croire à sa doctrine, soyez du moins assez justes pour la respecter. Mais pourquoi vous entretenir de saint Vincent de Paul, dont le nom a retenti si souvent à vos oreilles? Devons-nous espérer de captiver votre esprit par des récits qui vous sont déjà si familiers? Et que pouvons-nous d'ailleurs pour sa louange, après tant d'éloquents panégyristes, que nous avons entendus nous-même le célébrer avec un si rare talent? Mes Frères, il est des hommes dont le nom est toujours doux au cœur de leurs semblables, et dont le souvenir seul est plus persuasif que tous les discours; telle est la touchante destinée de saint Vincent de Paul. S'il n'a pas besoin de nos éloges, nous avons besoin de ses exemples; nous l'aurons assez loué si nous l'avons fait assez connaître. Rien de plus propre que sa charité à ranimer la nôtre; aussi celui qui fut le père des malheureux semblera revivre pour plaider lui-même leur cause devant vous. Mais quel ordre, quel plan suivrons-nous dans cet éloge? Comment présenter dans un tableau

abrégé, mais fidèle, des œuvres si diverses et si merveilleuses ? et quelle est celle qui doit fixer plus particulièrement nos regards ?

En parcourant la vie de l'homme de Dieu, il nous a paru que la vertu qui le caractérise fut cette immense charité qui embrasse à la fois et tous les besoins spirituels, et tous les besoins temporels des peuples. C'est à cette pensée que nous nous sommes arrêté ; et sans vouloir nous assujettir rigoureusement à l'ordre chronologique des faits, nous vous montrerons tour à tour Vincent de Paul, suscité de Dieu pour la sanctification des hommes et pour le soulagement des malheureux. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sur la fin du quinzième siècle, l'orgueil croissant avec les lumières, une inquiétude superbe agitait les esprits, et tout faisait présager des innovations et des calamités. Au milieu de cette fermentation universelle apparaissent deux hommes qui étonnent le monde par l'audace de leurs opinions ; séducteurs d'autant plus dangereux qu'ils vont remuer dans le cœur des peuples l'amour secret de l'indépendance. Bientôt le feu de la discorde s'allume dans les vastes contrées de l'Europe ; les anciennes bornes sont arrachées, les barrières sacrées sont franchies ; des princes et des rois, entraînant avec eux des peuples entiers, se détachent du centre de l'unité chrétienne, et l'on ne sait plus où s'arrêteront les ravages des nouveautés funestes. Cependant celui qui commande aux vents et à la tempête se lève enfin, et, pour le salut de son Eglise, tire des trésors de sa miséricorde quelques-uns de ces hommes rares qu'il envoie de temps en temps pour renouveler la face de la terre. C'est Ignace de Loyola, fondateur d'une société dont la dénomination guerrière atteste qu'elle est faite pour combattre, et qui dès son ori-

gine vole aux extrémités du monde pour conquérir à l'Eglise romaine plus de royaumes que n'a pu lui en ravir une scission qu'elle déplore encore. C'est le cardinal Borromée, qui donne au monde le spectacle des plus héroïques vertus, et qui par la réforme salutaire opérée au milieu du peuple confié à sa sollicitude, prépare celle de tous les autres. C'est François de Sales qui, sans rien ôter à l'Evangile de son incorruptible sévérité, sait prêter à la vertu tant de charmes, et lui gagner tant de cœurs par ses écrits et par sa conduite. Jusqu'ici c'est l'Espagne, l'Italie, la Savoie, qui ont donné à la terre ces hommes de Dieu, puissants en œuvres et en paroles, destinés à régénérer les nations ; mais la France ne sera point oubliée dans ce partage des faveurs célestes : Vincent de Paul lui est donné (1), et le royaume très-chrétien n'a plus rien à envier à ses voisins.

Dans quel état vient-il d'abord se présenter à nos regards ? C'est au milieu des soins innocents de la vie champêtre ; Vincent est employé dans ses jeunes années à garder les troupeaux de son père. Certes, il y a loin de cette obscurité profonde aux grandes choses que la Providence le destine à exécuter un jour. Mais celui qui autrefois appela David, jeune pasteur, pour l'établir sur le trône de Juda, saura bien aussi se faire entendre à Vincent sous la chaumière qu'il habite, et lui dire : J'ai vu l'affliction de mon Eglise ; j'ai entendu le cri du pauvre et de l'orphelin, et c'est toi que j'ai choisi pour les desseins de ma miséricorde.

Suivons la marche de la Providence sur cet enfant de bénédiction. Le père du jeune Vincent est peu favorisé des biens de la fortune ; toutefois il conçoit l'heureux projet de lui faire suivre la carrière ordinaire de l'éduca-

(1) Né en 1576 au village du Pouy, diocèse de Dax, en Gascogne, près des Pyrénées.

tion publique, et seize années entières sont consacrées par Vincent, dans les villes de Dax et de Toulouse, à l'étude des lettres humaines et de la science divine. En croissant en âge, il croissait en vertus, et les années ne firent que développer en lui les dons précieux dont le ciel avait enrichi son âme. Il se consacre au service des autels; et le moment arrive pour lui d'être promu au sacerdoce. Dieu seul a connu avec quel généreux dévouement et quelle sainte frayeur il reçut l'imposition des mains, et de quelle abondance de bénédictions elle fut accompagnée; surtout qui pourrait comprendre de quels pieux sentiments il fut pénétré la première fois qu'il célébra les saints, les redoutables mystères, lui qui dans le cours de sa vie ne parut jamais à l'autel qu'avec une onction de piété si visiblement répandue sur toute sa personne, que les assistants en étaient frappés et attendris? Fidèle à sa sainte vocation, le nouveau prêtre du Seigneur vivait à Toulouse au milieu de la confiance et de l'estime universelle, répandant autour de lui la bonne odeur de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales, lorsqu'il se voit précipité tout à coup dans ce que l'infortune a de plus désolant et de plus extrême. Dans le cours d'un voyage qu'il est forcé d'entreprendre, il s'embarque sur les mers qui baignent les côtes méridionales de la France. Mais ici que va-t-il arriver? Providence, j'adore vos justes, vos sages, mais impénétrables desseins! Vincent de Paul tombe entre les mains de pirates qui le conduisent en Barbarie; là, il est vendu, acheté, enfin revendu à un chrétien apostat, et condamné à de pénibles travaux sur une montagne déserte. O Dieu, consolez votre serviteur qui n'a plus de consolateur sur la terre. Dix-huit mois se passent dans ce dur esclavage; cependant la résignation du pieux captif touche le cœur du maître endurci, et le fait rougir de son apostasie. L'apôtre saint Paul dans les fers gagne à Jésus-Christ l'esclave Onésime, c'est l'en-

fant de ses liens et de ses douleurs. Vincent fait plus encore: il regagne à l'Évangile son maître apostat. Mais comment s'éloigner avec lui de cette terre barbare, aussi cruelle à la religion qu'à l'humanité? Vincent se confie à la Providence; il se sauve sur un léger esquif, et, sous l'œil du Père tout-puissant qui le conduit à travers les écueils et les tempêtes, il aborde heureusement sur les côtes de France, avec cet enfant prodigue qu'il ramène de la terre de perdition. Bientôt après, pour ne pas laisser son œuvre imparfaite, il le conduit à Rome dans une maison de repentir et d'expiation.

Durant le séjour qu'il fait dans la capitale du monde chrétien, quel sera le sujet habituel de ses pensées? Ah! ne croyez pas qu'il repaisse uniquement ses regards de la beauté de tant de monuments antiques, et de tant de chefs-d'œuvre des arts qui font son embellissement et sa gloire. L'homme de Dieu s'élève au-dessus de ce que le temps fait naître et mourir; sur les débris d'une grandeur qui n'est plus, il médite les années éternelles; sur les cendres de tant de généreux martyrs, il s'anime à marcher sur leurs traces; sur le tombeau des saints apôtres, il se remplit d'un zèle ardent pour la foi, et se pénètre, pour la mère de toutes les églises, de cette tendre et profonde vénération qui ne l'abandonnera jamais. C'est en vain qu'il cache, sous le voile de la plus sincère humilité, le riche trésor de sagesse et de vertu qu'il possède; il n'a pu le dérober à l'œil pénétrant des ministres de France auprès du saint-siège; ils conçoivent de lui une si haute idée, qu'ils ne craignent pas de le charger d'une affaire importante auprès du plus grand et du meilleur des rois qu'il y eût alors sur la terre, de ce roi dont la mémoire chez les Français sera éternellement populaire. Vincent de Paul arrive donc dans la capitale de ce royaume, ville fortunée où il devait accomplir tant de vastes et charitables desseins. Ne craignez pas pour lui ce nouveau sé-

à Vincent de Paul, et qui, placées de distance en distance, sont comme autant de places fortes, où, loin du monde profane et sous des chefs expérimentés, une milice sainte s'exerce aux combats du Seigneur.

Que dirons-nous encore de ces conférences ecclésiastiques, établies par Vincent, pour la perfection du sacerdoce, au sein de la capitale, et où se rend tout ce qu'elle renferme de prêtres éclairés et vertueux pour s'encourager et s'édifier mutuellement? Là, dans la simplicité de la foi, sans aucun faste de paroles, plutôt par manière d'instruction familière que de discours oratoires, on parle du royaume de Dieu, des moyens de le faire connaître, et de se sanctifier en sanctifiant les peuples. Notre saint prêtre est l'âme de ces doctes et pieuses assemblées; les paroles qui sortent de sa bouche sont esprit et vie; et Bossuet, le grand Bossuet, qui ne dédaignait pas de se mettre au rang de ses auditeurs, lui a rendu ce témoignage, qu'il parlait de Dieu d'une manière si sage et si relevée qu'il semblait que Dieu lui-même parlât par sa bouche. Et que sont-elles, ces conférences, pour la France entière? Une source féconde d'où se répandent, dans toutes les provinces, des fleuves de grâces et de bénédictions. C'est de là que sont sortis un grand nombre d'hommes vénérables, qui, dans le sacerdoce et l'épiscopat, furent la gloire de l'Église Gallicane.

O Église Gallicane, quelles mains sacrilèges t'ont ravi ton éclat et ta beauté? Dans quel abîme de maux je te vois plongée! Tu portes bien sur ton front de nobles cicatrices qui font ta gloire; mais ces marques de ton courage le sont aussi de tes malheurs. Et qui pourrait ne pas être attendri de tes longues infortunes? Je ne t'ai pas vue, il est vrai, aussi puissante de doctrine et de vertu qu'au temps des Bossuet et des Vincent de Paul; mais je t'ai vue, avant la fatale époque de nos désastres, florissante encore par le grand nombre de pasteurs éclairés qui s'em-

ployaient à l'instruction des peuples, et par tous les moyens de perpétuer un auguste ministère. Hélas! et aujourd'hui je te vois, comme une veuve désolée, pleurant tes ministres qui ne sont plus, et tremblant qu'ils n'aient point de successeurs. O Église notre mère, serais-tu donc réservée à cet excès d'opprobre et de stérilité! Mais non, le rayon d'espérance semble briller à nos yeux, et déjà tu commences à renaître du milieu de tes ruines. Que ne dois-tu pas attendre des héritiers de la piété comme du trône de saint Louis! Et n'est-ce pas surtout pour la restauration de cette religion dont tu es la dépositaire depuis tant de siècles, que le ciel les a miraculeusement rendus deux fois à notre amour? Que les ennemis du christianisme se réjouissent de ses désastres, et semblent prophétiser sa ruine prochaine; pour nous, nous croyons à son triomphe; le ciel, qui a confondu leurs coupables desirs par tant de miracles, les confondra par de nouveaux miracles encore. Fécondée par le sang de tant de martyrs, l'Église de France, instruite par ses malheurs, portera plus que jamais des fruits abondants et salutaires: telle que ces arbres vigoureux, qui, dépouillés de leurs rameaux, semblent tirer du fer même qui les a mutilés une force et une vie nouvelles.

Voilà donc, mes Frères, pour en revenir à Vincent de Paul, ce que peut, pour la sanctification des peuples, un seul homme quand il est animé de l'esprit de Dieu. Vincent de Paul est sans naissance, sans richesses, sans cet éclat de talents extraordinaires qui excitent l'admiration; mais il est puissant de sa charité, de son humilité, de sa confiance en Dieu, de son zèle ardent pour le salut des hommes, et la France et l'Europe, et le monde entier, en ressentent les effets.

Il me reste à vous le montrer comme l'instrument de la Providence pour le soulagement des malheureux.

du succès. Oui, toujours simple, toujours égal à lui-même, propre aux plus légers détails comme aux plus grandes choses de son temps, telle était sa réputation de sainteté et de sagesse, qu'il fixa sur lui les regards et l'estime de tout ce qu'il y avait alors de plus illustre. Saint François de Sales lui confia la direction générale de la société religieuse qu'il venait de fonder; Louis XIII voulut avoir la consolation de mourir dans ses bras; la Régente l'appela dans ses conseils; les pontifes s'aidaient de ses lumières et de son zèle; Richelieu, le grand Condé, Lamoignon, Bossuet, rendirent hommage à son mérite. Vincent de Paul ne se présente point à la postérité avec des écrits où éclate la beauté du génie, mais avec des institutions qui sont le fruit de la plus haute sagesse. Il eut en partage cette maturité d'esprit, cette prévoyance de l'avenir, cette force de volonté, cette connaissance des hommes, cette habileté à manier les esprits, qui font les législateurs, c'est-à-dire qu'il fut doué du premier de tous les talents; et l'on doit augmenter de son nom la liste de ceux qui ont été tout à la fois de grands saints aux yeux de la foi, et de grands hommes aux yeux de la raison.

Et que n'aurais-je pas à vous raconter encore de cet homme si puissant en œuvres et en paroles? Il ne vécut à une époque de dissensions, de catastrophes et de calamités, que pour donner plus d'essor à ses vertus. Oui, dilaté par une charité toute divine, son cœur est plus grand que les besoins de l'humanité. Quelques orages, restes d'un ciel trop longtemps chargé de si vives tempêtes, troublent les commencements d'un règne qui devait être si beau; des guerres où il entraît plus de dépit que d'acharnement, plus de vanité que de fureur, armèrent quelque temps les Français contre les Français. Or, au milieu des discordes civiles, les habitants des lieux circonvoisins se réfugient dans la capitale, et Vincent trouve le secret de nourrir jusqu'à quinze mille de ces

infortunés. A la même époque, une nation voisine, emportée par un aveugle délire, effraie l'univers par un de ces forfaits exécrables que la France, hélas! devait avoir le malheur de renouveler de nos jours. Hé bien, si la tyrannie de Cromwel force des sujets fidèles d'Angleterre et d'Ecosse de se retirer en France, qui sera leur refuge? L'homme de la Providence, Vincent de Paul. Si des provinces entières, la Lorraine, la Picardie, la Champagne, sont ravagées par la guerre et la famine, qui donc ira au secours de ces régions désolées? Ce sera toujours Vincent de Paul. Par les mains des Prêtres de la Mission ou des Filles de la Charité, il leur fait distribuer des secours immenses; et l'histoire a conservé le nom des villes qu'il secourut, ainsi que les témoignages authentiques de leur reconnaissance envers leur bienfaiteur.

Déjà, mes Frères, Vincent de Paul a atteint sa soixante-dix-huitième année, mais les glaces de l'âge n'ont pas refroidi sa charité, et la fin d'une si belle carrière est couronnée par un immense bienfait que je ne puis me dispenser de rappeler en peu de mots. Vincent avait fondé un asile pour quarante pauvres vieillards, que leur âge et leurs infirmités mettent hors d'état de pourvoir à leur subsistance; telle est l'origine de l'asile qui s'appela du Nom de Jésus. Les lois les plus sages, les mieux assorties à ceux qui doivent les suivre, y font régner la paix et la piété. Frappées de ce bel ordre, des dames animées d'un saint zèle se demandent pourquoi l'on ne tenterait pas pour tous les pauvres de la capitale ce qui venait d'être si heureusement exécuté pour quarante seulement. Formées à l'école de Vincent de Paul, elles sont accoutumées à lui voir opérer des prodiges de charité; elles lui communiquent donc leur pensée, sans être arrêtées par la grandeur et les difficultés d'une telle entreprise. L'homme de Dieu, qui a pour maxime de faire le bien sans précipitation, consulte avant tout celui de qui vient

la véritable sagesse ; enfin, après deux années employées à méditer le projet et à lever tous les obstacles, on voit l'Hôpital général s'ouvrir dans les murs de la capitale. C'est ainsi, a dit un des auteurs de sa vie, qu'il exécute dans Paris ce que le christianisme avait autrefois inutilement tenté pour la ville de Constantinople, ce que Henri IV avait projeté sans succès, et ce que Marie de Médicis eût regardé comme un des plus beaux traits de sa régence, si elle eût pu l'exécuter d'une manière fixe et permanente.

Mes Frères, dans le siècle dernier, siècle de lumières, si l'on veut, pour quelques branches des sciences exactes et naturelles, mais siècle de ténèbres pour ces hautes vérités qui fondent et conservent l'ordre et la justice sur la terre ; siècle à jamais fameux par l'impiété et la licence de ses paradoxes, où l'on a voulu remplacer Dieu par la nature, les croyances par des opinions, la morale par l'intérêt, la religion par un déisme qui n'est qu'un athéisme déguisé ; on a essayé aussi de remplacer la charité par la bienfaisance, et jamais on n'a fait plus retentir le nom d'humanité et de philanthropie qu'à une époque où l'on déchainait sur l'espèce humaine toutes les passions, et avec elles tous les fléaux ensemble. L'expérience a fait briller sur toutes ces folles théories un jour effrayant de vérité : on a vu qu'on avait quitté la réalité pour des illusions ; que les êtres sensibles remplaçaient mal les âmes charitables ; que si l'humanité pouvait quelquefois élever des hospices, la charité seule pouvait former des sœurs hospitalières, et que tous les philanthropes s'effaçaient devant un Vincent de Paul. Il sera donc toujours vrai, à la gloire du christianisme et du sacerdoce, que le Français le plus bienfaisant dont puisse s'honorer notre patrie, c'est Vincent de Paul, disciple et prêtre de Jésus-Christ.

Il est temps que Vincent de Paul aille recevoir dans les

ciens la récompense de ses vertus ; son âge et ses infirmités l'avertissent que sa dernière heure ne pouvait pas être éloignée ; il était du nombre de ceux qui sont toujours prêts à comparaitre au tribunal du souverain juge. Pendant dix-huit ans, il ne s'endormit jamais sans s'être mis auparavant en disposition de mourir la même nuit : ce sont ses propres paroles, que l'histoire nous a conservées. O ! qu'ils sont beaux les derniers moments du juste ! Comment ne pas lui envier cette douce paix qui est pour lui le présage d'une paix éternelle ? Jamais Vincent de Paul ne fut plus calme que dans les bras de la mort ; les plus vives douleurs ne peuvent altérer la sérénité de son front ni la douceur de ses paroles ; toujours à son Dieu et toujours au prochain, il se livrait encore, deux jours avant sa mort, à ses occupations ordinaires. Il peut avec confiance reporter ses regards sur sa longue carrière ; il attend avec résignation et même avec joie son dernier moment. Enfin, plein de bonnes œuvres et rassasié de jours, comme parle l'Écriture, le saint vieillard s'endort dans la paix du Seigneur, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Vincent de Paul n'a fait que passer sur la terre, mais ses vertus et ses exemples nous restent. La véritable gloire des saints commence au tombeau ; du milieu des ombres de la mort, leur image semble sortir brillante d'une lumière immortelle. La postérité, souvent si redoutable aux héros du siècle, ne fait qu'ajouter aux hommages que reçoivent des contemporains les héros de la religion. Leur vie se compose de l'exercice de toutes les vertus, ou de fautes si glorieusement réparées, que leurs vertus en reçoivent un nouvel éclat. Parcourez celle de Vincent de Paul, vous ne trouverez pas une seule tache qui la dépare, il a constamment accompli toute justice ; il aimait Dieu et les hommes, et jamais disciple de Jésus-Christ n'a mérité plus que lui qu'on gravât sur sa tombe

ces paroles : Il a passé en faisant le bien : *Pertransit benefaciendo.*

L'esprit qui l'animait ne s'est pas éteint avec lui ; il s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la société de ces vierges sacrées, qui, par leurs sentiments de commisération et de dévouement pour les malheureux, se sont montrées si dignes de leur saint instituteur. Il revivra dans cette congrégation de prêtres qui était son ouvrage, mais que nous ayons eu la douleur de voir disparaître comme tant d'autres, et que nous voyons renaître sous nos yeux, pour la gloire de l'Église de France (1). Puisse-t-elle, toujours héritière de la piété et des bonnes œuvres de ses pères, contribuer puissamment à la perpétuité du sacerdoce au milieu d'un peuple depuis si longtemps en possession d'être gouverné par de saints pontifes et de saints pasteurs. Jeunes lévites formés à l'école des enfants de saint Vincent de Paul, c'est à vous en particulier qu'il appartient de marcher sur ses traces, de faire revivre la beauté des anciens jours, d'être l'édification des peuples comme l'ornement du sanctuaire, et de devenir au milieu d'eux la lampe ardente par le feu de la charité, et brillante par l'éclat de la doctrine. Ce serait peu pour vous et pour les fidèles qu'une vie régulière ; il vous faut ce zèle qui fait les apôtres, et qui est plus nécessaire encore pour ramener les déserteurs de la foi que pour éclairer les infidèles.

O qu'il est beau, mes Sœurs, de vous voir réunies dans ce saint asile, ne former ici qu'un cœur et qu'une âme, sans aucune trace de division, sans aucun levain d'amertume, vous renouveler ensemble, sous les yeux de votre saint fondateur et de sa sainte coopératrice, dans l'esprit

(1) La péroraison fait allusion aux Prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité, devant lesquels ce discours a été aussi prononcé.

primitif de votre vocation ! Puisse le ciel, en vous multipliant pour le bien de l'humanité, vous remplir toujours de cette inépuisable charité qui n'a cessé de vous animer jusqu'à ce jour ! Et vous en particulier, qui, jeunes encore, êtes l'espoir de la société qui vous a adoptées, vous qui croissez dans cette douce retraite, sous les yeux d'une surveillance toute maternelle, faites, loin d'un monde profane, l'apprentissage de tous vos devoirs ; soyez fidèles à marcher sur les traces de celles qui sont plus avancées que vous dans la carrière, et qui, dépositaires des maximes et de l'esprit de votre saint instituteur, en sont comme les images vivantes. N'oubliez pas que si vous n'êtes pas dévouées uniquement à la vie religieuse, vous aurez besoin d'en avoir néanmoins les vertus. Un jour vous sortirez de cette solitude pour vous répandre au milieu des hommes. Vous êtes destinées, pour me servir du langage de saint Vincent de Paul, à n'avoir pour monastères que les maisons des malades ; pour clôture, que l'obéissance ; pour barrière, que la crainte de Dieu, et pour voile, qu'une sainte modestie. Des tentations et des périls vous attendent. Puissiez-vous donc vous préparer, par les exercices de la plus solide piété, à paraître sans danger pour vous au milieu d'un monde dont vous êtes appelées à corriger les vices par vos exemples, et à soulager les misères par votre charité ! Ainsi soit-il.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS que Jésus-Christ a proféré ces paroles : Heureux les miséricordieux , parce qu'ils obtiendront miséricorde , l'esprit de commisération pour les pauvres et les malheureux n'a cessé d'animer l'Eglise chrétienne. Dès l'origine il éclate dans les secours abondants dont les riches assistaient l'indigence : et ne sait-on pas que les apôtres furent obligés de se décharger sur des ministres sacrés d'un ordre inférieur , du soin de distribuer des aumônes ? Les orphelins , les enfants abandonnés , surtout les enfants des martyrs , les veuves , les confesseurs de la foi , les malades , les vieillards , tous les âges , tous les genres d'infortune , étaient l'objet de la tendre sollicitude des pontifes et des pasteurs. Telle était la charité de ces premiers âges , que les païens , au rapport de Tertullien , s'écriaient avec étonnement : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres ! La charité des chrétiens allait jusqu'à nourrir non-seulement leurs pauvres , mais encore ceux des païens mêmes ; et Julien l'Apostat le témoigne avec confusion dans une lettre à Arsace , pontife des faux dieux , en l'invitant à marcher sur les traces des disciples de l'Evangile. Surtout c'est au moment où la paix fut rendue à l'Eglise par Constantin , que cet esprit de charité et de compassion commença à se déployer de la manière la plus éclatante , et qu'on vit s'élever dans toutes les grandes villes des asiles publics pour l'indigence et le malheur. Ces généreux exemples furent imités dans les âges suivants ; ils l'ont été chez tous les peuples où l'Evangile s'est établi ; et dans le monde chrétien quelle est la contrée , quelle est la ville , même d'une médiocre grandeur , qui ne possède quelque précieux monument de la charité chrétienne ? Vincent de Paul est un de ces hommes rares suscités de Dieu pour perpétuer la chaîne des généreux bienfaiteurs de leurs

semblables , et pour rendre sensible sa Providence envers les malheureux. On pourrait oublier tout ce que nous avons rappelé des œuvres de son zèle pour la gloire de Dieu , que ce qui nous reste à dire de son zèle pour le bien de l'humanité suffirait pour rendre sa mémoire à jamais chère à tous les fidèles. Venons au récit de ses principales œuvres de miséricorde.

C'était son usage et celui de ses disciples , d'établir , dans les lieux qu'ils évangélisaient , des associations de charité pour assister les pauvres et les malades ; elles se composaient de ce sexe plus compatissant , que la Providence semble avoir particulièrement destiné au soulagement de l'humanité souffrante. Si Vincent a besoin d'une digne coopératrice pour amener ces pieux établissements à leur perfection , le ciel saura bien la lui susciter. Il vivait dans un siècle fécond en femmes fortes et capables de grands sacrifices et de grandes entreprises. Pour ne citer ici que les plus illustres , je rappellerai les Frémiot de Chantal , les duchesse de Montmorenci , les Miramion , les Pollalion , les Gondi , les d'Aligre , les d'Aiguillon ; enfin une Louise de Marillac , si connue sous le nom de mademoiselle Le Gras , que sa sagesse , son esprit , son courage , son généreux et tendre dévouement , ont rendue digne d'être associée à Vincent de Paul pour le bien de l'humanité. Elle-même parcourt les campagnes où les associations de charité sont établies ; elle les anime par ses discours , et plus encore par ses exemples , et c'est par ses soins qu'on voit s'en former de semblables dans la capitale. Les dames les plus distinguées par le rang et la naissance s'empressent d'y entrer. On ne tarde pas à sentir combien il serait utile d'avoir des personnes préparées , formées d'avance , dévouées par état et par choix à ce sublime et touchant ministère. Vincent , qui en tout procède avec une sage lenteur , est deux ans entiers à mûrir ce projet. *Dieu*, disait-il , *ne se hâte pas dans ses œuvres* ,

il fait tout en son temps. Enfin c'est sous sa direction que mademoiselle Le Gras commença, il y a près de deux siècles, l'établissement des Filles de la Charité.

C'est bien ici le chef-d'œuvre de la charité chrétienne; c'est une institution qui n'a point eu de modèle dans l'antiquité, et qui seule suffirait pour faire de Vincent de Paul le premier bienfaiteur de l'humanité. Je ne sais comment il arrive que nous allions chercher dans les pays lointains, ou dans l'obscurité des temps anciens, des sujets d'admiration, tandis que nous oublions les choses vraiment admirables que nous avons sous les yeux. Quel spectacle, en effet, plus ravissant, plus digne des regards du ciel et de la terre, que celui qu'offrent au milieu de nous les Filles de Vincent de Paul? A la fleur de leur âge, des vierges chrétiennes s'arrachent à leurs familles, renoncent aux plaisirs de la terre, à ce que le monde peut leur promettre de douceurs, souvent aux espérances que donnent l'éducation, la fortune, les qualités du corps et de l'esprit; et pourquoi? pour se dévouer à passer leur vie dans les asiles de la misère, auprès du lit des malades, répandant tous les bienfaits qui sont en leur possession, et toujours du moins versant le baume des consolations, souvent plus nécessaires que les secours mêmes. Une multitude de ces héroïnes chrétiennes sont répandues sur le sol de la France, toujours prêtes à voler où les appelle le cri de la douleur et de l'infortune, semblables à des anges descendus du ciel pour la consolation de la terre. Voilà le trésor que possède notre patrie, et qu'une impiété farouche aurait voulu nous ravir, comme si elle était jalouse d'un bien qu'elle était dans l'impuissance de faire elle-même. Si l'on pouvait interroger ici tous les malades, tous les infirmes, tous les guerriers blessés qui ont été confiés aux soins de ces filles généreuses, nous pourrions bien en appeler à leur témoignage sans crainte d'être démenti, et leur demander s'il est possible de trouver

ailleurs plus de bonté, plus de zèle, plus de tendre sollicitude. L'innocence est dans leur cœur, la modestie sur leur front, la pitié dans leurs yeux, la douceur et la paix sur leurs lèvres; leurs mains ne sont industrieuses et actives que pour le soulagement de l'humanité; elles ont pour les malheureux des entrailles maternelles, et elles peuvent s'écrier avec l'apôtre: Qui de vous souffre sans que je souffre avec lui? Certes, le nom qu'elles portent exprime avec autant de simplicité que d'énergie leurs sentiments non moins que leurs devoirs: elles sont Filles de la Charité! Je redirai ici, pour soutenir leur courage et leurs espérances, ces propres paroles de leur saint fondateur: «O bon Dieu, quel bonheur à ces bonnes filles d'aller continuer, au lieu où elles sont envoyées, la charité que Notre-Seigneur a exercée sur la terre! O que le ciel se réjouira de voir cela! Avec quelle sainte confiance elles paraîtront au jour du jugement, après tant de saintes œuvres de charité! Certainement, il me semble que les empires de la terre ne sont que de la boue en comparaison du mérite et de la gloire dont il y a sujet d'espérer qu'elles seront un jour couronnées.»

Et maintenant, où êtes-vous, détracteurs du célibat religieux? Trop souvent vous avez épargné le célibat du libertinage, inspiré par une corruption froide et raisonnée, et vous avez déclamé avec violence contre celui que la religion consacre. Hé bien, osez, si vous le pouvez, attaquer la vertu des Filles de saint Vincent de Paul, et méconnaître les services inestimables qu'elles rendent à l'humanité. Or, n'est-ce pas au célibat religieux que nous devons ces mères des pauvres? Si elles n'étaient pas libres, si elles se trouvaient engagées dans les liens et les embarras de la société domestique, pourraient-elles se consacrer au service des pauvres et des malheureux avec ce dévouement universel de tous les moments de la vie, et former une société où la régularité et une

sainte émulation du bien donnent à chacun de ses membres une activité sans cesse renaissante?

Mais avançons; d'autres miracles de charité appellent notre attention. Vincent de Paul exécute enfin un dessein qui l'occupait depuis longtemps, et dont l'heureux succès lui attire les bénédictions de ses contemporains. Combien n'était pas déplorable, dans la capitale, la destinée de ces enfants, fruits du libertinage et de l'incontinence publique! Abandonnés par des mères dénaturées, qui, n'ayant pas rougi de devenir mères, rougissaient de le paraître, leur unique ressource était dans les soins d'une veuve et de deux femmes mercenaires, moins guidées par la charité que par l'intérêt. La plupart de ces infortunés périssaient de langueur; plusieurs étaient victimes de la barbarie de celles à qui on les confiait, ou devenaient l'objet d'un infâme trafic. Vincent de Paul en est profondément ému; mais où trouvera-t-il le remède à un si grand mal? dans sa charité et dans celle des dames qui s'associent aux œuvres de son zèle. Oui, mes Frères, ce n'est point ici un faux sage qui attend tout de lui-même; c'est un homme sensible et craignant Dieu, qui, pour le succès de ce qu'il médite, s'adresse à celui qui est le père des lumières, comme des miséricordes. Plein de confiance, il convoque une assemblée de charité. L'homme des malheureux y parle du sort de ses enfants abandonnés, d'une manière si touchante, que les dames qui étaient présentes consentent à se charger de pourvoir à leurs besoins. Leur zèle et leurs largesses se soutiennent pendant quelques années; mais enfin, tels sont les malheurs des temps, tel est l'excès des dépenses, que les dames de charité qui en portaient le fardeau désespèrent de pouvoir le soutenir. Tous les courages son abattus, excepté celui de Vincent. Ses trésors sont ceux de la Providence. S'abandonnant à elle tout entier, il convoque une nouvelle assemblée générale, au milieu de laquelle il fait pla-

cer un certain nombre de ces enfants délaissés. Là, il représente à l'assemblée, qu'elle est bien libre de continuer ou de refuser ses secours à tant d'innocentes créatures qui lui doivent la vie, mais aussi que, si ces enfants sont délaissés, ils périront; et c'est alors que, dans l'effusion d'un cœur qui n'est plus maître de ses soupirs, il laisse échapper ces paroles si souvent répétées, mais toujours si attendrissantes: « Or sus, Mesdames, la compassion et » la charité vous ont fait adopter ces petites créatures » pour vos enfants; vous avez été leurs mères selon la » grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont » abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi » les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour de- » venir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont » entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les » suffrages, il est temps de prononcer leur arrêt, et de » savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour » eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un » charitable soin; et au contraire ils mourront et péri- » ront infailliblement, si vous les abandonnez; l'expé- » rience ne vous permet pas d'en douter. » A ces paroles, l'assemblée répond par des sanglots et des gémissements. La bonne œuvre est continuée; que dis-je? elle acquiert même la plus grande stabilité, et l'hôpital des Enfants-Trouvés devient un des plus beaux monuments durables de la charité toute-puissante de Vincent de Paul. Je le remarquerai ici à sa gloire; dans un discours nous ne pouvons que rappeler successivement, et les unes après les autres, les œuvres de zèle et de charité qui remplirent sa vie tout entière. Mais ce qu'il y a d'admirable, ce qui décèle dans lui une capacité rare, c'est qu'il les embrassait, les conduisait toutes à la fois, sans trouble et sans confusion, et que tous ses desseins, tant pour la sanctification des âmes que pour le soulagement de l'humanité, mêlés, enchaînés ensemble, étaient toujours couronnés

ÉLOGE DE JEANNE D'ARC.

PRONONCÉ

DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS,

LE 8 MAI 1817.

Benedixerunt eam omnes unâ voce, dicentes : Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri; quia fecisti viriliter :... et ideo eris benedicta in æternum.

Ils la bénirent tout d'une voix, disant : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple ; car vous avez agi avec un courage mâle, et c'est pour cela que vous serez bénie éternellement.

JUDITH. xv, 10 et 11.

Ainsi les prêtres de Juda et les enfants d'Israël, dans un transport de reconnaissance et d'admiration, chantaient autrefois la gloire de la veuve courageuse et magnanime qui avait su préserver sa patrie du joug du superbe Assyrien ; ainsi dans les mêmes sentiments et le même langage, nous venons célébrer aujourd'hui la mémoire de la jeune héroïne, qui, en délivrant il y a quatre siècles la ville d'Orléans, sauva la France et son roi, et changea les destins de l'Europe entière. Quel spectacle pour la postérité comme pour les contemporains, que celui d'une fille à la fleur de son âge, qui, ne connaissant que sa cabane et son troupeau, conçoit le dessein de sauver un vaste royaume, et qui, tout à coup savante dans l'art de la guerre, dirige des sièges, commande des armées, livre et gagne des batailles ! Or, vous le savez, telle fut Jeanne d'Arc.

Oui, je l'avoue, Français, chrétien, et ministre de la religion, je me félicite, à tous ces titres, d'avoir à célébrer celle qui a sauvé mon pays, qui a honoré le christianisme par les plus pures vertus, et dont la mission toute divine rend sensible cette Providence qui préside aux destinées des nations. Surtout, j'aime à la célébrer dans cette ville, le premier théâtre de ses exploits et de sa gloire. Ville fortunée ! c'est dans ton enceinte que brilla d'abord la jeune guerrière ; c'est par ta délivrance que commencèrent ses succès prodigieux ; c'est de toi qu'elle tient un nom consacré par la postérité ! C'est donc à toi, c'est à tes prêtres, c'est à tes magistrats, à tes guerriers, aux femmes généreuses que tu renfermes dans tes murs, à tous tes habitants, qu'il appartient de s'écrier, au sujet de Jeanne d'Arc : Vous êtes la gloire des lieux qui vous ont vue naître ; vous êtes la joie de notre cité ; vous êtes l'honneur du nom français ; car dans le sexe le plus faible, vous avez surpassé les hommes les plus vaillants, et votre mémoire ne périra jamais : *Tu gloria, tu lætitia, tu honorificentia populi nostri ; quia fecisti viriliter, et ideo eris benedicta in æternum.*

Résolu de faire son éloge, je n'irai pas en chercher bien loin le plan et le partage. Sa vie publique présente deux époques bien distinctes, également courtes : l'une de succès et de gloire, l'autre de revers et d'effrayantes humiliations. Je vais donc vous la montrer successivement dans ses jours de prospérité et dans ses jours de malheur, mais dans les uns et dans les autres toujours digne de notre admiration, par son courage et par ses vertus. Tel est le discours que nous consacrons à Jeanne d'Arc, de pieuse et glorieuse mémoire.

PREMIÈRE PARTIE.

La longue et funeste maladie de Charles VI avait fait de

une rare intelligence conduire un siège, commander un assaut, ranger une armée en bataille, placer ces bouches foudroyantes qui vomissent au loin la destruction et la mort, saisir les moments décisifs pour la victoire, maintenir dans sa vigueur la discipline militaire, voilà ce qui caractérise les grands capitaines, et voilà ce que l'on trouve dans Jeanne d'Arc : comment donc ne pas s'écrier : O vraiment ceci vient de Dieu : *A Domino factum est istud* (1) !

Mais peut-être qu'enivrée de ses succès, qu'orgueilleuse de voir sous ses ordres tant d'illustres guerriers, qu'emportée par la dissipation et la licence des camps, la vierge de Domremy aura perdu et l'innocence de ses mœurs, et la ferveur de sa piété, et le charme de sa modestie ? Ah ! il pourrait en être ainsi d'une âme vulgaire, mais non de cette âme privilégiée et bien supérieure à toutes les faiblesses humaines. Des témoignages irrécusables nous la présentent comme le modèle de toutes les vertus chrétiennes. Charitable et désintéressée, elle verse dans le sein des pauvres tout l'argent dont elle peut disposer ; sobre, elle est remarquable par une extrême frugalité ; généreuse et compatissante, elle épargne à l'ennemi, autant qu'il est en elle, le meurtre et le pillage ; irréprochable, si des langues effrénées vomissent quelquefois contre elle des injures grossières, on sait que les Anglais eux-mêmes, et entre autres leur historien Hume, dont le témoignage n'est pas suspect, ont rendu hommage à l'intégrité de sa vertu. Pieuse, elle devance le jour pour avoir le temps d'assister aux divins mystères et le bonheur d'y participer ; souvent elle se retire à l'écart pour prier avec ferveur, et plus d'une fois on l'a surprise, dans le silence de la nuit, priant avec une grande abondance de larmes pour le royaume et pour son roi. Enfin,

(1) Ps. cxvii, 23.

jalouse de faire respecter Dieu et les bonnes mœurs, le blasphème la fait frémir, et son zèle s'enflamme contre ces femmes vendues au vice, qui viennent autour du camp alimenter la corruption. O Dieu trois fois saint, soyez à jamais béni d'avoir fait, par votre grâce, que Jeanne d'Arc fût une héroïne de pudeur comme de courage, et que celle qui devait être à jamais chère à la France par ses exploits, méritât aussi d'être révérée de tous pour ses vertus !

Mais poursuivons avec elle sa merveilleuse carrière. Voilà bien la moitié de sa mission céleste accomplie. Orléans est délivré ; mais il faut encore qu'elle conduise le jeune monarque à la ville même de Reims, où il doit recevoir l'onction royale. Partir des bords de la Loire, à la tête d'une armée, brave sans doute, mais peu nombreuse, sans vivres et sans argent, et traverser une vaste étendue de pays, au risque de se voir inquiétée, assaillie, détruite même par des ennemis puissants, et arrêtée par des villes encore en leur pouvoir ou dans leurs intérêts, telles que Auxerre, Troyes, Châlons et Reims même, qui peuvent opposer une vive et longue résistance, quelle périlleuse entreprise ! Elle peut décider irrévocablement du sort du roi et de la France. Aussi l'irrésolution est dans le cœur du monarque et dans son conseil. Les plus audacieux comme les plus expérimentés en sont effrayés. Jeanne seule est sans crainte. « Prince, dit-elle au Roi, n'ayez aucun doute ; vous obtiendrez tout votre royaume, » bientôt vous serez couronné. » Il lui a été donné de fixer les incertitudes, et de prévaloir sur les esprits les plus rebelles. Sa voix est écoutée comme celle du ciel ; tout s'ébranle enfin, et l'armée royale se met en marche. Si quelques obstacles se présentent sur la route, notre héroïne sait les surmonter par sa confiante audace, et Charles VII arrive heureusement au terme de son voyage. Ville antique de saint Remi, berceau du royaume très-

chrétien ! voici ton roi qui s'avance, et qui vient dans tes murs pour y jurer de se dévouer au bonheur de son peuple ; ouvre tes portes au successeur de Clovis, au fils de saint Louis. La ville de Reims se montre toute française ; elle ne fait aucune résistance, et Charles VII y fait son entrée solennelle. Aussitôt tout s'y prépare à la hâte pour l'auguste et sainte cérémonie. Sans doute, cette fête politique et religieuse tout ensemble n'aura pas la magnificence accoutumée ; mais après tant de disgrâces et de revers, quelle joie brille dans tous les yeux ! que de larmes d'attendrissement sont versées au milieu des acclamations triomphantes des cœurs fidèles ! Debout, à côté de l'autel, tenant en main l'étendard sacré, Jeanne d'Arc apparaît à l'assemblée émerveillée, comme l'ange libérateur de la France.

Quel changement vient de s'opérer en peu de temps ! Il n'y a pas encore trois mois que Charles VII disputait aux Anglais victorieux les restes d'un pouvoir expirant ; les cœurs avaient perdu jusqu'à l'espérance. Tout à coup une jeune inconnue, une simple villageoise, un enfant paraît pour se mettre à la tête des troupes fidèles, et tout prend une face nouvelle. Dieu le veut ainsi pour le salut de la France : *A Domino factum est istud !* Il faut le dire ici, pour notre consolation, c'est par une suite d'événements marqués au coin d'une providence spéciale que ce royaume a été fondé, et qu'il s'est, durant quatorze siècles, perpétué jusqu'à nos jours. Or, quels traits de cette protection toute divine ne présente pas son histoire ! Clovis, encore idolâtre, est sur le point d'être défait dans les plaines de Tolbiac ; dans cette extrémité, il invoque le Dieu de Clotilde qu'il n'avait pas encore adoré : au moment même tout change, la victoire se déclare pour lui, et devenu le disciple de Jésus-Christ, Clovis va jeter les fondements du royaume très-chrétien. Au temps de Charles-Martel, dans le huitième siècle, de formidables

armées de Sarrasins pénètrent au cœur de la France, et menacent de l'envahir tout entière. Charles devient le marteau qui écrase trois cent mille de ces Barbares dans les plaines de Tours, et la France sauvée poursuit le cours de ses glorieuses destinées. Nous venons de voir ce qui s'est passé sous Charles VII ; jamais le royaume n'avait été plus près de sa ruine, et jamais il n'a été plus miraculeusement sauvé. Descendons au temps de la Ligue formée contre Henri IV ; que va-t-il arriver ? La chaîne de la succession sera-t-elle brisée ? ou le sceptre va-t-il tomber dans des mains hétérodoxes ? Ni l'un, ni l'autre. Le ciel veille sur Henri ; il le conduit de succès en succès, mais en même temps il lui envoie la foi avec la victoire, et la légitimité continue d'être assise avec la religion catholique sur le trône de saint Louis. Que s'est-il passé de nos jours ? Des tempêtes politiques avaient jeté toute la race de nos rois sur une terre étrangère ; après vingt-cinq ans, le désir de les revoir n'est pas sans doute mort dans les cœurs ; mais ici l'espoir est banni. Tout à coup Dieu fait briller son bras puissant ; le dominateur de l'Europe tombe, mais d'une chute plus prodigieuse encore que son élévation ; et les rois d'un jour qu'il avait créés disparaissent comme des fantômes, et les dynasties antiques se relèvent entourées de l'hommage des siècles, et nos princes reparaissent avec leurs douces et magnanimes vertus. L'héritier de soixante rois règne au même titre que ses prédécesseurs, par la grâce de celui qui a dit : C'est par moi que règnent les rois, et que les législateurs décrètent ce qui est juste. *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt* (1).

O sainte, ô divine Providence, ce royaume qui depuis tant de siècles semble être votre royaume de prédilection, serait-il donc maintenant rejeté de devant votre face ?

(1) PROV. VIII, 15.

son règne une époque de désastres et de calamités. Unies par le sang, mais cruellement divisées par l'ambition, les maisons de Bourgogne et d'Orléans troublent la France entière par leurs rivalités sanglantes ; les grands se sont accoutumés à la licence, et les peuples à la révolte. Triomphants de nos malheurs, les Anglais se voient plus puissants que jamais par la trop fameuse journée d'Azincourt, et le roi d'Angleterre finit par être, dans Paris même, proclamé roi de France. Que de cause de ruine pour ce royaume ! quels sinistres présages pour l'avenir ! C'est pourtant au milieu de ces déplorables conjonctures que Charles VII, âgé de vingt ans, arrive à la couronne. Tout fait craindre qu'il ne succombe sous les efforts d'un ennemi toujours victorieux, qui, insultant à son extrême infortune, ne l'appelle par dérision que le Roi de Bourges. Une ville, dernier rempart de sa puissance, la ville d'Orléans est assiégée par une armée aguerrie et nombreuse. En vain cette fidèle et malheureuse cité se signale par des prodiges de courage ; abandonnée à elle-même, sans espoir d'être secourue, pourra-t-elle ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi ? Mais alors que deviendra la France ? Déjà on délibère dans les conseils du jeune Roi s'il n'ira pas se réfugier dans les provinces les plus reculées, ou même au delà des Pyrénées, tant le danger est imminent ! Tout ce qu'il y a de cœurs français est dans l'abattement et la consternation. Anges tutélaires de ce beau royaume, portez jusqu'au trône de l'Éternel le cri de ses douleurs, et conjurez le Dieu de Clotilde et de saint Louis de sauver leur sceptre et leur peuple ! C'en est fait, Dieu va sortir de la profondeur de ses conseils, et faire éclater sa miséricorde envers la France, par des signes si visibles, qu'il est impossible de s'y méprendre.

Dans le hameau de Domremy, non loin des rives de la Meuse, vivait une jeune fille ignorée, qui par sa modes-

tie, sa piété, son application au travail, était la joie de sa famille comme le modèle de ses compagnes. Ses premières années s'écoulaient au milieu des travaux et des soins de la vie champêtre : certes, il y a loin de sa paisible obscurité à l'exécution d'un dessein par lequel elle doit sauver un grand royaume ; mais celui qui commande au néant aime à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour abattre ce qu'il y a de plus fort, et de ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, comme parle l'Apôtre. La même voix qui appelle Moïse paissant les troupeaux de Jéthro, pour en faire le libérateur de son peuple captif en Egypte, saura aussi appeler Jeanne d'Arc, simple et timide bergère, et en faire la libératrice de la France et de son roi.

Voilà donc que sous le bouclier de la Providence, qui la conduit et la protège, elle traverse impunément de vastes provinces, annonçant que le ciel l'envoie pour délivrer Orléans et faire sacrer son roi dans la ville même de Reims, et qu'elle apparaît à la cour de Charles VII, qui résidait en Touraine. Dans un tel projet, quelle apparente folie ! et quel homme sage ne sera tenté d'abord de ne voir que des chimères dans toutes ses révélations ? Jeanne peut bien s'affliger des difficultés qu'elle éprouve, mais elle n'en est point déconcertée. En vain on la soumet à l'examen le plus sévère ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend d'elle, sa sagesse, sa piété, sa contenance ferme mais toujours modeste, tout est fait pour surprendre et confondre les esprits les plus éclairés et les plus difficiles ; elle semble porter, sur un front où brillent la candeur et l'innocence, les signes de la miséricorde divine. Lui fait-on observer que si Dieu veut sauver miraculeusement la France, il n'est pas besoin de son bras ni de celui d'autres combattants ; elle répond avec une présence d'esprit admirable dans une fille de son âge et de sa condition : *Les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire.* Enfin tout cède à l'ardeur divine, qui en l'entraînant elle-

même entraîne aussi tout ce qui l'entoure ; il lui est permis de prendre les armes et les vêtements du guerrier, et de se mettre en marche pour secourir la ville assiégée. Chose étonnante ! dès les premiers pas dans sa nouvelle carrière, on la prendrait pour un capitaine expérimenté, tant elle se montre agile, intelligente, valeureuse. Déjà elle exerce sur les troupes qu'elle commande je ne sais quel empire surnaturel auquel on ne sait pas résister. La renommée qui la devance ne fait qu'enflammer dans Orléans l'impatience de la voir dans ses murs ; elle arrive, elle traverse les lignes des ennemis, à la vue de leurs forts, et voici qu'ayant à ses côtés l'immortel Dunois, et tenant d'une main cet étendard qui fut toujours le sien et celui de la victoire, l'héroïne est reçue dans Orléans au milieu des acclamations d'un peuple ivre de joie et d'espérance. Mais se dérochant à cette espèce de triomphe pour en faire un hommage au Dieu des armées, elle va dans son temple lui rendre des actions de grâces, et implorer sa protection toute-puissante. Des vœux si ardents et si purs sont exaucés ; bientôt, en effet, tout change de face. En vain les ennemis sont fiers de leurs victoires passées, et maîtres autour de la ville d'une enceinte de forteresses et de redoutes qui semblent inexpugnables ; Dieu combat avec son envoyée : il n'est ni force dans les tours, ni expérience dans les capitaines, ni intrépidité dans les soldats, qui tiennent devant elle. Cependant il reste encore aux Anglais un fort, le plus redoutable de tous ; une journée presque entière d'efforts n'a pu les en chasser ; même Jeanne d'Arc est atteinte d'un trait qui lui fait une profonde blessure. Baignée dans son sang, elle tombe. Qu'on ne s'attriste pas sur son sort : C'est de la gloire, dit-elle, et non du sang qui coule de ma plaie ; mot sublime, qui, en décelant un noble mépris de la vie, ranime autour d'elle les courages abattus. Bientôt elle arrache de ses mains le fer qui l'a percée, se relève, se met quelques

moments en prières, et vole à l'attaque plus impétueuse que jamais. Tout plie à son aspect ; elle triomphe, et les Anglais lèvent le siège ; et ces troupes si fières, si menaçantes, s'éloignent épouvantées, tandis que la ville fait monter jusqu'aux cieux le cantique de la joie et de la reconnaissance. Trois jours de combats ont suffi pour cet événement à jamais mémorable, et qui fut le salut de la France. Une fête à laquelle la religion imprime son caractère de perpétuité, en consacra le souvenir à jamais ; et c'est après quatre cents ans, que nous célébrons encore notre miraculeuse délivrance et la gloire de notre libératrice.

Cependant la renommée porte au loin cette incroyable nouvelle, et l'espérance renaît dans tous les cœurs français. Le prodige de ce premier succès en présage de nouveaux ; il est décidé, dans les conseils de cette politique céleste qui règle la politique d'ici-bas, que les capitaines les plus vantés de l'Angleterre seront vaincus par la jeune amazone. Si le comte de Suffolk essaie de se défendre dans Jargeau, la place est emportée d'assaut, et lui-même est fait prisonnier. Le redoutable Talbot n'est pas plus heureux ; son armée est taillée complètement en pièces dans les champs de Patay. Ainsi s'ébranle et commence à tomber en ruines le colosse de la puissance anglaise, sous les mains d'une jeune fille de dix-huit ans.

Et quelle est donc cette fille extraordinaire, sans éducation et sans lettres, qui, au sortir de son village, marche l'égale des plus habiles capitaines ? Si des mains qui n'avaient tenu que la houlette portent avec gloire le fer des combats ; si celle qui n'avait fait que conduire un troupeau timide, gouverne maintenant et maîtrise à son gré les coursiers les plus fougueux ; si cette vierge douce, naïve, réservée, déploie tout à coup une audace, une éloquence toute guerrière, c'est déjà un assez étrange phénomène dans l'histoire des hommes ; mais savoir avec

Comme l'impie Balthasar, aurait-il été mis dans la balance et trouvé trop léger? Non, il n'en est pas ainsi, le trésor de vos miséricordes pour nous n'est point épuisé; Dieu de nos pères, vous serez toujours notre Dieu, et nous serons votre peuple. Si trop de crimes et d'impiétés ont provoqué votre justice, que de vertus aussi ont sollicité vos miséricordes, et sur quel lieu de la France sont tombés vos regards qui n'ait été arrosé du sang de quelque innocente victime, martyr de sa religion et de son amour pour vous? Oui, Seigneur, vous nous conserverez la religion comme le trône de nos rois; et je crois entendre cette cité, et avec elle la France entière, s'écrier: Seigneur, j'ai placé en vous mon espérance, et mon espérance ne sera pas trompée. *In te, Domine, speravi; non confundar in aeternum* (1).

Après vous avoir montré Jeanne d'Arc dans les jours de sa prospérité, il me reste à vous la montrer dans les jours de ses malheurs.

DEUXIÈME PARTIE.

TELLE est la destinée la plus ordinaire des grands personnages que Dieu appelle à être les instruments des hauts desseins de sa sagesse, leur vie est un mélange de succès et d'infortunes, de gloire et d'humiliation. Oui, soit que l'éclat de leurs rares qualités excite l'envie, soit que Dieu veuille les faire briller davantage en les exposant au feu des tribulations, soit qu'il se propose de faire expier à ses serviteurs les complaisances d'une vanité secrète qui tend à lui dérober une partie de sa gloire, et de les tenir dans la véritable humilité en leur faisant sentir toute leur faiblesse; il est arrivé bien souvent que les persécutions, les calomnies, l'exil, la mort, ont été sur la terre le prix

(1) Ps. xxx, 2.

de leurs services et de leurs vertus. Certes, le ciel en destinant Jeanne d'Arc à de grandes choses la destinait aussi à de terribles épreuves.

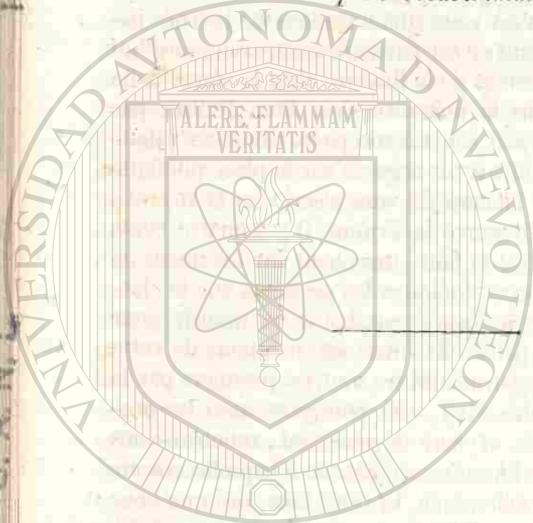
Après le sacre de son roi, Jeanne d'Arc, persuadée que sa mission est finie, demande avec les plus vives supplications qu'il lui soit permis de retourner dans ses foyers paternels. Ce n'est sans doute pas une âme vulgaire qui est ainsi capable de quitter le théâtre de sa gloire, et de se dérober à l'admiration publique. Mais le Roi et les seigneurs de la cour ayant fait tous leurs efforts pour la retenir, elle cède à leurs instances pour remplir le devoir d'un sujet fidèle et dévoué. Partout elle se montre également intrépide, capitaine et soldat tout ensemble, jusqu'à ce qu'enfin le ciel permet qu'elle tombe devant Compiègne dans les mains de ces mêmes ennemis qu'elle a si souvent vaincus. Quel triomphe pour les Anglais, que la prise de cette héroïne si redoutée et si fatale à leur gloire! La victoire la plus brillante n'avait jamais excité parmi eux autant de joyeux transports. Ennemis de la France, vous triomphez; vous semblez croire que vous avez, en quelque sorte, enchaîné avec votre captive la fortune de Charles; vous serez trompés dans votre attente. Jeanne a prédit que vous seriez chassés de tout le royaume, et vous le serez; votre conduite inhumaine à son égard ne fera qu'attirer sur vos armes la malédiction du ciel. Dunois reste à la France, et achève d'en être le restaurateur; et c'est de vos désastres, d'une suite non interrompue de victoires remportées sur vous, que Charles prendra et conservera le surnom de *Victorieux*.

Prisonnière, Jeanne d'Arc est conduite à Rouen, dont les Anglais sont encore les maîtres; c'est là qu'elle est livrée à des juges qui font asseoir avec eux sur leur tribunal la haine et l'injustice. Mais quel sera le prétexte de l'accusation? Le voici: sa vie est si merveilleuse, ses exploits portent un caractère tellement surnaturel, que ses

concert de louanges. Aurait-on pu soupçonner qu'un poète français emploierait tout ce qu'il avait d'esprit à déshonorer cette fille immortelle? Vit-on jamais, dans l'antiquité, les poètes de Rome ou de la Grèce s'acharner sur la mémoire des personnages qui avaient illustré ou sauvé leur pays? Non, il n'avait pas le cœur français, celui qui a pu se porter à l'égard de Jeanne d'Arc, à ce dernier excès d'impudence et d'ingratitude. Ah! qu'il me soit permis de le dire sans détour : si elle n'eût été qu'une impie et qu'une débauchée, elle eût trouvé grâce devant l'impiété et le libertinage. Mais non, elle est pieuse, elle est chaste; dès lors la religion peut s'honorer de ses exploits comme de ses vertus : et voilà ce qui enflamme le courroux du plus grand ennemi qu'aient eu jamais le christianisme et les bonnes mœurs. Quel homme que celui qui a pu concevoir, méditer, exécuter froidement le dessein de couvrir d'opprobre et de ridicule la libératrice de sa patrie; et quel siècle pour la France, que celui qui a vu couronner, sur le premier théâtre de la capitale, le poète coupable d'un tel forfait! Mes Frères, je ne suis point assez barbare, assez étranger aux lettres humaines, pour ne pas savoir tout ce que la nature avait donné à Voltaire d'esprit et de talent; mais avant tout, je suis chrétien et Français; j'aime, avant tout, ma religion et ma patrie : et quand je pense avec quelle persévérante fureur Voltaire a dénigré le christianisme, avec quelle indignité il a voulu flétrir l'héroïne qui, au quinzième siècle, fut le sauveur de la France, je ne vois plus dans les honneurs qu'il reçoit au sein de la capitale, le triomphe de l'écrivain, mais le triomphe de l'impie et du mauvais citoyen. Les hommages qui lui sont rendus ne sont plus, à mes yeux, qu'un outrage solennel fait à la vertu; et loin de grossir par la pensée la foule des adorateurs de l'idole de boue, je m'éloigne en frémissant d'indignation, d'épouvante et d'horreur.

Mais écartons ces souvenirs pénibles, pour contempler notre héroïne. Que lui importent les outrages des pervers, maintenant qu'elle est hors de l'atteinte de la malice des hommes, et qu'elle vit au sein de la félicité? Qu'elle soit vivante aussi au milieu de nous, par l'imitation des grands exemples qu'elle nous a laissés? Guerriers ici présents, c'est vous surtout que cette journée intéresse plus vivement; c'est particulièrement aujourd'hui la fête de la vaillance et de la fidélité; c'est la vôtre. Celle dont nous célébrons la mémoire s'est immortalisée par son dévouement à son roi et à son pays. Guerriers valeureux, son image s'offre à vos regards sur la place publique de cette cité. Que chacun de vous s'écrie en la voyant : La voilà celle qui a sauvé la France, il y a quatre cents ans. Comme elle, s'il le faut, marchant sur les traces de mes chefs que je verrai toujours les premiers sur le chemin de l'honneur, je saurai combattre et mourir pour mon prince et ma patrie. Et vous tous, habitants de cette cité, unis à ces magistrats qui ne sont les premiers par la dignité, dans l'ordre civil, que pour être aussi les premiers par leur zèle et leur dévouement, montrez-vous toujours dignes de l'héroïne chrétienne à laquelle vos ancêtres ont dû leur délivrance. Et nous tous, qui que nous soyons, Français de tous les rangs, de tous les âges, habitants ou étrangers, sentons que c'est ici une fête nationale, puisqu'elle est consacrée à celle qui, en sauvant la ville d'Orléans, a sauvé notre nation tout entière. Fixons tous nos regards sur Jeanne d'Arc. Comme elle, soyons chrétiens; comme elle, soyons Français, fidèles à Dieu, au Roi, à la France. Puissent toutes nos dissensions s'apaiser, tous les cœurs se réconcilier, se presser autour de la religion et du trône de saint Louis! Qu'il se fasse donc entendre plus que jamais au milieu de nous, ce chant vraiment national, chant religieux et guerrier tout ensemble! qu'il retentisse dans les camps comme dans nos

temples; qu'il soit à jamais le signal de l'honneur et de la fidélité : Seigneur, sauvez le Roi : *Domine, salvum fac Regem!* Daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *et exaudi nos in die quâ invocaverimus te.* Ainsi soit-il.



DISCOURS

PRONONCÉ

AUX OBSÈQUES DE LOUIS-JOSEPH DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

DANS L'ÉGLISE ROYALE DE SAINT-DENIS,

LE 26 MAI 1818.

*Fraternitatem diligit, Deum timete,
Regem honorificate.*

Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le Roi.

1. ÉPIT. DE S. PIERRE, II, 17.

MONSEIGNEUR,

Pourquoi faut-il que, nous trouvant commandé par le temps, nous ayons à peine pu consacrer quelques jours de réflexions à l'éloge funèbre d'un prince qui a soutenu avec tant de gloire un nom si difficile à porter, et dont la mémoire doit vivre à jamais dans les annales de la bravoure, de l'honneur et de la fidélité? Comment, dans le court espace de temps qui s'est écoulé depuis les derniers moments du Prince de Condé jusqu'au jour de ses funérailles, recueillir tout ce qui a pu illustrer une vie si longue et si pleine; présenter dans un même tableau tant de hautes qualités et de faits mémorables, tant de traits d'héroïsme et d'humanité, tant de modération dans la victoire et de magnanimité dans l'infortune; peindre en un mot avec quelque vérité un prince, qui, suivant l'heureuse expression de l'un de nos guerriers, a donné de

(1) Monseigneur le Duc de Bourbon.

ennemis en abusent pour l'accuser de sortilège et de magie. Ils aspirent en conséquence à la faire condamner au dernier supplice, comme s'ils espéraient laver dans son sang la honte d'avoir été vaincus par elle. Quel spectacle de douleur que celui de cette vierge héroïque, aussi pure dans sa conduite que dans sa foi, non moins digne de l'admiration de ses ennemis, que de la reconnaissance de la France entière; maintenant chargée de chaînes pesantes, livrée à la brutalité de gardiens féroces, accusée, poursuivie, condamnée comme coupable de blasphème, d'apostasie, de dissolution! Je ne veux pas me livrer ici aux mouvements d'une indignation d'ailleurs si légitime contre les auteurs de sa mort; l'inflexible histoire a flétri leur mémoire, et leur nom n'est prononcé qu'avec horreur dans la postérité. Au reste, que peuvent tous les supplices contre l'éclat immortel de la vertu? L'innocence subit le sort du crime, l'opprobre tout entier en est aux juges passionnés qui ferment les yeux pour ne pas voir la vérité, et plus encore, s'il est possible, à des ennemis assez peu généreux pour ne pas avoir pardonné à Jeanne d'Arc ses victoires et sa gloire.

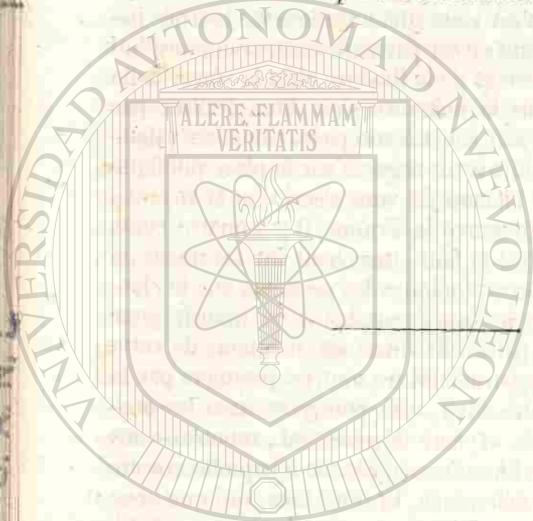
C'en est fait, l'iniquité va être consommée; elle est condamnée à expirer dans les flammes, celle qui n'a mérité que des couronnes et des statues. O profondeur des pensées divines! ô vanité des jugements humains! voilà donc où devait aboutir tant de courage et tant de vertu! Baissons la tête sous la main de cette Providence qui semble se plaire dans les épreuves de ses plus fidèles adorateurs, mais qui ne frappe que pour sauver.

Ne craignez pas du moins que notre héroïne vienne à se démentir, et que par un lâche trépas elle déshonore une si belle vie. Dans les mouvements d'une sensibilité qui lui est naturelle et qui est particulièrement l'apanage de son sexe, elle pourra faire entendre des gémissements douloureux sur les rigueurs de son sort; mais quand il le

faudra, elle saura bien retrouver toute la noblesse de son caractère jusqu'au milieu du lugubre appareil des supplices. Son histoire en présente un trait bien digne d'elle. Dans une harangue publique et solennelle qui lui est adressée au sujet de ses crimes prétendus, elle a pu entendre patiemment les qualifications injurieuses qu'on lui prodigue; mais l'orateur s'étant permis d'invectiver contre le roi de France, elle élève la voix avec force, et au risque d'irriter de plus en plus ses juges, elle le venge hautement en protestant que son *roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens*. Ainsi elle est fidèle et dévouée jusqu'au dernier soupir. Cependant rien ne désarme l'iniquité; tant d'héroïsme joint à tant d'innocence ne peut amollir le cœur de ses juges barbares; sa dernière heure est venue, la fatale sentence va recevoir son exécution. Montez sur le bûcher, jeune chrétienne, non pas avec cette fierté qui sur le champ de bataille promettrait la victoire, mais avec cette espérance du juste qui est pleine d'immortalité; vous mourez victime des calomnies de vos contemporains, vous serez vengée dans la postérité; la flamme pourra consumer votre dépouille mortelle, mais n'est-ce pas pour vous, pour l'innocence opprimée qu'est réservée la céleste félicité? Elle n'avait que vingt ans quand elle périt dans des supplices qui ne sont faits que pour les plus grands malfaiteurs; mais la Providence ne permettra pas que son innocence soit longtemps méconnue; les passions se calmeront, la vérité percera les ténèbres, et la mémoire de Jeanne n'aura été couverte de quelques ombres que pour en sortir plus brillante. Bientôt en effet un monument expiatoire est élevé en son honneur sur les lieux mêmes qui avaient été le théâtre de sa mort, et le monde entier se remplit de son nom et de sa gloire.

Sa mémoire était parvenue jusqu'au milieu du dernier siècle, chargée des hommages de toutes les générations, lorsque, à cette époque, une voix infâme vint troubler ce

temples; qu'il soit à jamais le signal de l'honneur et de la fidélité : Seigneur, sauvez le Roi : *Domine, salvum fac Regem!* Daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *et exaudi nos in die quâ invocaverimus te.* Ainsi soit-il.



DISCOURS

PRONONCÉ

AUX OBSÈQUES DE LOUIS-JOSEPH DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

DANS L'ÉGLISE ROYALE DE SAINT-DENIS,

LE 26 MAI 1818.

*Fraternitatem diligit, Deum timete,
Regem honorificate.*

Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le Roi.

1. ÉPIT. DE S. PIERRE, II, 17.

MONSEIGNEUR,

Pourquoi faut-il que, nous trouvant commandé par le temps, nous ayons à peine pu consacrer quelques jours de réflexions à l'éloge funèbre d'un prince qui a soutenu avec tant de gloire un nom si difficile à porter, et dont la mémoire doit vivre à jamais dans les annales de la bravoure, de l'honneur et de la fidélité? Comment, dans le court espace de temps qui s'est écoulé depuis les derniers moments du Prince de Condé jusqu'au jour de ses funérailles, recueillir tout ce qui a pu illustrer une vie si longue et si pleine; présenter dans un même tableau tant de hautes qualités et de faits mémorables, tant de traits d'héroïsme et d'humanité, tant de modération dans la victoire et de magnanimité dans l'infortune; peindre en un mot avec quelque vérité un prince, qui, suivant l'heureuse expression de l'un de nos guerriers, a donné de

(1) Monseigneur le Duc de Bourbon.

qualités, la constance dans les desseins généreux. Enfin, on sait avec quelle tendre sollicitude il s'occupait de son armée, et quel dévouement à sa personne il avait su lui inspirer : toute son ambition était d'en toujours partager la destinée ; il lui sacrifia tout, même des espérances de gloire. En vain une grande puissance lui offre de le placer sur un théâtre plus digne de lui, à la tête d'une armée en Italie ; il ne peut consentir à se séparer de ces Français dont il est le père encore plus que le chef, ne désirant que de combattre, de vaincre ou de mourir avec eux.

D'après tout cela, Messieurs, faut-il s'étonner qu'il eût conquis l'estime universelle, que les premiers capitaines et les princes des nations diverses lui en aient donné, par leurs lettres, les plus glorieux témoignages ? Et l'Europe entière ne semble-t-elle pas, en ce moment, rendre un hommage à sa mémoire par la présence de ces ambassadeurs et de ces ministres étrangers que nous pouvons regarder comme les interprètes des sentiments de leurs augustes souverains ?

C'est à l'histoire à raconter en détail les combats où se signala l'héroïsme du prince de Condé, et celui des braves qu'il commandait ; de ces Français portant hors de leur patrie des espérances qui devaient se réaliser un jour, parmi lesquels le courage et le malheur égalaient tous les rangs, confondaient l'ancien guerrier avec le magistrat, le noble avec le plébéien, et où le prince n'était que le premier soldat ; mais certes ils ne furent pas sans gloire tant de combats fameux, tels que celui de Berstheim, où, suivant l'expression de l'un de nos poètes, on vit trois générations de héros marcher ensemble à la victoire.

L'histoire, il est vrai, ne dira pas que le prince de Condé fit triompher la cause qu'il défendait : mais aussi a-t-il jamais commandé de grandes armées ? a-t-il pu former de vastes entreprises ? a-t-il été le maître de ses desseins et de leur exécution ? Du moins l'histoire pourra

dire qu'avec de faibles ressources, il fit de grandes choses, et que, s'il a succombé, il n'a succombé qu'avec l'Europe presque entière. La justice divine l'a voulu ainsi pour l'instruction des peuples et des rois.

Disons donc qu'il y a dans le prince de Condé un caractère de force, de bonté, de loyauté, de désintéressement, d'héroïsme antique, qui lui mérite une place singulièrement honorable dans les fastes militaires. Le moment le plus pénible pour son grand courage est arrivé, les événements le forcent de licencier son armée ; la Providence a d'autres desseins. Le héros pose les armes, et va chercher un asile dans cette île hospitalière, à laquelle, dans ses mystérieuses mais toujours adorables pensées, le ciel a confié pour un temps le dépôt sacré de cette royale famille, qu'il destinait à faire de nouveau le bonheur de la France.

C'est assez, Messieurs, vous entretenir des hautes qualités naturelles du Prince de Condé ; il me reste à vous le montrer dans l'époque de sa vie qui a fait le plus éclater ses sentiments religieux.

DEUXIÈME PARTIE.

La religion, avec ses promesses immortelles, a de quoi plaire aux âmes élevées, qui repoussent comme une bassesse l'idée du néant, et sa grandeur même les dispose à croire à sa vérité. Déjà elle exerce tout son empire sur le Prince de Condé, et c'est ici qu'il vient s'offrir à nos regards sous un aspect tout nouveau. Retiré de la dissipation et du tumulte des camps, il descend au fond de son cœur ; il médite en silence les jours anciens et les années éternelles, comme parlent nos livres saints ; son âme s'ouvre aisément aux impressions de cette religion sainte dont le besoin se fait sentir après les grandes agitations à ceux-là même qui la repoussaient davantage, et qui

seule, par l'immensité de ses espérances, peut remplir le vide immense de nos cœurs. On aime à voir ces guerriers terribles comme des lions dans les combats, se montrer doux et simples comme des agneaux au pied des autels. Oui, la piété des héros a quelque chose de plus auguste et de plus touchant, qui pénètre et ravit ceux qui en sont les témoins : celle de notre Prince sera sincère ; mais elle sera sans faste comme son courage.

O Prince ! vous vivez en paix, occupé de cette religion qui vous attire par l'élevation même de sa doctrine ; vous goûtez, après tant de fatigues et de traverses, un repos honorable, au milieu des témoignages de cette tendre vénération qu'inspire toujours le héros malheureux. Mais que vous êtes loin de pressentir le coup qui vous menace, et qui doit porter dans votre âme une désolation sans bornes ! Que bientôt vous aurez besoin, plus que jamais, de toutes les consolations que la religion seule peut donner ! Quelle épreuve cruelle vous était réservée ! quel malheur imprévu ! quel tragique événement ! quelle catastrophe inouïe ! Tout à coup un cri funèbre, parti des rives de la Seine, retentit jusque dans votre retraite, et dans celle d'un fils qui va être encore bien plus à plaindre que vous. Je tremble de réveiller ici d'inconsolables douleurs. D'Enghien n'est plus ! Eh quoi ! tant d'héroïsme et de bonté, tant de jeunesse et d'espérances se sont donc évanouis comme un songe ! Il est mort comme meurent les héros chrétiens ; mais enfin il est mort, il est tombé sous la main lâchement meurtrière ! Périsse à jamais la nuit fatale qui couvrit de son ombre ce mystère de férocité ! Périsse le jour qui vint révéler à la capitale le forfait de la nuit ! La France tout entière en frémit d'indignation plus encore que d'épouvante. Ils furent pénétrés d'une horreur profonde (je le dis à leur gloire), ces mêmes guerriers français dont le jeune prince avait été l'ennemi, mais toujours l'ennemi généreux, et seulement sur le

champ de bataille. La patrie en deuil crut voir précipiter dans la même tombe une race entière de héros. Leur gloire ne périra pas, nous le savons ; mais ce n'est pas assez pour nos cœurs ; il ne sera donc pas donné à nos neveux devoir comme nous les descendants de ce vainqueur de Rocroi, *qui portait la victoire dans ses yeux !* Hélas ! tout passe, tout s'éteint sous le soleil, les races des héros comme les races vulgaires. Chrétiens, que cela, du moins, nous avertisse de porter plus haut nos pensées, de rechercher ces biens que les hommes ne peuvent ravir, et de travailler à faire graver nos noms bien moins dans les annales du temps que dans celles de l'éternité.

Voilà bien aussi quels sont de plus en plus les sentiments et les pensées du Prince de Condé. Sa grande âme se détache tous les jours davantage de cette terre de larmes et de douleurs. O ! que l'on se tromperait bien si l'on pensait qu'elle fût dévorée de ressentiment et de haine ! Tout ce qui est vulgaire est indigne de lui. Il existe ce testament fait il y a douze années, monument éternel de ses hautes et pieuses pensées. Là, il proteste de sa *ferme croyance des vérités de la sainte et pure religion catholique* (je répète ses expressions) ; là il dépose, avec une noble candeur, le repentir comme l'aveu des fautes qu'il a pu commettre ; là, on lit ces paroles où son âme respire tout entière : *Je remercie Dieu de n'avoir jamais laissé pénétrer dans mon âme la plus petite idée de vengeance contre ceux qui nous ont fait tant de mal, et j'espère que sa miséricorde et la clémence du Roi les ramèneront tôt ou tard à ces principes sacrés qui peuvent seuls rendre à la France son bonheur et sa tranquillité.*

Oui, Messieurs, le ciel devait se laisser fléchir, exaucer les vœux de ce Prince vraiment français, et consoler ses cheveux blancs par le triomphe de la cause à laquelle il s'était dévoué. Mais les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, il ne se hâte pas dans ses desseins ; comment doi-

vent-ils s'accomplir ? c'est un secret que longtemps il s'est réservé pour lui seul.

Que d'obstacles ici en apparence insurmontables ! Un homme obscur s'était élevé au milieu de nous au faite de la puissance, portant dans son âme une inflexibilité de pensées que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie, une audace pour le mal qui ne recule devant aucune borne ; et voilà qu'il lui est donné de se signaler par vingt années de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, et d'être ainsi dans les mains de la Providence un des plus terribles instruments dont jamais elle se soit servie pour châtier les nations. Comment tombera le colosse de puissance qui écrase l'univers ? quelle main lui portera les premiers coups ? Ce sera une main faible en apparence. Au midi de l'Europe il est un peuple que les beaux esprits du dernier siècle nous avaient appris à dédaigner, mais qui, depuis les Romains jusqu'à nous, a su être magnanime toutes les fois qu'il l'a fallu. La fière Espagne s'indigne qu'on veuille l'asservir ; elle ne veut pas être subjuguée : elle ne le sera pas. A ce noble signal, l'Europe entière se réveille ; elle soupçonne que celui qui avait été jusqu'alors invincible pouvait être vaincu, et dès ce moment sa ruine commence. Bientôt il tombe ; et, s'il se relève, c'est pour retomber d'une chute plus éclatante encore. Il est donc brisé à son tour le marteau qui avait brisé le monde ; et le digne héritier de tant de rois sera pour toujours affermi sur son trône, et la France s'applaudira du triomphe d'une cause tellement liée à son bonheur, à ses intérêts, à sa véritable liberté, qu'elle n'est pas moins la sienne que celle de nos princes légitimes. Divine Providence, je vous adore ; ici tout porte l'empreinte visible de votre main puissante. C'est vous qui avez guéri comme vous aviez frappé, qui avez ressuscité comme vous aviez conduit aux portes du tombeau. Poursuivez l'œuvre de votre mi-

séricorde, et consommez, pour le bonheur de la France, ce que vous avez si miraculeusement commencé.

Quel spectacle pour le Prince de Condé que celui de son Roi rétabli sur le trône de ses pères ! A la vue d'un événement si longtemps attendu, quel désir peut-il former encore ? Son cœur est satisfait ; mais, s'il est l'heureux témoin, il est aussi en partie l'objet de l'allégresse publique. La France se réjouit de le revoir dans son sein ; elle le retrouve toujours digne de lui-même. Ce désintéressement, cette bonté, cette simplicité qui sied aux grands hommes, l'accompagnent partout. S'il trouve la belle demeure de ses pères ravagée par les malheurs des temps, il en contemple les ruines d'un œil calme et serein. On pourra bien remarquer que sa mémoire, affaiblie par l'âge, ne lui est pas toujours fidèle ; mais son âme n'a pas vieilli, le feu sacré y brûle encore, il ne doit s'éteindre qu'avec sa vie. Cependant le Ciel ne nous l'avait rendu que pour un peu de temps ; il est chargé d'années comme de gloire, et bientôt il faudra donner des regrets à celui dont la présence causait tant de joie. Ses forces déclinaient de jour en jour, et depuis quelques mois on avait conçu de vives inquiétudes, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait le conduire rapidement au tombeau. Celui qui si longtemps et si souvent avait affronté la mort dans les combats, désire de n'en pas être surpris, afin de la recevoir avec des dispositions plus chrétiennes : *Je ne crains pas la mort*, disait-il un jour ; *mais je serais fâché de ne pas la voir venir*. Il la voit arriver, en effet, sans en être troublé ; consolé par cette religion qui fait ses espérances, après avoir plus particulièrement sanctifié ses dernières années, il calme lui-même les alarmes qu'il remarque autour de lui. Qu'on n'use pas de ménagements pour lui parler des derniers secours que l'Eglise administre à ses enfants ; il les désire avec ardeur, et il les reçoit avec une confiance vive comme sa foi, en pré-

grands exemples et de belles leçons, et qui du fond du cercueil semble nous dire encore à tous : Aimez votre pays, craignez Dieu, honorez le Roi; car voilà tout l'homme, tout le chrétien, tout le Français : *Fraternitatem diligite, Deum timete, Regem honorificate.*

Essayons toutefois, puisqu'il le faut, de payer un faible tribut d'éloges à un prince que son roi loué déjà si bien par ses regrets et par les honneurs qu'il fait rendre à sa mémoire, qu'ont aussi déjà loué d'une manière si touchante et les larmes amères de tous ceux qui étaient attachés à sa personne, et le concours immense de Français de tous les rangs, de tous les états, qui se sont pressés avec une pieuse douleur autour de sa dépouille mortelle.

Quelle vie, Messieurs, que celle du Prince de Condé! Sa carrière politique et guerrière a été sans tache. Plus heureux que le plus grand de ses ancêtres, aucune page de son histoire n'aura mérité d'être déchirée. Que si, comme chrétien, il a pu n'être pas toujours sans reproche aux yeux de son créateur, hélas! et qui peut se rendre le témoignage de l'avoir toujours été? de longues années de vertus chrétiennes auront expié devant la miséricorde infinie ce qu'il est si difficile d'éviter au milieu de tant de périls et de tant de séductions. Faisons donc voir que le Prince de Condé, dans la bonne et la mauvaise fortune, a été le modèle des guerriers par ses hautes qualités et par ses religieux sentiments. Messieurs, devant une vie de quatre-vingts ans si glorieuse, si bien soutenue, si pieusement couronnée, il faut bien que les passions, que les préjugés, que les opinions se taisent, pour laisser tous les cœurs se confondre dans une impression commune d'attendrissement, de respect et d'admiration. Tel est l'hommage qu'a droit d'attendre de nous TRÈS-HAUT ET PUISSANT PRINCE, LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PRINCE DU SANG.

PREMIÈRE PARTIE.

IL existe chez tous les peuples des races particulièrement honorées pour les services qu'elles ont rendus à la chose publique, et pour les grands hommes qu'elles ont produits; races en quelque sorte nationales, que la patrie regarde comme sa gloire et son appui, qu'elle revendique comme son patrimoine, qu'elle oppose avec fierté aux nations rivales. On en trouve de semblables chez les anciens comme chez les modernes, dans les républiques comme dans les monarchies; leur nom a, pour leurs concitoyens, je ne sais quoi d'héroïque et de populaire au-dessus de toutes les prétentions et de toutes les jalousies, et jamais on ne l'entend prononcer qu'avec un secret sentiment de respect et d'amour. A ces traits, dont chacun peut faire diverses applications particulières, tous unanimement vous reconnaissez, Messieurs, la tige illustre des Condé, la race de celui dont nous venons en ce moment rappeler les hautes qualités.

Nourri dans les maximes de l'antique honneur, digne du sang qu'il porte dans ses veines, et brûlant du désir de marcher sur les traces de ses aïeux, notre jeune prince fait ses premières armes au milieu du dernier siècle, dans cette guerre de *Sept-Ans* qui fut pour la France un mélange de revers accablants et de succès honorables. A l'âge de dix-neuf ans, il paraît pour la première fois sur un champ de bataille, celui de Hastenbeck, et déjà il laisse apercevoir toute l'intrépidité des guerriers qui ont vieilli dans les combats. Placé sous le feu d'une batterie qui fait d'affreux ravages, on l'invite à s'éloigner de quelques pas pour en éviter la direction, et il répond : *Je ne trouve pas ces précautions-là dans l'histoire du grand Condé!* paroles mémorables, qui ne seraient jamais sorties d'une âme vulgaire, et qui révèlent aux contempo-

rains que la nature l'a fait pour être un grand capitaine. Il est à la fleur de l'âge, et, prodigue de sa vie, il commence à la compter pour rien quand il s'agit de son roi et de sa patrie. Bientôt la journée de Minden fait éclater ses talents et son ardeur; sa réputation s'accroît encore à Gruningue : là il est aux prises avec un capitaine renommé, le prince héréditaire de Brunswick, et il remporte sur lui un avantage signalé, dont on voyait, dans sa magnifique demeure de Chantilly, quelques glorieux monuments, dépouilles de l'ennemi vaincu (1). Mais c'est la bataille de Johannesberg qui a le plus illustré sa jeunesse : à la tête d'un corps séparé, il y remporte, sur le même capitaine, une seconde victoire plus éclatante que la première, par laquelle il fait voir que pour s'élever aux plus grandes choses de l'art militaire, il ne lui manque que l'occasion, en même temps qu'il a la gloire de rendre la paix plus prompte et plus honorable pour la France.

Voici donc que le jeune prince se voit éloigné de cette brillante carrière qui flatte les grands cœurs par les périls mêmes dont elle est semée, comme elle éblouit par l'éclat qui l'environne. Heureux les peuples s'ils étaient assez sages pour se passer de cette gloire ! mais la paix perpétuelle n'étant pas faite pour la terre, il est dans l'ordre de la Providence que la profession des armes, consacrée à la défense de tous, soit au premier rang dans l'opinion des hommes ; et il nous est permis de célébrer les qualités guerrières devant les autels de celui qui est le Dieu de la société comme de la religion, et qui, dans nos livres saints, s'appelle le Dieu des batailles aussi bien que le Dieu de la paix.

(1) Louis XV fit don au prince de Condé de trois pièces de canon prises sur Fennemi à chacune desquelles on avait mis l'inscription suivante

Condæus eripuit hosti Gruningæ Assiacæ, die XXV Augusti; MDCCCLXII.

Mais l'homme n'est pas seulement grand dans les combats : il est une grandeur personnelle qui le suit partout, indépendante des circonstances et des événements ; et telle est celle du Prince de Condé dans tout le cours de sa vie. Oui, soit qu'il paraisse comme gouverneur dans cette province de Bourgogne où son nom est encore en bénédiction, soit qu'il se montre à la cour et dans la capitale, soit qu'il réside dans cette antique demeure de ses ancêtres, embellie par le grand Condé, et remplie encore de sa gloire, partout les agréments de son esprit, l'urbanité de ses manières, la bonté de son cœur lui concilient tous les suffrages. Chez lui, les qualités aimables ne sont que l'ornement des qualités les plus solides ; et combien n'est-il pas honorable à sa mémoire d'avoir su mériter l'estime et l'affection de ce Dauphin si sage, si éclairé, dont la mort coûta tant de larmes à la France, et devait avoir tant d'influence sur ses destinées !

Je ne dirai rien ici de la richesse, de l'éclat, de la magnificence des fêtes au milieu desquelles le prince de Condé reçoit à Chantilly ce que l'Europe a de plus illustre et de plus grand, les rois de Danemarck et de Suède, le prince Henri de Prusse, le duc de Brunswick, et surtout cet auguste voyageur qui, destiné à gouverner un grand empire, se cachait sous le titre de Comte du Nord. Que si je rappelle tous ces prestiges de la grandeur mondaine, ce n'est que pour en déplorer le néant. O incertitude des pensées de l'homme ! Au milieu de tant de pompe et de plaisirs, aurait-on pu croire qu'un jour, poussé par le malheur à six cents lieues de son palais, le prince de Condé se rendrait auprès de ce même comte du Nord, régnant sous le nom de Paul I^{er} (1) sur les rives de la

(1) Ce monarque acheta exprès pour le Prince de Condé le palais de Czernichéf, sur la porte duquel il avait fait graver en lettre d'or : HÔTEL DE CONDÉ. (Note de l'Éditeur.)

Newa ? O que le prophète a bien raison de s'écrier : Vos jugements, Seigneur, sont un abîme profond ! *Judicia tua abyssus multa* (1).

Alors la France présentait tous les dehors de la prospérité. Riche de sa population et de son industrie, brillante de tout l'éclat des sciences et des arts, forte de sa paix intérieure, tout semblait annoncer pour elle un riant avenir. Toutefois les esprits sages et clairvoyants, qui pénétraient le fond des choses, n'étaient pas sans alarmes, et croyaient découvrir dans le présent de sinistres présages. Les connaissances et les richesses devenues plus communes amenaient dans les conditions diverses des rapprochements et une sorte d'égalité qui pouvait aboutir à la confusion. Le goût des arts, des théâtres, des lectures frivoles et licencieuses, en devenant plus populaire, éveillait dans les classes inférieures toutes les prétentions de la vanité, et semblait ne les polir que pour les rompre. En même temps des doctrines hardies, en relâchant les liens de la religion et de la morale, relâchaient par cela même ceux de la subordination et des lois. Un bruit sourd d'impiété séditieuse se faisait entendre, qui pouvait tôt ou tard ébranler le fondement même de la société. Ainsi, dans les contrées qui avoisinent les volcans, un sourd mugissement prélude quelquefois à une effrayante explosion. Tout est changé, les idées et le langage : la religion s'appelle fanatisme, la piété superstition, les traditions préjugés, l'autorité tyrannie, l'obéissance servitude. Jamais, à aucune époque, on n'avait enseigné plus hautement qu'il n'est pas de Dieu, que la Providence n'est qu'un mot, la vie future une chimère, le vice et la vertu une invention humaine, la religion un amas de puérités. Ainsi, une génération a semé du vent, et la génération suivante a moissonné des tempêtes, pour

(1) Ps. xxxv, 7.

parler avec le prophète Osée : *Ventum seminaverunt, et turbinem metent.*

Il faut le dire pour notre commune instruction : si nous avons tous été frappés, c'est que tous nous étions coupables. Oui, la cour, les puissants, les riches, les savants, les lettrés, le militaire, la magistrature, le sanctuaire même, tous les rangs de la société étaient plus ou moins tourmentés du désir des innovations ; et la révolution était faite, du moins en grande partie, dans les esprits, avant que des circonstances funestes la fissent éclater dans les choses.

Elle est donc arrivée, cette époque désirée par les uns, redoutée par les autres, qui devait être si féconde en désastres, en discordes impies, en ruines comme en forfaits. Je ne viens pas fatiguer vos âmes de ces lamentables récits ; je dirai seulement que je n'aperçois plus ici ma patrie qu'à travers les orages sanglants d'une démocratie turbulente et cruelle. Je cherche en vain la France dans la France même : lois, institutions, usages, sciences, lettres, trône, autel, tout, et même les tombeaux, a disparu au milieu des tempêtes. C'était fait de la gloire du nom français, si elle ne s'était réfugiée dans les camps ; et, à ce sujet, je parlerai avec une franchise qui ne déplaira, j'en suis sûr, à aucun des cœurs généreux qui m'entendent. D'un côté, des guerriers combattant sous la bannière de la croix et des lis contre des ennemis nouveaux du nom chrétien et de l'ordre social, semblaient renouveler les exploits héroïques des Tancrede et des Godefroi ; de l'autre, l'éclat de nos triomphes rapides et de nos conquêtes jetait l'Europe entière dans l'étonnement, tandis qu'en même temps des légions de Français voués à la cause royale fixaient les regards et l'admiration par une vaillance digne de leurs aïeux. Ainsi, pour notre patrie, le bonheur n'était nulle part, et la gloire militaire était partout.

Et où donc se trouvait alors le prince de Condé? Où, Messieurs? là où il se croyait appelé par sa naissance, par son nom, par son attachement au trône de Henri IV et aux lois antiques de la patrie. Ne pensons pas que quelque passion indigne de lui déterminât sa conduite. Il écrivait à l'un des plus célèbres défenseurs qu'eût alors la monarchie, ces paroles dictées par son cœur: « J'abandonne ma fortune; je verserais avec joie tout mon sang pour rendre le bonheur à mon roi, à ma patrie, que dis-je? au dernier des Français qui leur sont fidèles. C'est une grande consolation pour moi de trouver les mêmes sentiments dans tous mes enfants, dans ce sang des Condé qu'on ruine, mais qu'on n'avilira jamais. »

Ici, Messieurs, défendu par l'honneur, que peut avoir à craindre le prince de Condé au tribunal de la postérité? Plus équitable, parce qu'elle sera plus que nous sans passion et sans intérêt, elle pèsera dans la balance les hommes et les événements. En déplorant les dissensions, les erreurs et les crimes, l'histoire dira la vérité pour tous; et que de choses ne pourra-t-elle pas raconter à la gloire du prince de Condé! Dans lui quel ensemble de qualités guerrières! J'en appelle en ce moment à ses braves compagnons d'armes, et même avec confiance à ceux qu'il eut à combattre. Passionné en quelque sorte pour les hasards et les périls, lorsqu'on le voyait sur le front de bataille, ralentir sa marche ou s'arrêter, on pouvait être sûr que c'était là que le danger augmentait, que c'était là qu'il était le plus grand; et peut-être porta-t-il jusqu'à l'excès cette froide témérité: voilà pour la valeur. Les rudes fatigues, les privations pénibles, les occupations multipliées, les veilles de la nuit, rien n'altérait son humeur; il était toujours doux, facile, accessible: voilà pour l'égalité d'âme. Quels soins tendres et délicats pour les prisonniers français! Comme il aimait à faire panser leurs blessures, à adoucir les rigueurs de leur sort, à les sauver du

pillage des étrangers! Non, même à cette époque, aucun Français n'était indifférent à son cœur. Pourquoi, disait-il quelquefois au milieu de ces guerres déplorables, faut-il que des Français, faits pour s'aimer, soient dans l'affreuse nécessité de se combattre? Voilà pour l'humanité. Quel contraste entre une telle conduite, et cette législation qui vouait à la mort des Français vaillants et malheureux que le sort des armes rendait prisonniers! Heureusement elle eut un terme, cette barbarie, et sous de grands capitaines, renommés pour leurs sentiments généreux comme pour leurs rares talents, on vit les Français des armées rivales se traiter avec des sentiments de confiance mutuelle. Je n'ai pu à cette occasion résister au désir de rapporter, en le conservant dans toute sa simplicité, un entretien qui m'a paru digne d'un prince et de soldats français. Dans les intervalles de trêves passagères, le prince de Condé aimait à se rendre aux avant-gardes ennemies, et à se mêler avec les soldats. « Monseigneur, lui dit un jour un officier d'un rang inférieur, nous avons grand plaisir à vous voir, et nous sommes bien sensibles à la confiance que vous nous témoignez. — Et moi aussi, mes amis, dit le prince, j'ai grand plaisir à vous voir, et je me trouve parmi vous aussi tranquille que si j'étais au milieu de mon armée. Vous êtes Français, et c'est tout dire. — Vous avez raison, Monseigneur, répliqua l'officier, vous nous rendez justice; nous vous aimons et respectons. »

Messieurs, voilà bien le Français quand il est dans son vrai caractère.

Qui pourrait dire tout ce que le prince, pendant dix années, eut à essayer d'obstacles, de contradictions, de dégoûts, d'événements cruels pour son cœur? N'importe, rien ne pouvait l'ébranler, et jamais il ne désespéra de sa cause tant qu'il lui fut permis de la défendre l'épée à la main; voilà pour la plus rare, peut-être, de toutes les

sence de ses serviteurs fidèles, attendris tout à la fois, et du souvenir de ses bienfaits, et de sa tendre et courageuse piété. Si le ministre de la religion, dépositaire des secrets de sa conscience, l'exhorte à pardonner à ses ennemis, à l'exemple de Jésus-Christ sur la croix. *Ah! répond le Prince, du ton le plus animé, si Dieu me pardonne comme je leur pardonne, je suis bien sûr d'être avec lui* : paroles qui nous ont été transmises par celui-là même qui les avait recueillies de sa bouche. Son heure dernière est donc arrivée; la mort a marqué sa victime, et couvre de ses ombres ce front qui rayonna si souvent de l'éclat de la victoire. Mais si elle peut tout sur son corps, elle ne peut rien sur son âme; libre jusque dans les bras de la mort, il s'entretient avec son Dieu. Tantôt il lui dit, avec le Roi pénitent: *Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, secundum magnam misericordiam tuam*; et l'on remarque qu'il appuie avec plus de force sur le mot *magnam*: tantôt il lui adresse ces paroles consolantes: *Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous, et je ne serai pas confondu*. Chrétiens, qui de nous oserait dédaigner ces détails, après que le grand Bossuet en a recueilli de tout semblables du grand Condé? Enfin il touchait à son dernier soupir, lorsqu'on l'entend prononcer ces premières paroles du symbole des chrétiens: *Credo in Deum Patrem*. A ce dernier mot sa voix s'éteint; bientôt après il expire, et ce que son âme ne faisait que croire ici bas, elle va le contempler à découvert dans le sein de cette lumière immortelle que le symbole même promet à nos désirs, quand il nous fait dire: Je crois la vie éternelle, *Credo vitam æternam*.

Le Prince de Condé n'est plus; mais il laisse un fils héritier de son âme comme de son nom; mais elle vit au milieu de nous cette vierge héroïque issue de son sang, qui, dans la solitude, se dévoue comme une victime pour le salut de la patrie; mais du moins sa dépouille mor-

telle ne reposera pas sur une terre étrangère. Lorsqu'il l'habitait encore, incertain de sa destinée, il avait exprimé, dans son testament, le désir d'être inhumé simplement au milieu des Français que leur attachement à la même cause avait jetés dans les mêmes infortunes. Noble et touchante pensée! Mais la plus honorable des sépultures lui était réservée, celle même de nos rois. Enfin il nous reste de lui quelque chose de plus précieux encore que sa cendre, je veux dire ses exemples et ses leçons. Il faut bien qu'en terminant son éloge je rappelle dans toute leur simplicité ces paroles que j'ai lues dans son testament: *Je recommande mon âme à l'Eternel, aux prières des Français fidèles à leur Dieu et à leur roi*. Grand Prince, j'aime à répéter devant cette assemblée une demande si chrétienne et si française, parce qu'il n'y a ici que des chrétiens et des Français.

Eh! qui de nous, en effet, Messieurs, voudrait perpétuer les dissensions et les haines, prêter encore l'oreille à ces doctrines d'anarchie et d'impiété qui ne pourraient qu'amener des calamités nouvelles? Ne serait-il pas temps enfin de bien comprendre qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais pour aucun peuple de liberté sans lois, ni de lois sans morale, ni de morale sans religion? Tout peuple qui méconnaîtrait ces vérités premières serait d'autant plus aveugle qu'il se croirait plus éclairé; il serait dans l'ignorance la plus profonde, la plus honteuse du cœur humain, de ses premiers besoins comme de ses premiers devoirs. Une bouche royale nous l'a dit, qu'il ne fallait désespérer de rien avec des Français; mais sachons bien aussi qu'il n'y aurait rien à espérer pour nous hors de ces principes sacrés qui seuls peuvent conserver, comme seuls ils ont fondé, sans exception, toutes les sociétés humaines. Le chêne antique de la monarchie, dont les rameaux ont ombragé le berceau de la plupart d'entre nous, avait lutté durant quatorze siècles contre les vents

et les orages. Enfin il fut abattu sous les coups de la plus violente tempête qui jamais ait agité le monde ; mais ses racines étaient demeurées cachées et vivantes sous ses débris ; et voilà que, nourri d'une sève nouvelle, il peut s'élever et croître encore sous les yeux de l'Europe, plein de vigueur et de majesté. Nos destinées sont, pour ainsi dire, dans nos mains ; il ne s'agit, pour le salut commun, que de nous rallier tous sincèrement autour de ces autels qu'ont encensés nos pères, comme aussi autour de ce trône qu'ils environnaient de leur amour et de leur fidélité.

Depuis plus de huit siècles, Messieurs, la France est gouvernée par des monarques issus du même sang. Connaissiez-vous sur la terre une race meilleure, une plus longue suite de rois pieux, vaillants et bons, plus faits pour occuper un trône, et plus dignes de commander aux hommes ? La France, je le sais, a eu quelques méchants princes ; elle a eu ses jours de décadence comme de gloire, d'infortune comme de prospérité ; telle est la commune destinée de tous les peuples de la terre. Mais où trouver en Europe une nation qui ait été pendant huit cents ans plus heureusement et plus glorieusement gouvernée que la nôtre par des princes d'une même dynastie ?

Faut-il rappeler ici et ce Louis VI, nouveau fondateur de la monarchie, et ce Philippe qui mérita et qui a gardé le titre d'Auguste ; et ce saint Louis, grand homme de guerre, comme grand législateur, qui sut toujours être roi en chrétien, et chrétien en roi ; et ce Charles, dont le surnom atteste encore la haute sagesse ; et ce Louis XII, le Père du peuple ; et ce François I^{er}, le Père des lettres ; et ce bon, ce grand Henri dont la mémoire sera éternellement populaire ; et ce Louis-le-Grand qui a donné son nom au plus beau des siècles ; et cet immortel Duc de Bourgogne, qui promettait à la France un règne si beau ; et ce Dauphin, plus rapproché de nous, qui joignait tant de lumières à tant de vertus ; et ce monarque aussi bon

qu'infortuné, dont je n'ose ici prononcer le nom, dont le souvenir nous accable, dont le cœur ne sut qu'aimer et pardonner, et qui, aujourd'hui, est un des anges tutélaires de la France, après avoir été victime de son amour pour elle ? Messieurs, je crois voir ces longues générations de rois se lever de leurs sépulcres, nous apparaître dans ce temple, toutes rayonnantes de gloire et de majesté, et présenter elles-mêmes au peuple français l'héritier de leur trône et de leur puissance. Oui, c'est de leurs royales mains que nous avons reçu notre monarque avec les princes de son auguste maison. Qu'il vive, qu'il règne, qu'il trouve en nous les sentiments que ses prédécesseurs trouveront toujours dans nos pères, toutes les fois qu'ils ne furent pas égarés par les fureurs des partis.

Guerriers valeureux, vous dont les uns, blanchis dans les camps, se sont illustrés par de hauts faits ; dont les autres, trop jeunes encore pour avoir couru les mêmes hasards, brûlent de la même ardeur, défenseurs armés du trône et de la France ; et vous aussi, Français de tous les rangs, nous tous, éclairés par la même expérience, soyons animés des mêmes sentiments. Le moment est venu de renouer pour jamais l'antique alliance de l'autel et du trône, de reconnaître hautement que les deux ancres de salut pour la France sont la religion et la légitimité. Fixons tous ensemble nos regards sur ce cercueil. Là repose le héros de la fidélité. C'est sur sa tombe qu'il faut abjurer nos erreurs et nos écarts, et protester plus que jamais de notre inviolable dévouement à la foi, comme aux enfants de saint Louis. Ainsi, nous marcherons sur les traces du Prince, objet de nos regrets et de notre vénération. Ainsi, chrétiens et Français, nous vivrons, nous mourrons fidèles à Dieu, au roi, à la patrie.

Oraison Funèbre

DE SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD,

ARCHEVÊQUE DE PARIS,

GRAND AUMONIER DE FRANCE,

PRONONCÉE DANS LA BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE PARIS,

LE 29 NOVEMBRE 1821.

Mortuus est in senectute bona, plenus dierum, et divitiis, et gloria; et regnavit Salomon filius ejus pro eo.

Il mourut dans une heureuse vieillesse, comblé d'années, de biens et de gloire; et Salomon son fils régna en sa place. I PARAL. XXIX, 28.

MONSIEUR (1),

Il n'est donc plus ce pontife vénérable, que le ciel, après tant de désastres, n'avait, ce semble, élevé sur le siège éminent de cette capitale que pour faire paraître dans un plus grand jour les précieuses qualités dont son âme était enrichie; il n'est plus cet ancien de l'épiscopat français! Mortel, il est tombé sous les coups de la mort, comme le plus humble vulgaire. Ni la noblesse du sang, ni l'éclat des dignités, ni le charme des vertus les plus pures, ni la tendresse d'une famille éplorée, ni les soins de ses fidèles serviteurs, ni les regrets de tout ce qui approchait de sa personne, ni la royale sollicitude du monarque et de ses augustes enfants, rien n'a pu le conserver à notre vénération et à notre amour! O religion sainte de nos

(1) Monsieur l'Archevêque de Paris.

pères, piété sincère, innocence de mœurs, affabilité touchante, inaltérable douceur, trouvez-vous jamais sur la terre un cœur plus digne que le sien de vous servir de sanctuaire?

Oui, nous pouvons dire à sa louange et pour notre consolation, sans craindre de trouver un seul contradicteur, qu'il a vérifié les paroles du texte sacré, qu'en lui une jeunesse honorable a été honorée par une vieillesse plus honorable encore : *Mortuus est in senectute bona*; qu'il est mort comblé d'années précieuses pour la religion, de trésors amassés pour le ciel, et de cette gloire véritable que le temps ne saurait flétrir : *plenus dierum, et divitiis, et gloria*; que, s'il a été enseveli dans les regrets et les larmes de tous, il a été particulièrement pleuré de vous, Monsieur, qui étiez destiné à lui succéder, comme un fils à son père; qui, plus d'une fois, avez manifesté devant nous tout ce que vous goûteriez de bonheur, s'il vous était donné de racheter ses jours aux dépens des vôtres; et qui, en héritant de sa charge pastorale, avez hérité aussi de sa tendre sollicitude pour le peuple fidèle qui lui était confié. Ainsi, en quittant la terre, il aura comparu devant celui que les livres saints appellent *le Prince des Pasteurs*, avec le double mérite d'avoir gouverné saintement le troupeau de Dieu, et de lui avoir légué un autre lui-même. *Mortuus est in senectute bona, plenus dierum, et divitiis, et gloria; et regnavit filius ejus pro eo.*

O! combien le respect et la reconnaissance doivent rendre chère à notre cœur, et pénible en même temps, la tâche de prononcer son Eloge funèbre, et de rappeler les bonnes, les belles actions qui ont rempli sa vie tout entière! Dans ce souvenir, il est vrai, se trouve la source de nos consolations; mais là aussi se trouve celle de nos regrets. Essayons toutefois d'oublier pour un moment les tristes pensées, pour ne voir que ce qui console et ce qui

portrait tout entier dans celui du grand-prêtre Onias, dont il est écrit : Que c'était un homme véritablement bon, d'un aspect vénérable, d'une douce gravité de mœurs, agréable et réservé dans ses discours, et qui, dès son enfance, s'était exercé dans toutes sortes de vertus : *Virum bonum, et benignum, verecundum visu, modestum moribus, et eloquio decorum, et qui à pueritia in virtutibus exercitatus sit* (1).

Ne soyons donc pas étonnés que, frappés de tant de qualités réunies, les étrangers conçoivent pour sa personne des sentiments profonds d'estime et de vénération. Le plus grand homme d'Etat que l'Angleterre ait eu de nos jours (2), après avoir séjourné quelque temps à Reims, fut si touché de ce qu'il avait trouvé dans son digne archevêque, de vertueux, de noble, d'aimable, de poli, qu'il en conserva toujours le souvenir; si bien, qu'au commencement de nos dissensions funestes il s'empressa de lui faire offrir tous ses services.

Tel était, Messieurs, l'archevêque de Reims. Alors, sans doute, il se promettait de poursuivre et de terminer en paix sa carrière; du moins, s'il prévoyait des catastrophes, il ne pouvait guère penser que bientôt il en serait lui-même la victime. Cependant à cette époque que de sinistres présages ! Des écrivains, follement audacieux, prêchaient hautement la licence et l'impiété; l'esprit de blasphème et d'indépendance se répandait de toutes parts, et se manifestait jusque parmi ceux qui devaient être les plus fidèles gardiens des mœurs, des lois et de l'autorité; partout la révolte contre Dieu disposait à la révolte contre les rois; dans bien des écrits lus avec avidité, et trop souvent accueillis, protégés par ceux qui devaient les redouter davantage, on ne dissimulait pas le projet qu'on a tenté plus tard, et qu'on n'a pas encore entièrement aban-

(1) II Machab. xv, 12. — (2) Pitt.

donné, celui de précipiter ensemble dans l'abîme tous les trônes comme tous les autels. Au dehors tout était brillant; au dedans fermentaient tous les germes de dissolution et de mort; et, travaillée par un levain d'impiété séditeuse, la France ressemblait à ces montagnes célèbres dont la surface se couvre des fleurs et des fruits d'une végétation féconde, et dont le sein est un immense réservoir de matières brûlantes, qui semblent n'attendre que le moment de se répandre au loin en torrents dévastateurs.

O pontife également chéri et révéralé, vous ne serez pas étranger aux secousses effroyables dont la France est menacée ! mais la main de Dieu sera toujours avec vous, et l'on verra qu'aux douces et pacifiques vertus, qui, dans les jours de calme, font les bons pasteurs, vous savez joindre ce courage, qui, aux jours de la tempête, fait les confesseurs et les martyrs.

DEUXIÈME PARTIE.

ELLE est arrivée pour la France cette désolation dont on peut bien dire qu'on n'en avait pas vu de semblable depuis le commencement de la monarchie, et dont je ne veux rappeler en ce moment que ce qui se lie aux destinées du Cardinal de Périgord, et qui a fait ressortir ses généreuses vertus avec tant d'éclat. Aux siècles précédents on vit ce que pouvait la haine du christianisme dans les sectateurs des autres religions, ce que pouvait le faux zèle pour armer quelquefois les hommes contre les hommes au nom du ciel; maintenant on va voir ce que peut, pour le malheur des peuples, le fanatisme de l'impiété. Des sophistes impitoyables, armés tour à tour du glaive de Décius et de la plume de Julien, déclarent la guerre à Dieu et aux hommes; tout ce qui ne plie pas devant leurs systèmes pervers en devient la victime; les noms de to-

lérance et d'humanité ne sont que le signal de la persécution la plus sanglante; les chrétiens sont immolés devant les autels de la *Raison*, comme ils l'étaient autrefois aux pieds des idoles du paganisme; et le dix-huitième siècle, qui s'est appelé fièrement le siècle des lumières, aura la honte éternelle d'avoir fait une multitude de martyrs. Il sera décidé que les sciences, les lettres, les arts, les connaissances humaines, toutes ces choses si vantées, ne sont rien contre la fureur des passions déchaînées, quand on a brisé tous les freins de la religion et de la morale, et que ce qu'on nomme civilisation n'empêche pas qu'une nation savante et polie ne voie s'accomplir sur elle cette parole du Sage : Lorsque les impies règneront, le peuple gémera : *Cum impii sumpserint principatum, gemet populus*. C'est surtout contre les colonnes de l'Eglise, contre le corps des premiers pasteurs que les coups sont dirigés : mais le ciel est avec eux pour leur communiquer une force invincible; les jeunes s'unissent aux anciens pour former tous ensemble une sainte phalange contre l'ennemi commun. Le moment du combat arrive; et, dès la première attaque, on s'aperçoit qu'il est plus facile de les dépouiller que de les avilir, de les persécuter que de les vaincre. Recevez ici un hommage particulier, vous qui, interpellé le premier par les ennemis de la religion, donnâtes au clergé français le signal d'une héroïque résistance (1). Certes, c'est un beau spectacle donné au monde que celui de cent trente évêques, qui, s'élevant par la foi au-dessus de toutes les considérations humaines, immolent leur repos à leur conscience, et préfèrent l'exil, la mort même, s'il le faut, à de commodes mais funestes innovations. Partez, illustres exilés, apparaissez aux nations étrangères avec l'intégrité d'une foi que rien

(1) M. de Bonnac, évêque d'Agen, mort premier aumônier du Roi.

n'a été capable d'entamer; dispersez-vous jusqu'au milieu des communions séparées de la nôtre; dissipez par votre seule présence les préjugés dont elles peuvent être imbues; et, marchant à la tête de tant de prêtres fidèles qui suivent vos pas, montrez aux peuples divers cette Eglise Gallicane, plus belle dans ses malheurs que dans ses prospérités, et plus grande encore que sa renommée. Il était digne du royaume très-chrétien de donner à l'univers un des plus beaux exemples d'héroïsme religieux que puissent présenter les annales du christianisme; pour trouver quelque chose de semblable, il faudrait remonter jusqu'à l'Eglise d'Afrique, au temps de la dévastation des Vandales.

C'est parmi ces glorieux confesseurs de la foi que nous trouverons l'archevêque de Reims : on peut le suivre en quelque sorte à la trace de ses vertus; calme au milieu des orages, résigné dans le malheur, il a l'âme trop élevée pour ne pas avoir perdu sans amertume ce qu'il possédait sans cupidité. Si son nom, sa dignité, ses qualités personnelles lui donnent quelque ascendant auprès des hommes riches et puissants des diverses contrées de l'Allemagne, c'est pour le faire tourner au soulagement de l'indigence et de l'infortune. A Bruxelles, à Cologne, à Wolfenbüttel, partout il se montre comme un ange de paix et d'humanité; par sa patience, il apprend aux autres à souffrir; par sa douceur, il calme les âmes aigries, versant les consolations quand il ne peut répandre les bienfaits : et ici, comme en tout, on pouvait dire de lui ces paroles, qui lui ont été si heureusement appliquées : Que ses voies étaient belles, que tous ses pas étaient pacifiques; *Via ejus, via pulchra, et omnes semitæ illius pacificæ*.

Est-il appelé auprès de son roi, il ne cessera pas d'être l'homme de Dieu et l'homme des malheureux; et sa sagesse, son courage le rendront digne d'entrer dans les

conseils d'un prince qui a su contempler d'un œil ferme les débris de sa grandeur, qui n'a jamais désespéré de lui, de sa famille, de la France, et que le ciel conservait en effet pour des temps plus heureux.

Cependant, Messieurs, sans religion et sans roi qu'était devenue notre patrie ? Dix ans s'étaient écoulés, qui avaient accumulé sur elle les impiétés et les abominations de dix siècles, lorsque tout y prend une face nouvelle. Un homme est suscité de Dieu, tantôt pour abattre ce qui est debout, comme Attila, tantôt pour relever ce qui est abattu, comme Cyrus; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir été l'instrument de la Providence, il soit brisé lui-même sans retour. Jeune encore, c'est sur le champ de bataille qu'il reçoit d'en haut la pensée de pacifier l'Eglise de France. Dans ce dessein, il se tourne vers celui qui, placé au sommet de la hiérarchie sacrée, étend ses regards sur tout le monde chrétien, observe, corrige, console, fortifie, et s'empresse d'aller au secours des Eglises affligées. Ici que va-t-il arriver ? Une lutte s'engage entre le Saint-Siège et une grande partie des évêques de France. D'un côté, on croit devoir prendre des mesures extraordinaires pour guérir des maux qui paraissent incurables par les voies communes, et s'élever au-dessus de ce qui est consacré par les usages et les Canons; de l'autre, on croit devoir faire entendre des réclamations respectueuses en faveur des formes antiques. Laissons à l'histoire le soin de raconter les faits et les controverses, et contentons-nous de rappeler à ce sujet ce que disait saint Augustin à l'occasion des différends élevés, au troisième siècle, entre saint Cyprien et le Pape saint Etienne : Que si les esprits étaient divisés, la paix et la charité régnaient dans les cœurs : *Picit pax in cordibus eorum*. Et quel évêque français, même au milieu de tous ces démêlés, ne se fût écrié volontiers avec ce Bossuet, le plus beau génie de la France et l'oracle de notre Eglise : « Sainte Eglise

» Romaine, mère des Eglises, et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Eglise Romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance : » *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tu, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ*.

Mais pendant que l'Eglise de France respire, une longue carrière de douleur s'est ouverte pour l'Europe entière. Les princes et les peuples, les capitales des Etats divers comme les cités vulgaires, les armées les plus nombreuses comme les mieux commandées, tout est vaincu, tout succombe; et l'Europe, qui s'était épouvantée des forfaits de l'impiété, s'épouvanta peut-être davantage encore des triomphes de nos guerriers. La victoire les a conduits dans les contrées du Nord; mais bien souvent la victoire fait payer chèrement les palmes qu'elle donne. La ville de Mittau se remplit de soldats français malades ou blessés; un mal contagieux les dévore, tout s'empresse de les secourir : la fille des Césars, héroïne de bonté, comme de courage, prépare elle-même de ses royales mains de quoi panser leurs plaies. Plusieurs de nos prêtres exilés périssent victimes de leur zèle; de ce nombre est en particulier ce digne ministre du Très-Haut, étranger par la naissance, mais Français par le cœur, à qui notre patrie doit un monument de reconnaissance, et que le ciel avait destiné à être le consolateur des rois de la terre dans leurs extrêmes infortunes. O vénérable Edgeworth ! je crois m'honorer moi-même, ou plutôt honorer le sacerdoce tout entier, en rendant ici un hommage solennel à votre sublime dévouement : la terre

édifie, et cherchons dans la vie de celui qui n'est plus, ce qu'elle peut avoir d'instructif pour nous, et de glorieux pour lui. Le ciel l'a fait passer par toutes les vicissitudes humaines, et nous l'a montré sous les coups les plus rudes de l'adversité comme au sein des grandeurs. Nous allons donc l'envisager sous ce double point de vue, pour faire voir que, supérieur à la mauvaise comme à la bonne fortune, il a constamment honoré l'Eglise de France, et dans ses jours de prospérité par les plus douces vertus, et dans ses jours de disgrâce par le plus ferme courage, et dans les jours de sa dernière restauration par un zèle pleine sagesse : telle sera la matière de l'Eloge que nous consacrons à la mémoire d'éminentissime et révérendissime Monseigneur le Cardinal de TAILLEVRAND-PÉRIGORD, Archevêque de Paris, Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, Pair de France, et Primicier du chapitre royal de Saint-Denis.

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'éclat de la naissance ne s'effaçait pas devant les ombres de la mort, qui confond toutes les conditions humaines; si les titres et les dignités pouvaient être quelque chose sur la tombe qui les engloutit sans retour, j'aimerais à vous entretenir, Messieurs, de cette maison de Périgord, dont l'origine se perd dans les temps obscurs de la monarchie : je dirais qu'elle était déjà puissante sous les premiers successeurs de Charlemagne; que, durant plusieurs siècles, elle domina dans une province dont elle porte encore le nom, et que, d'âge en âge, on la vit s'allier de tous côtés aux races les plus illustres. Je n'oublierai pas ce Cardinal de Périgord, qui, sous le roi Jean, eût épargné à la France la fatale journée de Poitiers, si l'on eût écouté la sagesse de ses conseils; et voilà comme du sein des générations passées sortirait un éclat qui re-

jaillirait sur celui qui est l'objet de cette pieuse cérémonie.

Mais comment oserais-je célébrer les grandeurs humaines dans l'éloge d'un pontife qui ne les a connues que pour les cacher sous le voile des plus modestes vertus; et devant ce sanctuaire auguste, autour duquel sont représentés deux monarques puissants (1), qui s'humilient devant le Très-Haut, lui font hommage de leur grandeur empruntée, et par leur attitude même semblent nous avertir que Dieu seul est grand? *Tu solus Altissimus!* Et certes, Messieurs, lorsque le bruit de l'Europe ébranlée, et tremblante encore jusque dans ses fondements, semble retentir à nos oreilles, pourrions-nous être éblouis de la figure d'un monde qui passe? Et faudrait-il donc dire aux hommes de nos jours ce que saint Jérôme, dans son éloge funèbre de Népotien, disait aux hommes de son temps, témoins de la chute de l'Empire Romain : Le monde social s'est écroulé de toutes parts, et cependant notre orgueil reste debout au milieu de tant de ruines : *Romanus orbis ruit, et tamen cervix nostra erecta non flectitur.*

Heureusement le Cardinal de PÉRIGORD brille d'une gloire sur laquelle le temps et les hommes ne peuvent rien. La religion a sanctifié sa vie tout entière, et a répandu sur elle, depuis le berceau jusqu'à la tombe, son éclat immortel. Privé, dans un âge encore tendre, d'un père qui, digne de ses ancêtres, était mort au champ d'honneur, il va croître sous les yeux d'une mère incomparable, dont les vertus furent si hautes et si pures, qu'elle commanda à un siècle corrompu le silence du respect et de l'admiration, et pour laquelle Louis XV avait conçu une si profonde estime, qu'il s'était fait une loi d'acquiescer à toutes ses demandes sans examen; con-

(1) Louis XII et Louis XIV.

descendance dont il n'eut jamais lieu de se repentir. Elle vérifia dans le sens le plus chrétien cette devise de sa maison : *Rien que Dieu* (1). O mère véritablement chrétienne, vous que, dans son testament, notre pieux archevêque appelle *ma sainte mère*, soyez bénie à la face des autels d'avoir formé, pour la gloire de la religion, les premières années d'un fils digne de vous et des hautes dignités où le ciel devait l'appeler un jour!

Guidé par la sagesse même, cet enfant de bénédiction, en croissant en âge, croissait en vertus; c'était un nouveau *Samuel* que le ciel s'était réservé pour lui seul, et pour en faire le conducteur de son peuple. L'aménité de ses mœurs, la modération de son caractère, une piété tendre, ses goûts naissants, tout semble déceler en lui une vocation sainte; et c'est pour y être fidèle qu'il entre dans cette école de probation où des hommes vénérables, joignant la science à la simplicité, pratiquent tous les jours, sous les yeux des élèves du sanctuaire, ce qu'ils leur enseignent, en sont plutôt les pères que les maîtres; et le séminaire de Saint-Sulpice aura le mérite d'avoir préparé à l'Eglise de France le Cardinal de PÉRIGORD, comme il lui a préparé l'immortel Fénelon, et le digne historien de sa vie, ainsi qu'un grand nombre de ceux qui, depuis deux siècles, ont jeté le plus d'éclat dans l'épiscopat et le sacerdoce français, par leurs vertus ou par leurs talents.

Ne craignez pas qu'en sortant de ce pieux asile le jeune abbé de PÉRIGORD, dissipé par les plaisirs, ou égaré par l'ambition, laisse affaiblir en lui cet esprit sacerdotal dont il était pénétré. Si le cardinal de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, se le voit associé sous le titre de coadjuteur pour le gouvernement de son diocèse, bientôt,

(1) La devise porte: *Ré que Dieu*; mots du dialecte patois du Rouergue comme du Périgord.

dans cette haute dignité, il laisse apercevoir en tout, dans ses discours comme dans sa conduite, cette aimable sagesse qui, sans violence, captive les esprits et les cœurs. Dans l'âge même des illusions et de l'inexpérience, il s'annonce comme un des plus beaux ornements de l'Eglise de France; chaque jour ajoute aux espérances de la veille, en développant de plus en plus ce qui devait le rendre constamment agréable à Dieu et aux hommes : *Placebat tam Deo quam hominibus*; et ce qu'il fait déjà sous la direction du pasteur principal révèle ce qu'il sera capable de faire un jour, quand il sera à la tête du troupeau.

Ce n'est pas sans alarmes qu'il a vu arriver ce moment que redoutait sa modestie. Ici, Messieurs, ne cherchez pas cet éclat vif, éblouissant, qui, bien souvent, est faux et trompeur : j'ai à vous offrir cet éclat doux, solide, inaltérable, qui vient d'un ensemble de qualités précieuses et rares. Le ciel avait doué notre pontife de ce discernement qui saisit le point précis et délicat dans les affaires, de cette maturité de raison qui ne précipite rien, de cette patience qui attend le moment favorable, de cette fermeté que la douceur tempère, qui ne repousse pas les condescendances, mais qui ne sait pas fléchir quand il s'agit du devoir; de ce courage qui ne cherche pas les périls, mais qui n'en est pas déconcerté; de cette élévation d'âme qui sait dissimuler des torts, et ne rend jamais le mal pour le mal. Avec de telles qualités, que ne peut-il pas entreprendre?

Ses premiers regards se portent sur ceux qui sont appelés à être le *sel de la terre* par leurs exemples, et la *lumière du monde* par leur doctrine. Faut-il entretenir parmi les jeunes ministres des autels cet amour de la science, sans laquelle la piété est insuffisante et le zèle s'égaré aisément; il assujettit à des examens annuels leurs études théologiques. Faut-il nourrir dans leur âme la

flamme de la charité, cette *piété qui est utile à tout*, sans laquelle la science *enfle* au lieu d'édifier; il les appelle à des retraites ecclésiastiques, et, pour remonter ici à la source même du bien, il travaille avec zèle à régénérer son séminaire; il poursuit cette œuvre capitale avec autant de force que de douceur, et il a la consolation d'y voir enfin réunie toute la pureté de la doctrine à toute l'autorité de l'exemple.

Au-dessus des prestiges qui entourent les dignités et les richesses, il voit dans l'épiscopat, non l'éclat dont il brille, mais le fardeau qu'il impose; dans les fonctions saintes, non les hommages qu'elles attirent, mais les bénédictions qu'elles répandent; dans les trésors du sanctuaire, non un patrimoine profane, mais celui des pauvres; et, à ce sujet, voyez comme il embrasse tous les besoins même temporels de son peuple. Dans une ville où l'industrie occupe tant de bras, et procure à une multitude d'ouvriers le pain qui les nourrit, il peut arriver que la suspension des travaux journaliers jette beaucoup de familles dans la misère, et que la misère les laisse en proie à des usuriers impitoyables; et voici que notre prélat, pour les sauver de cette cruelle avarice, fonde en leur faveur un établissement pieux, administré avec autant de désintéressement que de sagesse.

De fréquents incendies portent la consternation dans des villages entiers, dont les maisons, couvertes de chaume, sont plus aisément dévorées par les flammes: hé bien, c'est pour en secourir les habitants infortunés que leur père commun établit (qu'on me permette de dire la chose par son nom) la *Caisse des Incendies*; et, par les soins de sa prévoyante sagesse, les maisons rebâties sont couvertes d'une manière plus solide, et qui les expose moins aux ravages du feu.

Que si les inondations, si la disette, si d'autres fléaux destructeurs désolent les cités et les campagnes, son zèle

ne connaît plus de bornes, et ses abondantes largesses provoquent celles de toutes les classes riches de la société. C'est ainsi que le Pasteur est toujours vigilant pour son troupeau, et que celui qui est le premier de tous par la dignité devient le serviteur de tous par la charité. Je pourrais en appeler ici à un témoin irrécusable, à ce digne prélat que notre archevêque se réjouissait d'avoir pour successeur sur le siège de Reims, et qui, investi alors de toute sa confiance, était associé aux travaux de son évêché (1). Aussi son nom était en bénédiction; le respect, la confiance et l'amour des peuples entouaient sa personne, et, partout où il se montrait, sa présence seule était comme un bienfait public. Et quel empire n'ajoutaient pas à celui de tant de solides vertus, les qualités aimables qui les embellissaient? La sérénité de son âme reluisait sur son front; une douce majesté était répandue sur toute sa personne. Simple avec dignité, grand sans faste, il était d'une égalité d'âme que rien n'altérait: on l'abordait sans crainte, mais avec respect; il n'avait rien de ce qui intimide, mais rien aussi de ce qui provoque la familiarité; ses manières étaient douces, ses paroles plus douces encore: le sentiment qu'il faisait éprouver était celui d'une tendre vénération. On trouvait toujours en lui le pontife et le pasteur, et l'homme pieux et l'homme né dans les plus hauts rangs de la société: il avait ce goût exquis des convenances qui assortit les paroles aux personnes, et fait rendre à chacun ce qui lui est dû. Jamais la grandeur n'avait été unie à plus de politesse; et, si la dignité de la chaire comportait une expression familière qui rendrait bien ma pensée, je me plainrais à dire que personne n'était *plus grand seigneur* que lui. Enfin, ne semble-t-il pas que les livres saints aient tracé d'avance son

(1) Monseigneur de Coucy, autrefois vicaire-général, et aujourd'hui archevêque de Reims. (Ce prélat est mort en 1824.)

n'avait pas de récompense digne de vous ; le ciel vous réservait la plus belle de toutes les couronnes, celle des martyrs de la charité. Ici, Messieurs, je retrouve notre pontife avec tous ses sentiments de commisération pour le malheur ; rien ne l'arrête : il visite lui-même, sur le lit de douleur, ces Français qu'y retiennent leurs blessures ou la maladie. Oh ! combien ses entrailles sont émues sur le sort de ces hommes dont la patrie est aussi la sienne. Il peut bien dire, dans l'oubli de toutes nos discordes : Quel est le Français qui souffre sans que je souffre avec lui ? *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?*

Mais quoi ! ne doit-il donc plus la revoir cette France qui lui est si chère ? L'auguste famille dont il partage la destinée est-elle donc condamnée à errer éternellement sur les terres étrangères ? Non, Messieurs, la Providence va sortir enfin de son secret, et se manifester en sa faveur. Un historien de l'antiquité profane a fait une réflexion bien remarquable sous sa plume (1) : « Lorsque Dieu, dit-il, veut changer le sort des hommes, il a coutume de pervertir leurs conseils, en sorte qu'ils paraissent avoir mérité leurs infortunes par leurs fautes, et n'être pas moins imprudents que malheureux. » A ces traits, Messieurs, vous reconnaissez ce dominateur de la France, et même de l'Europe, qui dans l'enivrement de sa puissance, prépare, poursuit, consomme avec la plus aveugle obstination sa propre ruine. Alors un cri d'amour s'élève dans le royaume, qui retentit jusqu'à l'asile des enfants de saint Louis ; et voilà qu'ils apparaissent comme l'astre du jour après les tempêtes, apportant le bonheur avec la véritable liberté, et la France se reposera enfin sous le sceptre paternel de ses rois antiques. Vous venez avec eux, vous, pontife dont nous célébrons la mémoire ; après avoir été fidèle à leur infor-

(1) Velleius Paterculus.

tune, ne faut-il pas que vous soyez réjoui par leur triomphe ?

Ici, Messieurs, je dois oublier les événements purement politiques et étrangers à mon ministère, pour ne voir que les intérêts de la religion, qui, au reste, est dans la société ce qu'est la lumière dans la nature, par laquelle tout se vivifie, et sans laquelle tout languit. Il s'agit de donner à cette religion sainte plus d'éclat et plus d'autorité, pour l'affermissement même du trône et le bonheur des peuples, de faire cesser toute division, de multiplier les sièges épiscopaux pour rendre les secours spirituels plus faciles et plus abondants, et pour combler, s'il est possible, l'abîme que le temps et la mort ont creusé au milieu du sanctuaire.

C'est pour cela même que des négociations sont entamées avec le Saint-Siège. Nous n'essaierons pas de soulever le voile dont elles ont été couvertes, ni de discuter les projets divers qui purent être formés ; nous dirons seulement que notre sage pontife était incapable de se laisser égarer par des considérations privées, et qu'il aimait trop sincèrement l'Eglise pour ne pas se prêter, dans des temps difficiles, à toutes les condescendances de la charité. Une convention nouvelle avec le souverain Pontife est enfin publiée ; avec elle naissent de douces espérances dans l'âme des fidèles. Mais voici que des cris d'alarme se font entendre, comme à l'aspect d'un ennemi qui viendrait envahir nos provinces ; et, dès ce moment, les obstacles se multiplient devant l'autorité. Messieurs, je ne suis point ici pour accuser les hommes ; mais il m'est bien permis de déplorer les malheurs des temps, qui ont prolongé le veuvage de beaucoup d'Eglises désolées, et privé pendant deux années cette capitale de son premier pasteur.

Enfin, Messieurs, le Cardinal de PÉRIGORD monte sur le siège de Paris, ayant à ses côtés le fils adoptif de son cœur paternel, sur lequel devait reposer son esprit, et

si l'épuisement de ses forces devient sensible de plus en plus, sa patience est inépuisable, et sa douceur n'en est que plus touchante au milieu des maux qui le consomment. Avec les périls croissent les alarmes; tout ce que peut l'art des hommes les plus habiles est mis en usage; mais tout est inutile. Le malade n'a plus rien à attendre des hommes; toutes ses pensées se tournent vers les derniers secours que l'Eglise donne à ses enfants; il les reçoit avec une douce confiance des mains de celui qui le chérit et le révère comme son père, et qui, faisant effort sur sa douleur, lui adresse les paroles les plus tendres et les plus consolantes. Fortifié par la grâce, il semble ne plus vivre pour la terre. Toutefois ces affections de famille, que la religion consacre et qu'elle épure, sont loin d'être éteintes dans son cœur: plein de tendresse pour les siens, qui, dans ces derniers moments, entourent son lit de mort, il lève sur leurs têtes ses mains défaillantes, et il appelle sur eux toutes les faveurs de la divine miséricorde. Mais voici que deux enfants de saint Louis, ces princes d'un cœur si noble, si français, si chrétien, viennent visiter celui qu'ils appellent *notre ancien ami*. O! qui pourrait dire combien cette parole touchante pénétra un cœur comme le sien, et dut y ranimer son amour pour le sang des Bourbons! Aussi, la nuit même qui devait se terminer par sa mort, on l'entendit prier encore pour son roi et pour l'enfant de la France. O Dieu! n'avez-vous pas exaucé de si pieux gémissements? Enfin, comblé d'années et de biens spirituels, qui sont pour lui le gage d'une gloire immortelle, le saint vieillard s'endort dans la paix du Seigneur: *Mortuus est in senectute bona, plenus dierum, et divitiis, et gloria.*

Messieurs, le cardinal DE PÉRIGORD n'est plus, mais ses exemples et ses vertus nous restent. Parcourez sa longue carrière: quelle tache y trouverez-vous qui la dépare? Il s'est éteint comme un astre, qui, dans son cours, n'aurait ré-

pandu sur la terre que de bénignes et salutaires clartés. Disons, pour la consolation de l'Eglise de France, qu'il revivra dans les deux prélats héritiers de ses dignités, et dont l'âge, la piété, la sagesse éclairée, permettent de concevoir pour l'avenir de si douces espérances. Elles sont ici présentes, elles sont venues rendre avec nous à sa mémoire un hommage de tendre et respectueuse reconnaissance, les personnes dont les noms sont écrits dans l'acte dépositaire de ses dernières volontés; et pourrait-il ne pas être à jamais gravé dans nos cœurs ce testament, image de sa vie, dans lequel son âme s'est épanchée avec tout ce qu'elle avait de piété, de noblesse, de bonté, de douceur, et qui renferme en particulier des témoignages si honorables d'estime et d'affection pour celui qui lui succède sur le siège de cette capitale?

O bienheureux pontife, si, après une longue vie de vertus et de souffrances, il vous eût resté néanmoins en mourant quelque chose à expier aux yeux de celui qui *juge les justes mêmes*, sans doute que tant de vœux, de prières, de sacrifices offerts sur nos autels, auront achevé de purifier votre âme! J'aime à vous contempler sur un trône de gloire, entre vos saints prédécesseurs, saint Remi et saint Denis. Si l'Eglise de l'Apôtre des Français a joui de vos premières affections, l'Eglise de l'Apôtre de l'ancienne Gaule a eu les affections de vos dernières années; et l'une et l'autre portent à votre mémoire un égal sentiment de vénération et d'amour. Du haut des cieux, vous veillerez encore sur elles; surtout vous demanderez, pour vos successeurs et pour les coopérateurs de leur sollicitude, la grâce de mériter, en imitant vos vertus, la couronne immortelle qui en est la récompense.

qui fait maintenant notre consolation et nos espérances. Qu'on ne pense pas que l'âge et les infirmités aient affaibli les facultés du vénérable pontife, ou altéré la douceur de son caractère : non, la sagesse est dans ses pensées, comme l'urbanité dans ses discours et ses manières. Il porte un coup d'œil plein de sagacité sur l'état du peuple que le ciel lui confie, sur les maux et sur les remèdes, et le zèle semble lui donner des forces que la nature lui refuse.

Ranimer l'esprit sacerdotal parmi les ministres des autels ; et, pour cela, les réunir durant plusieurs jours en un lieu de solitude et de recueillement, où il se trouvait lui-même partageant leurs repas comme leurs pieux exercices, et rappelait l'apôtre saint Jean dans sa vieillesse, au milieu de ses disciples bien-aimés ; surveiller, avec une attention spéciale, l'enseignement et la piété dans ces écoles où croissent les jeunes élèves du sanctuaire, dernier espoir de la religion ; soutenir de son autorité l'œuvre apostolique des missions, qui a fini par triompher de tous les préjugés ; encourager toutes les saintes entreprises qu'inspire la charité, et pour l'éducation de l'enfance, et pour le soulagement des malheureux, et pour la conversion des âmes égarées : voilà ce qui occupait son épiscopat. Un désir bien cher à son cœur, qu'il aimait à manifester, et dont il appelait avec ardeur l'accomplissement pour le bien des générations présentes, c'était le désir et de voir consacré au culte de la patronne de Paris le temple magnifique érigé en son honneur ; et de voir se relever cette illustre Sorbonne, d'où, pendant plusieurs siècles, ont découlé, comme d'une source intarissable, des ruisseaux de saine doctrine dans toutes les parties de l'Eglise Gallicane ; et de voir bâtir une demeure plus commode, plus spacieuse, plus saine, pour les jeunes lévites dont la conservation est si précieuse. Il a eu la consolation de bénir lui-même la première pierre de

cet édifice ; espérons que les circonstances permettront au Roi très-chrétien d'accomplir le reste de ses vœux. Enfin, pour ne pas interrompre le récit des œuvres de son zèle, je dirai que c'est à lui qu'est dû le bienfait de cette visite pastorale, qu'exécute aujourd'hui si heureusement son successeur ; en sorte que, même après sa mort, il continue d'instruire et d'édifier : *Defunctus adhuc loquitur*.

Déjà depuis une année il se livrait dans cette capitale à tous les soins du ministère pastoral, lorsque le ciel vint réjouir la France par un de ces événements où la Providence semble se montrer à découvert. O merveille si désirée et si opportune ! un rejeton est sorti de la tige des lis, un nouvel Henri nous est né, et l'on peut bien dire que le berceau qui le reçoit renferme la *fortune de la France*. Quelle mère ! quelle naissance ! Et qui ne fut pas tenté de s'écrier ; Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant ? *Quis putas puer iste erit ?* Le moment est venu de le porter dans cette basilique même, pour le consacrer à son Dieu ; vous savez quelle fut la pompe et la magnificence de ce jour si heureux pour tous, mais en particulier pour le pontife, qui, de ses mains vénérables et pures, offrit à celui par qui règnent les rois, l'enfant miraculeux, devenu le signe de la réconciliation du ciel avec la France. C'est bien après cette auguste cérémonie qu'il put dire, comme le vieillard de l'Évangile : Maintenant, ô mon Dieu ! laissez aller en paix votre serviteur ; mes vœux sont accomplis ; j'ai vu de mes yeux le salut de la France et la paix du monde.

Depuis ce moment, en effet, tout semble annoncer qu'il a rempli sa destinée sur la terre ; mais si, d'un côté, son grand âge et ses souffrances habituelles faisaient craindre pour ses jours, de l'autre il semblait qu'on ne devait jamais perdre celui qu'on eût voulu toujours conserver, et sans cesse les désirs se changeaient en espérances. Que

cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutée, et comme la source des maux que les ennemis de l'humanité continuaient de faire encore, semblait doubler son activité et ses forces. Je suis las, disait-il un jour, d'entendre dire que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. Messieurs, je ne fais que répéter textuellement ce que rapporte l'auteur de la Vie de Voltaire (1).

Oui, c'est dans cet esprit de haine que furent composés tant d'écrits sortis de sa plume féconde ; et il n'est que trop vrai que les productions de cet écrivain fameux, et celles de ses sectateurs, dirigées d'une manière plus ou moins voilée, plus ou moins ouverte contre ce qu'il y a de plus sacré, étaient dans les mains de toutes les classes de Français. Ici, Messieurs, il faut savoir dire et entendre la vérité tout entière. Le moment est venu, non pas de nous faire mutuellement des reproches, mais d'avouer tous ensemble nos erreurs et nos égarements, de reconnaître que tous les ordres de l'Etat avaient bu dans la coupe empoisonnée, que le venin de l'impiété, s'il n'avait pas tout détruit, avait tout flétri, et que, si toutes les classes de la société ont été frappées, toutes étaient grandement coupables. Outre que cet aveu est la vérité, il aura l'avantage, en nous humiliant, de nous disposer à une indulgence réciproque.

Je sais tout ce qu'il y avait encore de sentiments nobles et généreux, de talents et de vertus dans l'épiscopat, de régularité et de zèle dans les pasteurs du second ordre, de science et de piété dans les corporations religieuses ; mais ayons la franchise de reconnaître que plus d'une fois l'irrégion souilla le sanctuaire, que beaucoup de membres de l'ordre ecclésiastique se ressentaient, les uns

(1) Vie de Voltaire, de Condorcet.

de la mollesse, les autres de la hardiesse des opinions nouvelles, et montraient dans les habitudes de leur vie quelque chose de trop profane, de trop peu sacerdotal, de trop indifférent pour les vrais intérêts de la religion.

Je sais aussi que dans les grands corps de la magistrature, il se trouvait des hommes qui retraçaient les mœurs antiques, qui par leurs connaissances, leurs vertus, la noblesse de leur caractère, étaient les dignes organes de la justice ; mais disons aussi que l'habitude qu'avaient les magistrats, depuis une certaine époque, de s'occuper de matières religieuses dont ils se constituaient les arbitres suprêmes, avait affaibli en eux le respect pour la religion et pour l'autorité qui en est la dépositaire, que l'esprit d'incrédulité s'était glissé dans le sanctuaire des lois, et avec l'incrédulité l'esprit d'indépendance, le goût des nouveautés et le mépris des anciennes maximes.

Je sais encore que dans cette classe de Français, que la naissance, que l'honneur, que la gloire de leur famille appelaient plus particulièrement à être les soutiens de la monarchie, il s'en trouvait beaucoup qui, fidèles à la foi de leurs pères, marchaient loyalement sur leurs traces ; mais combien aussi qui se laissaient entraîner aux nouvelles doctrines ! Ne voyait-on pas les grands et les puissants accueillir, encourager ce qu'ils auraient dû repousser comme non moins funeste à l'Etat qu'à la religion ; applaudir impudemment à des écrivains qui ne voyaient dans leur rang et leurs titres, comme dans le christianisme, qu'un préjugé ridicule, et, par une étrange popularité, aspirer, en quelque sorte, à devenir les égaux de ces gens de lettres impies et perturbateurs ? Certes, Messieurs, lorsque les colonnes de l'Etat sont fortement ébranlées, est-il étonnant qu'il s'affaisse et s'écroule ?

Enfin, s'il est vrai que dans toutes les classes de la société il se trouvait encore des amis zélés de l'autorité et

d'aucune erreur funeste? Mais le désordre était-il seulement dans les choses établies, ou n'était-il pas plus encore dans les idées nouvelles? Mais toutes les institutions de la patrie étaient-elles donc mauvaises, pour qu'il fallût les frapper toutes de la hache de la destruction, sans rien excepter? Que le temps, l'expérience, les écrits des hommes éclairés eussent indiqué des changements à faire dans la jurisprudence civile ou criminelle, dans les rapports et les droits des divers ordres de l'Etat, dans les diverses branches de l'administration, je le veux; mais quoi donc! ni dans ces institutions religieuses qui ont civilisé l'Europe, ni dans ce régime politique qui avait assuré à la monarchie quatorze cents ans d'existence, ni dans ces lois particulières, fruit de la haute sagesse des plus doctes et des plus graves magistrats, ni dans ce système d'éducation qui avait donné à la France, depuis trois siècles, tant de grands hommes; dans tout cela rien, absolument rien n'était digne d'être conservé? Loin de nous une telle extravagance: l'expérience a fait voir que la folie était de s'en être si étrangement écarté, et que la sagesse est de s'en rapprocher, autant que les circonstances et le bien public peuvent le permettre. Disons donc que le dérèglement était principalement dans les esprits; or, il est impossible de ne pas en voir la cause principale dans les maximes si universellement répandues de ce qu'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle.

Et pourquoi voudrait-on aujourd'hui ne pas lui attribuer ce que ses partisans ont réclamé pour elle comme son plus beau titre de gloire? Oui, quand la révolution s'est opérée, les philosophes ne manquaient pas d'en faire honneur aux plus illustres de leurs devanciers; elle fut regardée par eux comme le triomphe de la philosophie, comme préparée en particulier par les écrits et les efforts de Voltaire. Voici ce que ses disciples et ses admirateurs écrivaient quinze mois après que la révolution

avait commencé ses ravages: «Voltaire n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons. Les observateurs éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux qui savent réfléchir, que le premier auteur de cette grande révolution qui étonne l'Europe, et répand de tout côté l'espérance chez les peuples et l'inquiétude dans les cours, c'est sans contredit Voltaire. C'est lui qui a fait tomber la première et la plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on n'eût brisé le joug des tyrans; l'un et l'autre pesaient ensemble sur nos têtes, et se tenaient si étroitement que, le premier une fois secoué, le second devait l'être bientôt après. L'esprit humain ne s'arrête pas plus dans son indépendance que dans sa servitude; et c'est Voltaire qui l'a affranchi en l'accoutumant à juger sous tous les rapports ceux qui l'asservissaient. C'est lui qui a rendu la raison populaire; et si le peuple n'eût pas appris à penser, jamais il ne se serait servi de sa force. C'est la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques, mais c'est toujours le bras du peuple qui les exécute (1).»

Ces paroles, Messieurs, n'ont pas besoin de commentaire. Disons donc que les circonstances particulières ont bien pu déterminer l'explosion, mais que la mine existait déjà sous les fondements du trône et de l'autel, et qu'elle était principalement l'ouvrage de la fausse philosophie du dernier siècle; et c'est là ce que je m'étais proposé d'établir.

Maintenant, Messieurs, sachons nous élever de ces causes secondes dont l'action se passe sur la terre, jusqu'à cette cause première qui les fait servir à ses desseins, jusqu'à cette Providence qui tient dans ses mains les rênes du monde, qui préside aux destinées humaines,

(1) Art. de La Harpe sur la *Vie de Voltaire*, par Condorcet; Mercure de France, 7 août 1790.

abaisse ou élève à son gré, et sait quand il lui plaît punir les rois. La révolution est tout à la fois un châtement et une leçon ; un châtement infligé à la révolte des esprits contre la religion et ses préceptes, une leçon donnée aux rois comme aux peuples, pour les tenir en garde contre les mauvaises doctrines. Les esprits avaient tellement l'habitude d'appeler bien ce qui est mal, qu'en voulant les détromper on ne faisait que les irriter : c'étaient des frénétiques toujours prêts à repousser la main secourable qui eût voulu présenter le remède. Pour les désabuser il fallait une expérience frappante ; le ciel a permis que la fausse sagesse régnât pendant quelque temps, et voyez comme elle a été confondue par elle-même.

Dédaignant, par un orgueil insensé, les lumières de l'expérience, l'autorité des siècles et des sages, on disait que les institutions de la patrie étaient l'ouvrage des préjugés et de l'ignorance de nos pères ; hé bien, ces institutions furent détruites, et avec elle disparut tout ce qui assure le repos et la prospérité d'une nation.

Exagérant les avantages, d'ailleurs réels, des sciences, des lettres et des arts, on semblait les regarder comme le plus puissant moyen de civiliser les peuples, de les rendre bons et heureux ; hé bien, jamais la littérature et les sciences n'avaient été plus communes, plus usuelles que sur la fin du dernier siècle ; et il se trouve que l'époque de leur plus grand éclat, et en quelque sorte de leur popularité, a concouru avec l'époque d'une des plus grandes calamités qui aient affligé la terre.

Célébrant sans cesse les droits de l'homme et du citoyen, on disait que dans l'ordre social le peuple était tout, ce peuple dont la presque totalité forme une masse aveugle, ignorante, incapable d'avoir une opinion éclairée sur les matières politiques ; hé bien, le ciel a permis que cette théorie flatteuse pour la multitude fût mise en œuvre, et la France ne fait que se rouler dans

le chaos d'une démocratie extravagante et cruelle.

Ennemis de la religion, mais adorateurs de la raison, les philosophes disaient que celle-ci devait seule avoir les hommages de l'homme éclairé ; la raison, en effet, eut des temples comme les divinités du paganisme, et l'on peut bien dire qu'elle eut aussi, comme elles, pour prêtresses des courtisanes, et pour offrande du sang humain.

Enfin, insultant aux doctrines religieuses, et méconnaissant leur nécessité, on a voulu bâtir sans elles, et l'édifice s'est écroulé ; on a voulu sans la religion fonder la liberté, et l'on a vu que, sans la religion sincèrement honorée comme le frein nécessaire des passions humaines, on n'avait jamais que la licence ou la tyrannie.

Ainsi le ciel nous a éclairés en nous punissant ; du milieu des ténèbres de la révolution est sortie la lumière de la vérité ; ainsi la terre est instruite, et la Providence est vengée.

du trône, il est vrai aussi que, dans toutes, le mépris des institutions et des usages de nos pères, le dégoût des choses établies, le désir inquiet et vague d'un changement, la haine de la religion et de la dépendance, agitaient les esprits, et que de toutes parts se manifestaient, au sein de la France, les symptômes d'un dépérissement mortel et d'une entière dissolution. Aussi, les vrais sages, les amis de la religion et de la monarchie, ne portaient qu'avec effroi leurs regards dans l'avenir, et ne présageaient que des malheurs. Plus d'une fois l'Eglise de France, par l'organe de ses orateurs, dans la tribune sacrée, fit entendre ses alarmes. Ecoutez comme l'un d'entre eux (1) s'exprimait vers le milieu du dernier siècle. « O religion sainte de Jésus-Christ ! ô trône de nos rois ! ô France ! ô patrie ! ô pudeur ! ô bienséance ! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirais comme citoyen ; je ne cesserais point de pleurer les outrages par lesquels on ose vous insulter, et la triste destinée qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes ; leur poison dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'Etat. Dès lors dans le plus florissant empire, il faudra que tout croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse. Pour le détruire, il ne sera point besoin que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre ; le ciel pourra se reposer sur la terre du soin de le venger et de la punir. Entraîné par le délire et le vertige de la nation, l'Etat se précipitera dans un abîme d'anarchie et de confusion. »

Ce n'était pas la religion seule qui faisait entendre les paroles prophétiques de ses plaintes et de ses douleurs ; des hommes, organes des lois, élevaient aussi, au milieu de cette capitale, une voix éloquente et courageuse ; et

(1) Le P. de Neuville, Panég. de saint Augustin, 2^e part. t. VI, p. 274.

l'un deux, héritier d'un nom illustre dans la magistrature française, en voyant le mal croître tous les jours sous ses yeux, disait, vingt ans avant le commencement de nos troubles politiques, ces propres paroles : « La religion compte aujourd'hui presque autant d'ennemis déclarés que la littérature se glorifie d'avoir produit de prétendus philosophes, et le gouvernement doit trembler de tolérer une secte ardente d'incrédulés qui semblent ne chercher qu'à soulever les peuples sous prétexte de les éclairer (1). »

Même parmi les chefs de l'incrédulité, il s'en trouva quelques-uns qui, plus clairvoyants que la foule de leurs disciples, s'effrayèrent de leur audace, et en signalèrent les circonstances désastreuses. On connaît ce roi littérateur et philosophe, grand capitaine comme grand politique, que nos sophistes appelaient le Salomon du Nord, par une complaisance aussi impolitique que criminelle. Il avait bien pu applaudir à leurs blasphèmes et y mêler les siens ; mais il s'aperçut que les ennemis de Dieu l'étaient aussi des rois, et, les caractérisant par des qualifications méprisantes, il les représenta dans quelques-uns de ses écrits comme des perturbateurs qui voulaient apprendre aux sujets mécontents à déposer leurs souverains, et il souhaitait qu'on leur donnât à gouverner une province qui eût mérité d'être châtiée (2). Hélas ! et ce fut la France qui était destinée à faire cette fatale expérience.

Mais personne n'a mieux prévu et n'a peint avec plus d'énergie les désastres préparés par les mauvaises doctrines, que Jean-Jacques lui-même. Cet homme avait rapporté de la lecture de nos livres saints je ne sais quel goût de vertu qui ne l'abandonna jamais entièrement au

(1) Séguier. Réquisitoire du 10 août 1770.

(2) OEuvr. du roi de Prusse ; Dialogue des morts, t. x, pag. 86.

milieu des égarements de son orgueil et du cynisme de ses opinions. Alarmé de toutes ces doctrines de matérialisme qui ne peuvent que corrompre et avilir les âmes, détruire les sentiments honnêtes, il annonçait dans un de ses dialogues que l'Europe en proie à des hommes instruits à n'avoir d'autre guide que l'intérêt, et d'autre Dieu que leurs passions, sentirait tôt ou tard, dans d'affreuses calamités, le fruit de ces nouvelles doctrines qui rendent le siècle où elles règnent aussi méprisable que malheureux (1).

Au milieu de ce délire presque universel de la raison, que faisaient les premiers dépositaires de la confiance du prince, ceux qu'il avait placés à la tête de l'administration publique? Messieurs, l'histoire les jugera; mais elle ne pourra s'empêcher de dire que plusieurs d'entre eux, s'ils n'étaient pas perfides, furent imprévoyants; que, par principes ou par insouciance, ils semblèrent favoriser plutôt qu'arrêter la propagation des doctrines subversives de toute morale et de l'ordre social. Aussi, dans une de ses lettres au monarque célèbre qui fit longtemps gloire de le protéger et de l'admirer, Voltaire écrivait, quinze ans avant la révolution, les paroles suivantes: « Je ne sais si notre roi marchera sur vos traces; mais je sais qu'il a pris pour ministres des philosophes, à un seul près, qui a le malheur d'être dévot... Les prêtres sont au désespoir: voilà le commencement d'une grande révolution (2). »

Il faut donc le reconnaître, Messieurs, au commencement du dernier règne, la cour, la capitale, les provinces, les dépositaires du pouvoir, les divers ordres de l'Etat, les corps littéraires, toutes les classes d'hommes instruits, tous étaient comme enivrés du vin empoisonné des et-

(1) J. J. Rousseau. Œuvres posthumes, Dialogue III.

(2) 3 août 1775.

reurs funestes. C'est surtout au sein de cette capitale que se manifestaient les symptômes sinistres de la maladie qui travaillait le corps social, de cet esprit d'impiété si étroitement lié avec l'esprit de révolte.

Que vois-je en effet dans cette capitale, et quel est donc ce personnage extraordinaire qui, en paraissant dans ses murs, fixe sur lui seul tous les hommages? A son arrivée tout s'ébranle, les grands, les puissants, les beaux esprits, comme le peuple: quels cris d'allégresse! quels transports! quel enthousiasme! La foule se presse sur ses pas, chacun veut le contempler, on baise respectueusement ses habits, on le couronne enfin, et cela, ce semble, au nom de la France entière; on l'accompagne au bruit des acclamations les plus bruyantes (1). Encore une fois, quel est le personnage qui reçoit dans la capitale de la France ces honneurs inouis? Est-ce un législateur, qui, dans sa profonde sagesse, ait policé quelque nation barbare? Est-ce un grand roi, qui, durant une longue suite d'années, ait mis son bonheur à faire celui de ses peuples? Ou bien est-ce le sauveur, le libérateur de sa patrie, qui revient au milieu de ses concitoyens, après des triomphes légitimes, fruit de son héroïsme et de ses vertus? Non, Messieurs, c'est un homme qui a levé au sein de la France l'étendard de l'incrédulité, et qui, depuis trente années surtout, a fait des efforts incroyables pour couvrir le christianisme d'opprobre et de mépris, et, s'il était possible, pour l'anéantir; c'est le plus impie comme le plus licencieux des écrivains, c'est Voltaire. Messieurs, je ne suis point assez barbare, assez étranger aux lettres humaines, pour ne pas savoir que Voltaire fut un prodige d'esprit et de talent: qu'on le vante tant qu'on voudra comme poète, qu'on le présente comme continuant la chaîne de ces hommes immortels qui ont illustré le siècle

(1) Eloge de Voltaire, par La Harpe.

de Louis XIV, je ne suis point dans cette chaire pour discuter ses éloges ; mais avant tout nous sommes chrétiens et Français, et quand je pense que cet homme a été l'ennemi le plus acharné du christianisme, et qu'il a, autant qu'il était en lui, préparé la ruine de la monarchie dans la ruine de la religion ; alors je ne vois plus, dans les honneurs qu'il reçoit, le triomphe de l'écrivain, mais le triomphe même de l'impie. Les hommages qu'on lui rend ne sont plus à mes yeux qu'une vile prostitution, qu'un outrage solennel fait à la vertu. Loin de grossir les adorateurs de l'idole, je détourne mes regards avec un sentiment d'indignation et d'épouvante ; je gémiss, je tremble sur la destinée que se prépare un peuple insensé. France ! voilà donc comme tu couronnes l'impiété, et comme, en la couronnant, tu mérites qu'elle règne sur toi pour être ta désolation et ta honte éternelle.

Cependant le mal ne fait que s'accroître. Il suffit de parcourir certains mémoires, certains recueils de lettres, certaines correspondances littéraires publiés de nos jours, pour savoir quels étaient le dérèglement des esprits, l'audace des opinions, et combien la raison était outragée au nom de la raison même. Ceux qui ont vécu à l'époque que je rappelle savent avec quelle légèreté et quelle indécence on traitait ce qu'il y a de plus grave et de plus sacré, n'épargnant ni l'autel ni le trône. Les bienfaits d'un règne plein de modération et de justice étaient reçus avec ingratitude, les vertus les plus pures étaient méconnues ; on osait faire des têtes les plus augustes un objet de dérision et de censure cruelle. La calomnie distilla ses poisons dans les entretiens comme dans les écrits ; on commença par avilir en attendant qu'on pût détruire ; et trop souvent le langage du libelliste était sur les lèvres de ceux qui, par leur rang et leur naissance, auraient dû en frémir davantage. On se souvient avec quelle fureur, quelques années plus tard, les classes les plus élevées de

la société couraient au théâtre (1) applaudir la satire de tout ce qu'il fallait respecter, et la profession des maximes insolentes, dont bientôt ceux qui en faisaient le divertissement de leur oisiveté et de leur opulence allaient être les premières victimes. Oui, tout annonçait que la France était mûre pour une révolution ; ainsi dans les cratères qui avoisinent les volcans, un sourd mugissement annonce quelquefois une effrayante explosion. Mais établissons, par de nouvelles considérations, qu'il faut placer la cause véritable de la révolution dans les mauvaises doctrines devenues en quelque sorte populaires.

Parmi les écrivains du dernier siècle, les uns redoutaient une révolution fatale, et cherchaient à la prévenir, s'il était possible, en rappelant sans cesse les esprits aux anciennes maximes. Les autres l'appelaient de tous leurs vœux, et félicitaient d'avance ceux qui en seraient les témoins. Les premiers la regardaient comme le résultat monstrueux de la raison en délire ; les autres, comme le plus beau triomphe de la raison éclairée. Ainsi, en dissertant sur les caractères de la révolution qu'ils prévoyaient, tous s'accordaient à la regarder comme le fruit des nouvelles doctrines : quelques réflexions vont nous en convaincre de plus en plus.

Il ne s'agit pas ici de considérer certains effets particuliers de la révolution, ni de s'arrêter à diverses circonstances qui peuvent en avoir été l'occasion, le prétexte ou l'instrument ; mais nous devons la considérer tout entière telle qu'elle s'est opérée, et rechercher la cause efficace, prédominante, de cet ensemble d'événements et de désastres qui en a rempli la durée.

L'histoire de tous les siècles et de tous les peuples nous apprend ce que peuvent, pour troubler ou renver-

(1) Au *Mariage de Figaro*, drame de Beaumarchais.

ser un État, la faiblesse de ceux qui gouvernent, la tyrannie de leurs agents, l'audace d'un ambitieux habile, le désordre dans l'administration des deniers publics, l'esprit de conquêtes, l'excès de la population, les querelles religieuses. On sait aussi ce que l'instruction, les connaissances, les richesses, devenues plus communes dans les classes moins élevées de la société, pouvaient leur inspirer parmi nous de hautes prétentions. On sait encore comment des idées d'indépendance pouvaient agiter les esprits, après l'exemple qu'avait donné depuis peu un peuple du Nouveau-Monde, de secouer le joug de la métropole, et après la part que la France elle-même avait eue au succès de cette entreprise. Mais toutes ces causes ne suffisent pas pour expliquer la révolution. Avec ces causes ordinaires on aurait pu voir les effets ordinaires des séditions, des guerres civiles, un changement de dynastie, quelques variations dans la forme du gouvernement, une répartition plus égale des charges publiques, peut-être quelques atteintes à la religion. Les annales de tous les peuples présentent de temps en temps des événements semblables causés par des circonstances malheureuses dont savaient profiter habilement l'orgueil et l'ambition, ces passions fougueuses qu'on ne repousse jamais; mais il y a loin de ces révolutions partielles à la révolution totale qui s'est opérée en France. Par celle-ci, l'arbre social avait été arraché jusque dans ses dernières racines; oui, religion, morale, habitudes, usages, législation, institutions de tout genre, éducation, littérature, langage, tout était changé, bouleversé, détruit de fond en comble; la nation française n'offrait plus aucun vestige de ce qu'elle avait été, et la monarchie n'était plus qu'un immense cadavre en dissolution. Or, ce phénomène unique, incomparable, vous ne l'expliquerez point par les causes ordinaires; vous serez forcés de recourir à une force plus désastreuse, plus puissante, et d'une activité

plus dévorante; à une dépravation universelle, profonde, systématique des idées religieuses, morales et politiques, dans les classes diverses de la société.

La monarchie française durait depuis quatorze siècles, et l'on sait bien que, dans le cours de sa longue durée; elle avait vu trois dynasties différentes; elle avait vu des rois faibles, des rois captifs, des ministères despotiques, des régence orageuses, des grands dévorés d'ambition, des provinces soulevées, des guerres de religion, des guerres de politique; mais pourquoi n'a-t-on rien vu de semblable à la révolution? C'est que si autrefois les passions étaient les mêmes, les opinions étaient plus saines; c'est que les doctrines religieuses et morales étaient moins altérées, qu'elles conservaient plus d'empire sur l'esprit des peuples, et opposaient au torrent des passions débordées une digue plus forte. Si tous ces incrédules du dernier siècle, respectant la religion et la morale, s'étaient bornés à prêcher des réformes utiles, on aurait bien pu voir des commotions politiques; mais elles n'auraient pas eu ce caractère infernal de destruction complète, universelle, propre à la révolution. A force de ne parler que de préjugés, de fanatisme, de superstition, de tyrannie, d'esclavage, de liberté; à force de combattre ou de rendre ridicule dans la religion comme dans l'État, ce qu'on avait coutume de respecter; de remuer dans le cœur de la multitude tout ce qu'il y avait de penchants funestes, il arriva qu'on vit tout s'altérer et se corrompre, et l'ordre social se dissoudre dans les convulsions et les déchirements de l'anarchie, tous les liens domestiques et civils se relâcher.

On a dit quelquefois que la révolution avait dû s'opérer, parce que, par une suite du progrès des lumières, les idées ne furent plus d'accord avec les institutions, et que de là devait résulter une lutte terrible. Mais ces lumières étaient-elles véritables en tout, et n'étaient-elles mêlées

ARTICLES DU TESTAMENT

DE S. E. M^{gr}. LE CARDINAL DE PÉRIGORD.

I. Je prie Monseigneur l'Archevêque de Trajanople, Coadjuteur de l'Archevêché de Paris, de recevoir mes Pontificaux et autres livres que je puis avoir à l'usage du Diocèse de Paris, comme un très-faible témoignage de mon estime et de mon amitié. Je remercie le Roi d'avoir bien voulu me l'accorder pour Coadjuteur, et je me félicite tous les jours de l'avoir pour adjoint dans l'administration de cet important Diocèse, dont la charge était trop forte pour moi, vu mon grand âge et mes habituelles et douloureuses infirmités. Cette réunion pouvait seule me déterminer à accepter cette effrayante charge, que j'avais prié plusieurs fois, et avec les plus vives instances, Sa Majesté de ne pas exiger de mon attachement et de mon dévouement que je l'acceptasse. J'ai la consolation de penser qu'après moi Monsieur le Coadjuteur y fera tout le bien qui lui sera possible et que je désire.

II. Je renouvelle à Monseigneur le Coadjuteur mes remerciements de tout ce qu'il a bien voulu faire, du zèle qu'il n'a cessé de mettre pour m'aider dans le commencement du bien qu'il était possible de faire pendant le peu de temps que j'ai été Archevêque de Paris. Je me félicite tous les jours de l'y avoir pour successeur, bien assuré, d'après ses vertus, son zèle et ses moyens, qu'il y fera tout le bien qui dépendra de lui.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS XVIII,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE ROYALE DE SAINT-DENIS,

LE 25 OCTOBRE 1824.

*Ego occidam, et ego vivere faciam ;
ego percutiam, et ego sanabo ; et
non est qui de manu mea possit
eruerè.*

C'est moi qui fais mourir, et c'est moi
qui fais vivre ; c'est moi qui blesse,
et c'est moi qui guéris ; et nul ne
peut se soustraire à ma souveraine
puissance.

2^e CANT. de Moïse.
DEUTER. XXXII, 39.

MONSEIGNEUR (1).

SANS doute que l'histoire des siècles passés nous offre des époques étonnantes qui doivent laisser après elles de longues et profondes traces dans l'avenir ; mais je ne sais si les annales du monde présentent rien de comparable à ce que l'Europe a vu depuis trente-cinq années, et s'il existe une autre époque d'une égale durée, qui soit aussi frappante par la multitude, par la rapidité, par la nature même des événements. Où trouver ailleurs, dans un si court espace de temps, de si grandes calamités pour les peuples, de si grandes catastrophes pour les rois, et tout à la fois pour les uns et les autres de si merveilleuses res-

(1) Monseigneur le Dauphin.

ARTICLES DU TESTAMENT

DE S. E. M^{re}. LE CARDINAL DE PÉRIGORD.

I. Je prie Monseigneur l'Archevêque de Trajanople, Coadjuteur de l'Archevêché de Paris, de recevoir mes Pontificaux et autres livres que je puis avoir à l'usage du Diocèse de Paris, comme un très-faible témoignage de mon estime et de mon amitié. Je remercie le Roi d'avoir bien voulu me l'accorder pour Coadjuteur, et je me félicite tous les jours de l'avoir pour adjoint dans l'administration de cet important Diocèse, dont la charge était trop forte pour moi, vu mon grand âge et mes habituelles et douloureuses infirmités. Cette réunion pouvait seule me déterminer à accepter cette effrayante charge, que j'avais prié plusieurs fois, et avec les plus vives instances, Sa Majesté de ne pas exiger de mon attachement et de mon dévouement que je l'acceptasse. J'ai la consolation de penser qu'après moi Monsieur le Coadjuteur y fera tout le bien qui lui sera possible et que je désire.

II. Je renouvelle à Monseigneur le Coadjuteur mes remerciements de tout ce qu'il a bien voulu faire, du zèle qu'il n'a cessé de mettre pour m'aider dans le commencement du bien qu'il était possible de faire pendant le peu de temps que j'ai été Archevêque de Paris. Je me félicite tous les jours de l'y avoir pour successeur, bien assuré, d'après ses vertus, son zèle et ses moyens, qu'il y fera tout le bien qui dépendra de lui.

Oraison Funèbre

DE

LOUIS XVIII,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE ROYALE DE SAINT-DENIS,

LE 25 OCTOBRE 1824.

*Ego occidam, et ego vivere faciam ;
ego percutiam, et ego sanabo ; et
non est qui de manu mea possit
eruerè.*

C'est moi qui fais mourir, et c'est moi
qui fais vivre ; c'est moi qui blesse,
et c'est moi qui guéris ; et nul ne
peut se soustraire à ma souveraine
puissance.

2^e CANT. de Moïse.
DEUTER. XXXII, 39.

MONSEIGNEUR (1).

SANS doute que l'histoire des siècles passés nous offre des époques étonnantes qui doivent laisser après elles de longues et profondes traces dans l'avenir ; mais je ne sais si les annales du monde présentent rien de comparable à ce que l'Europe a vu depuis trente-cinq années, et s'il existe une autre époque d'une égale durée, qui soit aussi frappante par la multitude, par la rapidité, par la nature même des événements. Où trouver ailleurs, dans un si court espace de temps, de si grandes calamités pour les peuples, de si grandes catastrophes pour les rois, et tout à la fois pour les uns et les autres de si merveilleuses res-

(1) Monseigneur le Dauphin.

de temple, et l'on sait pour la première fois ce que c'est qu'un peuple sans religion.

Non, la France n'est plus dans la France même; il faut la chercher hors de ses frontières: le crime est au dedans, la gloire est au dehors; elle s'est réfugiée dans les camps. Mais, ô lamentable effet de tant de discordes impies! je vois des Français armés contre des Français, le frère contre le frère, le père contre le fils. Leur patrie est commune, leur valeur est égale; leurs bannières sont différentes. Un jour viendra que le mur de division qui les sépare tombera pour jamais: il n'y aura plus ni vainqueurs ni vaincus, il n'y aura que des Français; leurs épées seront unies comme leurs cœurs; ils reposeront sous la même tente, ils se rallieront au même panache blanc du petit-fils de Henri IV; ils combattront, ils triompheront ensemble au même cri d'honneur et de fidélité.

Mais ce prodige de réconciliation, à qui le devons-nous? A ce roi même que vous m'accusiez peut-être de perdre trop longtemps de vue, et qui a été si grand dans l'adversité. Certes, Messieurs, c'est un beau spectacle que celui d'un prince qui tombe sans se dégrader; que dis-je? qui trouve dans le malheur une source de gloire. L'histoire dira quelles furent sa conduite et ses vues politiques dans ces premières campagnes dont l'issue devait être si funeste à sa cause; et la postérité saura que si la fortune trahit ses drapeaux, elle ne le fit jamais descendre au-dessous de ses hautes destinées. Si vous le suiviez dans les diverses contrées du midi et du nord, à Vérone, sur les bords du Rhin, à Blankenbourg, Mittau, Varsovie, Hartwell, vous trouveriez que, frère du roi, régent du royaume, roi enfin, il montra partout un caractère plein de force et de magnanimité.

Voulez-vous savoir quelle idée il se faisait de la royauté? Il va lui-même vous l'apprendre. Après la mort de l'enfant-roi, dont les grâces touchantes, la candeur, l'inno-

cence, n'avaient pu attendrir ses bourreaux, il écrivait à ce prince qu'il se plaisait à nommer son fils: « La sanglante couronne qui vient de tomber sur ma tête, passera, suivant toutes les apparences, un jour sur la vôtre. Ainsi, réfléchissez plus que jamais à vos destinées futures, et dites-vous souvent: Le sort de vingt-cinq millions d'hommes dépendra un jour de moi. » Paroles non moins sublimes que pleines de cette bonté naturelle à une race de princes qui n'ont jamais vu dans la royauté que le devoir de rendre les peuples heureux.

Obligé de quitter l'Italie, où il s'était réfugié, il va se placer au poste qui était le plus digne de lui; il se rend au milieu de cette armée à laquelle le héros qui la commandait a donné son nom. Ici encore ses espérances sont trompées; mais, du moins, il aura plus d'une fois l'occasion de montrer une intrépidité plus rare peut-être que celle qui fait gagner les batailles. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Il était à Dillingen, près du Danube, lorsqu'il est frappé à la tête d'un coup parti d'une main homicide: le sang coule, ses fidèles serviteurs accourent alarmés. « O mon maître, s'écrie l'un d'eux, si le misérable eût frappé une demi-ligne plus bas! — Hé bien, mon ami, répondit le Roi tranquillement, le roi de France se nommerait Charles X. »

Fugitif, trouvera-t-il quelque part un lieu de repos? Paul I^{er} lui offre un asile dans ses Etats, et Louis se fixe à Mittau. C'est là que le ciel lui envoie une consolation bien douce au milieu de tant de rigueurs. Son cœur s'occupait avec une sollicitude toute paternelle du sort de l'auguste fille du Roi son frère; il appelait de tous ses vœux le moment où il pourrait la voir auprès de lui, et l'unir au jeune prince à qui sa main était destinée. Enfin elle arrive. « Elle est à nous! s'écrie le Roi; nous ne la quitterons plus; nous ne sommes plus étrangers au bonheur. » A son aspect, que de larmes d'attendrisse-

ment et de joie coulent des yeux de ces serviteurs dévoués, de ces gardes fidèles, qui veillent maintenant autour de la personne d'un roi malheureux, après avoir, quelques années auparavant, bravé la mort pour sauver cette reine aussi magnanime qu'infortunée, objet de tant de haine et pourtant digne de tant d'amour! Les deux époux seront unis sous les auspices de cette religion sainte qui seule a des remèdes pour tous les maux et des consolations pour toutes les douleurs : un autel modeste, paré de quelques fleurs, reçoit leurs serments. Ce ne sont pas ici les pompes du palais de leurs aïeux : j'y vois quelque chose de plus grand encore dans sa simplicité; c'est la réunion tout à la fois de ce que l'infortune a de plus sacré, la naissance de plus illustre, la vertu de plus touchant. La fille des rois et un petit-fils de France obligés de chercher dans ces régions lointaines un asile pour y célébrer leur union; quel spectacle! Dieu de saint Louis, vous veillerez sur ses enfants, vous les conserverez pour nous, et nous les verrons sur les marches du trône, pour la consolation du Roi leur père et pour le bonheur de notre patrie.

Cependant la France, fatiguée de ses propres excès, soupirait après un autre ordre de choses, et tout va prendre en effet une face nouvelle. Le jeune capitaine, qui, après avoir conquis l'Italie, était allé porter la guerre en Orient, reparait sur le sol français; tous les regards se tournent vers lui comme vers un libérateur : une révolution prompte sans être sanglante, le place à la tête des affaires publiques, sous une dénomination modeste, qui bientôt ne suffit plus à son ambition immense; dédaignant la gloire de Monk, il aspire à être un nouveau Charlemagne par sa puissance comme par ses titres. Jamais homme peut-être n'avait autant que lui conçu le projet d'une monarchie universelle. Rien ne résiste à ses indomptables légions; il entre en vainqueur dans la plu-

part des capitales de l'Europe. Il veut que sa race efface les plus anciennes dynasties : ses frères seront rois, ses sœurs seront reines, des princes souverains seront ses vassaux. Son nom seul inspire la terreur; et l'on peut lui appliquer cette parole de l'Écriture, que la terre est restée, en sa présence, muette, immobile de saisissement et d'épouvante : *Siluit terra in conspectu ejus*. Son heure n'est pas encore venue : il s'élève malgré tous les obstacles; il tombera malgré tous ses efforts.

Le voilà bien au fait de la grandeur et de la puissance, et toutefois il est effrayé au seul nom de Louis XVIII, prince désarmé, errant de contrée en contrée; ses craintes mêmes sont comme un hommage rendu forcément à la légitimité. Il fait faire une proposition qu'un roi, fût-il réduit au dernier degré de l'infortune, ne doit jamais entendre. L'Europe connaît cette réponse de Louis, si souvent répétée, et que vous me reprocheriez de ne pas répéter encore en ce jour : « J'ignore les desseins de Dieu sur moi et sur mon peuple; mais je connais les obligations qu'il m'a imposées. Chrétien, j'en remplirai les devoirs jusqu'au dernier soupir; fils de saint Louis, je me respecterai jusque dans les fers; successeur de François I^{er}, je veux toujours pouvoir dire avec lui : *Tout est perdu, fors l'honneur.* »

Ce sentiment de royale fierté ne l'abandonnera jamais. Et si je n'étais borné par le temps, combien ne me serait-il pas facile d'en multiplier les exemples! Je dois maintenant vous le montrer dans sa retraite d'Hartwell, qu'il ne quittera que pour monter sur le trône de ses ancêtres. La royauté y est bien sans éclat, mais elle n'y est pas un instant sans dignité. Louis n'est pas environné de l'appareil de la puissance, mais de toute la considération que donne une haute réputation de sagesse, de lumières et de savoir. Dès son premier âge, ami des lettres et des arts, il les avait cultivés avec autant de goût que de suc-

cès; rien n'échappait à la sagacité de son esprit, et il n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois confié à sa mémoire. Quelle variété de connaissances! quelle grâce dans ses discours! quelle fleur d'urbanité! que de mots heureux, que de récits pleins de sel et de finesse, sortis de sa bouche! Tout est simple et calme dans sa royale solitude; ce qu'il ne commande plus par le pouvoir, il l'obtient par ses qualités personnelles. Et il faut bien le remarquer, Messieurs: qu'un prince tombé du trône fixe encore sur lui les regards et les hommages des peuples en paraissant sur des champs de bataille, en se signalant par des victoires ou par de glorieux revers, voilà ce qu'on a vu plus d'une fois; mais un prince à qui il n'est pas donné d'illustrer ainsi ses disgrâces, et qui néanmoins sait conserver pendant vingt-cinq ans une dignité toute royale, voilà ce qui est peut-être assez rare dans l'histoire des princes malheureux. Il est vrai, le malheur a par lui-même quelque chose de sacré; mais, s'il était seul, croit-on qu'il suffirait pour attirer constamment le respect? Plus rapproché de la France, Louis est plus à portée de bien la connaître. Dans ses nobles et studieux loisirs, il médite sur les moyens d'en réparer les maux et de la gouverner avec sagesse. Sa conduite décele toujours le roi, et ne fait que le préparer à être plus digne du trône qui l'attend.

Le moment marqué dans les desseins éternels est enfin arrivé; les enfants de saint Louis sont à la veille de rentrer dans leur héritage. Mais comment va s'opérer cette merveille? C'est ici que la Providence se montre à découvert. Après tant de conquêtes, tant de trônes renversés, tant de nations subjuguées, le dominateur de la France semble dire, comme ce roi superbe d'Assyrie dont parle le Prophète: « C'est moi qui ai exécuté ces grandes » choses; ma sagesse a été mon conseil. C'est moi qui » ai déplacé les bornes des nations, enlevé les trésors des

» princes, arraché les rois de leurs trônes. Les peuples » les plus redoutables de la terre ont été pour moi comme » un nid de petits oiseaux sous la main de celui qui le » trouve; ils m'ont été soumis sans qu'il y eût personne » qui osât ouvrir la bouche pour se plaindre (1). » Mais voici que Dieu, comme parle le même Prophète, visite la fierté du cœur du conquérant et l'orgueil de ses yeux altiers. La victoire l'a conduit sur les confins de l'Empire Moscovite; fier de ses triomphes, fier surtout de commander à la plus belle armée que la terre eût encore vue, il se livre à tous les prestiges d'une ambition en délire; par un aveuglement surnaturel, il s'obstine à poursuivre sa marche malgré la saison des frimas, et l'ancienne capitale des Czars voit pour la première fois une armée française dans ses murs. Forcé à la retraite, il laisse passer le moment favorable. Vous savez comment ces formidables légions ont disparu dans ces climats glacés, et chacun de nous se rappelle combien la France entière frissonna d'horreur au récit authentique de ce désastre, le plus grand dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Dieu tient dans ses mains les destinées des nations. Le généreux Alexandre part des rives de la Néwa, s'avance sur le midi de l'Europe. L'Allemagne s'ébranle; tout s'agite sur l'Elbe et le Danube, et les trois puissants alliés marchent ensemble vers le Rhin, entraînant avec eux les princes et les peuples: après bien des batailles gagnées ou perdues, ils franchissent nos frontières, ils envahissent nos provinces, et la capitale tombe en leur pouvoir. (R)

Mais pourquoi donc tant de désastres et tant de combats? pourquoi cet ébranlement des peuples et de leurs rois? C'est que Dieu veut rétablir l'auguste maison de France. L'Europe est en travail de cette miraculeuse restauration. Le cri de justice et d'amour qui appelle

(1) Isaï. x, 12 et seq.

taurations après tant d'effroyables bouleversements? Et comme ici le cœur du chrétien se tourne sans effort vers celui dont la pensée se joue dans cet univers, qui préside aux destinées des nations comme aux mouvements des astres, et seul a le droit de dire : « C'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse, et c'est moi qui guéris ; et nul ne peut se soustraire à ma souveraine puissance ! » *Ego occidam, et ego vivere faciam; ego percutiam, et ego sanabo; et non est qui de manu mea possit eruere.*

Voyez d'abord notre France, déchirant ses entrailles de ses propres mains; passant de ce qu'il y a de plus extrême dans la licence à ce qu'il y a de plus extrême dans la tyrannie; faisant revivre tout le courage des anciens martyrs en déployant toute la férocité des anciens persécuteurs; épouvantant l'univers par ses forfaits comme par ses victoires; brisant, après l'avoir adorée, l'idole sanglante de la liberté, pour courber sa tête sous le joug d'un maître; et, ce qui n'est pas moins prodigieux, finissant par recevoir au milieu d'elle avec transport ce roi qui, après vingt-cinq ans d'exil, vient s'asseoir sur son trône, aussi naturellement que le père de famille, après une longue absence, se retrouve au milieu de ses enfants.

Au dehors, qu'a-t-on vu? Le trône pontifical est trois fois abattu et trois fois rétabli. D'antiques dynasties tombent pour se relever; et des rois nouveaux ne paraissent un instant sur le théâtre du monde que pour en disparaître à jamais. Des guerres nationales semblent pousser des populations entières sur les champs de bataille, et menacer de convertir en désert le sol qu'elles habitent. Partout la civilisation, comme le christianisme, paraît être sur le penchant de sa ruine : l'Europe est ébranlée, bouleversée, et comme démolie; et tout à coup elle est reconstruite sur ses anciens fondements. Enfin, après

avoir passé par tous les genres d'épreuves et de traverses, la religion triomphe avec son auguste chef, rentre avec lui dans la capitale du monde chrétien, et peut encore faire entendre sa voix du sein de cette Rome, qui depuis dix-huit siècles est toujours combattue et toujours victorieuse; qui, destinée à régner par l'Évangile, quand elle ne peut plus régner par les armes, est véritablement la ville éternelle.

Que le matérialiste ne voie dans cet ensemble d'événements que les jeux de je ne sais quel aveugle hasard, c'est le délire de la raison humaine. Que le politique se borne à étudier les ressorts secrets et l'enchaînement des causes secondes qui ont dû concourir à produire ces étranges phénomènes : sans dédaigner ces recherches utiles, le philosophe chrétien porte plus haut ses pensées; il s'élève jusqu'au trône de celui qui tient dans ses mains puissantes les rênes du monde, et sait, quand il lui plaît, frapper les rois par les peuples, et les peuples par les rois. Oui, sachons reconnaître en tout cette Providence qui règle le sort des empires comme celui des particuliers, qui dompte par l'expérience les nations indociles à la raison, les ramène, comme malgré elles, à l'autorité par la licence, aux lois par l'anarchie, à la religion par les excès monstrueux de l'impiété, guérit dans sa miséricorde, après avoir blessé dans sa justice; et redisons encore avec Moïse les paroles qu'il met dans la bouche de Dieu même : « C'est moi qui donne la vie et la mort, et personne ne peut échapper à ma toute-puissance. » *Ego occidam, etc.*

Le ciel, Messieurs, a voulu que le monarque qui est plus particulièrement aujourd'hui l'objet de nos pieux regrets, loin d'être étranger à ces événements extraordinaires, y fût mêlé sans cesse; qu'il en ait été le témoin, la victime ou l'instrument; qu'il y ait occupé une place dont l'histoire conservera l'immortel souvenir. Le mal-

heur l'a préparé à régner avec gloire. Voyons-le dans la disgrâce comme dans la prospérité, tantôt enveloppé dans les desseins d'une Providence sévère qui punit, tantôt servant aux desseins d'une Providence miséricordieuse qui pardonne. Français de toutes les conditions, de tous les âges, ne craignez pas de fixer les yeux sur lui dans toutes les conjonctures de sa vie : vous le trouverez toujours digne d'admiration et d'amour, toujours se conduisant en roi, dans l'infortune par sa magnanimité, sur le trône par sa sagesse. Tel est l'éloge que nous consacrons à la mémoire de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XVIII^e DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

PREMIÈRE PARTIE.

VERS le milieu du dernier siècle, une secte impie et séditieuse éleva la voix avec l'éclat de la trompette, pour crier aux peuples que le christianisme est une superstition, et la royauté une tyrannie. Elle mit en œuvre tout ce que le libertinage de l'esprit pouvait inventer pour justifier la corruption du cœur, pour inspirer la haine de la religion et le mépris de ses ministres, pour remuer dans l'homme l'amour si vif de l'indépendance; partout les anciennes croyances sont ébranlées, les liens de la subordination se relâchent, la licence des écrits passe dans les mœurs publiques; on semble vouloir s'affranchir de toute espèce de joug, n'avoir de maître ni au ciel ni sur la terre; et l'on peut bien dire que le trône et l'autel étaient renversés dans les opinions avant de l'être en réalité.

C'est dans ces sinistres conjonctures que la naissance appelle au trône ce prince de sainte mémoire, d'une âme si pure, d'une raison si saine, d'une instruction si solide, d'un amour si vrai pour son peuple, et qui devait être le

martyr de sa bonté comme de sa foi. Jamais prince ne fut plus digne d'être heureux, et jamais prince n'a été plongé dans un abîme plus profond de maux et de douleurs. Sa politique était dans son cœur: faut-il s'étonner qu'elle ait pu être trompée quelquefois par sa tendre humanité? Les bienfaits qu'il répand au commencement de son règne, les réformes désirées qu'il opère, annoncent que les Français ont dans lui un père plutôt qu'un roi. Tout semble lui promettre de brillantes destinées, lorsque quelques embarras dans les affaires publiques font agiter des questions délicates sur l'origine et l'étendue du pouvoir. Les habitudes luttent bien encore contre les doctrines nouvelles: mais l'obéissance est trop raisonnée pour être bien profonde; l'esprit du siècle l'emporte; bientôt un cri se fait entendre, qui devait être comme le présage de longues et violentes tempêtes. On demande, on appelle avec de bruyantes clameurs la convocation de nos anciennes assemblées politiques; les sages sont dans la crainte, les novateurs ont tressailli de joie.

Voici donc que le meilleur, le plus confiant de tous les rois s'entoure de ses sujets, comme un père de ses enfants. Mais à peine le grand conseil de la nation est réuni, que la révolution commence. Messieurs, je ne suis point ici pour accuser les hommes; je laisse à l'histoire le soin de nommer les personnages, de les peindre avec les traits de l'inflexible vérité, de les traduire tous, sans distinction de rang et de naissance, au tribunal de la postérité, pour y être jugés par leurs doctrines et leurs œuvres. Je n'oublierai pas que les lèvres du prêtre doivent être *dépôtaires* de la charité comme *de la science* (1): ce n'est pas du haut de la chaire d'un ministère de paix, et devant les restes vénérables d'un prince pacificateur, que je ferai entendre des paroles de haine et de discorde; mais aussi

(1) *Labia sacerdotis custodient scientiam.* Malach. II, 7.

je n'aurai pas la faiblesse de taire les excès, et d'épargner l'esprit de perversité qui sera la honte éternelle de ces derniers temps.

Comment se fait-il qu'au sein d'une assemblée qui renferme tant de lumières, tant de talents et même tant de vertus, il se forme des orages qui, après avoir grondé longtemps sur le trône et l'autel, finissent par les briser? C'est que la plupart de ses membres, plus ou moins imbus de fausses maximes, se laissent dominer par une faction irréligieuse et turbulente, qui se joue également de Dieu et des hommes, et veut tenter une expérience sur la société, au risque de la bouleverser tout entière. On ne craint pas de dire hautement qu'il faut tout changer : changer les lois, changer les mœurs, changer les hommes, changer les choses, changer la langue, tout détruire; oui, tout détruire, parce qu'il fallait, disait-on, tout recréer. De là cette sauvage *Déclaration des droits*, qui n'était propre qu'à étouffer le sentiment des devoirs, et qu'à faire de la France un amas de ruines. Laissez-les fermenter dans les esprits ces levains de discorde et de cupidité, et l'on verra que, pour avoir eu l'imprudence de semer de mauvaises doctrines, on aura le malheur de n'en recueillir que des crimes; et l'on verra se vérifier cette parole du plus grand des orateurs, que là où tout le monde est maître, tout le monde est esclave.

En vain le sage monarque, alarmé des maux dont il voit l'Etat menacé, cherche à les prévenir par une royale condescendance (1), qui, s'accordant avec les vœux exprimés dans toutes les provinces, devait alléger pour le peuple le fardeau des charges publiques, et satisfaire, ce semble, les esprits les plus difficiles : son autorité est méconnue comme sa bonté, et l'on ose ne voir dans les

(1) *Déclaration des intentions du Roi*, lue dans la séance du 23 juin 1789.

bienfaits du Roi que les présents de la tyrannie. O génération incrédule et perverse! *Generatio perversa et incredula!* tu insultes à la main paternelle qui veut te sauver : hé bien, le bras du Tout-Puissant va s'appesantir sur toi, longtemps tu porteras la peine de ta folle audace; tu te rouleras de changement en changement, d'excès en excès, d'abîme en abîme, déchirée, ensanglantée par tes propres fureurs, opprimée par tes lois, opprimée par tes gouvernements divers; et tu ne trouveras de sécurité qu'à l'ombre d'institutions analogues à celles que tu repousses de la main de ton roi, et que viendra te donner un jour son auguste frère.

Poussée en quelque sorte par le génie de l'impiété et de la destruction, la France ne sait plus où s'arrêter. Tout ce qu'il y a de plus monstrueux, la spoliation, le sacrilège, la corruption publique, le meurtre, sont devenus un système : aussi les calamités et les excès de huit siècles semblent s'accumuler sur notre patrie dans l'espace de huit années. Mais, au milieu de tant de noirs forfaits, il en est un qui se fait remarquer plus que tous les autres ensemble : ma bouche se refuse à le nommer; je ne veux qu'entendre ici la parole inspirée du prêtre du Dieu vivant : *Fils de saint Louis, montez au ciel!* Oui, c'est dans les cieus que je le vois, entre son héroïque sœur et le plus saint de ses ancêtres, devenu comme eux l'ange tutélaire de la France, après avoir été victime de son amour pour elle.

On dirait que cette France nouvelle, qui a cherché sa régénération dans le crime, aspire à être barbare au centre du monde civilisé; tant elle s'étudie à n'avoir rien de commun avec le reste des peuples. Ses manières, ses habitudes, sa langue prennent un caractère hideux; les dénominations les plus ignobles sont des titres d'honneur; tout est changé, jusqu'au nom des mois et des jours; tous les signes du culte public ont disparu. Dieu n'a plus

Louis au trône de ses pères, se fait entendre à lui dans sa retraite : la Grande-Bretagne s'en émeut ; le prince aimable et loyal qui la gouverne, en laisse éclater une joie qui se communique à ses sujets ; sa capitale arbore tous les signes, tous les emblèmes de la famille de nos rois, et la population entière est devenue française. Cependant un noble fils de France arrive parmi nous ; il s'avance au milieu des lis et des panaches blancs, resplendissant en quelque sorte de la joie qu'il éprouve et de celle qu'il répand sur son passage. Beau jour, qui devait être suivi d'un jour encore plus beau ! Le roi de France paraît enfin. Je ne sais quelle ivresse de bonheur s'empare de l'immense cité qui le revoit dans son sein. Son premier soin est d'aller rendre des actions de grâces à celui par qui règnent les rois, et d'annoncer ainsi à son peuple qu'en montant sur son trône, il va s'y montrer une image vivante de la Divinité, et faire asseoir à ses côtés la justice et la clémence.

Ici, Messieurs, revenons un instant sur les événements que je viens de rappeler, et suivons la Providence dans l'accomplissement de ses desseins à l'égard de la monarchie, de la famille royale et de la religion.

Une fausse politique, bien différente de celle qui les anime aujourd'hui, avait égaré les puissances étrangères et leur avait inspiré d'ambitieuses pensées sur la France : hé bien, le ciel permet que les armées françaises, constamment victorieuses, déconcertent leurs projets ; le sol de la patrie ne sera point entamé, et la France de Louis XIV est encore la France de Charles X.

Les ennemis de la religion affectaient de dire, pour la rendre odieuse et méprisable, qu'elle énervait le courage, qu'avec leurs croyances et leurs pratiques les chrétiens n'étaient pas faits pour combattre : hé bien, le ciel permet que la chrétienne Vendée devienne la terre de l'héroïsme, et fasse voir l'alliance de ce que la piété a de plus

simple et de plus populaire, avec ce que le courage peut avoir de plus entreprenant et de plus audacieux.

Deux monstres, celui de l'impiété et celui de l'anarchie, semblaient devoir ravager pour toujours l'Eglise et l'Etat : hé bien, le ciel suscite un homme qui les enchaîne de son bras puissant, relève les autels abattus, comprime ces sociétés d'autant plus ennemies des peuples qu'elles se disent plus populaires, et, sans le savoir, prépare ainsi pour les Bourbons une France monarchique et catholique tout à la fois.

Un philosophisme qui se croyait la sagesse, disait que la religion n'avait plus de racines dans la foi des peuples, et qu'elle tomberait si elle était abandonnée à ses seules forces ; même il avait espéré de faire trouver fausses les promesses de perpétuité faites à l'Eglise chrétienne par son divin fondateur : hé bien, le sanctuaire est dépouillé, ses pontifes sont dans l'indigence, ses prêtres languissent dans l'exil ou meurent sur les échafauds ; les choses saintes sont l'objet de la dérision publique, tous les appuis humains sont brisés, tout l'éclat extérieur a disparu : et toutefois, quand le moment est arrivé, la religion sort toute vivante du fond des cœurs, où elle s'était réfugiée comme dans un asile inviolable. Ce n'est pas tout : le chef de l'Eglise est captif. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; l'univers le contemple : sa prison a plus d'éclat que le Vatican avec toute sa magnificence ; ses chaînes sont plus glorieuses que sa tiare. La renommée de ses vertus se répand au milieu des communions séparées de la sienne, et le monde entier s'étonne de se trouver catholique par un sentiment d'admiration dont il ne peut se défendre. Enfin le Vicaire de Jésus-Christ est rendu au peuple romain à l'époque où les enfants de saint Louis et de Henri IV sont rendus au peuple français. Dieu l'a voulu ainsi pour la consolation de son Eglise et pour l'instruction de la terre ; et c'est bien en ce jour qu'il faut

vains. Rien n'a pu d'abord arrêter une révolution qui écrasait tout ce qu'elle trouvait sur son passage; rien désormais ne résistera à la force de la légitimité.

Le règne de Louis avance vers son terme; mais ce prince n'a pas encore rempli toute sa destinée. Il disait lui-même que le ciel l'avait appelé à fermer l'abîme des révolutions, et voilà ce qu'il exécute avec autant de fermeté que de sagesse. L'Espagne est en proie à tous les fléaux d'une anarchie dévorante; le peuple y est d'autant plus opprimé qu'on affecte davantage de l'appeler souverain, et son roi d'autant plus captif qu'on proclame davantage sa liberté. Là sont enseignées toutes les doctrines subversives de l'ordre social: c'est un incendie, qui, gagnant de proche en proche, peut embraser le monde encore une fois. Les rois sages qui le gouvernent ont les yeux ouverts sur le danger, et la France a reçu la noble mission de venger la cause commune. Armez-vous, prince vaillant et sage; allez où votre roi vous envoie, où la gloire vous appelle. Jeunes et vieux soldats, tout va marcher sur vos pas avec une ardeur égale. Je vous vois traversant la Péninsule en triomphateur pacifique, faisant aimer vos victoires par vos vertus, poursuivant, enchaînant enfin le génie sanglant des révolutions, et sujet fidèle, revenant déposer aux pieds de votre roi l'épée qu'il vous avait confiée pour l'honneur de son trône et le repos de l'Europe entière.

Tout ce que nous avons raconté, Messieurs, suffirait bien pour illustrer le règne de Louis. Mais pourrais-je passer sous silence le dernier acte de sa volonté royale, qui met le comble à sa gloire, et qu'on peut nommer le testament de mort du Roi très-chrétien? et ne dois-je pas regretter que ma position présente ne me laisse pas la liberté de m'étendre sur une détermination si précieuse pour l'Eglise de France, et qui, accueillie avec une pieuse reconnaissance par vingt-neuf millions de catholiques, ne

doit faire ombrage à personne? La religion de l'Etat aura donc toute la dignité qui lui convient, mais sans blesser en rien ce qui est consacré par les lois; elle régnera sur nos cœurs, non point dans un esprit de domination et de faste, mais dans un esprit de paix et de bienveillance; toujours inflexible contre l'erreur, parce qu'elle est vérité, toujours condescendante envers les personnes, parce qu'elle est charité.

La carrière politique de Louis XVIII est terminée. Depuis quelque temps on remarquait en lui un affaissement, présage trop certain de sa fin prochaine. Il conserve néanmoins une admirable présence d'esprit: s'il est accablé, il n'est pas vaincu; il lutte avec effort, voulant porter dignement jusqu'au bout le poids de la royauté. Il disait qu'un roi peut mourir, mais qu'il ne doit pas être malade. Il semble que la vigueur de son âme soutienne la défaillance de son corps; les étrangers comme les Français admis aux pieds de son trône, sont étonnés de tout ce qu'il y a encore de vivacité et de sagesse dans ses discours. Cependant ses forces trahissent son courage; il ne lui est plus permis de quitter son lit de douleur: dès ce moment, il désire de recevoir les sacrements de l'Eglise; sa piété console, en l'édifiant, sa famille en pleurs; consolé, fortifié lui-même par les secours divins qui lui ont été administrés, il se recueille pour méditer les années éternelles; bientôt après il lève un bras défaillant sur des têtes augustes et chères, et appelle sur elles toute l'abondance des bénédictions célestes. On sait avec quelle sollicitude le peuple entourait sa royale demeure. Non, ce n'était pas une curiosité vaine qui l'animait, c'était un sentiment de tendre vénération; il gardait un religieux silence, qu'il interrompait à peine pour s'informer de l'état de l'auguste malade, comme s'il avait craint de troubler son repos. Mais le mal a fait des progrès rapides on croit que le moment est venu de réciter les prières

touchantes par lesquelles la religion dispose ses enfants à quitter la vie. Il entend avec résignation cette parole dure à notre faiblesse, mais pleine d'immortalité : « Partez, » âme chrétienne ; partez. » *Proficiscere, anima christiana*. Peu à peu la nature s'épuise ; elle succombe : le Roi a rendu le dernier soupir. Ici de quelle scène de douleur et de désolation n'avons-nous pas été les témoins ! Nous avons vu les princes et princesses de la royale famille, baignés dans leurs larmes, tomber à genoux et baiser respectueusement cette main qui a porté le sceptre, et maintenant glacée par la mort. La funeste nouvelle se répand dans la capitale ; elle passe dans les provinces ; partout elle éveille les mêmes sentiments, et Louis XVIII est comme enseveli dans les regrets et les bénédictions de la France entière.

Il vivra dans nos annales, ce règne de dix ans qui vient de finir ; il y occupera une place glorieuse pour le monarque comme pour son peuple. C'est un vaste tableau, qui, plus que tout autre, demande à être considéré dans son véritable point de vue. Les contemporains en sont trop rapprochés ; ils sont placés de manière à remarquer ses imperfections plutôt que ses beautés. Les générations suivantes se trouveront à une distance convenable ; pour elles les instruments du bien comme du mal auront disparu ; elles verront bien moins les hommes que les choses, bien moins les détails que l'ensemble ; les intérêts privés, les rivalités, la diversité des opinions, les illusions de l'amitié ou de la haine ne viendront pas offusquer les esprits. La postérité blâme sans amertume et loue sans flatterie, parce qu'elle juge sans passion. Si elle ne croit pas devoir tout admirer, ne sera-t-elle pas étonnée du moins qu'au milieu de si nombreux et de si grands obstacles, du choc de tant d'opinions désordonnées, Louis ait pu guérir des plaies aussi profondes, préparer le remède à celles qui restent encore, marcher avec succès

vers une régénération universelle, disposer et conduire les choses de manière que le passage d'un règne à l'autre, qui pouvait paraître si périlleux, se soit effectué sans la plus légère secousse, tout aussi paisiblement que dans les plus beaux règnes de la monarchie ? Louis a laissé la France tranquille au dedans, puissante au dehors, remontée au rang politique qu'elle est faite pour occuper dans le monde civilisé, et ses regards se sont fermés sur la France restaurée par sa sagesse.

Messieurs, le Dieu qui frappe est aussi le Dieu qui console. Un prince de sage et pacifique mémoire nous a été ravi ; un prince de douce et tendre espérance nous est donné. Il règne ce prince si vrai, si noble, si Français, qu'on ne voit pas sans l'aimer, qu'on n'entend pas sans être ému, dont toutes les paroles ont pour le cœur un charme qui entraîne, parce qu'elles sortent du cœur qui les inspire : il arrive au trône avec une connaissance approfondie des hommes et des choses. Chrétien, il mettra dans son gouvernement la religion qui est dans son âme. Il sait que le ciel commande aux princes la justice, comme aux peuples l'obéissance, et que, pour régner avec gloire, il doit faire régner Dieu par son autorité comme par ses exemples.

Pour nous, chrétiens, écoutons les leçons que nous donne cette pompe funèbre. Le palais des rois a quelque chose d'éblouissant ; la grandeur y jette un éclat qui en cache la fragilité ; tout y est illusion, jusqu'au moment où la mort vient dissiper le prestige, et mettre à découvert le néant de tout ce qui est humain. C'est au même lieu où le monarque, entouré des grands de sa cour, de ses vaillants capitaines, des premiers hommes de l'Etat, recevait les hommages de ses peuples et ceux des envoyés de l'Europe entière, c'est dans ce même lieu qu'étaient déposés ses restes inanimés : et, chose frappante ! c'est sur son trône même qu'était placé son cercueil !

Mais qu'est-il besoin d'aller chercher ailleurs que dans cette enceinte des exemples de la caducité des choses humaines? Nous l'avions vue, cette basilique, remplie de tombes royales, de mausolées, de colonnes, d'inscriptions qui étaient comme la chronologie sensible des races de nos rois et des divers âges de la monarchie. Mais ce que le temps avait épargné, la fureur des hommes l'a détruit. Ces monuments ont disparu; les tombeaux ont été violés; les cendres de quarante générations de rois ont été profanées. Tout cela ne vivra plus que dans l'histoire: même il viendra ce jour qui n'aura pas de fin, où l'histoire ne sera plus, parce qu'il n'y aura plus de temps: jour qui seul est digne, mes Frères, de fixer les désirs de vos âmes immortelles. Puissé-je moi-même, après avoir paru, sans doute pour la dernière fois, dans la chaire chrétienne, en descendre pénétré de cette pensée, qu'il n'est rien de grand que Dieu, rien de stable que l'éternité!

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. L'ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,

POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

A LA PLACE DE M. L'ABBÉ SICARD,

LE 28 NOVEMBRE 1822.

MESSIEURS,

Le jour le plus embarrassant pour un membre de cette illustre compagnie, c'est bien incontestablement le jour même qu'il vient prendre place au milieu d'elle pour la première fois: dans l'honneur qu'il reçoit, rien n'est rigoureuse justice, mais aussi tout n'est pas censé pure faveur, et le bienfait doit être la mesure de la reconnaissance. Si je parlais de mes titres au fauteuil académique, cette témérité pourrait ne pas tourner à mon avantage; si je parlais uniquement de votre indulgence, je semblerais peut-être me couvrir du voile transparent d'une fausse modestie. Je ne ferai donc ni l'un ni l'autre; mais je me féliciterai de me voir, par votre choix et l'auguste approbation du monarque, associé à une compagnie, qui, depuis son origine jusqu'à nous, a compté dans son sein l'élite des écrivains de notre nation; je m'applaudirai d'avoir fixé sur moi les regards d'un prince d'autant plus cher aux lettres, qu'il les chérit lui-même davantage, et qui, par la variété de ses connaissances, la noblesse, la pureté, les grâces de son langage, aurait pu être encore

plus que jamais répéter les paroles que Bossuet, d'après les livres saints, faisait entendre sur la tombe d'une reine malheureuse : « Comprenez maintenant, ô rois ; instruisez-vous, vous qui êtes appelés à gouverner les nations : » *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Je passe à des jours qui sont plus particulièrement des jours de miséricorde. Je vais montrer Louis sur son trône, qu'il est si digne d'occuper par sa haute sagesse : sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le temps de justice a fait place au temps de miséricorde ; la famille de nos rois est rendue à notre amour ; elle est à nous comme nous sommes à elle : on peut bien l'appeler nationale, tant elle est nécessaire au bonheur, à la durée, à l'existence politique de notre nation. Une ère nouvelle commence, qui portera dans la postérité le nom qu'elle porte aujourd'hui, celui de Restauration.

C'est ici, Messieurs, qu'il importe d'être vrai sans rigueur comme sans faiblesse : s'il ne faut pas que la flatterie vienne ramper sur la tombe des rois, il ne faut pas non plus que la haine et l'envie viennent y faire entendre leurs injurieuses clameurs. Les rois aussi sont hommes comme nous ; plus leurs devoirs sont étendus et difficiles, moins on doit s'étonner qu'ils participent à la fragilité commune. Soyons équitables, et pour bien apprécier les choses, plaçons-nous au milieu des circonstances où se trouve Louis en arrivant au trône.

Rassasiée de batailles, et d'une renommée qui avait coûté tant de sang et de larmes et porté si souvent dans les familles le trouble et le deuil, lasse du sceptre qui pesait sur elle depuis longtemps, la France désirait à la fois et plus de repos et plus de liberté. Elle était peuplée de

générations anciennes qui donnaient au passé des regrets légitimes, et de générations nouvelles qui ne connaissaient que le présent. Il ne s'agit pas de policer un peuple enfant qui entre dans la vie sociale, ni de ramener au devoir, après quelques écarts passagers, un peuple profondément religieux et docile : il s'agit de gouverner un peuple travaillé depuis un siècle par des doctrines de licence et d'impiété, divisé par les intérêts comme par les opinions ; un peuple usé par la civilisation même, devenu étranger, du moins en grande partie, à un ordre de choses suranné pour lui et qu'il ne connaît que par l'histoire ; un peuple qui s'irriterait de remèdes trop violents, qui tomberait en langueur par des remèdes trop doux. O ! qu'il faut une main habile et sage pour guérir tant de maux ! La France se présente à Louis, non telle qu'il l'a laissée, mais telle que la révolution l'a faite, comme se présenterait à son ancien maître une maison ruinée par le temps et ravagée par l'incendie.

Certes, Messieurs, je ne suis pas du nombre de ceux qui croient qu'il fallait élever un mur d'airain entre ce qui avait été et ce qui allait être, compter pour rien les traditions et l'expérience des siècles, renier en quelque sorte ses ancêtres et répudier leur héritage de gloire et de vertus, se laisser emporter avec insouciance, sans réflexion, sans discernement, au torrent des opinions nouvelles. Le premier devoir des gouvernements, c'est de lutter contre les passions indociles pour les soumettre au joug des lois, contre la licence pour le maintien de la liberté commune, contre l'esprit d'innovation pour le repos de la société, contre l'impiété pour la défense de la religion, la meilleure sauvegarde des mœurs et des lois ; et c'est surtout de l'homme public qu'il est vrai de dire, que sa vie est un combat perpétuel.

Mais je sais aussi qu'on est forcé plus d'une fois de respecter les ravages du temps, qu'il n'est pas au pou-

voir des vivants de rappeler les morts du fond de leurs tombeaux, que le temps met dans les esprits des dispositions dont les hommes ne sont plus les maîtres, et qu'après une longue suite de secousses et de dévastations dans l'ordre religieux et politique, il peut devenir aussi impossible de reconstruire l'édifice social tel qu'il était, qu'il serait insensé de n'en rien conserver. Que fera donc Louis ? sera-t-il exclusivement dominé par les doctrines, les habitudes, les usages dans lesquels il a été nourri, élevé dès ses premières années ? ou bien va-t-il, en novateur, quitter les routes monarchiques, pour se jeter dans ces vagues théories qui ont toujours promis la paix et la sécurité sans les donner jamais ? Il ne fera ni l'un ni l'autre. Il ne tentera pas de relever l'ancien édifice tout entier ; la plupart des pierres qui le composaient ne sont pas seulement dispersées, elles ne sont plus que de la poussière. Il se gardera bien de dédaigner le passé ; ce serait l'infailible moyen de ne pas avoir d'avenir. Il s'attachera à rajeunir l'antique monarchie, à renouer plutôt qu'à finir de briser la chaîne des générations. Il sait que si la politique, comme la morale, a ses maximes inviolables, leur application n'a rien d'absolu ; qu'elle se modifie par l'empire des circonstances, par les mœurs, le génie et les besoins des peuples. Législateur ferme et sage à la fois, rien ne le fera fléchir devant ces doctrines d'anarchie, qui, en déplaçant le pouvoir pour le confier aux caprices de la multitude, mettent dans la société un levain éternel de révolutions ; mais en même temps, dans ce qui est commandé par l'intérêt de tous, il comprendra qu'il doit plier devant la force des choses. D'après la maxime d'un ancien, il donnera à la France les institutions qu'il la croit capable de porter, et qui ne seront à ses yeux que le développement, devenu indispensable, de celles qu'il était dans la pensée de Louis XVI de lui donner ; il laissera au temps ce qui n'appartient qu'au temps, le soin de

révéler les avantages comme les imperfections de son ouvrage. Ainsi, sous la main du pilote habile qui le dirige, le vaisseau de l'Etat voguera sur une mer encore agitée sans craindre les écueils. Que si la tempête vient l'assaillir de nouveau, elle n'est que passagère : le calme renaît ; le génie du mal s'enfuit et disparaît pour toujours.

Louis sera donc révééré comme le restaurateur de la monarchie française. Mais que de difficultés dès l'entrée même de la carrière ! Comment d'abord le sol de la patrie sera-t-il délivré des armées étrangères qui l'occupent, qui sont en possession de ses places fortes, et qui peuvent être tentées de dicter des lois ? Messieurs, tout est possible à la sagesse, aux efforts du possesseur véritable du trône de France : la légitimité a un ascendant sur les esprits, qui se fait sentir à tous ; elle exerce un empire d'autant plus assuré qu'il est moins violent ; elle porte avec elle un caractère de justice qui est imposant aux yeux mêmes de la force. Tous les souverains ont senti qu'il était de l'intérêt de tous de respecter les droits de chacun, et, heureusement pour le repos de l'Europe, la légitimité est la première des puissances qui la régissent.

La France, il est vrai, se ressentira bien des blessures profondes qu'elle a reçues ; mais le temps en effacera les traces. Et ici, Messieurs, comment ne pas s'honorer d'être Français ? Quel pays, que celui qui, après tant de bouleversements intérieurs, tant de sang répandu, tant de trésors épuisés, tant de dévastations et de ruines, tant d'horribles impiétés, tant de désastres, suite inévitable de dissensions intestines et d'un double envahissement ; quel pays, dis-je, que celui qui, après de si longues calamités, voit les arts prendre un nouvel essor, l'industrie faire des progrès étonnants, les lois recouvrer leur empire, la fortune publique arriver à un état de prospérité que la

France n'avait jamais connu, les sciences et les lettres compter dans tous les genres tant d'écoles florissantes, la religion retrouver un peuple qui reçoit avec tant de joie les pasteurs qu'on lui donne, le calme et la sécurité régner en tous lieux! Français, voilà les bienfaits de la Restauration!

Mais, en rendant justice à ce qui est, je ne dois pas me laisser éblouir par tout cet éclat de félicité publique : le caractère sacré dont je suis revêtu, la présence du Dieu de vérité, l'amour de mes concitoyens, tout me presse de signaler, de déplorer, dans cette circonstance solennelle, un mal d'autant plus redoutable qu'on s'en inquiète moins, et qui, en fomentant tous les jours dans le corps social les passions les plus désordonnées, y entretient, y développe le principe le plus actif de dissolution et de mort, mal qui suffirait seul pour déconcerter, pour ruiner toutes les combinaisons de la politique humaine; je veux parler de la circulation de cette multitude de livres funestes qui portent dans les familles, avec les mauvaises doctrines, la corruption qu'elles justifient. Dans ce siècle tout est perverti : on dénature notre histoire en ne recueillant que des traits d'ignorance ou de scandale, en présentant les faits sous un faux jour, et la jeunesse n'apprend ainsi qu'à dédaigner nos pères comme des hommes odieux et ridicules; on dénature la religion, en rappelant les maux dont elle a été quelquefois le prétexte, et en jetant un voile sur les biens immenses dont elle est la source. Rien n'est oublié de ce qui peut affaiblir ou même briser les liens qui doivent nous attacher aux maximes monarchiques et chrétiennes des âges passés. Dans toutes ces productions, les notions du bien et du mal sont altérées : la piété est une faiblesse, l'obéissance une servitude, le respect pour le sacerdoce une superstition, le mépris de toute religion une noble indépendance. Et quel est donc le fruit de tous ces enseignements qu'on a tant

de soin de faire descendre jusqu'aux dernières classes du peuple? C'est d'aller dessécher dans les cœurs les germes de la vertu, d'étouffer la conscience, de rendre les hommes méchants par système; c'est de former au milieu de nous des familles sans aucun frein religieux, d'où sortent de jeunes criminels qui connaissent les raffinements du vice presque dans l'âge de l'innocence; c'est de faire voir sur l'échafaud des malfaiteurs qui donnent à la multitude l'effrayant exemple de mourir dans le crime sans crainte et sans remords.

Tel, vous le savez, a paru l'auteur de cet exécrable forfait, qui vint, il y a quelques années, jeter dans la France entière la douleur et la consternation. Mais écartons ces cruels souvenirs, pour rappeler seulement et l'héroïsme chrétien de la royale victime, et l'héroïsme maternel de l'auguste veuve qui portait dans son sein la fortune de la France, et la naissance merveilleuse de cet autre Henri, qui un jour se montrera digne de son nom.

Salut, enfant de miracle! oui, vous vivrez, vous croîtrez dans les vertus de vos pères, vous régnerez sur nos neveux. Le Dieu qui vous a fait naître pour notre consolation, saura bien vous conserver pour leur bonheur. Que si mes pressentiments ne me trompent pas, si mes vœux sont accomplis, vous arriverez assez tard au trône pour que vous puissiez être mûri par l'expérience et par les grands exemples que le ciel aura mis sous vos yeux.

Remarquez au reste, Messieurs, comment la Providence, qui ne permet le mal, suivant saint Augustin, que parce qu'elle est assez puissante pour en tirer du bien, a fait servir le crime au triomphe de la cause royale. L'autorité alarmée en devient plus vigilante; on sent davantage où peuvent conduire l'oubli de la religion et l'amour d'une farouche indépendance; on se rallie plus que jamais autour du trône et de l'autel. Quelques factieux pourront bien s'agiter encore; mais leurs efforts seront

Mais qu'est-il besoin d'aller chercher ailleurs que dans cette enceinte des exemples de la caducité des choses humaines? Nous l'avions vue, cette basilique, remplie de tombes royales, de mausolées, de colonnes, d'inscriptions qui étaient comme la chronologie sensible des races de nos rois et des divers âges de la monarchie. Mais ce que le temps avait épargné, la fureur des hommes l'a détruit. Ces monuments ont disparu; les tombeaux ont été violés; les cendres de quarante générations de rois ont été profanées. Tout cela ne vivra plus que dans l'histoire: même il viendra ce jour qui n'aura pas de fin, où l'histoire ne sera plus, parce qu'il n'y aura plus de temps: jour qui seul est digne, mes Frères, de fixer les désirs de vos âmes immortelles. Puissé-je moi-même, après avoir paru, sans doute pour la dernière fois, dans la chaire chrétienne, en descendre pénétré de cette pensée, qu'il n'est rien de grand que Dieu, rien de stable que l'éternité!

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. L'ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,

POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

A LA PLACE DE M. L'ABBÉ SICARD,

LE 28 NOVEMBRE 1822.

MESSIEURS,

Le jour le plus embarrassant pour un membre de cette illustre compagnie, c'est bien incontestablement le jour même qu'il vient prendre place au milieu d'elle pour la première fois: dans l'honneur qu'il reçoit, rien n'est rigoureuse justice, mais aussi tout n'est pas censé pure faveur, et le bienfait doit être la mesure de la reconnaissance. Si je parlais de mes titres au fauteuil académique, cette témérité pourrait ne pas tourner à mon avantage; si je parlais uniquement de votre indulgence, je semblerais peut-être me couvrir du voile transparent d'une fausse modestie. Je ne ferai donc ni l'un ni l'autre; mais je me féliciterai de me voir, par votre choix et l'auguste approbation du monarque, associé à une compagnie, qui, depuis son origine jusqu'à nous, a compté dans son sein l'élite des écrivains de notre nation; je m'applaudirai d'avoir fixé sur moi les regards d'un prince d'autant plus cher aux lettres, qu'il les chérit lui-même davantage, et qui, par la variété de ses connaissances, la noblesse, la pureté, les grâces de son langage, aurait pu être encore

remarquer ici que ces établissements si précieux pour l'humanité ont été formés, perfectionnés, et sont encore dirigés par des membres de ce clergé de France, à qui notre patrie a dû tant de personnages illustres ; des savants comme Mabillon, des philosophes comme Malebranche, des hommes de lettres comme Fénelon, des orateurs comme Bossuet ; de ce clergé que l'équitable histoire vengera toujours des vaines attaques, en racontant les services immenses qu'il a rendus aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'agriculture, au commerce, à l'éducation publique, à la civilisation.

Il fut un temps, Messieurs, où l'on comprenait mieux qu'aujourd'hui tout ce qu'il y a de force et de vie dans les sentiments religieux, tout ce qu'ils peuvent donner à l'âme d'énergie et d'élévation, et répandre d'intérêt et de charmes dans les productions du cœur. On l'a dit avec raison : les grandes pensées viennent du cœur ; or, comment germeraient-elles dans un cœur desséché par l'athéisme ? Avec de l'esprit et des efforts, l'homme peut bien tailler, polir, façonner la statue sur la terre ; mais c'est du ciel que doit descendre le feu divin qui seul peut lui donner la vie. On sait bien que cette alliance du génie et de la religion fut le caractère du plus bel âge de la littérature française, des écrivains classiques qui ont illustré le règne de Louis XIV, ce prince dont la gloire brille davantage par les efforts mêmes que l'on a faits pour l'obscurcir.

Grand roi, qui as mérité de donner ton nom à ton siècle, je me sens pressé de t'offrir un hommage solennel dans ce sanctuaire des lettres dont tu fus le protecteur non moins éclairé que généreux. Pourquoi faut-il que ton nom ait encore des ennemis ? Quelques erreurs de politique, quelques écarts d'ambition, des fautes que tu as eu le noble courage de te reprocher toi-même, tout cela ne doit-il pas s'effacer devant cinquante ans de gloire et de

prospérité ? N'est-ce pas toi qui as su perfectionner nos lois par des ordonnances dont on admire encore la sagesse ; ajouter pour toujours six provinces à ton royaume ; préparer à la valeur indigente, ou mutilée dans les combats, un asile qui n'avait pas eu de modèle dans l'antiquité, monument le plus national dont il soit parlé dans l'histoire d'aucun peuple ; honorer ta vieillesse par la magnanimité dans la disgrâce ; donner à tous les talents le plus brillant essor ; élever enfin la France à une espèce de suprématie morale et littéraire qui se fait sentir encore ? Voilà tes titres à l'admiration des siècles. Ah ! dans nos jours de délire, on a bien pu les méconnaître, profaner ta cendre, insulter ta à mémoire ; mais tu es resté vainqueur de ces outrages impies. Par les soins d'un monarque issu de ton sang et digne de toi, ton image auguste reparait dans les mêmes lieux où elle avait été si indignement abattue. Salut, ô grand roi ! j'aime à te voir maîtrisant d'une main un coursier fougueux et rebelle, tenant dans l'autre ce sceptre qu'elle est si digne de porter, et te présentant au peuple français avec ce front majestueux qui semble commander encore le respect, l'amour et la fidélité.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE.	page 5
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES.	13
I. Depuis la régence un grand nombre d'écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils appelaient eux-mêmes philosophie.	18
II. Cette fausse philosophie avait infecté toutes les classes de la société.	26
III. C'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause de la révolution.	35
LA RÉVOLUTION CONSIDÉRÉE DANS SON COURS ET DANS SES RAVAGES.	42
I. Ravages de la révolution dans l'ordre civil et politique.	44
II. Dans l'ordre moral et religieux.	53
LA RÉVOLUTION CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES ET DANS SA FIN.	64
I. Ses suites : règne de Buonaparte.	66
II. Sa décadence et sa fin.	76
SUR LES MISSIONS.	85
Réponse aux reproches qu'on leur fait,	
1° d'être inutiles ;	87
2° d'être nuisibles ;	95
3° d'être infructueuses.	100
SUR LA FOI PRATIQUE.	105
I. La foi doit être effective.	107
II. Elle doit être ardente dans le bien.	113
III. Elle doit être courageuse.	115
SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — Pour le jour de Noël.	124
I. Obligation d'imiter Jésus-Christ.	125
II. Que devons-nous faire pour réussir dans cette imitation ?	126

TABLE.

451

SUR L'EXCELLENCE DES FONCTIONS DU SAINT MINISTÈRE.	147
I. Rien de plus noble que ces fonctions.	148
II. Rien de plus méritoire.	154
III. Rien de plus indispensable pour un prêtre.	162
SUR L'ESPRIT DE PIÉTÉ.	167
L'esprit de piété nécessaire aux prêtres pour être édifiants et utiles aux âmes ;	168
1° à l'autel ;	172
2° dans la chaire chrétienne ;	175
3° dans le tribunal de la pénitence.	182
SUR L'ESPRIT D'EXPIATION : prononcé dans une assemblée d'élite après la mort du duc de Berri.	188
POUR UNE DISTRIBUTION DES PRIX AUX ENFANTS DE L'ŒUVRE DE MADAME DE CARCADO.	200
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE, LE 8 DÉCEMBRE 1819.	209
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA NOUVELLE CHAPELLE DU MÊME ÉTABLISSEMENT, LE 19 DÉCEMBRE 1821.	215
I. SUR LA VIE RELIGIEUSE. — Ses avantages.	222
II. — Pour une prise d'habit.	230
III. — Même sujet.	237
I. POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.	244
II. Même sujet.	247
SUR LA PERSÉVÉRANCE APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.	252
POUR UNE ABJURATION.	272
INFLUENCE DE LA RELIGION SUR LA SOCIÉTÉ. — Discours prononcé à Vichy, en présence de Madame, duchesse d'Angoulême, le 24 juin 1821.	276
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DES RELIGIEUSES DU CALVAIRE.	284
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CHAPELLE DU MONASTÈRE DU TEMPLE.	289
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CHAPELLE DE LA VISITATION.	292
I. POUR UN MARIAGE.	296
II. Même sujet.	299

le roi des beaux esprits de France, quand il ne serait pas, par sa naissance comme par notre amour, le roi du premier peuple de la terre.

Je me hâte, Messieurs, de vous entretenir de celui que j'ai l'honneur de remplacer aujourd'hui. La religion a perdu dans M. l'abbé Sicard un défenseur éclairé, l'humanité un ami tendre et généreux, l'Académie un membre d'autant plus digne de ses regrets, qu'il s'était montré plus digne de son estime; le Roi et la patrie un Français fidèle et dévoué.

Sa carrière a été longue et toujours honorable : elle s'est partagée entre les fonctions du ministère sacré, et l'instruction d'une portion si malheureuse de l'espèce humaine. Vous l'avez vu, Messieurs, au milieu de vous, sans fard comme sans amertume; indulgent pour les personnes, mais sans indifférence pour les doctrines. Homme, il a payé son tribut à l'humanité, mais de cette manière qui s'allie très-bien avec les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qui semble même en rehausser le prix. Ainsi, par un contraste singulier sans être nouveau, en même temps qu'il se montra capable de s'élever aux plus hautes spéculations de la métaphysique, il resta dans une espèce d'enfance pour les affaires de la vie civile; simple jusqu'à la crédulité, il supposait toujours dans l'âme d'autrui toute la candeur qui était dans la sienne; et l'on peut bien dire que plus d'une fois il se montra confiant jusqu'à être forcé de s'en repentir. Mais, lorsque la voix de la conscience se faisait entendre, il n'avait rien de faible et de timide. Dans des jours difficiles, il sut immoler son repos à son devoir, puisant alors dans la religion un courage que peut-être il ne trouvait pas dans sa nature. Ses travaux et ses écrits attesteront à jamais qu'il a bien mérité de la France, de l'Europe, de l'humanité tout entière. C'est ici le lieu de rappeler ses titres à la reconnaissance de la postérité; qu'il nous soit

permis pour cela de reprendre les choses de plus haut.

Encore que la nature intelligente et la nature matérielle se manifestent par des effets non moins constants que merveilleux, les causes des phénomènes qu'elles présentent n'en sont pas moins mystérieuses. C'est un livre toujours fermé pour les yeux du vulgaire, et souvent pour ceux des hommes les plus distingués par le savoir et le talent. Que de choses sur lesquelles l'esprit humain a lutté vainement pendant des siècles entiers contre les ténèbres de son ignorance, jusqu'à ce qu'enfin ait paru pour les dissiper un de ces génies puissants et lumineux, faits pour changer la face du monde savant! C'est un Galilée, un Newton, un Haüy, un abbé de l'Épée, qui de l'observation la plus commune, d'un fait jusqu'alors plutôt aperçu que remarqué, savent tirer un système entier de connaissances nouvelles. Le germe de l'arbre scientifique existait, mais il attendait que le génie vint le féconder, pour croître et s'élever, plein de vie, avec son trône, ses branches, ses fleurs et ses fruits.

Avant l'abbé de l'Épée, on n'ignorait pas que l'homme par des signes divers, plutôt inspirés par un instinct naturel que trouvés par la réflexion, savait exprimer ses sentiments et ses pensées, que la physionomie en particulier était le miroir de l'âme; et qui de nous n'a pas senti quelquefois le pouvoir d'un geste, d'un regard, de quelques larmes, d'une inflexion de voix, d'une posture suppliante? N'est-ce pas de tout cela que se compose dans l'orateur cette éloquence du corps, que les anciens mettaient avec raison avant celle des paroles? L'histoire a conservé le nom d'un célèbre Romain, qui, par sa pantomime d'une vérité frappante, rendait fidèlement tout ce qu'il y avait de plus noble, de plus délicat, de plus varié, de plus nombreux dans les périodes de Cicéron.

Il est donc un langage d'action, inspiré par la nature, qui se trouve chez tous les peuples, chez le sauvage comme chez

l'homme civilisé. Voilà un fait universellement connu; ne pouvait-on pas présumer qu'en étendant, en perfectionnant ce langage naturel, on viendrait peut-être à bout de parler aux yeux par des signes, comme on parle à l'oreille par des mots? Dans les trois derniers siècles, cette pensée ne fut point étrangère à des esprits observateurs, de l'Espagne, du Portugal, de la Suisse, de l'Angleterre, à qui l'on a dû en ce genre des essais plus ou moins heureux; mais un système raisonné de signes figuratifs, pour consoler, dédommager les sourds-muets de la privation des deux sens que leur a refusés la nature, ce système était encore à découvrir; la gloire en était réservée à un Français. L'abbé de l'Épée a été dans le dernier siècle, cet esprit créateur, si toutefois cette expression convient à l'être créé; car il faut bien que notre orgueil en fasse l'aveu, l'homme n'opère que sur ce qui est; il cherche, trouve, modifie, embellit, perfectionne; mais il ne crée rien: l'homme n'inventa pas plus la vérité, que Christophe Colomb n'inventa l'Amérique; il la découvre.

On conçoit aisément qu'il ait pu trouver des signes pour exprimer les choses sensibles; mais de l'expression de semblables objets à celle des notions les plus abstraites et les plus élevées que l'esprit puisse concevoir, l'intervalle, ce semble, était immense, et pourtant il a été franchi.

Trouver des signes correspondants à toutes les nuances de la pensée, à toutes les délicatesses du sentiment; parmi les signes qui se présentent, démêler celui qui est le plus caractéristique, et qui soit ce que serait le mot propre dans le discours ordinaire, en rendre l'usage aussi facile, aussi rapide que celui de la parole, substituer ainsi la langue figurée à la langue parlée, quelle entreprise, Messieurs, quelle sagacité elle suppose dans celui qui a osé la tenter et qui a su l'exécuter!

Je crois devoir, à ce sujet, épargner à mon auditoire

des discussions arides, dans lesquelles je pourrais bien m'égarer moi-même, et qui certainement lui paraîtraient plus fatigantes que lumineuses; je dirai seulement que ces régions inconnues, et si glorieusement parcourues par l'abbé de l'Épée, son illustre successeur les a visitées à son tour dans un plus grand détail, et qu'il en a rapporté des richesses nouvelles: si bien que la postérité, plaçant le disciple à côté du maître, les confond dans ses hommages.

Laborieux, patient, né pour les discussions subtiles et grammaticales, l'abbé Sicard se livrait à son œuvre avec le zèle le plus vif, le plus soutenu, et heureusement aussi le plus utile: en ce genre il semblait passionné pour tout ce qu'il regardait comme une découverte. Il était aussi sérieusement occupé d'un nouvel aperçu sur un adverbe, sur une particule, qu'un astronome pourrait l'être d'une nouvelle planète et de la mesure de son orbite: espèce d'enthousiasme, qui, en décelant sa vocation naturelle, en rendait aussi le succès plus facile et plus assuré. Qui de nous n'a pas été témoin de la naïve satisfaction avec laquelle il développait ses théories, tâchait de les rendre populaires, et se plaisait à faire briller ses élèves devant un nombreux auditoire? Quel est l'étranger, sans en excepter les princes et les souverains, qui n'ait assisté à ses séances publiques? Il a pu en quelque manière s'expliquer devant l'Europe entière; et n'est-ce pas à son influence que sont dues en grande partie les institutions établies dans les contrées étrangères, sur le modèle de celle qu'il dirigeait lui-même dans cette capitale? Notre France en possède plusieurs qu'on peut regarder ainsi comme son ouvrage; et il est permis de dire qu'après sa mort il continue d'instruire ces infortunés qui ont été l'objet de sa prédilection pendant sa vie.

Si tout ce qui honore le sacerdoce doit m'être particulièrement cher, je ne puis que me plaire, Messieurs, à

TABLE.

PRÉFACE.	page 5
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE CONSIDÉRÉE DANS SES CAUSES.	13
I. Depuis la régence un grand nombre d'écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils appelaient eux-mêmes philosophie.	18
II. Cette fausse philosophie avait infecté toutes les classes de la société.	26
III. C'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause de la révolution.	35
LA RÉVOLUTION CONSIDÉRÉE DANS SON COURS ET DANS SES RAVAGES.	42
I. Ravages de la révolution dans l'ordre civil et politique.	44
II. Dans l'ordre moral et religieux.	53
LA RÉVOLUTION CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES ET DANS SA FIN.	64
I. Ses suites : règne de Buonaparte.	66
II. Sa décadence et sa fin.	76
SUR LES MISSIONS.	85
Réponse aux reproches qu'on leur fait,	
1° d'être inutiles ;	87
2° d'être nuisibles ;	95
3° d'être infructueuses.	100
SUR LA FOI PRATIQUE.	105
I. La foi doit être effective.	107
II. Elle doit être ardente dans le bien.	113
III. Elle doit être courageuse.	115
SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — Pour le jour de Noël.	124
I. Obligation d'imiter Jésus-Christ.	125
II. Que devons-nous faire pour réussir dans cette imitation ?	126

TABLE.

451

SUR L'EXCELLENCE DES FONCTIONS DU SAINT MINISTÈRE.	147
I. Rien de plus noble que ces fonctions.	148
II. Rien de plus méritoire.	154
III. Rien de plus indispensable pour un prêtre.	162
SUR L'ESPRIT DE PIÉTÉ.	167
L'esprit de piété nécessaire aux prêtres pour être édifiants et utiles aux âmes ;	168
1° à l'autel ;	172
2° dans la chaire chrétienne ;	175
3° dans le tribunal de la pénitence.	182
SUR L'ESPRIT D'EXPIATION : prononcé dans une assemblée d'élite après la mort du duc de Berri.	188
POUR UNE DISTRIBUTION DES PRIX AUX ENFANTS DE L'ŒUVRE DE MADAME DE CARCADO.	200
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE, LE 8 DÉCEMBRE 1819.	209
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA NOUVELLE CHAPELLE DU MÊME ÉTABLISSEMENT, LE 19 DÉCEMBRE 1821.	215
I. SUR LA VIE RELIGIEUSE. — Ses avantages.	222
II. — Pour une prise d'habit.	230
III. — Même sujet.	237
I. POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.	244
II. Même sujet.	247
SUR LA PERSÉVÉRANCE APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.	252
POUR UNE ABJURATION.	272
INFLUENCE DE LA RELIGION SUR LA SOCIÉTÉ. — Discours prononcé à Vichy, en présence de Madame, duchesse d'Angoulême, le 24 juin 1821.	276
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DES RELIGIEUSES DU CALVAIRE.	284
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CHAPELLE DU MONASTÈRE DU TEMPLE.	289
POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CHAPELLE DE LA VISITATION.	292
I. POUR UN MARIAGE.	296
II. Même sujet.	299

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.	302
PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL.	331
ÉLOGE DE JEANNE D'ARC, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1847.	360
DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES DU PRINCE DE CONDÉ.	377
Oraison funèbre du cardinal de Périgord, archevêque de Paris.	396
Oraison funèbre de Louis XVIII, roi de France et de Navarre.	417
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	443

FIN DE LA TABLE.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE M^{gr} L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

CONFÉRENCES SUR LA RELIGION prononcées dans l'église de Saint-Sulpice, par M. Frayssinous évêque d'Hermopolis, etc ; nouvelle édition ; 3 vol. in-8°. 12 fr. »

LE MÊME OUVRAGE ; 2 vol. in-12 *format anglais*. 5 »

CONFÉRENCES ET DISCOURS INÉDITS, par M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis ; 1 gros vol. in-8° sur papier superfin. 5 »

Cet ouvrage inédit de M. Frayssinous renferme trois Conférences sur les causes de la révolution française, sur ses ravages, sur ses suites et sa fin ; une conférence sur les missions : ces quatre conférences ont été prononcées dans l'église de Saint-Sulpice. — Six sermons sur divers sujets ; seize discours pour la première communion, le mariage, sur la charité, sur la vie religieuse, etc. ; les panégyriques de S. Louis et de saint Vincent-de-Paul, le discours sur Jeanne d'Arc. — Les oraisons funèbres du prince de Condé et de Louis XVIII, du cardinal de Périgord, et le discours de M. Frayssinous à l'Académie française.

DISCOURS POUR LES RETRAITES ECCLESIASTIQUES, par M. Boyer, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, avec une Notice sur sa vie et ses écrits ; deux beaux volumes in-8°. 10 »

L'éloquence de l'orateur, sa foi vive et animée, lui avaient acquis un salutaire ascendant sur ses frères dans le sacerdoce, et le rendaient éminemment propre à leur rappeler leurs prérogatives et leurs obligations. Tous les ecclésiastiques aimeront à

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.	302
PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL.	331
ÉLOGE DE JEANNE D'ARC, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1847.	360
DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES DU PRINCE DE CONDÉ.	377
Oraison funèbre du cardinal de Périgord, archevêque de Paris.	396
Oraison funèbre de Louis XVIII, roi de France et de Navarre.	417
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	443

FIN DE LA TABLE.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE M^{gr} L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

CONFÉRENCES SUR LA RELIGION prononcées dans l'église de Saint-Sulpice, par M. Frayssinous évêque d'Hermopolis, etc ; nouvelle édition ; 3 vol. in-8^o. 12 fr. »

LE MÊME OUVRAGE ; 2 vol. in-12 *format anglais*. 5 »

CONFÉRENCES ET DISCOURS INÉDITS, par M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis ; 1 gros vol. in-8^o sur papier superfin. 5 »

Cet ouvrage inédit de M. Frayssinous renferme trois Conférences sur les causes de la révolution française, sur ses ravages, sur ses suites et sa fin ; une conférence sur les missions : ces quatre conférences ont été prononcées dans l'église de Saint-Sulpice. — Six sermons sur divers sujets ; seize discours pour la première communion, le mariage, sur la charité, sur la vie religieuse, etc. ; les panégyriques de S. Louis et de saint Vincent-de-Paul, le discours sur Jeanne d'Arc. — Les oraisons funèbres du prince de Condé et de Louis XVIII, du cardinal de Périgord, et le discours de M. Frayssinous à l'Académie française.

DISCOURS POUR LES RETRAITES ECCLESIASTIQUES, par M. Boyer, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, avec une Notice sur sa vie et ses écrits ; deux beaux volumes in-8^o. 10 »

L'éloquence de l'orateur, sa foi vive et animée, lui avaient acquis un salutaire ascendant sur ses frères dans le sacerdoce, et le rendaient éminemment propre à leur rappeler leurs prérogatives et leurs obligations. Tous les ecclésiastiques aimeront à



JUAN

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA



lire cette suite d'instructions fortes de doctrines, riches d'aperçus les plus vrais et les plus ingénieux, et relevés par de beaux mouvements oratoires.

HISTOIRE DU PAPE PIE VII, par M. Artaud de Montor, ancien Chargé d'Affaires de France à Rome, de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres; 3^e édition: 3 vol. in-12. 9 »

Cette vie de Pie VII est rédigée sur un plan tout-à-fait nouveau. M. Artaud de Montor est parvenu, comme on le cherchait depuis tant d'années, à faire entrer la *vérité* dans l'histoire. Les récits qu'il présente sont basés sur des pièces officielles de choix et incontestables. L'Italie a lu ce livre avec avidité, et il n'a pas eu moins de succès en France.

HISTOIRE DU PAPE LEON XII, par le même; 2 vol. in-8^o, ouvrage faisant suite à l'*Histoire de Pie VII*. 12 »

Comme dans l'histoire de Pie VII, les documents inédits abondent, et nous instruisent d'une foule de faits absolument inconnus. Un tableau du Conclave de 1823, avec le nombre des votes, et la gravure de l'Obélisque élevé dans la Villa de Médicis, à l'occasion de la fête donnée en 1825 par l'ambassadeur de France, ornent cette édition.

HISTOIRE DU PAPE PIE VIII, par le même, ouvrage faisant suite aux *Histoires de Pie VII* et de *Léon XII*; 1 vol. in-8^o. 7 50

Cet ouvrage, conçu sur le plan des précédents dont il est le complément définitif, offre encore des pièces inédites, entre autres la lettre de Napoléon à Miollis, par laquelle l'empereur déclare que, quoiqu'il n'ait pas ordonné que l'on éloignât Sa Sainteté de Rome en 1809, il a tant de confiance dans le zèle et le dévouement de ce général, qu'il approuve sa conduite. Ainsi ce fait jusqu'ici *resté dans l'ombre*, est complètement éclairci.

Cet ouvrage contient en outre une foule de faits nouveaux relatifs aux ordonnances de 1828 sur l'enseignement public, etc. etc.

INTRODUCTION PHILOSOPHIQUE A L'ÉTUDE DU CHRISTIANISME, par Mgr. Affre, Archevêque de Paris, 5^e édition, 1 fort vol. in-18. 1847. 4 50

Avant de publier cette édition, le savant auteur s'est appliqué à revoir avec un soin tout particulier cette exposition déjà si lumi-

neuse de la vérité chrétienne. Parmi les additions excellentes qui y ont été faites, on remarquera avec le plus vif intérêt une réfutation fort nette et péremptoire du système philosophique de M. Cousin.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. DE BOULOGNE, évêque de Troyes, 8 gros vol. in-8^o. 36 »

Les Sermons et Discours, qui commencent cette collection, forment une suite intéressante pour les amis de la religion et du goût. Dans les derniers Discours surtout, on remarque combien l'auteur avait mis à profit le spectacle de nos erreurs et de nos calamités, son style a plus de nerf, et son âme, fortement émue, lui inspire des accents pleins de vérité et d'énergie.

A la suite des Sermons viennent les Mandements et Instructions pastorales; ces productions épiscopales de l'illustre auteur eurent dans le temps un grand succès.

La dernière classe d'écrits consiste dans des articles de mélanges. On sait que M. de Boulogne coopéra autrefois à la rédaction de plusieurs journaux; ses articles étaient fort goûtés, et pleins de verve et de sel.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. DE BONALD, in-8^o.

Tous les ouvrages se vendent séparément.

ESSAI ANALYTIQUE sur les lois naturelles de l'ordre social. — Du Divorce considéré au XIX^e siècle, relativement à l'état domestique et à l'état public de société. — PENSÉES sur divers sujets. —

DISCOURS POLITIQUES. 1 gros vol. in-8^o. 6 »

LÉGISLATION PRIMITIVE, considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison; suivie de plusieurs Traités et discours politiques; 4^e édition, 1 gros vol. in-8^o. 6 »

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES sur les premiers objets des connaissances morales; 3^e édition; 2 vol. in-8^o. 12 »

MÉLANGES LITTÉRAIRES, POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES, nouvelle édition, augmentée des Observations sur l'ouvrage de madame de Staël, intitulé: *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*; 2 vol. in-8^o. 12 »

DÉMONSTRATION PHILOSOPHIQUE DU PRINCIPLE CONSTITUTIF DE LA SOCIÉTÉ, suivie de Méditations politiques tirées de l'Évangile; 2^e édition; 1 vol. in-8^o. 5 »

THÉORIE DU POUVOIR POLITIQUE ET RELIGIEUX dans la société civile.
démontrée par le raisonnement et par l'histoire ; 3 vol. in-8°.

Paris, 1843. 15 »

DISCOURS SUR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST, ouvrage posthume ; 1 vol.
in-8°. 2 »

PÉLERINAGE A JÉRUSALEM ET AU MONT SINAI, en 1831,
1832, 1833, par le R. P. de Géramb ; nouvelle édition, ornée de
8 gravures sur acier, représentant *Jérusalem, le saint Sépulcre, le*
Jardin des Oliviers, le Jourdain, le mont Thabor, le mont Liban,
Malte, et les ruines de Balbeck ; 3 vol., in-8°. 18 »

LE MÊME OUVRAGE, 3 volumes in-12, sans gravures. 7^e édi-
tion. 7 50

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LA TARTARIE, LE
THIBET, ET LA CHINE, pendant les années 1844, 1845 et
1846, par M. E. Huc, Prêtre-Missionnaire de la Congrégation
de Saint-Lazare. 2 vol. in-8° ornés d'une carte de la Chine et du
Thibet. Paris, 1850. 10 »

VOYAGE DE LA TRAPPE A ROME, par le R. P. de Géramb ;
1 vol. in-8° sur caval. vélin, orné du Portrait du Pape Gré-
goire XVI. 4 »

LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12. 3^e édition. 2 50

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},

RUE CASSETTE, N^o 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SON COURS ET DANS SES RAVAGES.

DÉJÀ, Messieurs, dans un premier discours, nous avons recherché par quelles causes avait été préparée et produite enfin cette révolution qui a bouleversé la France, porté chez les nations voisines l'épouvante et l'agitation, renversé ou ébranlé tous les trônes, et menacé d'une destruction totale en Europe le christianisme comme la civilisation; et sans dissimuler les causes accessoires, nous avons prouvé que la cause efficace, prédominante de cet épouvantable phénomène, tel qu'il s'est opéré, celle qui donna à toutes les autres une activité si dévorante, il fallait la placer dans les doctrines impies et séditeuses professées pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle par un grand nombre d'écrivains, répandues dans les classes éclairées de la société, et enfin devenues en quelque sorte populaires; tout cela, vous le savez, nous l'avons appuyé, non sur de vagues, sur d'insignifiantes déclamations, mais sur des faits positifs, et des témoignages irrécusables.

Quel fruit, en effet, pouvait-on attendre de ces doctrines perverses? En soulevant l'homme contre Dieu, elles le disposaient à se révolter contre l'autorité publique; en brisant le frein religieux, elles l'abandonnaient comme sans défense à l'empire de ses passions; elles relâchaient les liens domestiques, faisaient trouver plus pesant et plus dur le joug des lois et des institutions sociales, énervaient les règles des mœurs, et mettaient ainsi l'anarchie dans le cœur de l'homme, dans la famille, dans la société.

Chose étrange, Messieurs! sur la fin du dernier siècle

on déclamaient avec violence contre le fanatisme, et déjà tous les cœurs étaient glacés par l'indifférence pour la religion; c'était crier à l'incendie au milieu d'un déluge d'eau. S'il existait alors un fanatisme, c'était bien celui de l'impiété rugissant contre l'autel et ses ministres, en attendant qu'elle pût les anéantir. On déclamaient contre la superstition, et jamais la religion n'avait été plus dégagée de tout alliage étranger, et l'on ne s'apercevait que trop combien dans les familles, même chrétiennes, avaient disparu les signes, les usages, les pratiques de la piété. On déclamaient contre le despotisme, et l'on vivait sous le prince le plus véritablement paternel qu'ait eu la France; et il est bien reconnu qu'en général, partout des lois protectrices garantissaient le citoyen contre l'oppression et l'injustice. On appelait à grands cris la liberté, on en faisait retentir le nom à l'oreille du peuple; et une fois qu'il l'a seulement entendu, dit Bossuet, il suit en aveugle. Ainsi les idées étaient dénaturées, les esprits dérégés, toutes les classes de Français tourmentées de je ne sais quelle fureur de détruire et d'innover; tous les cœurs étaient enivrés de l'assoupissement et du délire; et la révolution déjà commencée dans les opinions n'attendait, pour se réaliser, qu'une occasion favorable.

Surtout aux approches de la première de nos assemblées politiques, ce fut un débordement effroyable de systèmes, de plans de réforme, d'écrits impies, anarchiques, faits pour exalter les esprits, pour soulever le peuple, et le porter à tous les excès. Si, à cette époque, la France eût été gouvernée par un prince, qui, à la tête de Charles-le-Sage, eût joint le bras du grand Henri, j'ignore ce qui serait arrivé. Mais le ciel en avait disposé autrement; le meilleur comme le plus confiant de tous les rois s'entoure de ses sujets comme un père de ses enfants, et à peine le conseil de la nation est assemblé, que la révolution commence. Aujourd'hui je me propose de

de tout ce qu'on verra, a dit l'auteur des *Considérations sur la France*. En effet, les spoliations, l'exil, les prisons, la mort, la calomnie, les outrages, les vexations de tous les genres, voilà bien ce que présente l'histoire de toutes les persécutions; mais la spoliation violente et simultanée de toutes les églises d'un vaste empire, l'athéisme professé et applaudi au milieu des représentants d'un grand peuple, la profanation légale des objets les plus sacrés du culte public, l'apostasie solennelle d'un grand nombre de prêtres, tous les temples chrétiens fermés sans exception, ou ne s'ouvrant que pour des scènes de dissolution et d'impiété, l'inauguration de la déesse Raison, la liberté adorée sous la forme d'une courtisane vivante, l'incontinence publique encouragée par une loi expresse, cette foule d'excès inouis dans lesquels les provinces tâchent de surpasser la capitale: tout cela sort du cercle ordinaire des excès humains, et semble appartenir à un autre monde; tout cela imprime à la révolution française un cachet de haine incomparable contre le christianisme. Suivons-en la marche et les effets, et nous aurons lieu d'admirer comment le ciel a fait servir au triomphe de la religion ce qui devait, ce semble, la détruire.

Les ennemis de la religion ont conçu le funeste dessein de diviser ses ministres pour les affaiblir et les rendre odieux ou ridicules; et quel spectacle tout à la fois risible et barbare vont donner ici des hommes qu'on pourrait sans injustice soupçonner de ne rien croire, et de se faire un jeu de toute religion! Tout à coup je les vois animés d'un beau zèle pour la réforme de l'Église chrétienne; ils en déplorent les scandales; ils donnent des regrets à l'ancienne discipline; ils veulent tout ramener aux formes primitives, et faire revivre les beaux jours du christianisme naissant: hélas! et ils devaient en rappeler, en surpasser même les persécutions cruelles. Voilà donc que des impies ou des réformateurs incrédules, guidés par

l'ignorance ou par leur audace, font retentir la tribune des discussions théologiques, appellent à leur secours les divines Ecritures et les conciles, dénaturent les faits comme les principes, rédigent enfin et font adopter un code de lois nouvelles qui bouleverse l'Église Gallicane tout entière, sous prétexte de la régénérer. Que devait-il arriver? Précisément ce qu'on avait prévu et ce qu'on désirait; c'est que ce code ecclésiastique serait un brandon de discordé jeté parmi les ministres des autels; que les divisions éclatant de toutes parts avec scandale, affaibliraient dans les cœurs le respect pour le sacerdoce; c'est que ceux qui se montreraient dociles seraient célébrés comme les amis de la paix et de la patrie, tandis que ceux qui auraient le courage de résister aux innovations seraient persécutés comme des rebelles, comme des perturbateurs, et fourniraient ainsi à la fausse philosophie le prétexte de les persécuter pour leur religion, sans paraître persécutrice. En vain elle avait proclamé la tolérance et la liberté de conscience: ce n'était là pour elle que le signal de la guerre contre tout ce qui ne pliait pas devant de folles opinions.

Quand nous lisons dans l'histoire les cruautés exercées contre les chrétiens des premiers siècles, nous étions peut-être tentés de ne pas y croire, ou du moins de les regarder comme de pieuses exagérations, imaginées pour faire ressortir davantage le courage des martyrs. Surtout aurions-nous pensé qu'on verrait se renouveler ces scènes d'horreur et de carnage, dans un siècle qui se croyait éminemment celui de la tolérance et de l'humanité? Hé bien, l'expérience est venue nous désabuser; elle nous a fait voir que, dans tous les temps, les entrailles de l'impie sont cruelles, comme parle le Sage; que l'humanité est dans sa bouche, et la haine implacable dans son cœur; que la civilisation, que les sciences et les lettres, que la politesse, que toutes ces choses, dont on avait tant

vanté le pouvoir, sont loin de suffire pour contenir la férocité des passions abandonnées à elles-mêmes. Oui, au dix-huitième siècle, au sein de la nation la plus éclairée et surtout la plus polie de la terre, on verra tout ce que peut la haine du christianisme; mais en même temps on verra tout ce que peut la religion dans les cœurs qu'elle anime. Oui, que la persécution fasse retentir ses cris de fureur, qu'elle aiguise ses glaives, qu'elle dresse ses échafauds, partout on verra briller un courage plus fort que la mort; des milliers de prêtres, de simples fidèles, de villageois timides, sauront mourir plutôt que de trahir leur conscience. Sans parler de la capitale, quelle est, dans nos provinces, la ville considérable où n'ait pas coulé le sang chrétien? Quelle est la prison où n'aient pas gémi des victimes dont tout le crime était leur croyance? Non, le sang chrétien n'est pas épuisé; la vigueur primitive n'est pas détruite, et l'Eglise Gallicane a pu encore, dans sa vieillesse, enfanter des héros. Si tous les ministres de la religion étaient restés sur le sol de la France, cette conduite n'eût fait que rendre plus grand le nombre des victimes; et l'Eglise Gallicane, dont l'indigence ne se fait que trop sentir et doit causer de si vives alarmes pour l'avenir, se trouverait dans une situation bien plus déplorable encore. La Providence permet donc qu'un grand nombre de pontifes, de pasteurs, de prêtres, soient transplantés sur une terre étrangère, et se réservent pour des jours plus heureux. Beaucoup même sont dispersés au milieu des nations séparées de la communion de l'Eglise Romaine. Heureuse dispersion qui servira à détruire bien des préjugés, à rapprocher les esprits et les cœurs de cette Eglise principale qui était, il y a quelques siècles, leur mère comme elle est la nôtre! Partez, illustres proscrits; allez en particulier vers cette île hospitalière à laquelle la Providence, dans ses impénétrables et miséricordieuses pensées, avait réservé la faveur de

garder, comme un dépôt sacré, cette famille auguste qui, dans nos malheurs, faisait notre espérance comme elle fait aujourd'hui notre bonheur; forcez ses habitants à rendre hommage à la pureté de votre conduite; et montrez-leur que ni le besoin ni la jeunesse, que rien n'est capable de vous faire oublier la sainteté de votre caractère. Je ne souhaiterai pas ici des bénédictions purement temporelles à une nation déjà si formidable par ses richesses, par ses vaisseaux, par l'étendue de sa domination; je voudrais pour elle quelque chose de plus durable que ce que le temps emporte: je voudrais qu'en échange de ses généreux soins envers le sang de nos rois et envers les ministres de nos autels, le ciel lui rendît cette religion antique que nous avons conservée telle qu'elle était chez ses aïeux; que la France et la Grande-Bretagne fussent unies par la même foi, et ne formassent ainsi, aux yeux de la religion, qu'un seul troupeau sous un même pasteur.

Mais revenons à notre patrie. Que ne va pas inventer encore la fureur de détruire le christianisme? Voici une chose unique dans les annales des nations chrétiennes. L'ordre est donné de fermer tous les temples, sans exception, d'un bout de la France à l'autre; et cet ordre s'exécute; et tout à coup plus de vingt millions de Français sont privés du droit de rendre à Dieu leurs hommages et leurs adorations à la manière de leurs pères; non-seulement on voudrait bannir la religion du cœur, on voudrait, s'il était possible, la chasser de la mémoire. Des signes chers aux chrétiens, ces croix dont la vue est comme un abrégé de la religion tout entière, étaient plantées sur des routes, sur des places publiques, au milieu des bourgs et des villages; elles sont abattues. Il était, dans la semaine, un jour dont le nom seul annonçait qu'il était destiné au culte de la Divinité; ce jour est aboli. Un calendrier religieux rappelait des jours sacrés

la suivre dans sa marche et ses développements, depuis son origine jusqu'à l'époque du consulat, ce qui comprend un espace de temps d'environ dix années. Bien que, durant ces années, les coups portés à la monarchie aient été constamment mêlés à ceux qui furent portés à la religion, et qu'il soit impossible de les séparer entièrement, toutefois, pour mettre plus de méthode dans ce discours, je vais, dans la première partie, considérer plus particulièrement la révolution par rapport à l'ordre civil et politique, et dans la seconde partie l'envisager spécialement par rapport à l'ordre moral et religieux. Tel est le plan et le partage de ce discours sur la révolution considérée dans son cours et dans ses ravages.

En venant retracer ici le tableau de nos égarements et de nos malheurs, qui ont rempli le cours de la révolution française, ne pensez pas, Messieurs, que nous réveillions imprudemment ce qui est assoupi, que nous nous permettions des personnalités d'autant plus offensantes qu'elles seraient plus déplacées dans la bouche d'un ministre de l'Évangile. Nous ne mettrons pas dans nos discours une amertume qui n'est pas dans notre cœur. Loin de nous le coupable dessein de fomenteur des haines et des ressentiments; les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la charité comme de la science; et ce n'est pas de la chaire d'un ministère de paix, que descendront des paroles de discorde et de vengeance.

C'est à l'histoire qu'il appartient de nommer les personnages, de les peindre avec le crayon inflexible de la vérité, de les traduire devant le tribunal de l'avenir pour leur gloire ou leur confusion, lui recommandant les uns pour leur courage et leurs vertus, lui dévouant les autres pour leurs forfaits ou leur indigne lâcheté; tels sont ses droits, tels sont ses devoirs pour l'instruction de tous les âges. Nous ne faisons pas l'office d'historien, mais d'un

moraliste religieux qui réfléchit sur le passé pour en tirer des leçons utiles, et admirer en tout les desseins de cette Providence sévère, mais paternelle, qui nous a sauvés après nous avoir punis. Nous bornant dans ce discours à des généralités, nous accuserons bien plus les doctrines que les hommes, ne désignant, ne caractérisant aucun des auteurs de ces événements malheureux que nous allons rappeler. Et qui donc pourrait blâmer un tel dessein? Sans doute, nous n'aurons pas la prétention de donner des leçons de politique, et de convertir la chaire chrétienne en une tribune aux harangues; mais il est bien permis d'imiter ici ceux qui sont nos modèles en tout. Combien de fois n'est-il pas arrivé à Bossuet et à Massillon, dans leurs discours, de déplorer les maux que font à la société les passions humaines, de remonter aux causes de ces dissensions funestes qui renversent les États, de combattre les maximes subversives de l'ordre public, et de rappeler celles qui en sont le fondement? Notre devoir, c'est de respecter l'ordre établi, et d'en donner l'exemple par notre conduite comme par nos discours. Et ici, nous prétendons bien ne le céder à personne; s'il est une réserve commandée, il est une liberté légitime. Aurions-nous l'orgueilleuse faiblesse de ne vouloir jamais envisager le tableau de nos erreurs et de nos fautes? L'aveu que nous ferons de nos égarements est le premier de nos titres à l'indulgence, le seul même qui, en indiquant le repentir, puisse nous faire trouver grâce devant Dieu et devant les hommes.

Quand on veut rappeler les grands événements dont la France a été le théâtre, l'esprit se porte d'abord sur cette première assemblée politique, qui, convoquée par le monarque sous un nom antique et consacré dans nos annales, oubliant bientôt son origine et sa destination, se désigna elle-même par une dénomination nouvelle: usurpation qui en présageait tant d'autres si funestes à la monarchie.

Que de lumières, toutefois, que de talents, même que de vertus réunies dans cette assemblée! Devait-on penser qu'il se formerait dans son sein des orages terribles, qui, après avoir grondé longtemps sur le trône et l'autel, finiraient par les écraser? Comment se peut-il que tant de maux soient sortis de la même source d'où pouvaient sortir tant de biens? Pourquoi tant de folles pensées avec tant de lumières, tant de désordres avec tant de vertus? C'est, Messieurs, que l'esprit de sagesse ne présidait pas aux délibérations de cette trop célèbre assemblée; c'est que beaucoup de ses membres étaient imbus des nouvelles doctrines. Pénétrés des maximes irréligieuses et hardies des écrivains les plus vantés de leur siècle, possédés du démon des innovations, ils voulaient réaliser toutes les fausses théories dont ils étaient remplis, et ils ne craignaient pas d'essayer de refondre la France entière, et de tenter sur elle une expérience morale et politique, au risque de l'ébranler jusque dans ses fondements.

Après avoir prêté si longtemps une oreille patiente à toutes ces doctrines du mensonge, voudrions-nous aujourd'hui nous montrer impatients des instructions même modérées de la vérité, et refuser, par un lâche orgueil, de fixer un moment le tableau de nos fautes et de nos erreurs?

Messieurs, quand on ne consulte que le bon sens, on est bien tenté de croire qu'une nation qui a duré quatorze siècles avec autant de gloire et de prospérité qu'aucune autre, et qui même a vu briller pour elle un des plus beaux siècles, pour ne pas dire le plus beau siècle dont puisse s'honorer l'esprit humain, n'avait pas entièrement manqué d'un régime politique. Il est aussi naturel de penser que le tempérament des peuples se forme plutôt qu'il ne se donne, qu'il est moins l'ouvrage des hommes que du temps, que pour qu'un gouvernement soit cher à une nation et puisse être durable, il faut qu'il ait

ses racines dans les mœurs, dans les habitudes, dans les traditions, dans les croyances religieuses; hé bien, toutes ces pensées sont rejetées comme vulgaires. Non-seulement on projette quelques-uns de ces changements que la marche des temps et des idées semble rendre inévitables; mais on veut briser, en quelque sorte, avec violence, la chaîne des âges et des générations, et détacher entièrement le présent du passé. Élevant un mur d'airain entre les enfants et leurs pères, on ose dire et écrire sans détour, qu'il faut changer les lois, changer les mœurs, changer les hommes, changer les choses, changer les mots, tout détruire, oui, tout détruire, parce que tout était à recréer. Qu'attendre, Messieurs, d'une réunion d'hommes emportés par cet aveugle esprit de destruction universelle? Rien autre chose que le chaos: aussi cette assemblée régénératrice enfanta-t-elle une constitution sauvage, qui ne pouvait défendre ni le trône contre les caprices du peuple, ni le peuple de ses propres fureurs; qui, en établissant un roi sans autorité, devait aboutir à un peuple sans frein, et nous apprendre, par une fatale expérience, que là où tout le monde est maître, tout le monde est esclave.

Je suis loin de vouloir accuser les intentions de tous ceux qui s'égarèrent dans de fausses routes; c'est ici surtout qu'il est permis, sinon d'excuser, du moins de pallier bien des écarts par je ne sais quel entraînement de circonstances. Dans les grandes assemblées, toutes les passions fermentent à la fois et se communiquent des uns aux autres avec la rapidité de l'éclair. Que ne peut pas l'éloquence sur des auditeurs passionnés, la crainte ou l'exemple sur les âmes faibles ou timides, l'amour de la célébrité sur les talents ambitieux, l'apparence d'un bien qu'on désire et qu'on espère sur les âmes droites? Au lieu de censurer avec amertume, remercions le ciel de nous avoir éloignés des écueils contre lesquels tant d'autres

ont fait naufrage ; combien sont sortis coupables de cette assemblée, et qui certainement y étaient entrés innocents de tout dessein funeste ! Qu'elle est belle cette parole d'un écrivain sacré : Que celui qui est debout n'insulte pas celui qui est tombé ; qu'il craigne de tomber à son tour ! Mais oubliant les personnes pour ne voir que les choses, j'avoue que je ne puis partager l'admiration de ceux qui regardent l'époque de cette première assemblée comme très-glorieuse pour la nation. En effet, ce ne fut pas alors seulement la lutte de la force contre la faiblesse, mais quelque chose de plus hideux encore, le combat raisonné des systèmes contre l'expérience, des paradoxes contre les principes, de toutes les erreurs contre toutes les vérités. Je sais bien qu'on vit une minorité assez nombreuse lutter avec courage contre le torrent des mauvaises doctrines, et se dévouer noblement à la défense de la religion et de la monarchie, deux choses qui doivent être inséparables dans tout cœur français. Mais, lorsque, dans une assemblée, aux efforts héroïques du génie et de la vertu, viennent se mêler les folles opinions du plus grand nombre, et qu'on voit prévaloir des systèmes désastreux ; alors, s'il faut admirer, on doit frémir encore davantage ; et si l'on doit trouver beau cet ensemble de choses, cela sera beau si l'on veut, mais autant que peut l'être un vaste incendie.

Cette première assemblée se retire, avec la honte d'avoir préparé tous les maux de la patrie. On va s'apercevoir de plus en plus que la royauté n'est qu'un fantôme, qu'il n'y a plus rien de sacré, que tout sentiment de justice et d'humanité est éteint dans les âmes, et qu'à force de proclamer tous les droits, on avait oublié tous les devoirs ; et depuis le commencement de la seconde de nos assemblées politiques jusqu'à l'époque du consulat, je ne vois la France qu'à travers les tempêtes de la démocratie la plus orageuse et la plus sanglante.

Les calamités de huit siècles furent donc accumulées sur la patrie dans l'espace de huit années. Durant ces jours que je rappelle, si, au dedans, des guerriers combattant sous la bannière de la croix et des lis n'avaient retracé l'antique vaillance des Tancrede et des Godefroi ; si l'éclat de nos victoires et de nos conquêtes au dehors, n'était venu se mêler aux ténèbres de cette longue et profonde nuit, je ne sais ce qui serait resté de l'honneur du nom français. On vit ce que peut, pour le malheur d'un empire, l'irréligion armée de toute la fureur des passions qu'elle a déchainées ; et c'est alors que s'accomplit cette parole du Sage : Lorsque les impies et les méchants règneront, le peuple sera dans les gémissesments et les larmes ; *cùm impii sumpserint principatum, gemet populus* (1).

Je ne crois pas devoir retracer en détail cette longue suite de scènes de délire et de fureur, dégoûtantes par une triste et lugubre uniformité ; mais pour satisfaire mon cœur et le vôtre, ne faut-il pas que je m'arrête quelques instants sur ce qu'il y a de plus horrible et de plus douloureux dans l'histoire de nos malheurs, sur le sort de ces royales victimes, immolées par la tyrannie populaire, sur cet incroyable forfait qu'on voudrait oublier, et auquel on est malgré soi ramené sans cesse ? Ah ! que ne pouvons-nous déchirer dans nos annales les pages sanglantes qui en perpétueront le souvenir, et en dérober ainsi la connaissance aux âges futurs ! mais non, nous sommes condamnés à en porter éternellement la honte dans la postérité. Que dirai-je ici, Messieurs ? je voudrais éviter le langage d'un panégyriste outré, et bien davantage encore l'amertume d'un censeur. Est-ce donc à moi, dans cette chaire, qu'il appartiendrait de juger impolitique la conduite du meilleur comme du plus infortuné des monarques ? Je n'ignore pas ce que se permettent de faire

(1) Prov. xxix, 2.

observer quelquefois ceux même qui font profession d'honorer sa mémoire avec une tendre et religieuse vénération. On remarque que le prince n'est armé du glaive que pour rassurer les bons et faire trembler les méchants ; que son premier devoir est de défendre les droits de son trône, qu'il le doit à la religion comme à l'honneur, moins encore pour sa sûreté personnelle que pour le bien de son peuple ; que la bonté a ses abus, et qu'elle cesse de l'être quand elle épargne les perturbateurs audacieux du repos public. On aime à rappeler saint Louis, ce héros chrétien, qui, aussi terrible à la tête de ses armées qu'il était humble au pied des autels, sut bien comprimer ses sujets rebelles par la force des armes. On se plaît à citer ce Charles I^{er}, qui ne succomba qu'après avoir défendu par l'épée la couronne qu'il tenait de ses ancêtres, et qui, forcé de comparaître devant un tribunal de sang, refusa de le reconnaître, et lui dit avec une fierté royale : Ma mauvaise fortune ne m'a pas fait oublier mon rang et ma dignité ; je suis votre roi, et vous n'avez pas de pouvoir sur moi. Vous le voyez, Messieurs, je ne dissimule rien ; je répète le langage que l'on entend tenir quelquefois, et je ne sais quel sera celui de l'inexorable postérité. Mais laissons ici toutes ces froides discussions, pour ne voir, pour n'admirer que les vertus d'une âme supérieure. Louis aime les Français, comme une mère abusée par son amour aime son fils unique ; il défend qu'on verse pour sa cause une goutte du sang de son peuple, et se dévouant lui-même, il aime mieux qu'on verse le sien que celui de ses sujets. O ciel ! quelle abnégation d'un genre tout nouveau ! Il y a dans cet excès de tendresse pour un peuple qui n'en est pas digne, je ne sais quoi de si pur, de si désintéressé, de tellement au-dessus de l'homme, qu'on en est ému au fond des entrailles, et que le cœur profondément attendri ne permet plus à la raison d'improver dans le discours ce que d'ailleurs en secret elle désavoue.

Venez, Messieurs, venez contempler Louis au milieu des dangers, et dites-moi si vous avez connu quelque chose de plus grand et de plus sublime. Oui, qu'une populace féroce, armée de tous les instruments de mort, poussant des hurlements et des cris sanguinaires, pénètre jusque dans l'intérieur de son palais ; ne pensez pas que la crainte arrive jusqu'à lui. Louis va montrer le genre de courage le plus difficile, le plus rare de tous, celui du calme et d'une dignité sans affectation ; il fera voir qu'il y a réellement loin du fer des assassins à son âme royale ; seul il se présente à leur rage impie, et la sérénité de son front n'est qu'une faible image de celle qu'il éprouve au dedans.

Aurai-je maintenant le courage de vous faire pénétrer avec moi dans cette fatale tour où sont renfermées les augustes victimes ? Là se trouvent associées toutes les misères et toutes les grandeurs, toutes les douleurs et toutes les vertus, ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, et ce que la perversité humaine a de plus hideux et de plus féroce. Voyez dans votre roi une douleur profonde qui ne s'abaisse pas, et qui inspire la vénération et l'amour ; dans votre reine, ce mélange d'affliction et de majesté qui commande le respect ; dans une auguste princesse, sa résignation céleste et son dévouement héroïque ; dans la jeune fille des rois, le sentiment tendre et douloureux des infortunes de ses parents comme des siennes ; dans un royal enfant, les grâces, la candeur, l'innocence. Eloignez-vous de ce lieu de douleur, triste et aride philosophie ! que pouvez-vous pour le malheur avec vos paroles sans espérance ? Accourez, religion sainte ; vous seule pouvez égaler les consolations aux douleurs, vos espérances sont pleines d'immortalité. Que j'aime à recueillir de la bouche du plus malheureux des rois les paroles qu'il adresse au vieillard magnanime qui s'est dévoué à sa défense ! « Croyez-moi, lui disait Louis, croyez-moi, si

vous aviez eu à souffrir ce que j'ai souffert, et que vous fussiez, comme moi, à la veille de paraître devant Dieu, vous vous sauriez bon gré de n'avoir jamais eu d'autre philosophie que celle qui fait en ce moment mon unique soutien et ma consolation. »

Combien n'était-il pas affreux pour tous les vrais Français d'être obligés de trembler pour les jours du meilleur des rois ! Eh quoi donc ! tant de vertu, tant de bonté, tant de courage, ne fléchiront pas le cœur de ses bourreaux, et cette capitale ne s'armera pas tout entière pour le défendre ! et le ciel ne fera pas un miracle pour sauver l'innocence ! Inutiles, impuissants désirs ! La France est coupable, elle a comblé la mesure de ses iniquités ; il faut qu'elle soit plongée dans un abîme d'humiliation et d'opprobre. Messieurs, ce n'est ni vous ni moi qui avons versé le sang du juste ; mais vous et moi et tous ceux qui vivaient à cette époque, mais toutes les classes de Français, ou par une impiété déclarée, ou par une insouciance sacrilège, nous outragions le ciel et nous provoquions sa vengeance : abandonnant ses lois, nous courions sous les étendards de l'irréligion : Dieu nous a livrés à son empire, et pour punir notre orgueil, il a permis qu'un opprobre ineffaçable fût imprimé au nom français.

Nous touchons au dénouement de cette épouvantable catastrophe. Louis est prêt à tout, et son âme est élevée si haut, que rien de ce qui se passe sur la terre n'est capable de le troubler. Vient-on lui annoncer sa dernière destinée ; écoutez ce que rapporte un témoin oculaire, connu d'ailleurs par l'atrocité de ses actions comme par celle de ses écrits (1) ; je n'y changerai rien : « La noblesse et la dignité qui régnaient dans son maintien et dans ses paroles m'arrachèrent des pleurs de rage. »

(1) Hébert, substitut du procureur de la commune, auteur du Journal intitulé : *le Père Duchesne*.

L'heure dernière est donc arrivée. Quel cœur français se sentirait la force de contempler dans le char funèbre la royale victime, tout admirable qu'elle est par la simplicité de sa résignation sublime ? Surtout qui ne tremble de la suivre jusque sur les lieux où se consomme le plus noir des forfaits qui ait été commis sur la terre, depuis le déicide consommé sur le Calvaire ? Je ne veux point ici déchirer vos âmes par des images sanglantes ; je ne veux entendre que la parole inspirée du ministre du Dieu vivant : Fils de saint Louis, montez au ciel. Oui, c'est dans les cieux que je vois mon roi, à côté du plus saint de ses prédécesseurs, aujourd'hui ange tutélaire de la France, après avoir été victime de son amour pour elle. Il aime encore cette France qu'il a tant aimée sur la terre ; il offre son sang au Dieu des miséricordes, pour le peuple même qui a eu le malheur de le répandre. Oh ! si du haut des cieux il abaisse ses regards sur cette assemblée, il n'y voit que des cœurs français. Messieurs, au nom de la religion et de la patrie, vengeons le trépas de Louis, mais sachons le venger d'une manière digne de lui ; prenons en main le testament ineffable où son âme respire encore tout entière, et, pleins des sentiments qui l'ont dicté, allons sur le tombeau du roi-martyr déposer toute pensée de haine et de vengeance, abjurer toutes ces doctrines impies qui ont fait nos malheurs, promettre une fidélité nouvelle au sang de nos rois, et nous engager à confondre à jamais dans nos cœurs la religion, le prince et la patrie.

Je passe à la seconde partie de ce discours, dans laquelle je me propose d'envisager plus particulièrement la révolution française sous le rapport de l'ordre moral et religieux.

Il y a dans la révolution française un caractère satanique qui la distingue de tout ce qu'on a vu, et peut-être

et de saints personnages révéérés par leurs vertus et leurs bienfaits; de nouvelles divisions du temps, de nouvelles dénominations des jours sont introduites, et au lieu du patron qu'ont invoqué ses pères, et dont il a déjà vu briser l'image, le villageois ne trouve plus qu'une fleur de sa prairie, ou une plante qui croît dans la forêt.

Cependant les réformateurs sentent le besoin de remplacer les fêtes du christianisme pour le peuple qui les regrette, et ils leur substituent je ne sais quelles fêtes nationales, à la tête desquelles ils mettent celle de l'Être suprême. Mais c'est bien ici que se montre le vide de leur fausse sagesse; ces hommes si puissants pour détruire sont nuls pour édifier. Leurs fêtes ont je ne sais quoi de triste et de fatigant; la force et la crainte peuvent bien leur faire quelques sectateurs, mais en général le peuple repousse avec dégoût les apôtres du nouveau culte. Ils s'étonnent de la durée des fêtes chrétiennes depuis tant de siècles; et ils se demandent à eux-mêmes comment des hommes qui ont pu renverser le trône et vaincre l'Europe, ne réussiraient pas à conserver, par des solennités nationales, le souvenir des grands événements qui devaient immortaliser la révolution. Aveugles, qui ne voyaient pas qu'ils étaient sans mission et sans autorité pour établir un culte, et que par là même qu'ils ne le présentaient pas comme l'ouvrage de Dieu, ils le frappaient eux-mêmes de nullité! Rien n'est que par celui qui est. Dieu seul possède l'être, la vie et la fécondité, et c'est dans lui qu'il faut puiser le principe et la durée de toute institution. L'homme le plus faible fait, par ce secours divin, des choses prodigieuses; il établira une fête qui durera dix siècles, et les puissances de la terre auront beau prodiguer l'or et le secours des arts, s'ils se séparent de Dieu, ils ne produiront rien de semblable. Voyez toutes les législations de l'univers; en est-il une seule qui ne repose sur une base religieuse? L'homme

n'a en partage que le néant, et quand il agit seul, il en imprime le cachet à ses ouvrages. Que sont devenues ces fêtes décadaires, ce culte patriotique, ces hymnes de la théophilantropie, toujours insipides et bientôt un objet de risée? Le ridicule acheva ce que l'ennui avait commencé, et tout cela est tombé dans un éternel oubli.

Mais il restait à porter à la religion un coup plus sensible et plus redoutable; il s'agissait de l'attaquer dans son chef, et de dépouiller le souverain Pontife de sa double puissance. Ce projet conçu par les philosophes du dernier siècle va donc s'exécuter. Un auguste vieillard était alors assis sur la chaire de saint Pierre, vénérable non-seulement par ses cheveux blancs et par la majesté répandue sur toute sa personne, mais par les lumières de son esprit, la sagesse de son gouvernement, et la pureté de ses vertus. La victoire conduit les armées françaises dans la capitale du monde chrétien, la république romaine est proclamée, et l'on annonce au Pontife qu'il a cessé de régner.

A la nouvelle de la chute du trône pontifical, quelle joie, il nous en souvient encore, parmi les ennemis de la religion! que de violentes déclamations contre le Saint-Siège et ceux qui l'avaient occupé! Comme l'on se réjouissait hautement de ce que le sceptre de la superstition, disait-on, était enfin brisé pour toujours; et comme les hommes alors puissants, prenant leur impiété pour de la philosophie, félicitèrent pompeusement le genre humain d'être enfin délivré du despotisme sacerdotal!

La fausse philosophie aurait cru qu'il manquait quelque chose à son triomphe, si elle n'avait pas traîné un pape à son char. C'est en France qu'elle fait conduire son auguste captif. Bientôt le Pontife rassasié de jours, comme parlent les livres saints, accablé de fatigues comme d'infirmités, arrive à son heure dernière. Je crois

est brisé. On pouvait penser que les richesses lui donnaient ce crédit, cette considération qu'elles donnent toujours aux yeux du vulgaire et aux yeux des sages; hé bien, le sanctuaire est entièrement dépouillé, et ses ministres n'ont en partage que la plus complète indigence. On pouvait dire que ces dehors pompeux qui entouraient le culte, ce respect extérieur qu'on portait au sacerdoce, lui donnaient beaucoup d'empire sur l'esprit des peuples; hé bien, tout cela n'est plus, toute puissance d'opinion est détruite; les prêtres sont incarcérés, massacrés, avilis, traînés dans la boue; les autels sont renversés, les temples ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes, et qu'aux dissolutions d'un peuple effréné. Des animaux immondes, sous les vêtements des Pontifes, sont promenés sur les places publiques; les coupes sacrées servent à de profanes usages; et sur ces autels que la foi environne de chérubins éblouis, on fait monter de viles prostituées. Le philosophisme n'a plus de plaintes à faire, toutes les forces du pouvoir, tous les moyens de triomphe sont en sa faveur; s'il est vainqueur, ce ne sera pas sans avoir essuyé de longs et pénibles combats; il ne pourra pas dire: Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; mais enfin il aura vaincu! il pourra s'applaudir, chanter son triomphe, et s'asseoir fièrement sur la croix renversée. Mais, si le christianisme sort victorieux de cette lutte terrible, Chrétiens, réjouissons-nous de professer une religion si merveilleuse; et vous qui auriez le malheur de ne pas y croire, examinez du moins d'où vient à la religion cette force secrète qui la rend supérieure à tout depuis dix-huit siècles, à la paix comme à la guerre, aux échafauds comme aux triomphes, à l'orgueil comme aux humiliations, à la pauvreté comme à l'opulence, à la nuit du moyen-âge comme au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV, au raffinement et aux sophismes du dix-huitième siècle comme aux attaques sanglantes de la ré-

volution (1). Alors peut-être vous confesserez avec nous sa céleste origine, vous ferez dériver sa force d'en haut; et, comme nous, vous rendrez gloire à son auteur qui, suivant l'expression d'un écrivain sacré, était hier, est aujourd'hui, et sera dans les siècles des siècles (2).

(1) M. de Maistre. *Consid.* ch. v.

(2) Hebr. xiii. 8.

voir en lui une victime qui s'immole pour le salut de tous ; je me le représente sur son lit de mort, levant vers les cieux ses mains défaillantes, et les laissant tomber ensuite sur la France pour bénir le pays même qui le persécute. Il expire, et sa mort semble être le dernier acte expiatoire qu'attendait la justice divine pour se laisser fléchir, et pour faire lever sur la France des jours moins orageux.

Mais comment sera rétabli le Saint-Siège ? tant que les Français seront les maîtres de l'Italie, que d'obstacles pour l'élection du successeur de Pie VI ! Messieurs, la Providence a des secrets cachés aux hommes, de ces coups imprévus par lesquels elle se manifeste subitement, et déconcerte toutes les pensées humaines. Ici qu'arrive-t-il ? Un jeune capitaine s'était illustré aux yeux de l'Europe entière par la conquête de l'Italie ; ce qu'il avait su conquérir, il aurait bien pu savoir le conserver : et voilà qu'il conçoit, qu'il exécute le projet d'aller porter en Orient la gloire du nom français. Mais en même temps voilà que le ciel appelle du fond du Nord un guerrier indomptable, qui va sans le savoir être l'instrument des desseins du Très-Haut. Il aborde en Italie, il marche de victoire en victoire. Tout cède aux efforts de son bras, l'Italie est délivrée, et le sacré collège, au milieu du calme le plus profond, porte sur la chaire de saint Pierre le saint Pontife qui l'occupe encore ; et c'est ainsi que l'Eglise romaine triomphe par les mains mêmes des peuples qui ne sont pas ses enfants, et qui, après avoir rempli cette mission divine, disparaissent sans laisser de traces de leur passage.

Autrefois, Messieurs, au temps des Césars persécuteurs, le ciel accordait de temps en temps à l'Eglise chrétienne quelques intervalles de paix ; c'était comme des trêves durant lesquelles elle reposait de ses longs combats, et semblait réparer ses forces épuisées. Il en fut de

même pour la France et pour le Saint-Siège à l'époque que je rappelle ici ; le ciel a résolu d'apaiser pour quelque temps les fureurs de la persécution. A la fin du dix-huitième siècle, la révolution perd son caractère de démocratie turbulente et cruelle ; nous touchons à l'époque du consulat ; et avec le consulat commence un nouvel ordre de choses qui fera la matière d'un autre discours.

Maintenant, Messieurs, revenons pendant quelques moments sur ces dix années de révolution dont je viens de vous rappeler le souvenir.

Depuis un demi-siècle surtout, l'incrédulité, sous le nom de philosophie, était aux prises avec la religion chrétienne. Le ciel permit que ce qu'il y avait de plus distingué par le talent se déclarât contre la religion. Celle-ci eut bien, sans doute, de savants et solides défenseurs ; mais leurs écrits n'étaient pas lus de ceux qui auraient dû les lire. Pascal, Bossuet et Fénelon n'étaient plus, et n'avaient pas laissé d'héritiers de leur génie. Ce combat qui s'était soutenu pendant cinquante ans par la plume des écrivains, la révolution vient lui donner un caractère terrible. Ici c'est l'impiété armée contre le christianisme sans défense ; l'irréligion a tout pour elle, le christianisme a tout contre lui. L'univers est attentif pour savoir de quel côté restera la victoire. Les choses envisagées humainement à l'époque dont nous parlons, rien n'est faible comme le christianisme, rien n'est fort comme sa rivale et son ennemie. Si la fausse philosophie triomphe, je ne verrai là rien de très-étonnant ; elle a pour elle la force, la volupté, l'amour de l'indépendance, en un mot tout ce qui flatte le cœur de l'homme. Que si au contraire c'est la religion qui triomphe malgré sa faiblesse, je serai tenté de la croire animée de je ne sais quelle vertu intérieure et toute divine. Tout ce qui la soutenait a disparu ; on pouvait croire que le trône appuyait l'autel ; le trône

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES ET DANS SA FIN.

SANS doute, Messieurs, que l'histoire des siècles passés présente de temps en temps des époques singulièrement remarquables, qui semblent sortir du cercle ordinaire des choses humaines; mais je ne sais si les annales du monde offrent une époque de la même durée que la révolution française, aussi étonnante que celle-ci par la multitude et la grandeur des événements. Où trouverez-vous, en effet, dans un si court espace de temps, de si grandes calamités pour les peuples, et de si grandes infortunes pour les rois? Voyez la France, épuisant dans un petit nombre d'années toutes les formes de gouvernement, opprimée tantôt par les crimes et tantôt par les lois, éprouvant tout ce qu'il y a de plus extrême dans la tyrannie comme dans la licence, montrant à la fois toute la férocité des anciens persécuteurs, et tout le courage des anciens martyrs, étonnant enfin l'univers par ses victoires comme par ses forfaits.

Au dehors, que voyons-nous? Le saint-siège est deux fois renversé et deux fois rétabli; d'anciennes dynasties tombent pour se relever, et des rois nouveaux ne se montrent un instant sur le théâtre du monde que pour disparaître à jamais; des guerres nationales semblent, dans certaines contrées, menacer la population d'une destruction totale. Partout le christianisme, comme la civilisation, paraît être sur le penchant de sa ruine: l'Europe est ébranlée, bouleversée, démolie; et tout à coup elle est reconstruite sur ses antiques fondements. Enfin, après avoir passé par tous les genres d'épreuves et de per-

sécutions, la religion se relève avec son auguste chef, rentre avec lui dans la capitale du monde chrétien, et peut encore faire entendre sa voix du sein de cette Rome qui, destinée à régner par l'Évangile, quand elle ne règne plus par les armes, est véritablement la ville éternelle. Il y aurait, Messieurs, dans cet ensemble de crimes et d'héroïsme, d'élévation et de chutes, de bouleversements et de restauration, de quoi effrayer le génie d'un nouveau Tacite ou d'un nouveau Bossuet; jamais rien de si étrange, de si terrible n'est venu s'offrir aux veilles, à la plume d'un grand écrivain.

Que le naturaliste ne voie dans ces événements prodigieux que les jeux du hasard; que le politique se borne à étudier les ressorts secrets et l'enchaînement des causes secondes qui ont dû concourir à les opérer: le philosophe chrétien portera plus haut ses pensées; il s'élèvera jusqu'à celui qui tient dans ses mains puissantes les rênes des empires, et sait bien forcer les nations à recevoir les leçons du premier de tous les maîtres, celles de l'expérience. Oui, sachons reconnaître ici cette Providence qui ne permet le mal que pour en tirer le bien, qui a su ramener à la vertu par les excès des vices, à la subordination par la licence, à l'autorité par l'anarchie, à la religion par les écarts monstrueux de l'impiété; faisant ainsi naître l'ordre du désordre même, comme autrefois elle fit jaillir la lumière du sein du chaos.

Dans notre dernier discours nous avons considéré les effets de la révolution depuis ses commencements jusqu'à l'époque du consulat; ici les choses prennent une face nouvelle. La révolution est arrêtée dans sa marche démocratique, et se montre avec un caractère tout opposé: l'autorité se concentre. Bientôt déposée dans les mains d'un seul, elle arrive, par des progrès rapides, à un excès que l'Europe civilisée n'avait jamais connu, et dont nous avons été si miraculeusement délivrés. Ce sont les suites

dépouiller la religion de son divin ascendant, et l'on dirait qu'il voudrait joindre la tiare au diadème. Suivons-le maintenant dans ses combats contre la religion qu'il avait fait semblant de vouloir rétablir. Ainsi, l'épiscopat et le sacerdoce étaient enchaînés et fatigués sans cesse par des menées aussi arbitraires qu'avilissantes. Oui, c'étaient tous les jours de nouvelles entreprises contre la puissance spirituelle, qui tendaient à persuader que, dans l'Église comme dans l'État, tout devait émaner du chef du gouvernement, et que dans ses mains la religion ne devait être que le vil instrument de sa politique : comme si la fille du ciel devait toujours ramper aux pieds des mortels, ne jamais s'élever au-dessus des intérêts passagers de la terre, et même devenir complice de l'iniquité. Quel est l'évêque qui n'eût à gémir des entraves mises à l'exercice le plus légitime de son ministère, qui ne fût suspect par l'empire même que lui donnait sa qualité de pasteur sur son troupeau, et qui n'eût à redouter pour ses instructions comme pour toute sa conduite, les regards d'une surveillance inquiète et farouche ?

Autrefois le christianisme eut bien à lutter pendant trois siècles contre des persécutions cruelles ; mais, du moins, les Césars ne joignaient pas la perfidie à la cruauté, en se disant les protecteurs de l'Église ; mais, s'ils égorgaient ses ministres, ils ne s'immiscaient pas dans son enseignement. Ici, au contraire, toutes les bouches sont condamnées au silence, toutes les plumes enchaînées ; l'Église de France est indignement asservie ; ce n'est plus qu'un corps languissant, menacé d'une entière dissolution.

Les attentats contre l'Église chrétienne vont être poussés plus loin encore, et jamais la foi n'aura été exposée à de si grands périls. Déjà le saint-siège avait triomphé d'une première persécution ; l'impiété, comme irritée par sa défaite, va lui livrer de nouveaux combats, plus

cruels, plus longs, plus dangereux encore ; ni la vieillesse, ni la vertu, ni la dignité, ni la honte et le ridicule d'opprimer ce qui est faible quand on est tout-puissant, rien ne pourra garantir les États et la personne du Pontife Romain. Aux yeux de l'ambition tout se dénature : les vices deviennent des vertus ; tout ce qui paraît utile est réputé légitime, et l'injustice, dès qu'elle est un instrument politique, cesse d'être criminelle.

La capitale du monde chrétien est donc une seconde fois envahie, et le souverain Pontife, assiégé dans son palais, est déclaré dépouillé de son autorité temporelle ; ses États sont réunis à l'empire français, et le faux Charlemagne reprend les dons qu'avait faits autrefois le véritable, et qui étaient consacrés par une possession de dix siècles. Mais on ne se borne pas à dépouiller le souverain, on dépouille aussi le Pontife, en le mettant dans l'impossibilité d'exercer sa puissance spirituelle ; on s'empare de sa personne, on l'arrache par violence de sa capitale ; malgré son âge et ses infirmités, il faut qu'il supporte les fatigues d'un voyage fait avec la plus indécence et la plus cruelle précipitation, et cinq années consécutives de captivité et de souffrances seront le prix de son courage.

Ainsi la cité sainte est dans le veuvage et le deuil : ses solennités ont perdu toute leur pompe ; cette reine des nations n'est entourée que de ruines : au lieu de ces oracles de vérité qui sortaient de sa bouche, on n'entend plus que des gémissements.

Ainsi l'Église chrétienne a perdu son chef, ou s'il existe, c'est comme s'il n'existait plus pour elle. Mais je me trompe, Messieurs ; jamais l'autorité du souverain Pontife n'a été plus sensible à la terre entière ; jamais elle n'a reçu de plus grands hommages, et n'a fait d'aussi salutaires impressions sur l'esprit des peuples. L'univers contemple le vénérable captif ; sa prison a plus d'éclat que

le Vatican avec sa magnificence; ses chaînes sont plus glorieuses que son trône, et ses souffrances parlent plus haut que ne pourraient le faire les décrets émanés de sa puissance. La renommée de sa vertu a été portée jusqu'aux extrémités du monde; elle a pénétré de respect pour sa personne les communions chrétiennes qui sont séparées de la sienne, et l'univers s'est étonné de se trouver catholique tout entier par ses sentiments d'admiration pour le chef de notre Eglise. On dirait que la persécution suscitée au chef de la chrétienté lassant la patience du ciel, avait appelé sa vengeance sur l'auteur de tant de calamités; nous voici arrivés au temps de sa décadence.

Au milieu de ces bouleversements et de ces désastres qui faisaient gémir le monde entier, on se demandait avec inquiétude quand finirait donc ce long amas de crimes et de calamités. La jeunesse irréfléchie et les hommes passionnés ne concevaient pas que l'édifice immense, élevé par la force et maintenu par elle, pût jamais être ébranlé. Si quelquefois on voulait leur faire craindre l'instabilité des choses humaines, ils étaient tentés de voir dans ces réflexions les signes d'une humeur chagrine, peut-être de la malveillance; ou bien, s'ils en étaient frappés, ils se reposaient sur le génie qui présidait aux destinées de l'Europe comme de la France. Les vrais sages, ceux qui comptent pour quelque chose l'expérience et les leçons de l'histoire, prévoyaient que cette puissance monstrueuse périrait par ses excès mêmes; qu'un empire qui n'avait sa base ni sur la patrie ni dans les affections du peuple, qui ne s'était élevé et ne se maintenait que par la destruction violente de toutes les lois, de tous les droits, de toutes les habitudes, ne pouvait que tomber; que la haine profonde, mais concentrée, de toutes les nations de l'Europe opprimée éclaterait tôt ou tard, et porterait peut-

être dans notre France tous les maux que nous avons portés chez elles. Ces réflexions, prises dans les souvenirs du passé et dans la nature des choses, se fortifiaient par la pensée de cette Providence qui veille à la conservation de l'ordre public et des sociétés humaines. Surtout le catholique, s'appuyant sur les principes de sa foi, en même temps qu'il devait gémir davantage, était plus rassuré, et devait espérer avec plus de confiance le terme de nos malheurs. L'Eglise Gallicane n'a pas, il est vrai, de promesses qui garantissent sa durée jusqu'à la fin des temps; mais ici il se trouve que sa destinée est comme liée à celle de l'Eglise entière qui ne doit jamais périr. C'est le corps de l'Eglise qui est en souffrance. Elle sera délivrée; il faut que celui qui l'opprime et le menace d'une ruine totale, ou revienne à d'autres sentiments, ou qu'il disparaisse. Telles étaient les pensées de enfants de l'Eglise; leurs espérances n'ont pas été vaines.

Enfin la Providence commence à s'expliquer par des revers inattendus qu'elle envoie à celui qui jamais n'avait connu que des succès inouïs. Un historien de l'antiquité, en rappelant comment un général romain s'était obstiné à se perdre lui-même, fait une réflexion bien remarquable sous la plume d'un auteur païen : Lorsque Dieu, dit-il, veut changer le sort des hommes, il a coutume de pervertir leurs conseils, en sorte qu'ils paraissent avoir mérité leurs infortunes, et n'être pas moins coupables que malheureux. Et voilà ce que nous allons voir se réaliser. Oui, c'est par une suite de desseins et d'entreprises, fruit d'un aveuglement étrange, que le dominateur de l'Europe va préparer, poursuivre, et enfin consommer lui-même sa ruine.

Il existe au midi de l'Europe une nation que nos beaux esprits du dix-huitième siècle nous avaient appris à mépriser, mais qui, aux époques mémorables de son histoire, avait su montrer la véritable grandeur, celle des

sentiments et du caractère. On semblait croire qu'on pouvait impunément la traiter avec mépris, et qu'il suffisait de lui présenter des fers pour qu'elle s'empressât et s'honorât en quelque sorte de les porter. On s'empare de la personne de ses princes; on la prive de ses plus braves soldats, on envahit ses provinces, elle est sans gouvernement, sans armée, sans défense; et voilà qu'en prenant conseil de sa fierté, elle s'indigne de ce qu'on veut l'asservir; elle ne veut pas être subjuguée, elle ne le sera pas. Le ciel a permis que le vainqueur de tant de nations outrageât celle qui, la plus patiente dans ses entreprises, ne sait pas l'être à supporter les affronts. Elle donne au monde l'exemple d'une résistance magnanime; et à ce noble signal les peuples du Nord se réveillent, soulèvent en soupirant leurs chaînes pesantes, et n'attendent que le moment de les briser.

Ce moment arrive par un second aveuglement plus étrange encore que le premier: la victoire conduit une seconde fois le maître de la France sur les confins de l'empire de Pierre-le-Grand; fier de ses nouveaux triomphes, plus fier encore de commander à la plus belle, à la plus formidable des armées, et capable, ce semble, de conquérir le monde entier, il se livre au prestige d'une ambition immense; dans son ivresse, il franchit les barrières où tout l'avertit de s'arrêter; contre tous les conseils de la prudence, il s'obstine à s'avancer dans la saison des frimas; et l'ancienne capitale des czars reçoit pour la première fois une armée française dans ses murs. Le vainqueur croit y trouver la paix et le comble de sa gloire, il y trouve le terme de ses longues prospérités; c'est là que la Providence l'attendait, ce semble, pour appesantir sur lui sa main puissante, et commencer cette suite de châtimens qui devaient aboutir à sa ruine totale. Mais quelle résolution farouche viennent inspirer ici l'amour de l'indépendance et le désir de ruiner les armées françaises en

les privant des choses les plus nécessaires? Le désespoir et la vengeance mettent la torche aux mains du peuple vaincu, et l'une des plus magnifiques, des plus opulentes cités de la terre, livrée aux flammes, n'est plus qu'un immense bûcher. Effrayé du courage terrible d'un peuple qui brûle sa patrie plutôt que de subir la loi, frappé du danger d'être surpris par les rigueurs d'une saison si cruelle dans un si âpre climat, le vainqueur va-t-il s'éloigner de ces lieux de mort et de désolation? Non; par une de ces fautes qu'on peut appeler surnaturelles, il s'obstine à y prolonger son séjour, abusé par je ne sais quel espoir d'une paix qui sera refusée; et ces délais vont causer sa ruine. La retraite est inévitable; le nouveau Cambyse se met en marche, à la tête d'une armée qu'anime bien encore sa valeur première. Mais que peut l'héroïsme français contre l'intempérie de l'air? Vous savez comment nos formidables légions disparaissent dans ces climats glacés, devant le souffle du Tout-Puissant, et chacun de nous se rappelle combien la France frissonna d'horreur au récit authentique de ce désastre, le plus grand dont l'histoire des hommes ait conservé le souvenir.

Cependant le Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois, a mis dans celui d'un monarque magnanime le désir d'affranchir l'Europe. Il part de sa capitale, s'avance noblement à la délivrance de l'Allemagne asservie, entraînant avec lui les peuples et les rois. Mais que ne peut pas cette France inépuisable en hommes comme en ressources? que ne peut pas surtout la valeur française? Les contrées que l'Elbe arrose sont témoins de ses nombreux triomphes; mais ici encore l'orgueil inflexible du vainqueur se refuse à une retraite commandée par la prudence, et qui pouvait être si glorieuse, et bientôt il est forcé d'en faire une dont la précipitation et les désastres annoncent des événements qui vont changer la face du

et la fin de la révolution dont nous nous proposons aujourd'hui de vous entretenir.

Nous serons sans doute obligés de rappeler bien des erreurs et bien des excès; mais nous tâcherons de ne rien dire qui soit indigne de la chaire chrétienne. Si la religion ne commande pas d'applaudir à la tyrannie des mauvais principes et des persécuteurs, elle apprend à révéler en eux les instruments de la justice divine; et si l'indignation contre le vice peut être vertu, la haine personnelle ne le fut jamais; on s'apercevra que nous n'avons pas fait usage de tous nos droits et de toute notre liberté. Nous n'ignorons pas avec quelle véhémence, autrefois, un des plus grands pontifes comme un des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, s'éleva contre la mémoire de Julien l'Apostat, dont il avait pourtant été le sujet; mais nous voulons respecter jusqu'à l'excessive délicatesse des temps modernes, et nous aimerions mieux que, dans nos tableaux, les traits parussent plutôt adoucis que s'ils étaient trop ressemblants. Tel sera l'esprit de ce discours sur la révolution considérée dans ses suites et dans sa fin.

Un homme a paru au milieu de nous, qui, né, ce semble, avec le pressentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'événements inouïs, jusqu'à la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un faible mortel malgré la force et le nombre des obstacles, soit pour le perdre et le précipiter, malgré tous ses efforts pour échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle prend un homme obscur, au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe; et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années

de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, de s'asseoir lui-même sur le plus beau de tous les trônes, et de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développe en lui des qualités extraordinaires qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infailible et malheureux pouvoir de subjuguier l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne saurait être un grand homme, on est forcé de reconnaître qu'il eut éminemment tout ce qu'il fallait pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers; une vigueur de santé que rien n'altère, une activité d'esprit que rien ne fatigue, une inflexibilité de pensées que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie, tout cela contribue à faire de lui un des instruments les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les pièges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui, les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations exterminées, les peuples asservis, la religion et ses ministres opprimés; et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante.

Enflé de tant de succès et de puissance, il semble dire, comme ce roi d'Assyrie dont parle le Prophète (1) : C'est mon bras qui a exécuté ces grandes choses; ma langue a été mon conseil; c'est moi qui ai déplacé les bornes des nations, enlevé les trésors des princes, arraché les rois de leur trône; les peuples les plus redoutables de la terre ont été pour moi comme un nid de petits oiseaux sous la main de celui qui le trouve; ils m'ont été soumis, sans qu'il se soit trouvé personne qui osât ouvrir la bouche pour se plaindre.

(1) Isai. x, 14 et seq.

Mais voici qu'après ce cours de prospérités sans exemple, le Seigneur, comme parle le même Prophète (1), visite la fierté du cœur de ce conquérant et l'orgueil de ses yeux altiers. La main invisible de celui qui le soutenait se retire, et dès lors ses succès ne sont plus si rapides et si certains; on s'aperçoit qu'il est possible de lui résister; sa ruine commence. D'un bout de l'Europe à l'autre les peuples se réveillent; le colosse de sa puissance est attaqué; il chancelle, il tombe de toutes parts avec un horrible fracas. Des armées ennemies pénètrent jusqu'au cœur de son empire; d'abord il résiste avec une heureuse audace, mais bientôt l'incertitude, le trouble sont dans ses pensées et dans ses conseils; il s'abandonne lui-même, et le prodige de ses revers égale ou surpasse le prodige de ses succès.

Voyez comme le ciel exerce sa justice! Celui qui était la terreur des nations en est devenu comme le jouet et la risée: au lieu de succomber au champ d'honneur, il signe sa dégradation de sa propre main. Messieurs, on ne se moque pas impunément de Dieu. Sans doute, celui qui vit dans l'éternité ne se hâte pas de punir dans le temps; et vous connaissez cette belle parole, qui seule suffirait pour expliquer l'énigme du monde présent: « Dieu est » patient, parce qu'il est éternel. » Messieurs, quand un homme que Dieu a tiré de la poussière pour le combler de gloire et de puissance ne s'en sert que pour braver le ciel et la terre, que pour être le fléau de la religion et de l'humanité, bien souvent Dieu en fait une justice éclatante; sa prospérité est comme le scandale de la Providence, et la Providence le fait disparaître. Il est donc brisé à son tour le marteau qui avait brisé les nations: le genre humain est vengé, l'Europe est délivrée, la France est sauvée, la religion a triomphé, et le ciel, par

(1) Isai. x, 42.

le châtement visible du coupable, s'est absous lui-même aux yeux de l'univers.

J'ai cru, Messieurs, devoir tracer d'abord le tableau tout entier, quoique très-abrégé, et bien imparfait, sans doute, des commencements, des progrès, de l'élévation et de la chute de celui qui naguère gouvernait la France; et cela afin de vous faire saisir comme d'un coup d'œil, dans toute son étendue, la marche et l'action de la Providence dans les événements, et sur celui qui en était l'instrument sans le savoir. Maintenant entrons dans les développements convenables, et suivons ce personnage fameux: premièrement dans le cours de ses prospérités, secondement dans la guerre d'un genre nouveau qu'il fait à l'Eglise chrétienne, troisièmement dans les jours de sa décadence et de sa ruine totale; et nous aurons lieu d'admirer cette Providence qui se joue de ses ennemis, se rit de leurs projets, et qui, disposant tout avec sagesse, marche à ses fins avec une force invincible.

Dans l'année même qui précéda la fin du dernier siècle, la France se trouvait dans un état d'inquiétude et d'angoisse qui faisait présager un changement politique; elle était placée sous un de ces gouvernements équivoques qui n'inspirent ni amour ni crainte, assez fort pour opprimer les bons, trop faible pour comprimer les passions remuantes et séditieuses, insupportable à tous. Aussi les esprits soupiraient après un autre ordre de choses, et en avaient un pressentiment secret; mais quelles mains habiles et puissantes viendront sonder et guérir les maux de la patrie? Hélas! ils étaient encore loin de nous les jours que nous voyons aujourd'hui! Alors il vivait dans la pensée des Français, il était même l'objet de leur admiration le jeune capitaine qui, après avoir conquis l'Italie, était allé porter la guerre en Orient. Ce qu'il pouvait y avoir de redoutable dans son âme était couvert d'un voile que le temps n'avait pas encore soulevé

pour le plus grand nombre; on ne le voyait qu'environné de cet éclat de la victoire qui éblouit les yeux du vulgaire, et souvent même ceux des sages. Mais comment pourrât-il abandonner son armée sur une terre étrangère? Osera-t-il traverser les mers au milieu de tant de périls? Messieurs, le ciel l'a choisi pour être l'instrument quelquefois de sa miséricorde, presque toujours de sa justice; il le couvre du bouclier de sa protection puissante, et le guide à travers les écueils et les tempêtes. Tout à coup il reparait sur le sol de la France, et voilà que tous les regards se tournent vers lui comme vers un libérateur. Son nom vole de bouche en bouche dans toutes les provinces; ses exploits, sa haute réputation, le bonheur qu'il avait de ne paraître souillé d'aucun de ces crimes particuliers qui déshonorent à jamais, sa jeunesse même, enfin le besoin pressant d'un gouvernement plus sage et plus ferme, tout inspirait en lui une confiance dont il devait si cruellement abuser. Bientôt une révolution prompte, sans être sanglante, le porte à la tête des affaires publiques, sous le titre modeste de consul; la France respire, et la nation croit entrer dans une longue carrière de paix et de prospérité. Ayons le courage d'être justes, même envers l'ennemi du genre humain, disons que les espérances qu'on avait conçues semblent d'abord se réaliser; que celui qui devait faire revivre les maîtres fâcheux de l'Empire romain commença par des traits de justice et d'humanité; que par lui des lois de sang sont adoucies, et que, pendant quelque temps, l'autorité dans ses mains fut, en général, moins arbitraire et moins oppressive qu'elle ne l'était auparavant. Toute l'Europe a su qu'il avait été loué pour quelques actes de son administration par le monarque même qui nous gouverne aujourd'hui, et cela dans une lettre digne, par l'élévation des sentiments qui l'ont dictée, de passer à la dernière postérité, et de servir à jamais de modèle à tous les rois malheureux,

Ainsi la paix de l'État paraît cimentée par la paix de l'Eglise, et tout semble prospérer au gré de celui qui préside à l'administration publique. Se voir à la tête de la France entière, agrandie même de plusieurs belles et riches provinces, quelle destinée pour un homme sorti d'un rang obscur, et dont le nom ne se trouvait pas une seule fois dans les annales de notre patrie! Mais c'est peu pour une ambition insatiable; il aspire en secret à être un nouveau Charlemagne par les titres et par la puissance. D'abord il affecte de dédaigner ce qu'il désire. On dirait qu'il se prête à la grandeur plutôt qu'il ne la recherche; mais en même temps il sonde et travaille l'opinion publique, dispose les esprits en éveillant la crainte dans les uns et l'ambition dans les autres, laisse enfin éclater ses desseins, et bientôt la couronne impériale est mise sur sa tête. Comment ne pas réfléchir un moment, à cette occasion, sur la conduite et les variations de ce peuple, qui, s'étant placé hors de la nature et de la vérité, ne sait plus ce qu'il veut ni où il va, se jette successivement dans ce que les extrêmes ont de plus choquant et de plus vicieux, et se montre tout à la fois aussi léger que barbare. Ainsi je le vois d'un côté chasser de leurs sépulcres, profaner les ossements de quarante générations de rois, et de l'autre exhumer les cendres de quelques écrivains impies et licencieux, pour les porter en triomphe et les exposer aux hommages de cette capitale. S'il brûle et jette au vent les restes vénérables de la bienheureuse patronne de Paris, il décerne à des monstres de cruauté les honneurs de l'apothéose. Il a, d'une main sacrilège, renversé le trône de saint Louis et de Henri IV; et maintenant il se donne pour maître un homme qui n'a rien de français, et qui met à la place d'une autorité paternelle les caprices d'un pouvoir farouche. Sur la tombe du meilleur des rois, nous avions proclamé ce que nous appellions la liberté, en invoquant Brutus avec une fierté

toute française ; et voilà que de nos propres mains nous forgeons les chaînes de notre honteuse servitude. Providence, je vous adore ; pour nous punir de nos iniquités, vous n'avez eu besoin que de nous abandonner au délire de notre orgueilleuse raison.

Assis sur le premier de tous les trônes, le dominateur de la France sent bien que sa famille est étrangère au milieu de toutes ces dynasties européennes consacrées par les siècles ; et l'on dirait qu'humilié de cette pensée, il roule dans sa tête le projet d'abaisser ou de détruire toutes les dynasties régnantes pour élever la sienne sur leurs ruines, que c'est là comme l'âme de sa politique et la raison secrète de toutes les guerres qu'il entreprend. Laisant à l'histoire à démêler ici les causes et les prétextes, nous n'envisageons que les événements et les résultats. On est forcé d'en convenir, rien n'égale la rapidité de ses conquêtes ; plus d'une fois il a pu dire avec vérité le mot si célèbre de César. A peine, en effet, a-t-il quitté les rives de la Seine, qu'il gagne des batailles sur le Danube, fond comme l'aigle sur la capitale de la monarchie autrichienne, bat dans les plaines d'Austerlitz les armées réunies de deux puissants souverains qui les commandent en personne, et dicte la paix. Une année s'écoule, et voilà qu'il se précipite sur la monarchie de Frédéric et la renverse d'un seul coup, envahit la Pologne, s'avance jusque sur les frontières de l'empire Moscovite, et remplit l'Europe épouvantée du bruit de son nom et de la valeur de ses armées invincibles. La paix n'est pas plutôt conclue sur le Niémen, qu'il médite de nouveaux projets d'agrandissement ; il porte la discorde et la guerre au sein d'une nation alliée fidèle et généreuse de la France. Bientôt il quitte les bords de l'Ébre pour se porter de nouveau sur le Danube, et va terminer dans les plaines de Wagram, par une bataille mémorable, la campagne la plus glorieuse pour les armes françaises.

Après tout ce fracas de conquêtes inouïes, de trônes renversés, de nations subjuguées, va-t-il se reposer enfin, travailler au bonheur des peuples, faire fleurir au sein de la France la religion, les mœurs, les lois, les lettres, l'industrie, tout ce qui doit être cher au cœur de ceux qui sont appelés à gouverner les hommes ? Ne doit-il pas lui-même être étonné de sa grandeur, sentir qu'elle n'est pas son ouvrage, qu'elle lui vient de celui par qui règnent les rois ? et la reconnaissance ne va-t-elle pas le rendre adorateur fidèle de celui à qui il doit son élévation et sa gloire ? Messieurs, il est peu d'hommes qui soient heureux impunément ; si plus d'une fois l'adversité épuise les âmes, presque toujours la prospérité les corrompt ; elle est comme l'ivresse de la raison. Ici nous allons voir l'impiété et la tyrannie s'accroître avec les succès et la puissance.

Le dessein est formé de tout envahir dans l'Église comme dans l'État, et d'immoler aux caprices d'un pouvoir tyrannique, la liberté religieuse comme la liberté civile. Il rentre dans cette capitale, et nous vîmes les princes et les rois accourir, comme ses vassaux, se ranger autour de son trône. Je ne sais si l'histoire présente un semblable phénomène d'élévation et de prospérité.

La religion est également ennemie de la tyrannie et de la licence ; elle ne prêche pas moins la justice aux princes que la soumission aux peuples ; elle avertit les puissances qu'elles ont dans les cieux un maître de qui elles relèvent comme leurs sujets, qu'elles n'ont pas le droit de commander le crime, et qu'il est des cas où il faut savoir dire : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. De là cette haine profonde que le nouveau maître de la France portait à la morale chrétienne. Il s'irrite à la seule pensée qu'il y a dans la conscience quelque chose qui pourrait bien ne pas fléchir devant lui ; il voudrait seul régner sur les âmes ; il est préoccupé de je ne sais quel dessein de

monde. Les armées ennemies s'avancent vers nos frontières, pressent la France de toutes parts, et envahissent ses provinces. Mais cette ligue européenne résistera-t-elle au choc des opinions, des intérêts, des rivalités nationales, et n'aura-t-elle pas le sort de tant d'autres? mais la paix offerte par elle ne sera-t-elle pas acceptée, et même avec joie? Cette belle France ne sera-t-elle pas la proie de l'étranger, et livrée à ces démembrements qu'entraînent les conquêtes? Cette glorieuse capitale, sur laquelle se réunissent, ce semble, tant de haines et de vengeances, ne sera-t-elle pas réduite en cendres? Les puissances ennemies ne voudront-elles pas conserver le sceptre de la France dans la famille de celui qui la gouverne? celui-ci ne prendra-t-il pas conseil de son audace accoutumée, et ne voudra-t-il pas, secondé de tant de braves qui l'entourent, ou s'ensevelir sous les ruines de sa grandeur, ou la conserver avec gloire? Enfin, l'héritier de tant de rois, sans armes, sans ressources dans sa retraite, que peut-il pour remonter sur le trône de ses pères? Messieurs, on le voit bien, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées; ce qui était invraisemblable est précisément ce qui est arrivé : une foule de circonstances particulières qu'il était impossible de préparer et de prévoir, mais qui étaient ménagées par la Providence, amènent des résolutions subites qui jusque-là n'étaient point arrêtées. Ceux qui gouvernent, dit Bossuet, font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus; il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens. Ici, Messieurs, tout est divin. Voyez comme le ciel, chargé de nuées amoncelées et sombres qui recèlent la foudre et les tempêtes, s'éclaire tout à coup pour ne laisser voir que l'éclat d'un beau jour. Tout prend en un clin d'œil une face nouvelle; les haines s'apaisent, les cœurs se rapprochent, l'ennemi devient libérateur, et vingt peuples

divers se mêlent à l'immense population de cette capitale, sans trouble et sans inquiétude. Les rois d'un jour disparaissent comme des fantômes, et les rois véritables vont se retrouver au milieu de leurs peuples. Le cri d'amour qui appelle les enfants de saint Louis a retenti jusque dans leur asile; ils paraissent, et le bonheur est rendu à la France, comme la paix au monde; tandis que celui qui en était le fléau, survivant à sa défaite, est relégué tristement dans un coin du globe, d'où il peut entendre les cris de triomphe par lesquels les peuples de l'Europe célèbrent leur délivrance. Dieu l'a voulu ainsi dans sa justice, et plus encore dans sa miséricorde.

Puisse cet homme, qui est tombé de si haut, s'abaisser en esprit sous la main qui le frappe, et faire servir ses humiliations mêmes à l'expiation de ses égarements! Puisse-t-il, tandis que sa mémoire sera condamnée par les hommes, trouver grâce, par son repentir, devant un tribunal bien autrement redoutable que celui de la postérité.

Maintenant, Messieurs, c'est à nous à reconnaître, par notre conduite, les bienfaits du ciel, et à ne pas mériter par notre ingratitude qu'il nous retire ses faveurs. Loin de nous les plaintes et les murmures qui sembleraient accuser la Providence, et lui commander en quelque sorte de nouveaux miracles; ayons la sagesse de ne pas empoisonner le présent par de stériles regrets, et de ne pas anticiper sur l'avenir par des vœux aussi fatigans qu'inutiles. Si le temps détruit, le temps aussi perfectionne; il n'est pas plus en notre pouvoir d'accélérer sa marche que de l'arrêter. Le chêne antique de la monarchie, dont les rameaux avaient ombragé le berceau de beaucoup d'entre nous, après avoir lutté pendant quatorze siècles contre les vents et les orages, fut abattu par la plus violente tempête qui ait agité le monde; mais ses racines étaient restées cachées et vivantes sous les ruines, dans le sol de la France. Aujourd'hui, vivifié par un

soleil nouveau, il peut croître et s'élever encore sous les yeux de l'Europe, plein de vigueur et de majesté. Jeunes Français, le sort de la patrie est entre vos mains; il ne s'agit, en respectant l'ordre établi, que d'abjurer toutes ces maximes d'impiété et d'anarchie, et de revenir aux saines doctrines, les seules gardiennes des mœurs, des lois et de l'ordre public. Chrétiens et Français, nous le rappellerons ici pour l'instruction de la jeunesse qui nous entend : depuis plus de huit siècles, la France est gouvernée par des monarques issus du même sang : connaissez-vous sur la terre une race meilleure, une plus longue suite de rois éclairés, vaillants et bons, plus faits pour occuper un trône, et plus dignes de commander aux hommes? La France a bien eu ses jours de décadence comme de gloire, d'infortune comme de prospérité; mais où est en Europe la nation qui ait été pendant huit cents ans plus glorieusement et plus heureusement gouvernée que la nôtre par des princes d'une même dynastie?

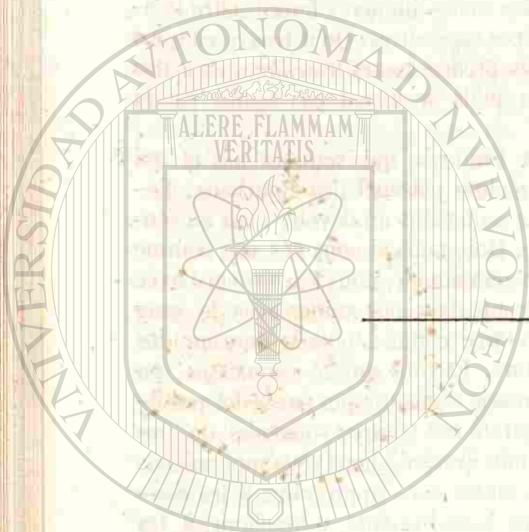
Faut-il rappeler ici et celui qui en fut le fondateur, renommé par sa politique comme par sa vaillance; et ce Philippe qui mérita et qui a gardé le titre d'Auguste; et ce saint Louis qui sut être roi en chrétien, et chrétien en roi, grand homme de guerre comme grand législateur; et ce Charles, dont le surnom atteste la haute sagesse; et ce Louis XII, le Père du peuple; et ce François I^{er}, le Père des lettres; et ce bon, ce grand Henri, dont la mémoire sera éternellement populaire; et ce Louis qui a donné son nom à son siècle, et à qui la postérité a confirmé le surnom de Grand; et cet immortel élève de l'immortel Fénelon, qui promettait à la France un règne si beau; et cet autre Dauphin plus rapproché de nous, qui, à de si grandes connaissances, joignait de si grandes vertus; enfin ce monarque aussi bon qu'infortuné, dont je n'ose prononcer le nom, tant son souvenir nous accable, et dont le cœur ne sut jamais qu'aimer et pardonner?

Messieurs, je crois voir toutes ces générations de rois revivre sous nos yeux, se montrer à nous rayonnantes de gloire et de majesté, et présenter elles-mêmes au peuple français l'héritier de leur trône et de leur puissance. C'est de leurs royales mains que nous l'avons reçu ce Louis le Désiré, dont la sagesse et les lumières feront notre bonheur après avoir fait nos espérances. Qu'il trouve en nous les sentiments que ses prédécesseurs trouvèrent dans nos pères, toutes les fois qu'ils ne furent pas égarés par la fureur des partis.

Pour nous, vieux Français, qui sommes nés et qui avons vécu sous le régime paternel des Bourbons, l'amour du roi n'est pas seulement un devoir, c'est un sentiment de piété filiale. Oui, nous aimons nos rois comme un fils aime son père; cet amour, nous l'avons sucé avec le lait maternel; il coule dans nos veines avec le sang français, il a toute la force comme toute la douceur des sentiments de la nature. Et vous qui ne connaissez, en quelque sorte, la dynastie régnante que par la foi publique, qui êtes étrangers à ces tendres souvenirs de nos premières années, jeunes Français, nous vous apprendrons à aimer nos rois; ou plutôt vous apprendrez à les connaître vous-mêmes par leurs bienfaits, à les chérir, à les bénir pour la douceur et la justice de leur règne. Bientôt on vous verra rivaliser avec nous d'affection pour eux; et comme nous, vous sentirez que, dans un cœur français, l'amour du roi se confond toujours avec celui de la patrie.

Qu'il ne cesse donc de se faire entendre au milieu de nous, ce chant vraiment national, chant religieux et guerrier tout ensemble; qu'il retentisse dans nos camps comme dans nos temples; qu'il soit à jamais le signal de l'honneur et de la fidélité; qu'il s'échappe de nos cœurs pour porter jusqu'aux cieux l'expression de nos désirs les plus ardents : Seigneur, sauvez le Roi; *Domine, sal-*

vum fac Regem! et daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *Domine, salvum fac Regem, et exaudi nos in die quâ invocaverimus te!*

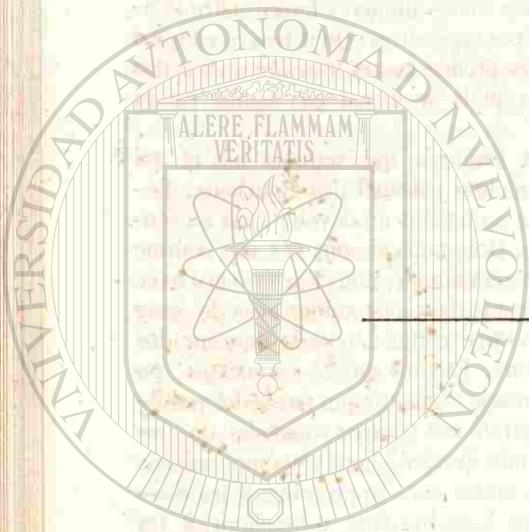


SUR LES MISSIONS (1).

JE viens remplir aujourd'hui, Messieurs, un bien étrange ministère; je viens faire devant vous, non pas uniquement l'éloge des Missions, mais leur apologie; non pas uniquement en célébrer les bienfaits, mais les venger des attaques et des insultes de l'impiété. Et certes, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire déplorable, que dans le royaume très-chrétien on soit obligé de prendre hautement la défense d'un apostolat qui a fondé et perpétué la religion sur la terre, qui seul a pu éclairer les peuples infidèles, comme il peut seul ranimer la foi chez les peuples chrétiens dégénérés? Oui, de nos jours, des ministres de paix sont présentés comme des perturbateurs du repos public; les médecins des âmes sont traduits comme de vils charlatans de religion, et peu s'en faut que les prédicateurs de la morale évangélique ne soient qualifiés impudemment de corrupteurs des consciences. Écoutez leurs vains détracteurs, ils vous diront : Pourquoi des missions? Sommes-nous donc des sauvages qu'il faille civiliser, ou des idolâtres qu'il faille amener à la connaissance du Dieu unique auteur de l'univers? Vous gémissiez sur les vices et la corruption du peuple; c'est un mal de tous les temps; pour y remédier autant qu'il est possible, ne suffit-il pas des pasteurs ordinaires révérends de leur troupeau? Et qu'a-t-on besoin de ces inconnus venant de je ne sais où pour nous effrayer par leurs voix étrangères? Que signi-

(1) Cette conférence est la dernière que M. l'évêque d'Hermopolis ait prononcée dans l'église de Saint-Sulpice, en 1822. Il l'avait d'abord composée pour une assemblée de charité, qui se tint à l'archevêché, le 19 avril 1819; et nous avons laissé subsister quelques passages qui se rapportent à cette circonstance.

vum fac Regem! et daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *Domine, salvum fac Regem, et exaudi nos in die quâ invocaverimus te!*



SUR LES MISSIONS (1).

JE viens remplir aujourd'hui, Messieurs, un bien étrange ministère; je viens faire devant vous, non pas uniquement l'éloge des Missions, mais leur apologie; non pas uniquement en célébrer les bienfaits, mais les venger des attaques et des insultes de l'impiété. Et certes, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire déplorable, que dans le royaume très-chrétien on soit obligé de prendre hautement la défense d'un apostolat qui a fondé et perpétué la religion sur la terre, qui seul a pu éclairer les peuples infidèles, comme il peut seul ranimer la foi chez les peuples chrétiens dégénérés? Oui, de nos jours, des ministres de paix sont présentés comme des perturbateurs du repos public; les médecins des âmes sont traduits comme de vils charlatans de religion, et peu s'en faut que les prédicateurs de la morale évangélique ne soient qualifiés impudemment de corrupteurs des consciences. Écoutez leurs vains détracteurs, ils vous diront : Pourquoi des missions? Sommes-nous donc des sauvages qu'il faille civiliser, ou des idolâtres qu'il faille amener à la connaissance du Dieu unique auteur de l'univers? Vous gémissiez sur les vices et la corruption du peuple; c'est un mal de tous les temps; pour y remédier autant qu'il est possible, ne suffit-il pas des pasteurs ordinaires révérends de leur troupeau? Et qu'a-t-on besoin de ces inconnus venant de je ne sais où pour nous effrayer par leurs voix étrangères? Que signi-

(1) Cette conférence est la dernière que M. l'évêque d'Hermopolis ait prononcée dans l'église de Saint-Sulpice, en 1822. Il l'avait d'abord composée pour une assemblée de charité, qui se tint à l'archevêché, le 19 avril 1819; et nous avons laissé subsister quelques passages qui se rapportent à cette circonstance.

il faut ici quelque chose qui soit hors de la voie commune. Sortez de votre retraite, hommes apostoliques; partez avec ces lumières vives, ce zèle ardent, ce dévouement sans bornes, que vous avez puisés dans la solitude, au pied de la croix; allez au nom de celui qui vous envoie, Jésus-Christ est avec vous; et, pour réveiller les âmes qui dorment d'un sommeil de mort, il vous communiquera quelque chose de cette voix puissante qui ranima Lazare au fond de son tombeau!

Cependant la renommée les a précédés; elle a célébré leurs vertus; leur désintéressement, leur éloquence vive et populaire. Ils arrivent, et toute la ville s'émeut; ils paraissent dans la chaire de vérité, et leurs premières paroles sont répétées de toutes parts; la curiosité des uns, la piété des autres, bientôt le zèle de tous, appelle le peuple aux temples consacrés à la mission. Ce ne sont point ici quelques discours vagues, détachés, qui se dissipent dans les airs; c'est une suite d'instructions, où les vérités chrétiennes sont approfondies, un ensemble d'exercices pieux, propres à toucher les cœurs et à les ouvrir au repentir. Là, tous les âges, toutes les conditions, le pauvre et le riche, l'ignorant et l'homme instruit, l'artisan et le magistrat, trouvent une nourriture qui convient à leurs besoins. La religion se présente à tous avec l'appareil de ses formidables menaces, comme de ses magnifiques espérances, la foi se ranime, le remords se réveille, les consciences sont travaillées de je ne sais quel désir de se purifier; et bientôt les tribunaux de la réconciliation ne suffisent point à recevoir la foule des pénitents qui s'empresse autour d'eux; quelque chose de surnaturel s'est passé dans les âmes: la mission seule pouvait opérer ce changement.

Et ne croyons pas que la ville évangélisée soit seule à en recueillir les fruits. Le bruit s'en répand dans toute une contrée, et fait naître au loin de pieux sentiments; les campagnes du voisinage s'ébranlent, leurs habitants

accourent pour participer à la bénédiction céleste; semblables aux bergers de la Judée qui ont été témoins des merveilles opérées à Bethléem, ils s'en retournent en glorifiant Dieu et racontant ce qu'ils ont vu et entendu, et rentrés dans leurs foyers, ils répandent autour d'eux la bonne odeur des vertus évangéliques. Ainsi la mission n'est pas seulement un flambeau qui éclaire la ville principale d'une contrée; c'est un fanal qui, portant à de grandes distances ses vives clartés, indique au voyageur la plage heureuse où il doit aborder.

Détracteurs des missions, vous ne leur pardonnez pas cette suite de pompeuses cérémonies, ces spectacles de religion qu'elles présentent aux yeux de la multitude; vous êtes donc étrangers à la connaissance du cœur humain; vous ignorez les routes qui peuvent y conduire? Nous savons mieux que vous que le Dieu qui est esprit veut être adoré en esprit et en vérité, et que devant lui la piété véritable est dans le cœur et nullement dans de vains dehors; mais aussi, mieux que vous, nous savons tout ce que peuvent de graves et touchantes cérémonies pour exciter dans les âmes de pieux mouvements, pour les élever vers la divinité, pour les pénétrer de componction et de repentir; et l'expérience apprend que plus d'une fois c'est au milieu de ces cérémonies, objet de vos censures, que se fait sentir le premier retour à la religion et à ses divines lois. Gardez pour vous vos doctrines et vos théories, stériles en vertus comme en sentiments, et laissez-nous ce qui, en s'emparent de l'homme tout entier, de son imagination, de son cœur et de son esprit, n'en est que plus propre à le ramener à ses devoirs. Oui, dans les jours de la mission, laissez les jeunes vierges parer de leurs mains les autels de la Reine des anges, les mères lui offrir leurs enfants, le peuple se consacrer à celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois; le culte de Marie est si doux,

si pur, si consolant, si ami de toutes les vertus ! Laissez les habitants d'une ville entière s'abaisser, s'anéantir devant la majesté du Dieu trois fois saint, gémir comme le roi pénitent sur leurs égarements et sur ceux de leurs frères, et faire retentir les voûtes sacrées du chant de ses pieuses douleurs : Seigneur, ayez pitié de nous selon l'étendue de vos miséricordes : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam*. Certes, après tant de blasphèmes et d'homicides, de dissolutions et d'apostasies publiques, les prêtres faits pour gémir eux-mêmes entre le vestibule et l'autel, comme parle le Prophète, ne doivent-ils pas inviter le peuple à offrir en expiation à la justice divine les prières de l'innocence et les larmes du repentir ? Que si, au malheur de s'être souillée de tant de crimes, la France joignait le malheur plus grand encore de ne pas en rougir, mais plutôt d'en faire gloire, c'est bien alors que ses maux seraient incurables, et que sa plaie serait désespérée, ainsi que parlent les livres saints ; et son orgueil inflexible mériterait que le bras de Dieu la précipitât et la retint ensevelie dans un abîme de calamités.

Ennemis des missions, vous vous indignez des cérémonies expiatoires ; mais ne seraient-elles pas utiles, quand elles ne serviraient qu'à expier votre orgueil et votre aveuglement ? Si vous fréquentez les temples de cette capitale, vous sauriez qu'on y célèbre tous les ans une fête d'expiation connue sous le nom de *Réparation des Injures* ; vous devriez savoir aussi que ce n'est pas ici une nouveauté de l'invention des missionnaires, mais une pratique de tous les temps, même les plus éclairés. J'en citerai un seul exemple, pris dans les annales de notre Eglise, accompagné de circonstances bien autrement tristes et lugubres que ce qui se passe dans les missions. En 1720, il y a cent ans, Messieurs, la ville de Marseille était ravagée par la peste, fléau meurtrier qui coûta la vie

à cinquante mille de ses habitants. Belzunce, son évêque, d'héroïque mémoire, n'a pas fui devant la contagion ; il est resté au milieu de son troupeau pour en être le père et le consolateur, pour assister les pauvres et visiter les malades. Au milieu de la consternation générale, et dans la pensée de fléchir le courroux céleste, il ordonne une procession solennelle ; et lui-même, il marche dans la ville la corde au cou, les pieds nus, et tenant une croix à la main, entouré d'un peuple qui fait retentir les airs de lugubres gémissements. Beaux esprits du siècle ! vous ne voyez dans cet appareil expiatoire que du fanatisme ; hé bien, nous l'aimons ce fanatisme, qui n'empêche pas que le pontife de Marseille ne se dévoue pour son peuple, et que dans ces mêmes jours de calamité deux cent cinquante (1) ministres de la religion ne meurent victimes de leur zèle pour le salut des pestiférés ! Incrédules, voilà, pour le dire en passant, les héros de la charité chrétienne ! montrez-nous les héros de votre philosophisme, et nous verrons de quel côté doivent se fixer nos regards d'attendrissement et d'admiration ! Mais rentrons dans notre sujet.

J'en ai dit assez, et même trop sur le premier reproche fait aux missions d'être superflues ; je passe au second, celui d'être nuisibles.

Aurait-on pu soupçonner que des ministres de la religion, qui, l'Evangile d'une main et la croix dans l'autre, travaillent à réconcilier les hommes avec Dieu pour mieux les réconcilier avec leurs semblables, seraient accusés de troubler la tranquillité publique ? Que signifie cette accusation aussi odieuse que ridicule ? Est-il arrivé que les missionnaires aient prêché la révolte de l'épouse contre l'époux, des enfants contre les pères, des sujets contre l'autorité ; ont-ils jamais consacré par leurs discours ou

(1) Procès-verbaux du Clergé. — Assemblée de 1725.

par leurs exemples, la haine, le meurtre, le pillage ; et en sortant de leurs instructions, a-t-on vu des Français s'armer contre des Français, remplir toute une ville de tumulte et de carnage ? car tels sont les traits auxquels on reconnaît les séditeux. Hommes de paix et de charité, il est écrit : Le disciple n'est pas plus que le maître ; s'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront ; vous serez haïs à cause de moi. Or celui qui n'eût pas achevé de briser le roseau à demi rompu, fut accusé aussi d'être un perturbateur du repos public, de soulever le peuple ; et ce fut là un des prétextes de sa mort : *commovet populum*. Disciples du Sauveur, voilà votre modèle et votre consolation ; et voici, Messieurs, de quoi les justifier à vos yeux.

Dans une des dernières missions, c'était à Tarascon, plus de quatre-vingts hommes se trouvaient réunis dans une assez vaste enceinte, et attendaient le moment de pouvoir se présenter à leur tour au tribunal de la réconciliation. Ils étaient rangés des deux côtés ; chacun en arrivant s'était placé là où il croyait voir ceux qui partageaient ses opinions particulières ; on gardait de part et d'autre un profond silence. Tout à coup une voix se fait entendre, et profère ces paroles que j'ai copiées textuellement sur la lettre d'un missionnaire : « Messieurs, à » quoi pensons-nous en ce moment ? quel est le motif qui » nous rassemble ? sans doute nous désirons obtenir le » pardon de nos péchés ? Ah ! ne serait-il pas nécessaire » auparavant de nous réconcilier entre nous ? Je déclare, » quant à moi, que je pardonne de bon cœur à ceux qui » m'ont offensé, et je prie ceux que j'ai offensés de vouloir bien me pardonner. » A ces mots il s'élançait dans les bras de celui qui était devant lui. Tous imitent son exemple : en un moment la nouvelle s'en répand dans la ville ; on s'embrasse, on pleure, on se pardonne, et la réconciliation devient universelle : c'est ainsi que les missionnaires mettent partout le trouble et la division.

Je conviens toutefois que les missionnaires troublent l'âme de leurs auditeurs ; mais de quelle manière ? Comme autrefois le prophète Nathan troubla la conscience de David, qui, après un double crime, s'endormait dans une fausse paix ; comme Jonas troubla la ville de Ninive en la menaçant d'une destruction prochaine, et la portant à s'humilier dans le cilice et la cendre ; comme saint Paul troubla le proconsul Félix en lui parlant du jugement à venir ; comme Jésus-Christ lui-même, lui qui était *doux et humble de cœur*, troubla les Pharisiens en leur reprochant avec véhémence leur orgueil et leur hypocrisie. Est-ce donc un si grand mal que de troubler la conscience de cet époux dont la conduite est un scandale public, de cet avare qui n'a pour les malheureux que des entrailles de fer, de cet usurier qui dévore la substance du pauvre, de ce voluptueux qui languit dans la mollesse, de cet impie qui blasphème contre son créateur, de cet indifférent qui ne lui rend aucun hommage ? O ! plutôt au ciel que, d'un bout de la France à l'autre, on pût troubler ainsi toutes les consciences erronées et criminelles ! Heureuse agitation, qui, en faisant cesser le vice et les scandales, ranimerait partout l'amour de l'ordre, de la justice, de l'autorité, opérerait une révolution morale dans tous les cœurs, et nous guérirait ainsi de tous les maux de nos longues dissensions ! Je veux pour un moment que l'irréflexion, ou bien un zèle qui n'est pas selon la science, ait mis quelquefois dans la bouche d'un missionnaire une parole hasardée, une décision exagérée ; n'est-il pas facile de réprimer ses écarts ? le prédicateur indiscret n'est-il pas sous la dépendance des premiers pasteurs ? et faudrait-il, pour une faute personnelle qui ne laisse aucunes traces, se livrer à des emportements de fureur contre les missions, et demander à grands cris la destruction d'une œuvre si précieuse pour les intérêts de la société comme de la religion ? Il faut le

dire, les vrais perturbateurs, ce sont ceux qui, au mépris de la liberté de conscience garantie par la loi fondamentale de l'Etat, troublent le sacerdoce jusque dans ses fonctions purement spirituelles, ne cessent de circonvenir les dépositaires de l'autorité par de lâches mensonges, d'insulter à la religion de l'Etat, de la maison régnante, de vingt-huit millions (1) de Français qui la professent, et même de toutes les communions, par leurs blasphèmes contre Jésus-Christ; les perturbateurs sont ceux qui, en prêchant des doctrines anarchiques et licencieuses, flattent, soulèvent toutes les passions, et répandent ainsi dans le corps social des germes d'éternelle discorde.

Mais j'entends des ennemis plus circonspects des missions se parer d'un beau zèle pour la sainteté de nos mystères, et déplorer la facilité avec laquelle les fidèles y sont admis; voyons ce qu'il faut penser de ces alarmes.

Sans doute une seule profanation est un mal et un très-grand mal, et malheur au prêtre qui, par une molle condescendance, en deviendrait le complice; mais en déplorant des abus inséparables de la corruption de notre nature, n'allons pas condamner ce qu'il y a d'ailleurs de plus salutaire. Lorsqu'il ouvrit au milieu de son Eglise ces fontaines de grâce qui devaient couler jusqu'à la fin des siècles, Jésus-Christ savait bien que trop souvent les hommes ingrats et pervers ne répondraient à ses faveurs que par des sacrilèges: il se trouva un profanateur juste parmi les disciples qu'il s'était choisis; il se rencontrait aussi de semblables pécheurs parmi les premiers chrétiens, désordre qui faisait gémir le grand apôtre. Et de quoi n'abuse-t-on pas? Faudrait-il donc abolir nos fêtes sacrées, parce que l'oisiveté en fait des jours de plaisir et de dissolution; les assemblées de religion dans nos

(1) On ne compte en France qu'un million de Protestants.

temples, parce qu'elles peuvent devenir une occasion de scandale, ou même d'intrigues criminelles; la communion pascale, parce qu'elle entraîne des profanations? Telle est la manie des esprits faibles ou faux; dans les meilleures choses ils ne voient que quelques inconvénients inévitables en tout, comme dans les plus mauvaises ils ne voient que quelques frivoles avantages. Je n'ignore pas que, dans le cours d'une mission, les dispensateurs des saints mystères se rendent plus faciles; qu'ils exigent des épreuves moins longues et moins sévères; toutefois remarquez bien que c'est pendant six semaines entières que les fidèles suivent les exercices de la mission, et s'occupent presque uniquement de tout ce qu'il y a de plus capable de les éclairer, de les toucher, de les convertir. Et ne voyez-vous pas aussi que les âmes y sont plus fortement ébranlées qu'elles ne le sont dans les temps ordinaires, que les grâces y sont plus abondantes, que les exemples d'édification mutuelle y ont plus d'efficacité; et, quand les circonstances sont extraordinaires, est-il étrange qu'on s'écarte des voies communes? Je ne dis rien ici qui ne soit avoué de la plus saine théologie, autorisé par la pratique des plus saints personages; et je suis bien assuré de ne pas trouver de contradicteurs parmi les hommes versés dans la première de toutes les sciences, celle de diriger les âmes! Ah! au lieu de se livrer ici à d'amères censures, combien il serait plus conforme à la charité chrétienne de laisser à Dieu le jugement des consciences, et de se réjouir avec les missionnaires de l'empressement des fidèles autour de la table sainte!

Et d'où vient encore qu'on blâme l'usage des cantiques, introduit dans les missions? Ce n'est qu'un artifice innocent pour mieux graver dans les cœurs les vérités de la foi, pour les rendre plus présentes à l'esprit, pour les communiquer et les répandre avec plus de succès et de

fient ces spectacles de religion, ces scènes préparées d'avance pour remuer le peuple? Tout cela frappe les sens, mais ne change pas le cœur. Que signifient surtout ces cérémonies lugubres appelées expiatoires? qu'est-ce donc que la France a tant à expier; et de quel droit les missionnaires se regardent-ils comme chargés de ses intérêts auprès du ciel? Ainsi, en premier lieu, les missions sont superflues. Ce n'est pas tout : que font-elles autre chose que bouleverser les campagnes et les cités, porter dans les familles le trouble et la division? On fait grand bruit du concours des fidèles et de leur apparente piété; mais, si vous respectez sincèrement vos mystères, ne devez-vous pas trembler qu'ils ne soient profanés par un grand nombre de ceux qui y sont admis avec tant de facilité? Et que dirons-nous encore de ces cantiques composés avec art, et dont les paroles sont répétées sur des airs profanes qui rappellent le théâtre dans le temple de Dieu? Tout cela est-il conforme à l'ordre, à l'esprit de la religion, aux bonnes mœurs? Disons donc, en second lieu, que les Missions sont nuisibles. Enfin, quel en est le résultat? où en sont les effets durables? C'est un torrent qui s'est écoulé avec fracas; les premières impressions sont bientôt effacées; il n'en reste rien, et tout le fruit des missions se réduit aux éclatants honneurs que reçoivent en partant les missionnaires, honneurs qui ne semblent pas leur être indifférents. Ainsi, en troisième lieu, les missions sont infructueuses.

Vous le voyez, Messieurs, je ne dissimule rien, parce que je ne crains rien. On pourrait présenter les objections avec plus d'artifice; on n'y mettrait pas plus de vérité : n'en soyez pas effrayés. Vos cœurs nobles et religieux repousseraient, sans doute, ces vains arguments, lors même que votre esprit n'en verrait pas clairement la solution. Souffrez un moment que nous travaillions à dissiper le nuage que nous avons élevé devant vos yeux, il

ne tardera point à s'évanouir; et, pénétrés plus que jamais d'un saint zèle pour le soutien de ces Missions de France, qui sont en grande partie votre ouvrage, vos pieuses largesses en leur faveur seront la seule réponse que vous daignerez faire à leurs ennemis. Je ne saurais ici me défendre d'un souvenir bien douloureux pour vous comme pour moi. Il est présent à ma pensée, il est présent à mon cœur, le saint prêtre qui vous fut si connu; deux fois il éleva sa voix touchante en faveur des Missions de France, et deux fois il obtint pour elles des secours si abondants, qu'ils surpassèrent ses espérances : aujourd'hui s'il vivait, il parlerait encore à ma place (1). Hélas! vous êtes donc condamnés à ne plus entendre les paroles de persuasion qui coulaient de ses lèvres comme une douce rosée, et qui, inspirées par son âme, ne manquaient jamais d'arriver jusqu'à la vôtre; vous le cherchez en vain dans cette enceinte, ce n'est ni sa personne ni sa voix. Du moins si, en quittant la terre, il nous avait laissé son esprit et son cœur; mais non, il a tout emporté avec lui dans le tombeau : ou plutôt, je me trompe, il nous a laissé, à nous, ses exemples à imiter, et à vous, Mesdames, tout son zèle pour les œuvres saintes que lui avait fait entreprendre son amour de la religion et de l'humanité. J'ose croire que c'est sous ses regards protecteurs que je vais plaider la cause des missions, et de celles en particulier qui sont l'objet de cette réunion et de votre sollicitude : c'est tout le sujet de cette conférence.

Il existe au milieu de nous un peuple de beaux esprits irrégieux; peuple inquiet, et jaloux de tout empire qui n'est pas le sien, criant au feu du fanatisme au milieu des glaces de l'indifférence, déclamant avec violence contre le pouvoir religieux pour mieux assurer sa propre domi-

(1) L'abbé Legris-Duval, mort le 13 janvier 1819.

nation ; peuple incorrigible, que trente ans de calamités n'ont pu désabuser, qui ne connaît la Providence ni à ses châtimens ni à ses faveurs, et qui creuse avec une affreuse sécurité un abîme, où, si on le laissait faire, viendrait s'engloutir encore la société avec la religion ; peuple frivole, incapable de vérités fortes, qui sait moins ce qu'il veut que ce qu'il ne veut pas, qui craint de s'avouer à lui-même franchement la nécessité de la religion, qui pourtant quelquefois semble rêver une religion sans sacerdoce, ou bien un sacerdoce sans autorité, c'est-à-dire complètement inutile ; peuple enflé d'orgueil, adorateur exclusif de ses propres pensées, mettant ses théories à la place de l'expérience des siècles, toujours prêt à recommencer les mêmes erreurs pour aboutir aux mêmes désastres, et qui, sur les débris du trône et de l'autel abattus, s'écrierait avec joie : Périisse la monarchie, périisse le christianisme, pourvu que triomphent nos systèmes !

Voilà pourtant, Messieurs, quels sont les vrais ennemis des missions ; elles ne sauraient en avoir d'autres, et il suffit de les avoir signalés, pour que vous soyez suffisamment avertis d'être en garde contre leurs accusations. Mais ne craignons pas d'entrer en discussion avec eux. D'abord ils présentent les missions comme superflues ; et pour le persuader, ils commencent par faire observer qu'elles ne sont que pour les sauvages et les idolâtres, et que nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

Il est vrai, Messieurs, nous ne sommes pas des sauvages ; nous reconnaissons un gouvernement, des lois, des familles bien distinctes avec des droits et des intérêts fixés et garantis. Mais l'autorité n'a-t-elle pas été ébranlée jusque dans ses fondemens par les mauvaises doctrines, et n'est-il pas important de la raffermir par les maximes évangéliques ? Mais les lois humaines ne sont-elles pas trop souvent le jouet des passions, de la fraude, de l'ambition, de la cupidité, et ne faut-il pas, pour les rendre

plus inviolables, leur prêter l'appui d'une religion qui les présente comme des règles de conscience ? Mais dans les familles tout est-il bien ordonné ? y a-t-il toujours assez d'union parmi les époux, de vigilance dans les pères, de piété filiale dans les enfans, de fidélité dans les serviteurs ? et n'est-il pas utile d'y ramener les sentimens religieux, qui sont la meilleure sauvegarde des vertus domestiques ? Nous faisons gloire de notre civilisation ; mais n'a-t-elle pas ses vices et ses excès, comme la barbarie peut avoir les siens ? Nous méprisons l'ignorance du sauvage ; je ne sais si l'orgueil du sophiste vaut beaucoup mieux : plus d'une fois la religion a su faire d'un peuple sauvage un peuple civilisé ; mais on peut bien détier la sagesse du siècle, de pouvoir, sans la religion, faire quelque chose d'un peuple corrompu par une science vaine et usé par sa civilisation même.

Il est vrai, nous ne sommes pas idolâtres ; nous n'adorons pas les astres, le feu, la pierre et le bois. Toutefois, il ne faudrait pas remonter bien haut dans nos annales pour trouver des superstitions tout aussi pitoyables que celles de l'ancienne idolâtrie, pour rencontrer des hommes qui se sont déclarés hautement les adorateurs de la déesse Raison, et qui, l'encensoir à la main, se sont prosternés devant le vice en personne, assis sur nos autels. Dumoins les anciens idolâtres étaient pénétrés du sentiment confus de la divinité ; c'est à elle qu'ils avaient la pensée prédominante de rendre hommage, et leurs législateurs avaient toujours cherché dans une religion quelconque, réputée divine, l'appui le plus ferme de leurs institutions sociales. Nous, au contraire, nous sommes entourés d'athées qui méconnaissent la divinité, d'indifférens pour qui elle est comme si elle n'était pas, de politiques qui regardent comme le chef-d'œuvre de la raison humaine de la bannir de la société, comme ils voudraient la bannir de leur cœur. Ils ont peut-être assez d'esprit pour façon-

ner avec art la statue, et ils n'ont pas assez de bon sens pour demander au ciel le feu divin qui seul peut lui donner la vie. Ainsi, dans les raffinements d'une fausse sagesse, nous sommes tombés, sous quelques rapports, au-dessous du paganisme. Et croit-on qu'il soit plus facile de ramener à la religion un peuple d'apostats, que d'y amener un peuple de païens ?

Et où a-t-on vu que les missions n'étaient pas faites pour des peuples civilisés et chrétiens ? J'ouvre l'histoire : en reculant de six siècles, je trouve en Italie saint François d'Assise, en Espagne saint Dominique, fondant l'un et l'autre une société d'ouvriers évangéliques qui se répandent dans toutes les contrées de l'Europe chrétienne et y exercent un saint apostolat. Plus tard, je trouve saint Ignace de Loyola, fondateur de cette compagnie, qui s'est rendue si célèbre dans l'univers, qui a donné aux différentes parties du monde les missionnaires à qui nous devons ces *lettres si édifiantes et si curieuses* tout ensemble, et qui en même temps qu'elle a formé François-Xavier l'apôtre des Indes, a formé, pour la France, François Régis, apôtre du Velay. J'arrive à saint Vincent de Paul, le père des pauvres, l'honneur du sacerdoce français, qui établit une congrégation dont le nom seul atteste la destination tout apostolique, celle des *Prêtres de la Mission*. Quels hommes je pourrais citer, qui ont été plus ou moins missionnaires, et qui sont faits pour en imposer aux incrédules par l'éclat de leur génie comme de leurs vertus ! C'est François de Sales, qui, par des missions conduites avec autant de sagesse que de douceur, ramène à l'Eglise romaine soixante-douze mille de ses frères séparés ; c'est Bossuet, se mettant dans la ville de Metz à la tête d'une mission qu'y donnent les disciples de Vincent de Paul ; c'est Fénelon, évangélisant dans le Poitou, et recueillant d'un zèle tendre et compatissant les fruits les plus abondants de vie et de salut ; c'est le

plus éloquent missionnaire du dernier siècle, que Massillon ne put entendre dans sa ville épiscopale sans l'admirer ; le père Brydaine, dont la voix tonnante, après avoir grondé comme la foudre sur nos provinces, vint retentir avec tant d'éclat dans cette capitale. Maintenant, je le demande, qui faut-il croire, sur l'utilité des missions chez les peuples chrétiens, ou des illustres et saints personnages que je viens de citer, ou des ennemis mêmes de la religion ! Serait-il chrétien celui qui oserait balancer ?

Mais, dira-t-on, s'il faut ranimer la croyance et régénérer les mœurs des chrétiens, le zèle des pasteurs ordinaires ne suffit-il pas pour cela ? Non, sans doute. Et d'abord, dans les différentes parties de la France, combien d'églises qui sont privées de tout ministère pastoral ! Pour dire ici les choses par leur nom et sans périphrase, si nous parcourions plusieurs de nos grandes provinces, la Champagne, la Bourgogne, la Touraine, le Poitou, l'Angoumois, une partie de la Guyenne, sans parler d'autres contrées encore, combien de fois nos regards attristés ne tomberaient-ils pas sur des temples en ruines et des troupeaux sans pasteurs ! et ne serait-il pas à souhaiter que chaque diocèse possédât une société de ces hommes évangéliques qui, parcourant les campagnes, pût y entretenir le feu sacré, en attendant que des temps plus heureux permissent de leur donner des secours plus abondants ? Mais voyez même les villes qui n'en sont pas privées : l'impiété y a fait des ravages ; l'indifférence y a glacé les âmes ; des doctrines perverses qui sont parvenues et parviennent tous les jours jusqu'au peuple de tant de manières, en justifiant les vices, les ont rendus plus communs et plus audacieux. Que peut le pasteur ordinaire contre tant de maux réunis ? Peut-être que son âge, ses infirmités, son défaut de zèle ou de capacité, l'habitude où l'on est de le voir et de l'entendre, le rendent impuissant pour opérer une réforme salutaire ;